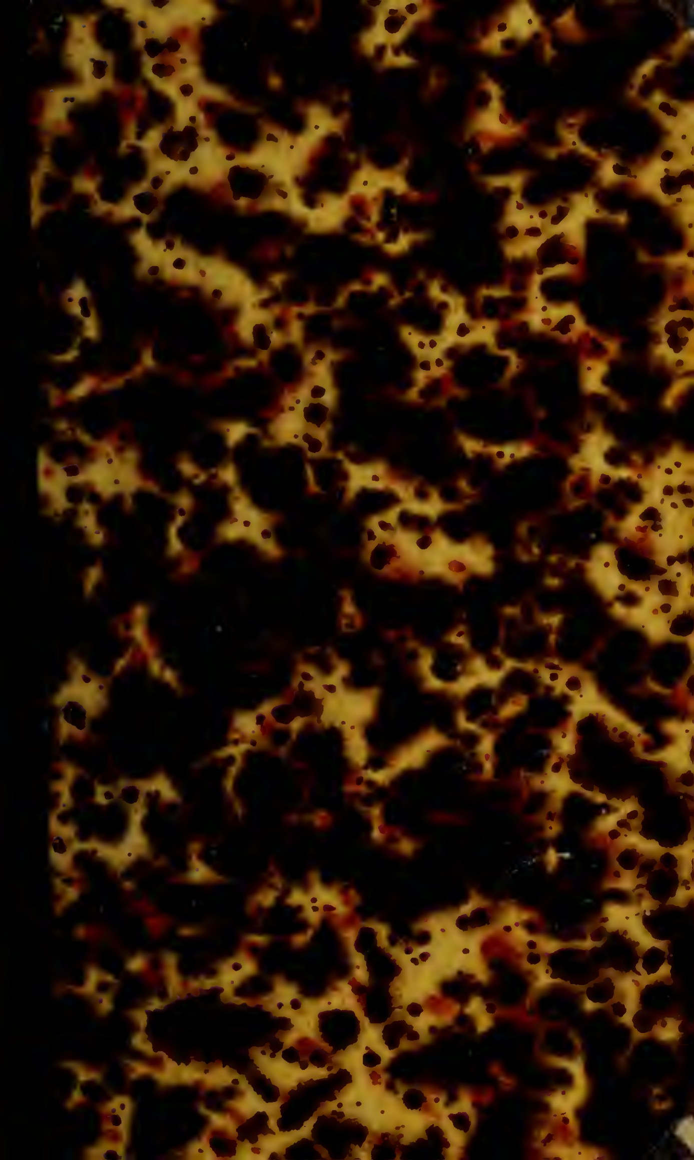




LES

BOUCANIERS.

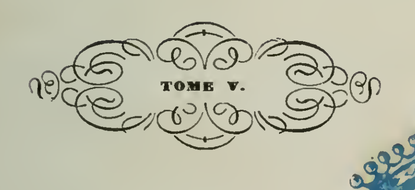
IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LES

BOUCANIERS

PAR

Paul du Plessis.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMP., LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1852



I

Il était minuit. Une atmosphère lourde et chargée d'électricité pesait sur le cap. La brise du soir, manquant à son exactitude ordinaire, n'avait pas fait son apparition quotidienne; aucun souffle ne rafraîchissait l'air.

De Montbars, à moitié couché dans un vaste fauteuil, veillait auprès de de Morvan, qui s'était assoupi, lorsqu'un violent coup de tonnerre, semblable à une véritable décharge d'artillerie, éclata subitement et le réveilla en sursaut.

— Comment te trouves-tu, Louis? demanda-t-il au jeune homme; n'as-tu besoin de rien?

— Je suis tout à fait bien, répondit de Morvan d'une voix sèche et brève qui annonçait un violent accès de fièvre; je ne désire qu'une chose, de Montbars, c'est que tu ailles prendre un peu de repos. Depuis quatre jours que Fleur-des-Bois est partie, tu n'as pas quitté une minute le chevet de mon lit; tu dois être brisé de fatigue...

— Tu oublies, enfant, que la fatigue ne peut rien sur mon corps! Que n'en est-il de même de mon cœur? Pourquoi n'est-il pas insensible? Vraiment, cher Louis, je ne comprends rien à ton obstination, ou plutôt j'ai peur de la comprendre!... Oui, cette invincible opiniâtreté avec laquelle tu as repoussé le seul moyen de salut qui te restait n'est pas naturelle! Je te sais trop courageux pour me contenter de cette pitoyable excuse, « que tu redoutes une opération; » tu es dégoûté de la vie et tu veux mourir!...

— Eh bien, quand cela serait! s'écria de Morvan avec animation, de quoi pourrait-on m'accuser? N'ai-je donc pas assez payé déjà mon tribut aux souffrances humaines, pour désirer m'endormir de l'éternel sommeil? A quelle douleur n'ai-je pas touché? J'ai connu l'humiliation de la misère! Une trahison infâme

a répondu à mon amour. Un seul homme m'a tendu la main, Laurent; cet homme est devenu mon rival !...

— Et Fleur-des-Bois ? dit de Montbars avec douceur et espérant donner ainsi un autre cours aux pensées du jeune homme.

— Fleur-des-Bois a été un rayon de soleil qui n'a servi qu'à me mieux faire apercevoir les horreurs de la tempête. Aussi, bénie soit son absence !... Elle était le seul lien qui me retenait encore à la vie... Je craignais que notre séparation ne lui fût pénible ! Insensé ! avoir été le jouet, la victime de toutes les hypocrisies et mourir agenouillé devant une croyance !... Fleur-des-Bois est venue à moi parce que sa solitude lui pesait. Elle s'ennuyait, voilà tout. A présent que mon pied touche le seuil de l'éternité, elle part sans même daigner retourner la tête. Elle a été sans doute rejoindre le beau Laurent !...

Malgré la façon ironique dont de Morvan prononça ces paroles, de Montbars devina aisément, au tremblement de sa voix, que l'infortuné jeune homme voulait lui donner le change sur l'état de son cœur.

— Enfant, lui répondit-il gravement, ne blasphème pas ainsi. Je conviens que l'absence

de Fleur-des-Bois en ce moment est réellement extraordinaire. Il faut qu'un malheur lui soit arrivé! Fleur-des-Bois, et tu sais quelle triste opinion j'ai de l'humanité, est la seule expression complète de dévouement et de pureté que j'aie encore rencontrée : j'ai foi en elle. Plutôt que de suspecter sa vertu, je mettrais en doute mon courage. Après tout, je conçois que, troublé par la fièvre, ton jugement ait perdu de sa droiture et que tu sois injuste. Ingrat! n'as-tu pas tout à l'heure, en parlant de l'abandon dans lequel tu as vécu, prétendu qu'un seul homme t'avait tendu la main, Laurent?... Et moi, Louis, moi qui éprouve pour toi l'amour d'un père, mon affection n'a-t-elle donc laissé aucune trace dans mon souvenir?...

— Il est possible, en effet, qu'un cas de force majeure retienne Fleur-des-Bois loin de moi, répondit de Morvan. Quant à ton affection, de Montbars, ajouta-t-il avec une mélancolique expression de tristesse, je ne veux pas te tromper, je n'y crois pas. Ne te fâche pas, mon ami, de ma franchise. Mon âme est si près de retourner à Dieu, qu'elle est douée d'une puissance de divination surhumaine. Ainsi qu'une lampe qui s'éteint, elle jette un dernier et brillant éclat. De Montbars, je ne t'accuse pas. Tu me dis loyale-

ment ce que tu te figures éprouver; mais ton cœur te trompe.

— Tout à l'heure tu blasphémais, Louis, répondit tristement le flibustier, à présent tu délires... Je ne t'aime pas, moi?...

— Non, de Montbars, je te le répète!... Que ma ressemblance avec mon père ait éveillé en toi de douloureux et tendres souvenirs, c'est possible... J'en suis même persuadé... Mais voilà tout... Tu as pris cette fugitive émotion pour un sentiment durable! Tu t'es trompé!... Vois-tu, de Montbars, ce n'est pas impunément que l'on entre dans la voie que tu as parcourue... Tu t'es donné corps et âme à l'ambition; l'ambition a desséché ton cœur!... Tu crois aujourd'hui, n'est-ce pas? que tu travailles à la splendeur de la flibuste : il n'en est rien; tu t'occupes seulement de ta propre gloire. Ce que tu regrettes en moi, ce n'est pas le fils de ton frère, c'est un dévouement qui va te faire défaut...

Cette réponse du mourant impressionna vivement l'ancien boucanier, qui resta plongé dans une rêverie profonde.

Enfin s'arrachant à sa rêverie :

— Louis, dit-il, Dieu veuille que tu te sois trompé!... J'ai peur que tu n'aies raison!...

Une heure se passa dans un grand silence à peine interrompu par quelques éclats de tonnerre.

De Morvan, de plus en plus dominé par la fièvre, luttait de toute son énergie contre le délire : à chaque instant, son regard inquiet se dirigeait vers la porte de la chambre ; un tressaillement convulsif agitait alors son corps, puis, laissant retomber avec découragement sa tête sur son oreiller, il essayait en vain de dormir.

— De Montbars, murmura-t-il, de l'air ! j'étouffe !...

Le flibustier s'empressa d'ouvrir toutes les larges et hautes fenêtres qui de la chambre donnaient de plain-pied dans le jardin; l'atmosphère était d'une lourdeur suffocante.

— Un peu de patience encore, mon cher Louis, dit-il au jeune homme, et l'orage qui parcourt l'île et qui est la continuation de la tempête que tu as déjà essuyée en mer à bord de la frégate, ne tardera pas à éclater !... La pluie va nous apporter la fraîcheur.

— Soulève-moi un peu, et tourne ma tête vers la fenêtre, reprit de Morvan : j'ai hâte de respirer la première rafale qui se fera sentir.

De Montbars ne put s'empêcher, en prenant

son neveu dans ses bras, de pousser un soupir : le changement qui s'était opéré depuis quatre jours dans l'état de l'infortuné blessé était effrayant ; les chirurgiens, consultés de nouveau la veille, avaient déclaré que rien, pas même un miracle de la nature, n'était capable de sauver le jeune homme. Quant à tenter l'opération, — en supposant que de Morvan consentît enfin à la subir, — le mal avait fait de tels progrès, qu'il ne fallait plus y songer : c'eût été une cruauté inutile !...

La prédiction de de Montbars ne tarda pas à se réaliser; bientôt d'épouvantables détonations électriques embrasèrent le ciel et retentirent avec une violence dont les plus forts orages d'Europe sont impuissants à donner une idée même approximative. On eût dit que la nature, bouleversée par un horrible cataclysme, allait rentrer dans le chaos !

Presque au même instant une de ces pluies torrentielles et diluviennes des tropiques, qui courbent et abattent sous leur irrésistible violence les géants centenaires des forêts vierges, avec la même facilité que s'ils étaient de frêles tiges de blé, vint se mêler au feu du ciel et compléter l'orage.

— N'est-ce pas, de Montbars, qu'il faut croire

aux présages ? dit de Morvan ranimé par la fraîcheur de l'air. La première fois que Nativa m'apparut, ce fut, tu t'en souviens, à Penmarck, par une affreuse tempête; l'enfer semblait, ainsi que cette nuit, s'acharner après la terre. Pourquoi ai-je méconnu cet avertissement, pourquoi suis-je resté sourd à la voix de l'orage ? C'est seulement à la pieuse lumière des cierges, à la douce clarté des étoiles qui brillent dans un ciel pur, qu'il faut fiancer son âme. La lueur des éclairs porte malheur !

A ces paroles de de Morvan qui, sans dénoter précisément un délire complet, annonçaient au moins déjà en lui un grand affaiblissement d'esprit, le flibustier se mordit la lèvre avec fureur; à la pensée de son impuissance, cet homme si fort se désespérait; il comprenait que l'agonie de l'infortuné jeune homme allait commencer.

— Tu ferais mieux, mon cher Louis, lui dit-il d'une voix émue, au lieu de donner ainsi cours à ton imagination, d'essayer de te reposer ! Une heure de sommeil produirait en toi un bien infini. Allons, un peu de raison ! bois cette potion calmante ordonnée par les médecins.

Le flibustier, soutenant le jeune homme dans ses bras, lui présentait le breuvage, lorsque de

Morvan fit entendre un cri déchirant et se souleva avec une énergie suprême sur son lit de douleur.

— Pauvre Louis! murmura de Montbars, il se meurt!

Le flibustier se trompait! de Morvan, l'air radieux, les yeux brillants de joie, paraissait en proie à une douce et profonde extase. Ce n'était pas l'expression du délire, mais celle d'un bonheur inouï, surhumain, que reflétait son visage.

— Regarde, Montbars! dit-il enfin d'une voix tremblante et en étendant le bras, tu avais raison. Je blasphémais! la voici!...

Le boucanier se retourna dans la direction que le jeune homme lui indiquait : à son tour il poussa une exclamation d'admiration et de surprise; il venait d'apercevoir, encadrée au milieu de l'espace laissé libre par l'ouverture de la fenêtre, Fleur-des-Bois.

Les éclairs incessants qui embrasaient l'horizon donnaient à l'apparition de la fille de Barbe-Grise quelque chose de merveilleux et de surnaturel. Avec ses magnifiques cheveux dénoués par la violence du vent, son teint animé par la rapidité de sa course, sa robe de mousseline blanche qui, trempée par la pluie, laissait deviner l'admirable perfection de sa taille, Fleur-

des-Bois ressemblait à une sylphide d'Ossian.

— Mon chevalier Louis, tu m'attendais, tu me maudissais peut-être, dit-elle en s'élançant vers de Morvan. Ne m'accuse pas, si tu savais combien je me suis hâtée... Enfin j'arrive à temps... Mon Dieu, que tu es donc changé!... N'importe, je te sauverai!

De Morvan était tellement ému, que pendant un instant il resta incapable de prononcer une seule parole. Ses yeux seuls exprimaient à la jeune fille la joie folle que lui causait sa présence.

— Fleur-des-Bois, lui dit-il enfin, je t'attendais pour mourir. A présent que je t'ai vue, je puis aller rejoindre mon père!...

— Toi, mourir! s'écria Jeanne avec effroi; non, mon chevalier Louis, tu ne mourras pas! Crois-tu que si ton existence n'avait pas été mise en question, j'aurais jamais consenti à me séparer de toi pendant quatre jours?... Mais, je le répète, à présent, je te sauverai!... De Montbars, continua Jeanne en se retournant vers le flibustier, va réveiller tes domestiques, tes esclaves... qu'on allume un grand feu... il me faut de suite de l'eau bouillante!... Tu n'es pas encore parti!... Mais dépêche-toi donc! dépêche-toi!...

Mon chevalier Louis, reprit Fleur-des-Bois en prenant auprès du blessé la place laissée libre par le départ de Montbars, il faut que je te rassure. Écoute-moi, tu m'entends bien, n'est-ce pas?

— Depuis que tu es à mes côtés, Fleur-des-Bois, il me semble que mes forces sont revenues. Je respire à pleins poumons. Aucun nuage n'obscurcit plus mon esprit. Parle, parle! Chacune de tes paroles vaut pour moi une année. Que Dieu m'accorde encore une demi-heure d'existence et j'aurai assez vécu.

— Mon chevalier Louis, dit Fleur-des-Bois, j'arrive du pays des Salines, des bords de la rivière du *Massacre!*... Ne m'interromps pas... j'ai hâte de te faire partager ma joie... La rivière du Massacre appartient aux Espagnols... Oui, je sais que je pouvais tomber entre leurs mains... qu'ils m'auraient tuée... Il s'agissait de te sauver... Ne me gronde pas!... Près de la rivière du Massacre demeure une vieille femme espagnole à qui j'ai rendu, il y a un an, un grand service... j'ai fait évader son fils au moment où on allait le fusiller!... Je te raconterai cela plus tard!... Mon Dieu, je suis si heureuse de te revoir que vraiment je ne sais plus ce que je dis... Je suis folle...

« Cette vieille Espagnole, célèbre par la connaissance approfondie qu'elle possède de la vertu des plantes, opère tous les jours des cures merveilleuses. On prétend qu'il n'y a pas une blessure, à moins que le cœur ne soit attaqué, qu'elle ne parvienne à guérir..., et c'est vrai, mon chevalier Louis! J'ai donc été la trouver; son fils m'a reconnue. Elle, elle m'a embrassée en pleurant. Je lui ai fait part de ta position; je lui ai minutieusement détaillé tous les symptômes de ta maladie. « Ma chère enfant, m'a-t-elle répondu après m'avoir écoutée avec une grande attention, si cet homme n'était pas un Français, je m'engagerais sur ma part de paradis à le sauver!... Les Français ont tué jadis mon mari... cet homme doit mourir... » Je me suis traînée en vain à ses genoux, elle est restée inexorable! Alors, le désespoir dans le cœur, égarée par la douleur : « Femme! lui ai-je dit, en refusant de conserver les jours de mon frère, c'est moi que tu assassines!

« Je me nomme Fleur-des-Bois; tout le monde sait que la Vierge écoute toujours mes prières. J'ai sauvé ton fils et tu laisserais mourir mon frère! Cela te porterait malheur! Que ton fils soit maudit! » Ces paroles ont causé une grande impression à l'Espagnole. « — J'ignorais,

mon enfant, qu'il s'agissait de ton frère, me dit-elle alors toute tremblante. Retire ta malédiction et je ferai ce que tu voudras. » Tu conçois, mon chevalier, quelle a été ma joie, lorsque j'ai tenu entre mes mains les plantes qui doivent te guérir ! Sans perdre une minute, une seconde, je me suis remise en route... Enfin, me voici ! »

Jeanne achevait à peine ce récit lorsque de Montbars rentra.

—Tes ordres ont été exécutés, Fleur-des-Bois, lui dit-il.

— Bien, mon ami. Prends cette poignée de plantes et fais-la infuser dans une dizaine de verres d'eau ; moi, je ne veux pas quitter mon chevalier.

De Montbars, quoiqu'il ne comprît rien à la conduite de Jeanne, s'empressa de lui obéir. Il sentait instinctivement qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire et d'étrange; l'espoir lui revenait.

— Fleur-des-Bois, dit de Morvan, les yeux humides de larmes de reconnaissance, je ne voudrais pas offenser ton dévouement par mes doutes... cependant, crois-moi, n'ajoute pas une foi trop complète dans la science de la vieille Espagnole. D'abord, elle peut t'avoir trompée; ensuite, quelque vertu que possèdent ces plantes,

ma blessure est bien grave!... Habitue-toi plutôt à l'idée d'une séparation qu'à celle d'une guérison !

— Oh! quant à être séparée de toi, je ne crains pas cela, dit Fleur-des-Bois. L'Espagnole se connaît aussi en poisons, et elle m'en a donné un qui est infaillible.

II

Lorsque de Montbars rentra suivi d'un esclave qui portait dans une coupe de vermeil l'infusion ordonnée par Fleur-des-Bois, il trouva le chevalier et la jeune fille engagés dans une conversation animée. L'imagination joue un si grand rôle dans les maladies, la distraction produit un tel bien sur le moral affecté, que de Morvan, depuis l'arrivée de Jeanne, n'était plus reconnaissable.

Les couleurs de la vie étaient revenues sur ses joues, la fièvre l'avait quitté; son regard,

naguère si morne et si abattu, rayonnait d'espérance; la moitié du miracle, dont les médecins niaient la possibilité, avait déjà eu lieu : on entrevoyait la chance d'une guérison.

Toutefois, avant de se réjouir, Montbars résolut d'attendre; il s'expliquait parfaitement, par la surexcitation que l'apparition si soudaine et si désirée de Jeanne avait produite chez de Morvan, l'heureux changement qui s'était opéré en lui; d'un autre côté, la blessure d'un jeune homme présentait un tel caractère de gravité, le mal avait fait de si rapides et effrayants progrès, que le flibustier se refusait à croire à l'entier accomplissement du miracle.

Fleur-des-Bois saisit vivement des mains de l'esclave la coupe remplie de la bienfaisante infusion, et la présenta au chevalier; mais, à peine ce dernier l'eut-il approchée de sa bouche, que la jeune fille laissa échapper un petit cri d'effroi, et lui arrêtant le bras :

— Mon chevalier Louis, lui dit-elle en essayant de sourire, laisse-moi d'abord m'assurer si ce breuvage a été convenablement préparé.

Alors Jeanne, sans attendre une réponse, et comme si elle craignait que l'on ne s'opposât à son action, porta rapidement la coupe à ses lèvres et but un tiers environ du contenu.

— Cette infusion est brûlante, reprit-elle, il faut attendre.

— Fleur-des-Bois, lui dit de Montbars, qui l'observait avec une singulière attention, je ne comprends pas, si tu as une confiance aussi grande que tu le prétends dans l'infaillibilité de l'Espagnole, que tu tardes, sous un aussi futile prétexte, de venir au secours du chevalier !

— Ce breuvage n'a de vertu qu'autant qu'il est pris à froid, répondit Jeanne avec un embarras visible et en rougissant.

De Montbars hocha la tête en signe de doute, mais il n'insista plus.

Pendant le quart d'heure qui suivit cette petite scène intime et si insignifiante, du moins en apparence, Jeanne parut préoccupée. A plusieurs reprises de Montbars la vit tressaillir, puis pâlir.

Bientôt un céleste sourire idéalisa, s'il est permis de se servir de cette expression, le visage de la boucanière; présentant de nouveau le breuvage au blessé :

— A présent, mon chevalier Louis, lui dit-elle, tu peux boire sans crainte, il n'y a plus de danger!...

— Qu'entends-tu par ces mots, Jeanne : il n'y

a plus de danger? demanda de Montbars tandis que de Morvan vidait la coupe.

— Que tu es méchant avec tes questions! répondit Fleur-des-Bois d'un air moitié honteux, moitié mutin. Tu sais bien que je parle la plupart du temps sans réfléchir...

— Je sais aussi, Fleur-des-Bois, avec quelle gaucherie tu abordes le mensonge...

La pauvre enfant, toute confuse, baissa la tête et garda le silence.

— Qu'y a-t-il donc? demanda de Morvan en remarquant l'embarras de Jeanne.

— Il y a, dit froidement le boucanier, que Fleur-des-Bois vient de jouer sa vie pour toi!...

— Jeanne vient de jouer sa vie pour moi! répéta le chevalier avec un profond étonnement; je ne te comprends pas, de Montbars! Fleur-des-Bois, je t'en conjure, explique-moi cette énigme!

— Mon Dieu! que de paroles inutiles pour une chose aussi simple! répondit Jeanne incapable de résister à une prière du jeune homme; puisque tu veux savoir la vérité, mon chevalier Louis, je dois te la dire. Dans ma précipitation à revenir près de toi, dans la joie de posséder le moyen de te guérir, j'ai confondu les plantes que la vieille Espagnole m'avait remises. Or,

parmi ces plantes se trouvait le poison dont je t'ai déjà parlé. Tu conçois qu'ayant commis la faute, il était bien naturel que j'en subisse les conséquences. Voilà pourquoi j'ai voulu goûter tout à l'heure ce breuvage avant de te le donner. J'avais peur qu'il ne fût empoisonné. C'est bien vilain à toi, Montbars, de m'avoir forcée à avouer à mon chevalier Louis mon étourderie. Il n'aura plus confiance en moi. Une autre fois, si tu me devines encore, ne me trahis plus. Ce n'est pas loyal, vois-tu, d'abuser ainsi de ton esprit, d'humilier ma simplicité.

Pendant que Fleur-des-Bois s'excusait de ce qu'elle appelait son étourderie, de Morvan la contemplait avec une émotion indicible. Des larmes arrachées par l'admiration et la reconnaissance tremblaient dans ses cils et obscurcissaient sa vue.

— Jeanne, s'écria-t-il avec une explosion passionnée, Jeanne, devant Dieu qui m'entend, je te jure....

— N'achève pas, mon chevalier Louis, interrompit Fleur-des-Bois qui se leva pâle et chancelante de dessus son fauteuil, et étendit son bras vers le jeune homme comme si elle eût voulu étouffer les paroles qui s'échappaient de sa bouche : je veux que tu restes honnête homme. Tu

oublies que tu es déjà lié par un serment, mon frère !

— Fleur-des-Bois, que dis-tu ?... C'est vrai !... reprit de Morvan avec égarement.

Le jeune homme poussa un cri d'angoisse, et laissa retomber lourdement sa tête sur son oreiller ; il était évanoui.

Pendant une semaine, Fleur-des-Bois ne quitta pour ainsi dire pas le chevet du lit du blessé ; Montbars devait employer presque la violence pour contraindre la charmante enfant à prendre de temps en temps quelques heures de repos.

Au reste, de jour en jour la santé de de Morvan faisait des progrès extraordinaires ; les infusions et les applications de la plante donnée par la vieille Espagnole opéraient des merveilles ; les chirurgiens ne pouvaient revenir de leur étonnement. La semaine écoulée, ils déclarèrent de Morvan hors de danger ; seulement ils lui prédirent une longue convalescence.

Un mois plus tard, le jeune homme faisait, en compagnie de Fleur-des-Bois, sa première sortie.

— Jeanne, lui disait-il avec tristesse, comment reconnaîtrai-je jamais ce que je te dois ? Voilà la seconde fois que tu me sauves la vie... Et moi, malheureux que je suis, je n'ai pas même le droit de t'offrir mon nom, de consacrer

mon existence à ton bonheur... Mon avenir ne m'appartient plus...

— Mon chevalier Louis, répondit Jeanne pensive, j'ai beaucoup réfléchi à notre position, et vraiment je trouve que nous aurions bien tort de nous affliger.

— Quoi! Jeanne, ce fatal serment qui me lie...

— A quoi t'engage ce serment, mon chevalier Louis? A ne jamais te marier, n'est-ce pas? Eh bien, veux-tu me promettre que tu ne te moqueras pas de moi, et je t'avouerai une chose: c'est que jamais je n'ai compris le mariage. Pourquoi se marie-t-on? Pour ne pas se quitter. Pour pouvoir vivre ensemble. Ne passons-nous donc pas nos journées en tête-à-tête? Ne demeurons-nous pas sous le même toit? Vraiment Nativa s'est bien trompée en se figurant mettre un obstacle à notre bonheur. Ne sommes-nous pas aussi heureux que possible? Que désirer de plus? Rien! Moi aussi, mon chevalier Louis, je me désolais jadis en songeant à ton serment. Aujourd'hui que j'ai réfléchi, je ris de ma crédulité passée. Imite-moi.

De Morvan ne répondit pas; il devait respecter la chaste ignorance de Fleur-des-Bois; seulement il ne put s'empêcher de soupirer.

Le mois qui suivit amena la complète guérison de de Morvan ; Jeanne s'obstinait à croire qu'il avait toujours besoin de ses soins, et elle ne le quittait pas. De Morvan devenait de plus en plus triste.

Se sentant trop faible par moments pour dompter la passion qui le dominait, il s'éloignait brusquement de Jeanne, et laissait la pauvre enfant tout en larmes, ne comprenant rien à sa conduite.

Le Cap, qui devait sous peu d'années devenir la ville la plus riche, la plus opulente et la plus luxueuse de l'île de St.-Domingue, était déjà habitée à cette époque par une brillante noblesse venue de France pour tenter les hasards de la fortune.

Le Cap comptait, parmi les planteurs, des cadets appartenant aux plus grandes familles de cour : les d'Osmont, les d'Erlange, les de Parchin, les de Bruix, les de Genès, les de la Garenne, etc., y avaient formé des établissements considérables, qui promettaient de s'accroître encore.

C'était pour jouir de cette société choisie qui, séparée de l'Europe par la vaste étendue de l'Océan, n'en conservait pas moins la stricte tradition du bon goût, que de Montbars avait fait construire son habitation au Cap. L'ancien

boucanier aimait, au sortir de la bataille, à venir se reposer par le contraste de ces mœurs élégantes, de la grossière et âpre rudesse de ses flibustiers.

Les relations que les nobles émigrés volontaires avaient conservées avec la cour lui permettaient en outre de recueillir des renseignements précieux et le tenaient au courant des événements qui se passaient en France.

Parmi cette jeunesse, plus avide encore de plaisir que d'or, la présence de Fleur-des-Bois avait produit une sensation véritable; éblouis par l'admirable beauté de la boucanière, la plupart des émigrés ne rêvaient plus qu'aux moyens de lier une intrigue avec elle. Inutile d'ajouter que pas un d'entre eux ne se doutait des trésors de pureté et de tendresse que renfermait le cœur de Jeanne.

La présence de de Morvan, qui accompagnait toujours la jeune fille, avait jusqu'alors opposé un complet obstacle à la manifestation des adorations dont Fleur-des-Bois était, bien à son insu, menacée.

Un jour que de Morvan, craignant de laisser éclater devant Jeanne le désespoir qui l'accablait, l'avait brusquement quittée au beau milieu d'une promenade, Fleur-des-Bois fut accostée

par un de ses nombreux et inconnus adorateurs. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une tournure agréable, d'un esprit léger, d'une fatuité qui ne doutait de rien, et d'une impertinence à l'avenant.

Jeanne, surprise par un langage qu'elle entendait pour la première fois, ne comprit pas grand'chose aux compliments quintessenciés du jeune homme; elle se contenta de répondre quelques paroles insignifiantes et voulut s'éloigner : il la retint.

— Allons, ma toute belle, moins de sauvagerie, dit-il d'un ton railleur. Que diable! tant de pruderie ne s'allie pas à votre position dans le monde. Chacun sait que le chevalier de Morvan est votre amant...

— C'est vrai, dit simplement Jeanne ; aussi suis-je bien heureuse.

Cette réponse contraria et enhardit l'étourdi.

— Alors, cher enfant, reprit-il, jouons cartes sur table. De Morvan n'est pas riche; il doit se conduire avec vous d'une façon indigne... Moi, je possède une habitation qui vaut, à ce que prétend mon homme d'affaires, plus de cent mille livres!... Vous plairait-il de m'aider à manger cette habitation?

Cette proposition de manger une habitation

parut si grotesque à Fleur-des-Bois, qui prit la métaphore au sérieux, qu'elle ne put, malgré la tristesse que lui causait le départ de de Morvan, s'empêcher de sourire : elle crut avoir affaire à un fou.

— Allons, je vois que vous êtes bien moins cruelle et plus spirituelle que je ne me l'étais figuré, reprit le jeune homme : vous acceptez, c'est convenu. Eh bien, là franchement, au point de vue de l'intérêt de votre amant, vous avez raison de le quitter. Vous ne pouvez vous imaginer combien sa liaison avec vous rendait le chevalier ridicule et lui ôtait de sa valeur... Il vous affichait avec un platonisme et une impudeur du plus déplorable effet. Pas un de nous n'eût consenti à frayer avec lui : on le méprisait...

De toute cette réponse, Fleur-des-Bois n'avait compris qu'une seule chose, que sa liaison avec de Morvan était nuisible à ce dernier. Alors elle s'expliqua la tristesse du jeune homme, l'éloignement que par instants il montrait pour elle.

Cette prétendue découverte lui causa une douleur profonde, et si ce n'eût été la présence d'un inconnu, la pauvre enfant eût éclaté en sanglots ; son instinct exquis l'avertit qu'elle ne

devait pas permettre à un étranger d'être témoin de son désespoir.

— Ah! mon chevalier Louis, combien j'ai dû te rendre malheureux! murmura-t-elle ; que tu as été bon pour moi ! avec quelle patience tu as supporté ma présence ! Folle que j'étais! Comment ne me suis-je pas aperçue plus tôt que la société d'une fille comme moi ne te convenait pas!... Que mon ignorance a dû te peser, t'humilier ! Oh ! j'aurai du courage!... je saurai me sacrifier à ton bonheur!... j'en mourrai, je le sais, n'importe! au moins, tu seras heureux!...

Jeanne, prenant alors son élan, s'enfuit en laissant là son adorateur ébahi.

Après une course rapide de quelques minutes, l'infortunée se laissa tomber par terre : elle était folle de désespoir!

Pendant longtemps Jeanne pleura; ses sanglots l'étouffaient. Enfin elle se releva, et, jetant un dernier regard voilé de larmes sur l'habitation de Montbars, elle s'éloigna sans retourner la tête.

A l'approche de la nuit, de Morvan inquiet de l'absence prolongée de Jeanne, sortit pour aller à la recherche de la jeune fille. En vain il parcourut les environs de la ville qu'ils choisissaient d'ordinaire, Fleur-des-Bois et lui, pour

but de leurs promenades, en vain il interrogea les esclaves et les habitants qu'il rencontra, il ne découvrit rien, n'obtint aucun renseignement.

Une pensée rassura bientôt le jeune homme : il s'imagina que pendant qu'il la cherchait, Jeanne était retournée à l'habitation de de Montbars; il rebroussa aussitôt chemin et hâta le pas.

En passant le long du port, de Morvan jeta machinalement les yeux sur la mer : il vit un petit navire caboteur, affrété pour le service de la côte, qui mettait à la voile; sur le pont se dessinait une forme vaporeuse et blanche. De Morvan s'arrêta court : un triste pressentiment l'avait saisi au cœur.

— Jeanne! ma sœur, s'écria-t-il de toute la force de ses poumons, est-ce toi?

Quelques secondes s'écoulèrent sans que le chevalier reçût aucune réponse. Il allait renouveler sa question, quand, portés par la brise de mer, les mots : « Adieu pour toujours! » parvinrent à ses oreilles. Le doute ne lui était plus possible; cette voix était bien celle de Jeanne. Jeanne l'abandonnait. Au même instant, le petit navire orientait ses voiles et s'éloignait en courant une bordée pour aller chercher le vent.

De Morvan parcourut la grève d'un rapide

regard ; pas une embarcation ne se trouvait à sa portée : un moment il eut la folle pensée de se jeter à la nage !

Immobile, anéanti, il resta sur la grève jusqu'à ce que le caboteur eût disparu dans les ténèbres ; alors il reprit lentement le chemin de l'habitation du flibustier.

— Cette douleur manquait à ma vie, cette dernière désillusion à mon âme, se disait-il, la tête en feu et le cœur violemment agité. Laurent aurait-il raison ?... Aimer et croire, n'est-ce pas jouer un rôle de dupe, vouloir être victime ?... Que j'ai été niais jusqu'à ce jour, de prendre ainsi la vie au sérieux !... Oui, Laurent est un esprit supérieur... Ce que l'on appelle bonheur n'existe pas ici-bas ! Le but que doit poursuivre l'homme intelligent est d'arriver d'abord à l'anéantissement de sa sensibilité, pour n'avoir plus ensuite à s'occuper qu'à satisfaire ses caprices... Fleur-des-Bois me trahir ainsi !... Ai-je bien ma raison ? ne suis-je pas le jouet d'une hallucination, d'un rêve ?...

Lorsque de Morvan arriva à l'habitation, de Montbars, qui l'attendait pour souper, ne put, à sa vue, retenir une exclamation de surprise.

— Que t'est-il donc arrivé, enfant ? lui demanda-t-il avec intérêt. Tu es pâle et défait,

comme un homme qui vient de commettre un crime ou de subir une immense douleur.

— Tu te trompes, de Montbars ; je n'ai été ni criminel, ni victime. Depuis que je t'ai quitté, aucun événement digne d'être rapporté n'a marqué dans ma vie.

— Où est donc Fleur-des-Bois ? demanda de Montbars.

— Je crois qu'elle est partie, répondit le jeune homme en affectant une indifférence que démentait le tremblement de sa voix. Dame ! Tu conçois, de Montbars, son séjour ici ne pouvait être éternel ! Elle s'ennuyait ! Elle aura sans doute été rejoindre le beau Laurent.

— Oui, tu as raison, cela doit être, dit froidement de Montbars.

De Morvan, en attaquant Fleur-des-Bois, espérait que l'ancien boucanier prendrait sa défense : la réponse de de Montbars l'exaspéra.

— Fleur-des-Bois aller rejoindre Laurent ! s'écria-t-il avec une indignation pleine de véhémence, c'est là une infâme calomnie, un odieux mensonge. Autant vaudrait prétendre que la colombe recherche la société de l'épervier, que la gazelle court après le tigre... Fleur-des-Bois, de Montbars, est un ange de dévouement, de candeur, de bonté. Jamais tu n'as même soup-

çonné la beauté de son âme! Rien ne lui est comparable dans l'humanité entière! Parler d'elle comme d'une femme ordinaire, c'est commettre un blasphème...

— Pauvre Louis, dit froidement Montbars, comme tu dois être malheureux!... Allons, enfant, du courage!... Je conçois, quoique je ne les aie jamais éprouvés, les tourments que tu endures. Fleur-des-Bois, j'en suis persuadé, est digne de ton amour. Pourquoi s'est-elle éloignée? Je l'ignore, et peu importe! L'essentiel, c'est qu'entre l'avenir et toi il n'y ait plus un lâche amour qui arrête ton élan et amollisse ton courage!... Jamais je n'aurais songé à éloigner Fleur-des-Bois, car tu lui dois la vie; mais je voyais sa présence ici avec peine!... Je considère son départ comme un immense bonheur pour toi! Crois-moi, enfant, l'amour est un sentiment profond, mais éphémère, qui conduit droit au suicide de l'intelligence. Dans quelques années, lorsque Fleur-des-Bois, dépouillée de sa poétique et séduisante innocence, serait devenue une femme comme toutes les femmes, c'est-à-dire une créature vulgaire, accessible à la vanité, dominée par les mesquines passions du monde, tu te serais réveillé de ton extase, brisé et vieilli, ayant perdu, avec ta fougue et ta jeunesse, ce

feu sacré de l'enthousiasme qui fait les hommes grands !... Une nature énergique comme la tienne peut braver de violentes douleurs, sortir victorieuse de rudes épreuves, mais elle est incapable de résister à la mortelle torpeur qui suit fatalement tout amour qui s'éteint de lui-même et meurt de satiété !... Louis, je ne voudrais pas te tromper, je t'aime trop, quoi que tu en dises, pour songer à faire de toi un instrument utile à l'accomplissement de mes desseins ; tu es le fils de mon frère, le seul lien qui me rattache à l'humanité, je te parle avec mon cœur ! Louis, le bonheur sur la terre n'existe qu'autant que l'on est parvenu à se créer un but, à donner une direction et un aliment à son activité ! Tu m'accusais naguère d'ambition, et je ne te cacherai pas que ce reproche m'a été, sur le moment, extrêmement sensible. Eh bien ! oui, je l'avoue, je suis ambitieux ! Sans l'amour de la gloire, sans l'excitation de la lutte dans laquelle je suis engagé, que serait pour moi l'existence ? Un supplice intolérable. Crois-moi, entre dans mes vues, passionne-toi pour la grandeur de mon œuvre, partage mes fatigues, mes travaux, mes dangers, et alors, seulement alors, tu sauras ce que c'est que vivre.

L'enthousiasme est un sentiment contagieux.

De Morvan, captivé par la parole de de Montbars, crut entrevoir dans un horizon nouveau un allégement à son désespoir, une distraction à sa douleur; il ne repoussa donc pas les avances de l'illustre chef de la flibusterie.

— De Montbars, lui répondit-il, je consens à m'incliner devant ton expérience, je suis prêt à suivre tes conseils. Parle, qu'ordonnes-tu?

— Que tu t'engages à ne plus jamais revoir Fleur-des-Bois!

— Ne plus revoir Fleur-des-Bois! répéta de Morvan indigné et stupéfait tout à la fois; tu exiges trop, de Montbars!... Pourquoi ne pas me demander ma vie?...

L'ancien boucanier haussa les épaules d'un air de pitié; puis, après un court silence, il reprit :

— La blessure est plus profonde encore que je ne le supposais; ta faiblesse a besoin de ménagements extrêmes. Voyons donc jusqu'à quel degré d'abaissement ton amour t'a fait tomber; si, à défaut de ton courage engourdi, il te reste encore assez de fierté au cœur pour ne pas te courber et t'incliner humblement devant un outrage.

— Je ne te comprends pas, de Montbars, que veux-tu dire?...

— Je désire savoir si, en présence de l'indifférence, de l'oubli ou du dédain de Fleur-des-Bois, toi le comte de Morvan, tu demanderas grâce !... Si Jeanne ne revient pas à toi, iras-tu à elle ? Réponds !...

Le jeune homme hésita ; toutefois, conseillé par le dépit, se rappelant les preuves nombreuses, irrécusables de dévouement et d'amour que lui avait données Jeanne, et persuadé qu'elle ne pouvait tarder à se repentir de sa fuite :

— Je m'engage, de Montbars, répondit-il, à ne jamais revoir Jeanne, si sa volonté seule la retient loin de moi. Je me hâte toutefois d'ajouter, car je ne voudrais pas conserver en présence de ta franchise une arrière-pensée, je me hâte d'ajouter que du jour où Fleur-des-Bois me redemandera mon affection, elle la retrouvera grandie encore par l'absence.

— Cela me suffit, Louis. Les femmes possèdent le don de l'oubli et poussent l'amour de l'inconnu jusqu'à l'extrême. Que Jeanne rencontre un nouveau visage sur sa route et elle ne reviendra pas.

De Morvan se contenta de sourire, mais il n'essaya pas de combattre l'opinion émise par de Montbars. Son cœur l'assurait que le boucanier se trompait, que bientôt le retour de Fleur-des-

Bois prouverait l'injustice du jugement porté sur sa constance.

Pendant les premiers jours qui suivirent cette conversation, de Morvan fit assez bonne contenance : les vents contraires, la durée du voyage, la difficulté de se procurer une nouvelle occasion, de retrouver un navire caboteur, expliquaient et motivaient suffisamment le retard de Jeanne.

Un mois, puis deux, s'écoulèrent sans amener aucun changement dans la position des choses; de Morvan commença à douter.

Triste, pensif et silencieux, il passait la plus grande partie de la journée, assis sur la plage, à interroger l'horizon d'un œil avide et désolé. A chaque voile qu'il apercevait, son cœur battait avec violence. Bientôt le navire grandissait, de joyeux matelots ou de hardis flibustiers débarquaient, la chanson aux lèvres ou le fusil sur l'épaule : Jeanne ne revenait pas!

La nuit arrivée, le malheureux jeune homme regagnait tristement l'habitation de Montbars, s'asseyait devant le souper somptueusement servi qui l'attendait, mangeait quelques fruits, puis, toujours silencieux, il se retirait dans son appartement.

L'ancien boucanier, soit calcul, soit délica-

tesse, respectait la douleur du chevalier, et ne lui adressait jamais une parole qui eût rapport à son amour pour Fleur-des-Bois : il semblait — certain que cela ne pouvait manquer d'avoir lieu — attendre que cette passion se fût consumée d'elle-même, faute d'aliment.

Un jour, — les premières lueurs de l'aube éclairaient à peine l'horizon, — un violent coup frappé à la porte de sa chambre réveilla de Morvan qui, après une longue nuit d'insomnie, et vaincu par la fatigue, s'était enfin endormi.

Presque aussitôt Barbe-Grise entra.

A la vue du père de Fleur-des-Bois, de Morvan eut une grande joie mêlée d'un véritable remords.

Que voulait Barbe-Grise?...

Le boucanier ne le laissa pas longtemps dans l'incertitude.

— Chevalier Louis, lui dit-il de cette voix traînante qui ne l'abandonnait jamais, je viens vous avertir que Fleur-des-Bois se meurt !... si vous désirez la revoir, il n'y a pas un instant à perdre.

De Morvan poussa un cri terrible et d'un bond se précipita en bas de son lit.

— De grâce, parlez ! s'écria-t-il en saisissant violemment le boucanier par le bras. Qu'est-il

arrivé ? que s'est-il passé ?... Mais parlez donc !

— Il ne s'est rien passé, répondit Barbe-Grise avec son flegme habituel et sans montrer la moindre émotion. Jeanne est amoureuse de vous ; vous l'avez repoussée... cela l'a chagrinée, elle est tombée malade, et la maladie a fait de grands progrès : voilà tout !...

Il est inutile d'essayer de peindre les sentiments contraires et violents que la réponse du boucanier causa à de Morvan : c'était une joie délirante mêlée à un désespoir effrayant !

— Viendrez-vous ? lui demanda tranquillement Barbe-Grise.

— Partons ! s'écria de Morvan qui, après s'être habillé à la hâte, s'élança la tête nue vers la porte de sortie.

Barbe-Grise l'arrêta.

— J'ai faim et je suis fatigué, lui dit-il ; je ne me remettrai en route qu'après m'être reposé et avoir déjeuné.

Le boucanier garda un instant le silence, puis, frappant doucement sur l'épaule du jeune homme qui marchait devant lui pour lui montrer le chemin :

— Vous aimez donc Fleur-des-Bois ? lui demanda-t-il froidement.

— Si je l'aime ! s'écria de Morvan avec un cri

parti du cœur, puis il s'arrêta court. Il venait de se rappeler qu'il parlait au père de sa victime.

— Alors puisque vous l'aimez, reprit toujours aussi tranquillement Barbe-Grise, pourquoi l'avoir repoussée? Il fallait la prendre pour votre maîtresse... Vous lui auriez évité une maladie et à moi un voyage...

Cette réponse de Barbe-Grise surprit de Morvan, qui un moment fut tenté de croire à un piége. Il ne savait pas encore jusqu'à quel point inouï la vie rude et solitaire que menaient les boucaniers avait effacé en eux les traditions de leur jeunesse. Il ignorait que les lois sacrées de la société, les bienfaits de la civilisation n'apparaissaient plus à ces hôtes sauvages des forêts que comme des entraves ridicules et gênantes; qu'ils s'étaient rapprochés aussi près que possible de la nature.

Barbe-Grise éprouvait certes pour sa fille une affection sincère, mais pourvu qu'il vît les couleurs de la santé briller sur son visage, le sourire entr'ouvrir ses lèvres, cela lui suffisait : des pensées, des rêves, des aspirations de Fleur-de-Bois, il ne s'en inquiétait pas : elle se portait bien, donc elle était heureuse.

Jeanne, retenue par une profonde pudeur instinctive, n'avait pas avoué à son père son

amour pour de Morvan : aux questions de Barbe-Grise sur le dépérissement de sa santé, elle s'était contentée d'opposer de banales raisons.

Casque-en-Cuir, à qui la jalousie donnait une perspicacité momentanée, bien supérieure à son épaisse et courte intelligence, devina le premier le secret du mal de Jeanne.

— Parbleu ! dit-il brutalement à Barbe-Grise, si le muguet aux beaux habits était ici, Fleur-des-Bois retrouverait bien vite sa gaieté passée.

Cette révélation, confirmée par la rougeur et l'embarras de Jeanne, fut un trait de lumière pour le boucanier. Il nettoya son fusil, se munit d'une ample provision de poudre et de balles, embrassa Jeanne, siffla ses chiens favoris, et sans prononcer un mot se mit en route.

Puisque sa fille était malheureuse parce qu'elle regrettait un amant, quoi de plus simple que d'aller lui chercher cet amant ?

Cette pensée parut à Barbe-Grise tellement logique et naturelle, qu'il ne se donna même pas la peine de l'approfondir.

Les navires caboteurs, retenus par la crainte d'être capturés par les croiseurs espagnols, étant fort rares, Barbe-Grise se résolut à accomplir son voyage par terre.

La distance qui séparait son habitation du Cap était de près de soixante lieues, et il lui fallait passer à travers la grande savane; la perspective de ces fatigues et de ces dangers à subir ne l'arrêta pas un instant; le boucanier était, à sa façon, un excellent père.

De Montbars, malgré l'empire inouï qu'il savait exercer sur lui-même, ne put dissimuler le dépit, la mauvaise humeur que lui causa l'arrivée de son vieil ami le boucanier.

Plusieurs fois, pendant le cours du déjeuner, il essaya de retenir de Morvan; il employa en vain l'ironie, la tendresse, la ruse; le jeune homme resta inébranlable. Quant à Barbe-Grise, occupé à satisfaire son vigoureux appétit, il ne se mêla en rien à la conversation et n'essaya pas une seule fois de combattre les objections que de Montbars opposait à la résolution de son neveu, et qui, si ce dernier les avait écoutées, eussent rendu son voyage inutile.

Seulement, lorsqu'il se leva de table, il dit tranquillement à de Morvan :

— Je suis enchanté, mon jeune ami, que vous n'ayez pas écouté de Montbars, cela m'épargne l'ennui de vous brûler la cervelle!... Vous figurez-vous donc, continua le boucanier avec le même flegme, et en remarquant l'éton-

nement du chevalier, que je serais reparti seul? Certes, non!... Je vous aurais tué! Jeanne, en ne conservant plus l'espoir de vous revoir, se serait consolée à la longue. Après tout, je préfère de beaucoup vous avoir vivant. Jeanne sera de suite heureuse.

Une heure plus tard, de Morvan prenait congé de de Montbars et se disposait à suivre le boucanier, lorsque le bas Breton Alain, équipé en costume de voyage, se présenta devant son maître.

Le Penmarckais avait l'air radieux.

— Je vais donc reboire du cidre et revoir le portrait de ma bonne sainte Anne d'Auray, dit-il.

Avant de se séparer de son neveu, de Montbars lui fit présent d'une admirable carabine, et, l'embrassant avec tendresse :

— Au revoir, Louis, lui dit-il; bientôt, crois-moi, nous nous retrouverons réunis! Oh! ne te récrie point!... Tu ne connais pas mes projets!... D'ici à peu de temps, tu viendras me demander à servir sous mes ordres!... Je parle avec certitude de cause... Adieu!... Encore une fois me voici seul!...

— Non, de Montbars, répondit le jeune homme, je te laisse avec ton ambition!

— Mon ambition et ma vengeance, dit le flibustier en s'éloignant brusquement : chevalier, au revoir !

III

La distance qui séparait l'habitation de Barbe-Grise du Cap était, je l'ai déjà dit, d'environ soixante lieues. Non-seulement ce long parcours offrait, au hardi piéton qui osait l'entreprendre, de sérieux obstacles, mais il lui présentait encore de grands dangers.

Les obstacles, sans compter la difficulté qu'il y avait à se diriger à travers un pays sauvage et désert, étaient la faim et la soif ; les dangers, la rencontre de *Cinquantaines* ennemies.

De Morvan ignorait ces particularités, mais, les eût-il connues, que cela n'aurait refroidi en

rien son ardeur : Fleur-des-Bois se mourait ; dès lors que lui importait de succomber sous les atteintes de la soif, sous le fer d'une lance espagnole ?

Quant à Barbe-Grise, du moment qu'il avait senti la nécessité et pris la résolution d'aller chercher l'homme dont la présence devait, selon lui, sauver sa fille, il avait fait stoïquement le sacrifice de sa vie.

Si l'affection du boucanier pour Fleur-des-Bois manquait de délicatesse et de nuances, son dévouement paternel, une fois l'heure de le déployer venue, se montrait au moins énergique et complet, tel que la nature le lui avait mis au cœur.

Alain, uniquement préoccupé de la pensée que bientôt il reverrait le portrait de sainte Anne d'Auray et qu'il pourrait boire du cidre à discrétion, ne s'inquiétait en rien des périls et des privations par lesquels il devait acheter ce bienheureux moment : et puis, il suivait son maître, cela lui suffisait.

Après une journée de marche, les trois compagnons de fortune atteignirent un endroit nommé la Coupe-de-Plaisance, où Barbe-Grise déclara que l'on passerait la nuit.

La Coupe-de-Plaisance, pays fertile quoique

montagneux, contenait un nombre assez considérable d'habitations nouvellement établies.

Ce fut dans la *case* ou cabane la plus spacieuse, que Barbe-Grise entra. A cette époque l'hospitalité existait à Saint-Domingue à l'état de droit sacré. L'hôte que le hasard donnait aux aventuriers était un pauvre paysan poitevin, ancien déserteur de la marine royale. Arrivé l'un des premiers dans l'île, il s'était établi planteur, et depuis vingt ans sa fortune avait pris un tel accroissement, qu'il possédait à cette époque un revenu de plus de dix mille écus.

Le nom de Barbe-Grise lui était parfaitement connu; aussi, malgré la brutalité et la rudesse de ses façons, reçut-il les voyageurs avec une extrême déférence.

Au reste, les habitants — c'était sous ce nom qu'on désignait les planteurs — éprouvaient une certaine frayeur mêlée d'une admiration sans bornes pour les boucaniers et les traitaient de leur mieux : ils savaient que ces intrépides chasseurs, barrière vivante et infranchissable qui s'élevait entre leur opulence et la rapacité des Espagnols, étaient d'un caractère violent, irascible et vindicatif au possible; qu'avec eux un mauvais procédé ou une insulte ne restait jamais impunie; que l'incendie

d'une habitation ne coûtait point à leur vengeance.

De Morvan, malgré la préoccupation que lui causait la pensée de Fleur-des-Bois, ne put s'empêcher de demander à son hôte des explications sur l'origine de son établissement et sur les mœurs en vigueur dans ces plantations solitaires, placées en dehors de l'action de l'autorité royale.

— A présent que l'émigration incessante des Européens à l'île de Saint-Domingue a donné de la valeur aux bons terrains, lui répondit l'ancien déserteur qui se nommait Petit-Jean, on doit s'adresser au gouverneur pour obtenir une concession ; à cela près rien n'est changé, les choses et les coutumes sont restées comme elles l'étaient de mon temps, c'est-à-dire il y a vingt ans.

Quand deux individus possédant quelque argent veulent commencer une habitation, ils s'associent ensemble; les deux associés prennent alors vis-à-vis l'un de l'autre le titre de *matelots,* ainsi que cela se pratique parmi les boucaniers, puis ils dressent un contrat par lequel ils mettent en commun tout ce qu'ils possèdent. Si, pendant la durée de la société, l'un des deux meurt, son matelot demeure possesseur de tout

le bien au préjudice des associés qui pourraient venir le réclamer d'Europe.

Une fois le contrat signé, les associés — je parle de ce qui se passe aujourd'hui — demandent une terre au gouverneur, qui envoie un officier du quartier leur mesurer une habitation.

Cette formalité remplie, les planteurs abattent les arbres de haute futaie qui recouvrent leur concession, et emportent les branches qu'ils mettent sécher au soleil.

Six semaines plus tard un incendie les débarrasse du soin de défricher leur terre, et les met en possession d'un champ propre à la culture.

Les associés sèment d'abord de pois ce champ improvisé : cela s'appelle *découvrir la terre*; ensuite viennent le manioc, les bananiers, les figuiers dont les produits leur servent dans les premiers temps de seule nourriture.

Leur existence matérielle à peu près assurée, les associés remplacent par une *case* les abris provisoires qu'ils avaient d'abord élevés à la hâte.

La façon dont ils s'y prennent pour construire les cases est des plus simples : ils taillent, en forme de fourches, quatre à cinq arbres entiers

de vingt pieds de haut, qu'ils enfoncent dans le sol; sur ces fourches, ils placent une pièce de bois qui forme le faîte; ils fixent ensuite à six pieds de là, de chaque côté, huit traverses hautes d'environ sept à huit pieds, sur les fourchons desquels ils posent de nouvelles pièces de bois nommés *filières*. Enfin, de deux pieds en deux pieds, ils mettent des *travers* qui s'accrochent au faîte au moyen d'une cheville, et qui viennent tomber par l'autre bout sur les filières. Dès ce moment, le plus important de la construction existe, et l'on peut considérer l'habitation comme terminée.

Des feuilles de palmier ou des cannes à sucre desséchées couvrent bientôt le toit; quant aux murs de la case, ils se composent de planches de palmier attachées avec des roseaux; ces murs se nomment *palissades*.

Les associés, ainsi installés, se trouvent assurés contre les besoins de la vie, et par conséquent au-dessus de leurs affaires; ils s'occupent alors de la culture du tabac

Pendant que le tabac se lève, les deux matelots construisent de nouvelles cases qui leur serviront à enfermer les premières feuilles.

Bientôt la récolte arrive : les associés en expédient une partie en France et échangent

l'autre contre les instruments et les effets dont ils ont besoin, tels que haches, houes, couteaux, toile et chaussures.

Souvent, dès la seconde année, si la récolte a été féconde, un des deux associés va chercher dans la mère patrie des auxiliaires. Il engage à vil prix et amène avec lui, soit de pauvres diables qui, mourant de faim dans les campagnes, se vendent pour un morceau de pain qui doit sauver leur famille, soit des gens poursuivis par la justice et forcés de s'expatrier.

Ces misérables prennent le nom d'*engagés* : dès qu'ils ont foulé le sol de nos habitations, ils deviennent notre propriété, notre chose : nous avons le droit d'en disposer comme bon nous semble, de les vendre si cette opération nous présente un bénéfice, de les tuer si nous croyons avoir à nous plaindre d'eux.

Dès que les associés possèdent des engagés, ils cessent de travailler de leurs propres mains et se contentent de surveiller ceux qu'ils pourraient appeler leurs esclaves. Quelquefois même, si cette surveillance dérange leurs loisirs, ils en chargent un commandeur auquel ils donnent 2,000 pieds de tabac par an.

Plusieurs des planteurs, arrivés dans l'île de Saint-Domingue bien après moi, se sont défaits,

depuis, de leur habitation à des prix très-élevés, et vivent aujourd'hui riches et heureux en Europe.

Quant à moi, je n'ai qu'un rêve : c'est que mon fils, qui termine en ce moment ses études à Paris, ait le plus beau carrosse de la capitale, et tienne un rang de maison à éblouir les seigneurs les plus à la mode.

— Et, demanda de Morvan que ces détails si nouveaux pour lui intéressaient beaucoup, de quelle façon traitez-vous vos engagés ?

— Ils sont fort heureux, répondit ingénument le planteur. Chaque matin, on leur permet, lorsqu'ils se rendent à leurs travaux, de fumer leur pipe. Deux fois par jour, on leur donne des patates assaisonnées de piment, le soir de la viande hachée et des pois. Le dimanche nous leur accordons une demi-journée de promenade. Que voulez-vous? c'est un usage établi; il faut bien l'observer, quoiqu'il habitue ces coquins-là à la paresse... Croiriez-vous qu'il n'y a pas d'année où nous n'en perdions une dizaine ; ils affectent d'avoir les fièvres, le scorbut, et s'arrangent, sachant qu'ils représentent une valeur, de façon à mourir bel et bien. Ce sont d'abominables ingrats, des gueux effrontés, des paresseux incorrigibles, qui préfèrent le repos

de la tombe aux occupations du défrichement et de la culture ! Mais que faire contre des gens qui ne demandent pas mieux qu'on leur brûle la cervelle !... les assommer de temps en temps, de manière pourtant à ne pas trop les dégoûter, et en tirer le meilleur parti possible.

Cette réponse du vieux planteur indigna de Morvan qui allait la relever avec énergie, lorsque toute l'attention du jeune homme fut appelée par un spectacle affreux.

Un malheureux engagé, maigre, pâle, offrant tous les symptômes d'une grave maladie, venait de tomber sous le poids d'un ballot de feuilles de tabac dont il était chargé ; le commandeur, armé d'une grosse et flexible liane, frappait à coups redoublés sur l'infortuné : à chaque coup le sang jaillissait !

A la vue de cette cruauté sans nom, de Morvan, hors de lui, s'élança vers le bourreau et, le saisissant à la gorge, le jeta par terre à moitié étranglé.

— Qu'avez-vous fait, malheureux ! Qu'on saisisse cet assassin ! s'écria le planteur Petit-Jean en s'adressant à ses engagés qui revenaient justement en ce moment de leurs travaux des champs.

Triste chose que l'esclavage !... Les miséra-

bles, à la voix de leur maître, n'hésitèrent pas : ils se précipitèrent sur leur vengeur !... Le danger que courait le jeune homme n'était certes pas bien grand ; il suffit toutefois pour motiver l'intervention de Barbe-Grise.

Par un mouvement rapide comme la pensée, il arma sa carabine, et, mettant le planteur Petit-Jean en joue :

— Que l'un de vous fasse un pas, et je tue votre maître tout comme un taureau sauvage, dit-il aux engagés.

A cette menace, dont la réalisation eût dû les combler de joie, les malheureux s'arrêtèrent.

— Vous voyez, chevalier, continua le boucanier, à quel degré d'abaissement ces gens sont tombés... Croyez-moi, ils ne méritent pas qu'on s'intéresse à eux. L'homme qui subit ainsi l'esclavage n'est pas à plaindre, on doit le mépriser ! Quant à toi, Petit-Jean, pour avoir osé attenter à la dignité d'un boucanier, tu mérites une punition sévère... Chevalier, désirez-vous que l'on fouette un peu notre hôte ? Je ne serais pas fâché, je vous l'avoue, de lui donner une petite leçon et de faire un exemple ! Oser, lorsque vous êtes avec moi, ordonner à ses engagés de vous saisir ! Cela est par trop audacieux !...

Ma foi ! que cela vous convienne ou non, il faut décidément qu'il soit puni !...

— Cela me convient, dit de Morvan.

— Allons, reprends ta liane et appliques-en vingt-cinq coups sur le dos de ton maître, continua toujours d'un ton aussi tranquille le boucanier, en s'adressant au commandeur, qui achevait de se relever.

La terreur qu'inspirait le boucanier était telle que ni le planteur ni son serviteur n'osèrent résister.

Petit-Jean, pâle de rage et d'humiliation, défit sa veste et présenta de lui-même son dos au commandeur.

— Surtout frappe fort ! dit Barbe-Grise.

L'exécution commença aussitôt et s'accomplit en entier. Le commandeur fit son office de tourmenteur en conscience.

— A présent, Petit-Jean, dit Barbe-Grise, faisnous servir un bon souper !

Le lendemain matin, au point du jour, le boucanier, de Morvan et Alain se remettaient en route, suivis des malédictions tacites et des saluts empressés du planteur Petit-Jean.

Après l'*Atalaye*, le dernier endroit habité où ils arrivèrent le soir même, les compagnons de route se trouvèrent devant l'immen-

sité des grandes savanes naturelles du Goave.

Un phénomène moral dont il est impossible de se faire une idée, si on ne l'a éprouvé soi-même, c'est le recueillement solennel que cause au voyageur l'aspect d'une savane déserte.

Ces nappes immenses de hautes herbes qui, nivelées entre elles par la distance, ressemblent à un océan sans bornes, présentent dans la monotonie de leur surface plane un cachet de véritable grandeur : des bouquets d'arbres disséminés de loin en loin, s'élançant du sein de cette végétation uniforme, se dessinent semblables à des îlots sur l'azur de l'horizon et complètent l'illusion.

— Voici un paysage bien calme, n'est-ce pas? dit le boucanier à de Morvan ; on croirait que la paix et la tranquillité y règnent sans cesse : pourtant, de toutes les terres de l'île de Saint-Domingue, c'est celle qui a été le plus arrosée de sang humain. Cette savane, qui sépare les possessions françaises du sol espagnol, a toujours servi d'arène aux combats que se sont livrés les deux nations ennemies. Chaque jour encore de furieuses escarmouches, d'épouvantables meurtres s'y accomplissent : dans tout le désert du Goave la clémence est inconnue : on se massacre sans pitié !... Si Fleur-des-Bois n'avait pas be-

soin de votre présence, je vous guiderais par le chemin le plus court, je couperais la savane en droite ligne sans m'inquiéter le moins du monde des embuscades que nous pourrions rencontrer... Mais vous êtes nécessaire au rétablissement de Jeanne ; je dois donc user de prudence et vous exposer le moins possible! Quoique cela allonge de beaucoup notre chemin, nous côtoierons les bords de la rivière l'Artibonite.

Le chevalier essaya, dans son impatience de revoir Fleur-des-Bois, de combattre la résolution du boucanier ; ce fut peine perdue : Barbe-Grise persévéra dans sa prudence.

Il y avait environ cinq heures que les trois hommes s'étaient engagés dans le désert, et le soleil commençait déjà à disparaître, lorsque Barbe-Grise, qui marchait en avant, s'arrêta court et parut écouter avec attention.

— Qu'y a-t-il? lui demanda de Morvan en le rejoignant.

— On vient de tirer deux coups de feu, répondit le boucanier.

— Et d'après vous cela signifie?

— Rien encore! cela m'annonce seulement que la savane n'est pas solitaire ; or, comme de tous les animaux l'homme est certes le plus cruel et le plus féroce, il faut nous tenir sur nos gardes.

— M'est avis, dit Alain, que nous devrions rebrousser chemin. Se donner des coups sans profit, c'est bête !

Le boucanier haussa les épaules et continua d'avancer sans répondre ; Barbe-Grise aimait certes Fleur-des-Bois, et le sacrifice momentané de sa haine nationale qu'il lui faisait, était la meilleure preuve qu'il pût lui donner de son affection ; toutefois, du moment que, malgré sa prudence, il se trouva devant la perspective d'une rencontre avec les Espagnols, ses instincts de boucanier se réveillèrent avec une force irrésistible, qui domina en lui tout autre sentiment.

Quoique son calme fût le même, une rougeur à peu près imperceptible se mêla au hâle de son visage ; son regard, ordinairement terne et insignifiant, s'anima ; un sourire de contentement passa sur ses lèvres et il se mit à caresser instinctivement de sa main osseuse le long canon de son fusil.

Bientôt de nouvelles détonations, cette fois parfaitement distinctes, arrivèrent, portées par le vent aux oreilles des trois compagnons de voyage.

— Eh bien ? demanda de nouveau de Morvan, tout en amorçant la carabine que lui avait donnée Montbars.

— Eh bien ! ce sont heureusement des amis!... répondit Barbe-Grise avec un soupir de regret.

— Des amis !... qui vous le donne à supposer ?

— Croyez-vous donc qu'il soit possible de se tromper à la voix d'un Brachie ou d'un Gélin [1] ? Ce sont des Frères-la-Côte qui chassent.

En effet, une demi-heure s'était à peine écoulée que les voyageurs atteignaient un *boucan* improvisé aux bords de la rivière de l'Artibonite.

De Morvan, qui jamais encore n'avait vu de boucan, regarda avec une curiosité extrême l'informe et grossière construction connue sous ce nom.

C'était une espèce de loge d'environ trente pieds de long sur vingt de large, recouverte avec des *taches* ou queues de palmistes formant l'éventail. De cette loge s'échappait, avec une fumée assez épaisse, une odeur extrêmement désagréable.

Barbe-Grise entra aussitôt dans le boucan ; le chevalier le suivit.

Tout autour du boucan, des lanières de chair de sanglier suspendues à des bâtons attachés en

[1] Brachie de Dieppe et Gélin de Nantes, arquebusiers célèbres qui travaillaient spécialement pour les boucaniers.

travers, cuisaient, ou, pour mieux dire, se boucanaient au feu d'un brasier circulaire allumé par terre. Ce brasier, alimenté avec des os et des peaux de sanglier, produisait une fumée tellement épaisse que de Morvan fut obligé de ressortir presque aussitôt.

— Pourquoi donc, demanda-t-il à Barbe-Grise, vos collègues ne se servent-ils pas de bois seulement pour leur feu ?

— Parce que, lui répondit-il, le sel qui se dégage de ces peaux et de ces os s'attache à la viande et lui donne une grande saveur. Ma foi, je ne suis pas fâché d'avoir rencontré des frères. Rien ne repose de la fatigue d'une longue marche comme de manger un morceau de sanglier boucané... Voulez-vous que j'ordonne à l'engagé de nous servir de suite notre repas ?

— De quel engagé parlez-vous ?

— Mais de celui qui est de garde dans le boucan !

— Quoi ! il y avait un homme dans cette loge! Je ne l'ai pas aperçu ! Comment fait donc ce malheureux pour pouvoir supporter une pareille atmosphère, sans mourir asphyxié ?

— L'homme, quand il est dominé et guidé par une volonté ferme, s'habitue à tout, répondit tranquillement Barbe-Grise. Nous avons une

façon d'élever nos *engagés* qui les endurcit à la fatigue et les rend propres à tout ce que nous voulons d'eux...

— Quelle est cette façon?

— D'exercer continuellement leurs forces, de les nourrir très-bien et de leur casser la tête d'un coup de mousquet quand ils hésitent à nous obéir!

Une demi-heure à peine après l'arrivée des trois voyageurs au boucan, les Frères-la-Côte revinrent de leur chasse. La présence de Barbe-Grise parut leur être fort agréable et leur causer un sensible plaisir.

— Depuis quand donc fréquentez-vous ces parages? leur demanda le père de Fleur-des-Bois.

— Depuis quinze jours! Nous nous sommes réunis au nombre de dix pour explorer les bois qui bordent la rivière de l'Artibonite, et jusqu'à présent nous n'avons pas à nous plaindre. Nous avons abattu près de trois cents taureaux sauvages, sans compter un nombre double de sangliers! Demain soir nous devons lever le camp, et nous enfoncer plus avant dans la savane! Tu viens sans doute te joindre à nous?...

— Non. Je suis en voyage.

— Seul? demanda le boucanier avec un étonnement marqué.

— Pas précisément, ces deux jeunes gens m'accompagnent, répondit Barbe-Grise en désignant de Morvan et Alain.

— Traverser à trois la savane, c'est trop tenter le sort, dit le boucanier. Crois-moi, Barbe-Grise, si tu tiens à arriver sain et sauf, reste avec nous jusqu'à après-demain matin. Il y a une compagnie espagnole qui rôde, avec de mauvais desseins, dans les environs. Après-demain nous devons justement nous diriger du côté de ton habitation ; de cette façon tu n'auras pas de danger à courir !

Les autres boucaniers présents à cette conversation appuyèrent avec tant de force les raisons émises par leur compagnon, que Barbe-Grise dut céder ; il savait que les Frères-la-Côte n'étaient pas gens à s'intimider de peu, et que dans leur bouche le mot danger signifiait une mort à peu près inévitable.

De Morvan vivement contrarié de ce retard s'y opposa de toutes ses forces ; mais il lui fut impossible de vaincre la résolution de Barbe-Grise qui se contenta de lui répondre :

— Jeanne a trop besoin de votre présence pour que je risque inutilement de vous faire tuer. C'est bien le moins qu'après m'être si fort dérangé pour aller vous chercher, je vous conserve vivant !...

Le chevalier, voyant qu'il n'avait pas à espérer de venir à bout de l'obstination de Barbe-Grise, tourna toute son attention sur les boucaniers, afin de se distraire des tristes pensées que ce retard si nécessaire éveillait dans son esprit.

Ces intrépides et infatigables chasseurs ressemblaient à ceux qui, lors de son arrivée devant l'île de la Tortue avec Montbars, étaient montés à bord du navire. Une grande cordialité et un ton de franchise extrême régnaient entre eux : il y avait aussi quelque chose de grave et de sérieux dans leur contenance, qui surprit le jeune homme : les boucaniers lui parurent être, sous le rapport moral, de beaucoup supérieurs aux flibustiers proprement dits : il ne se trompait pas.

Avant de procéder à l'opération si agréable pour eux du souper, les boucaniers *brochetèrent* les peaux de taureaux, produits de la chasse du jour, et que leurs engagés ou serviteurs avaient rapportées. Brocheter un cuir, c'était l'étendre d'abord sur la terre, le côté écorché exposé à l'air, puis l'attacher ensuite tout autour au moyen de soixante-quatre chevilles qui le tenaient fortement tendu, et enfin le frotter avec de la cendre mêlée de sel.

Ce travail terminé, le souper commença.

Du fond d'une chaudière, le seul ustensile de cuisine que les boucaniers emportaient dans leurs expéditions, un engagé retira, au bout d'un morceau de bois pointu, un énorme filet de vache qui cuisait à l'étouffée depuis le matin. Une fois cette pièce de résistance déposée sur une *tache* de palmiste, le serviteur versa dans une vaste calebasse la graisse bouillante qui se trouvait au fond de la chaudière, puis il exprima dans cette sauce naturelle le jus de plusieurs limons et y jeta une poignée de piments hachés : cela se nommait une *pimentade*.

Les boucaniers, armés de leurs couteaux et d'une brochette de bois, invention qui remplaçait la fourchette, s'assirent en rond autour de l'énorme quartier de viande, qu'ils se mirent à attaquer avec vigueur. Leur appétit à moitié satisfait, ils passèrent à un morceau de sanglier boucané.

Alain, à la vue de la couleur rosée de cette viande préparée d'une si singulière façon, à l'arome agréable qu'elle exhalait, à son goût exquis, ne put retenir un cri d'admiration et de joie ; le fait est que ce mets était réellement délicieux.

Le repas achevé, les boucaniers allumèrent leurs pipes et firent place à leurs engagés ; puis,

pendant que leurs serviteurs se restauraient, ils établirent un but et se mirent à tirer au blanc.

De Morvan fut abasourdi de leur merveilleuse adresse, qui lui expliqua parfaitement la crainte qu'ils inspiraient aux Espagnols.

Enfin la nuit venue, chaque boucanier se retira, soit seul, soit avec son matelot, dans une tente en toile, que son engagé avait dressée pendant que lui se divertissait à la cible.

Les serviteurs et les chiens se couchèrent à l'entour des tentes; des sentinelles, relevées de deux heures en deux heures, veillaient à la sûreté du campement.

Le lendemain, au point du jour, un peu avant quatre heures, tout le monde fut debout, et l'on se mit en chasse. Il s'agissait de faire une dernière battue dans le bois qui bordait la rivière. De Morvan, vivement intéressé par ce spectacle si nouveau pour lui, se mit à la suite d'un boucanier que Barbe-Grise lui indiqua comme étant l'un des plus experts et des plus fameux dans son art. Ce chasseur, qui se nommait Desrosiers, possédait six engagés et une meute de vingt-cinq chiens.

Dès qu'on eut atteint la lisière du bois, il s'avança en droite ligne, son fusil armé, et prêt à faire feu; ses serviteurs, tenant les chiens

accouplés au moyen d'une lanière de cuir, le suivaient à la file ; le braque ou l'éventeur, qui seul avait la liberté de ses mouvements, courait de tous les côtés à la recherche d'un taureau.

Bientôt, l'intelligent animal, éloigné des chasseurs par une distance de près de trois cents toises, donna deux coups d'aboi : il venait de découvrir une proie. Dès que les autres chiens eurent entendu cet appel, ils commencèrent à bondir avec fureur.

— Lâchez la meute! dit le boucanier Desrosiers.

Les engagés s'empressèrent d'obéir, et serrant la courroie qui leur ceignait la taille, ils s'élancèrent à la suite des chiens furieux.

A peine de Morvan avait-il fait cent pas, qu'il aperçut le taureau traqué se dirigeant vers lui.

— Abritez-vous derrière un arbre ! lui cria un engagé.

Le jeune homme se hâta de suivre ce conseil.

Se retournant de temps en temps pour repousser la meute qui hurlait après lui, le taureau, quoiqu'il parût vouloir éviter les chasseurs, était plutôt colère qu'effrayé ; ses cornes longues et pointues, son poitrail, son cou nerveux et ramassé prouvaient qu'il n'était pas un

adversaire à dédaigner et que sa défaite offrait de sérieux dangers.

Le boucanier Desrosiers suivait avec un grand sang-froid les mouvements de la bête; plusieurs fois de Morvan le vit lever sa carabine; malheureusement, à chacune de ses tentatives pour tirer, le chasseur rencontra devant le point de mire de son arme, soit un de ses serviteurs, soit un de ses chiens.

Après avoir supporté pendant près d'une minute la poursuite de ses ennemis, le taureau, exaspéré, changea complétement d'allure : il prit l'offensive.

Ce fut alors un curieux spectacle : les engagés et les chiens, n'osant fuir sous les yeux de Desrosiers, qui leur eût fait plus tard payer bien cher cette faiblesse, déployaient une agilité rare, pour éviter les atteintes du taureau, sans trop s'éloigner de lui.

— Pourquoi donc cet homme n'abat-il pas le monstre? demanda de Morvan à un engagé en lui désignant un de ses collègues que cinq pas à peine séparaient en ce moment du taureau.

A cette question, le serviteur du boucanier montra une surprise extrême : on eût dit qu'il venait d'entendre un abominable blasphème.

— Tirer avant le maître! répondit-il enfin ; y pensez-vous, M. le chevalier !

— Il me semble plus naturel, cependant, de manquer de respect à son maître, surtout devant un cas de force majeure, que de se laisser sottement éventrer, dit de Morvan.

— Oh ! que non! On ne meurt pas toujours d'un coup de corne, tandis que l'on ne revient jamais d'une balle reçue dans la tête.

— Quoi, Desrosiers assassinerait celui de ses engagés qui tirerait sur le taureau ?

— Il le punirait, oui, monsieur; cela est certain.

— Et sa façon de punir, c'est de vous brûler la cervelle ?

— Oui, monsieur, c'est l'usage.

L'engagé parlait encore, quand de Morvan vit le taureau se diriger droit vers lui.

Le jeune homme n'hésita pas : il leva sa carabine et fit feu !

Le terrible animal, touché en pleine poitrine, resta un instant immobile; mais bientôt, sa fureur s'accroissant de toute la douleur que lui causait sa blessure, il poussa un long mugissement, et les yeux sanglants, le museau plein d'écume, le corps frémissant, il s'élança avec un élan irrésistible sur le chevalier.

De Morvan, ignorant les premières notions de la chasse au taureau sauvage, prit la fuite au lieu de tourner autour de l'arbre qui lui servait d'abri; cette manœuvre, la plus dangereuse qu'il pût exécuter, l'exposait à une mort à peu près certaine; il s'aperçut en effet bientôt de la faute qu'il avait commise. Arrêté dans sa course par les lianes et par les broussailles, obstacles que le taureau écrasait sans même y prendre garde sous son large et puissant poitrail, chaque seconde rétrécissait l'espace qui le séparait de son terrible ennemi.

Déjà le jeune homme sentait le souffle chaud et humide du monstre passer sur son cou, lorsqu'un mugissement retentit, suivi de la chute pesante d'un corps.

— Inutile que vous vous fatiguiez davantage à courir, dit alors le boucanier Desrosiers, l'affaire est faite !

De Morvan se retourna ; le taureau, étendu sur le sol, ne donnait plus signe de vie.

— Merci, monsieur, dit le jeune homme en s'adressant au boucanier, vous m'avez rendu un service que je n'oublierai jamais !

— Ce n'est vraiment pas la peine de parler de cela, répondit Desrosiers : ce que j'ai fait pour vous, je le renouvelle à peu près tous les

jours pour sauver un chien de ma meute.

— Comment êtes-vous donc parvenu à abattre ce taureau? Il est tombé comme foudroyé!

— D'une façon bien simple : je lui ai coupé d'abord le jarret, puis une fois par terre, je l'ai achevé d'un coup de baïonnette dans le crâne. Je préfère l'emploi de l'arme blanche à celui du mousquet; sur cent taureaux que je tue, je ne me sers pas dix fois de ma carabine. Cette façon d'opérer présente pour moi le double avantage d'économiser la poudre et de ne pas abîmer la peau de la bête.

Desrosiers ne se vantait pas en parlant ainsi: les cuirs portant sa marque étaient connus et recherchés sur les marchés d'Europe.

Au reste, beaucoup de boucaniers, imitant cet exemple, attrapaient à la course les taureaux qui se sauvaient effrayés par les aboiements des chiens, et ne se servaient de leur carabine qu'en cas d'une attaque imprévue.

Une fois l'animal mort, un des engagés se jeta dessus, et, après l'avoir éventré, en retira les os des jambes, qu'il présenta à Desrosiers.

Le boucanier en garda deux pour lui et offrit les deux autres à de Morvan qui, ne comprenant rien à cette galanterie un peu sauvage, se

recula instinctivement avec un geste de dégoût. Desrosiers sourit.

— Voilà ce que c'est que de vivre dans les villes, jeune homme, dit-il, on y prend des habitudes routinières, et l'on arrive à la vieillesse sans avoir connu ce qui est bon.

Le boucanier cassa alors les os et avala la moelle chaude encore qu'ils contenaient ; ce régal parut lui être des plus agréables. La chasse recommença.

Chaque fois que le boucanier abattait un taureau, les engagés écorchaient l'animal avec une merveilleuse dextérité, puis pliant sa peau en baunette, afin d'éviter qu'elle s'accrochât aux branches des arbres, ils la plaçaient sur leurs épaules, et, chargés de ce fardeau, qui pesait au moins cent livres, ils suivaient de nouveau leur maître. Vers les cinq heures du soir, chacun de ses serviteurs ayant reçu une dépouille, Desrosiers retourna au campement.

Le lendemain matin, les boucaniers se mirent en route pour aller chercher de nouvelles chasses. Se trouvant en forces, ils avaient résolu de s'aventurer en passant à travers la grande savane du Goave jusque sur les terres espagnoles. Cette expédition, ainsi que Barbe-Grise l'apprit à de Morvan, était d'une audace

extrême. Depuis plus de cinq ans pas un homme n'avait osé, si ce n'était Barbe-Grise, traverser dans toute son étendue et en droite ligne le désert.

La petite caravane qui, en comptant les engagés, se composait d'environ soixante hommes, était en marche depuis cinq heures lorsqu'elle atteignit la lisière d'un petit bois situé au milieu de la savane. La chaleur était accablante; les boucaniers résolurent de s'arrêter.

Plusieurs d'entre eux, pendant que les engagés dressaient leurs tentes, résolurent d'aller explorer le bois afin de voir s'ils n'y trouveraient pas quelques *avenues* [1]; de Morvan les suivit, en compagnie de Barbe-Grise qui, depuis l'accident dont le jeune homme avait manqué d'être victime à la chasse, s'était fait son ombre et ne le quittait plus!

A peine le boucanier qui marchait en tête de la petite expédition était-il entré d'une centaine de pas dans le bois, qu'il poussa une exclamation de surprise et, se retournant vivement vers ses compagnons :

— Amis, leur dit-il, ce bois-ci a été parcouru

[1] Les boucaniers nommaient avenues les sentiers frayés par les taureaux sauvages dans les bois.

aujourd'hui même par des êtres humains !... Voyez ces traces!...

Les boucaniers examinèrent le sol, et appelant Barbe-Grise, dont l'expérience consommée était appréciée de tous, ils lui demandèrent son avis.

Il suffit à Barbe-Grise d'un coup d'œil pour arrêter son opinion.

— Frères-la-Côte! dit-il, je trouve ici mêlées, ce qui me paraît inexplicable, les traces d'un homme suivi d'une meute de chiens et de deux sangliers! Oui, je ne me trompe pas... c'est bien cela!... C'est à n'y rien comprendre!

Les aventuriers avaient une trop haute idée de l'expérience de Barbe-Grise, pour oser mettre en doute l'infaillibilité de ses jugements; toutefois, ce qu'avait avancé le vieux boucanier constituait un fait si extraordinaire, si bizarre, qu'il était permis d'hésiter avant de l'accepter comme une vérité. Comment supposer, en effet, qu'un être humain vécût, en société d'une meute de chiens et de deux sangliers, au beau milieu d'un bois situé en pleine savane?...

— Camarade Barbe-Grise, s'écria Desrosiers, si tu ne railles pas, si tu parles sérieusement, il faut que tu nous conduises à la source de ces traces, personne ne sait mieux suivre une piste que toi...

— Je parle toujours sérieusement, Desrosiers.

— Alors en route !... Un mot cependant encore : crois-tu que ces empreintes qui nous intriguent si fort datent de plusieurs jours ou soient récentes ?

— Très-récentes ; elles ne remontent pas à plus d'une heure.

Barbe-Grise, qui n'aimait pas les longs discours, se plaça aussitôt à la tête des boucaniers, et, l'œil fixé sur le sol, il commença ses investigations.

Le vieux chasseur possédait une si grande habitude de la vie des bois, il était tellement initié aux mystères des solitudes, que quoique les traces signalées par lui fussent à peine visibles, il se mit à les suivre d'un pas rapide et sans hésiter.

De temps à autre, le sol, recouvert par une épaisse couche de gazon, cessait de fournir à Barbe-Grise les renseignements nécessaires à l'accomplissement de sa tâche ; alors, il s'arrêtait pendant quelques secondes, jetait autour de lui un regard circulaire, et saisissant un nouvel indice, soit une branche brisée, soit une touffe d'herbe froissée, il reprenait sa marche avec une assurance qui prouvait combien il était persuadé de ne point faire fausse route.

Une demi-heure ne s'était point encore écoulée, lorsque Barbe-Grise se prit à sourire d'un air satisfait, et, se retournant vers ses compagnons, leur fit signe d'avancer en silence : les boucaniers se rendirent avec empressement à ce muet appel.

— Voyez, camarades, leur dit Barbe-Grise à voix basse et en étendant un bras dans la direction d'une clairière située à près de quatre-vingts pas de lui, voici déjà l'un des deux sangliers !...

— C'est, ma foi, vrai! répondit Desrosiers sur le même ton ; après tout, il ne s'ensuit pas de ce que nous rencontrons un sanglier, que nous devions trouver aussi un homme sauvage accompagné d'une meute nombreuse!... Un sanglier vaguant dans une forêt n'est une chose ni rare, ni extraordinaire !...

— Si tu avais regardé avec attention ce sanglier, tu ne parlerais pas ainsi, Desrosiers ! Observe donc la sécurité que sa pose indique, l'étrangeté de ses mouvements !... Ce sanglier n'est pas un animal ordinaire !

La conviction avec laquelle Barbe-Grise prononça ce jugement imposa à Desrosiers.

— C'est, ma foi, vrai, dit-il, tu as raison ; l'allure de ce sanglier présente en effet quelque chose

d'inaccoutumé et de bizarre... Peut-être est-il enchanté... Oui, c'est cela, il y a de la sorcellerie dans ceci !... Attends un peu... Nous allons bien vite savoir à quoi nous en tenir... J'ai justement sur moi une balle d'argent...

Les boucaniers, doués pour la plupart de cette superstition commune aux gens ignorants et qui vivent sans cesse dans le danger, croyaient fermement qu'une balle d'argent pouvait seule conjurer un enchantement.

A peine Desrosiers eut-il glissé dans le canon de sa carabine le riche et infaillible projectile, qu'il mit en joue le sanglier et fit feu. L'animal, touché en plein corps, bondit en faisant entendre un grognement plaintif ; puis, s'élançant dans un fourré, il disparut. Les boucaniers se jetèrent à sa poursuite.

Tout à coup un cri rauque et terrible sortit, lugubre et saisissant, des profondeurs du bois. Les boucaniers s'arrêtèrent interdits; ces hommes, si insoucieux de tout danger qu'ils voyaient et comprenaient, quelque grand que pût être ce danger, perdaient leur courage et leur audace dès qu'ils croyaient à la possibilité d'une intervention d'une puissance surnaturelle. Le merveilleux exerçait sur leurs imaginations grossières un empire prodigieux.

Cette fois, ils n'eurent pas le temps de se livrer à leurs conjectures, l'explication du cri qui les avait frappés d'épouvante ne se fit pas attendre : un homme presque nu, à peine vêtu de quelques haillons, et dont le visage disparaissait sous une barbe longue. rousse et épaisse, s'élança, armé d'un bâton noueux, du fond d'un taillis, et s'avança à leur rencontre. Le sanglier atteint par la balle de Desrosiers le suivait en se traînant avec peine.

Cette apparition était si inattendue, si bizarre; l'aspect de la créature armée d'un bâton noueux présentait un tel cachet de férocité et de sauvagerie; ses mouvements étaient si saccadés, si nerveux; ses yeux brillaient d'un tel éclat sinistre, qu'un moment les boucaniers, malgré leur bravoure à toute épreuve, reculèrent avec épouvante.

Barbe-Grise, qui seul avait conservé son sang-froid, épaula sa carabine : de Morvan saisit sa main déjà appuyée sur la gâchette.

— Arrêtez, nous sommes assez nombreux pour n'avoir rien à craindre, lui dit-il, vous allez commettre un crime inutile.

— Votre observation est juste, répondit tranquillement Barbe-Grise. Au fait, ce bâtonniste peu couvert pourrait bien appartenir à l'espèce humaine !

Les boucaniers n'étaient pas gens à rester longtemps sous le coup de la crainte ; une fois le premier moment de la surprise passé, c'est-à-dire quelques secondes après l'apparition, ils remarquèrent que leur bizarre ennemi paraissait lui-même fort inquiet et fort étonné de leur présence ; ils s'élancèrent à sa poursuite.

L'homme sauvage bondit d'abord avec une légèreté qui devait le mettre facilement hors de la portée de ses adversaires ; mais, se ravisant bientôt, il retourna sur ses pas et vint s'agenouiller auprès du sanglier blessé dont le sang coulait avec abondance.

En moins d'une demi-minute, l'homme et l'animal se trouvèrent entourés par les boucaniers.

— Qui es-tu ? Comment se fait-il que nous te trouvions ici ? dit Barbe-Grise en s'adressant au singulier personnage.

A cette question, l'homme au bâton noueux ouvrit démesurément les yeux ; puis, après avoir hésité, et, d'une voix dont les sons rauques sortaient difficilement et avec effort de son gosier :

— Je suis un ancien engagé ! répondit-il. Pourquoi avez-vous blessé mon ami Jacques?... Il ne vous avait pas fait de mal !...

— Cet homme est un *marron*[1]*!* dit Desrosiers. Il faut le fusiller!

Cette menace ne produisit aucun effet sur l'engagé fugitif; absorbé par la douleur que lui causait la vue de l'agonie du sanglier, il paraissait ne prendre aucun intérêt à ce qui se passait à ses côtés.

Bientôt deux larmes roulèrent le long de ses joues, et un sanglot convulsif souleva sa poitrine : son ami Jacques n'était plus!

La curiosité des boucaniers était excitée à un tel point que la sanglante proposition de Desrosiers ne trouva point d'écho ; tous désiraient vivement connaître l'histoire de l'engagé marron.

Ce fut Barbe-Grise qui le premier l'interrogea :

— Quel est ton nom? Depuis combien de temps habites-tu la savane? lui demanda-t-il.

— Mon nom? répéta l'engagé qui parut réfléchir. Ah! oui... je me rappelle... L'on me nommait Antoine Périn... Quant à vous apprendre le nombre d'années que j'ai passées dans la savane, cela ne m'est pas possible... Comment pourrais-je le savoir!...

[1] Les boucaniers désignaient par le mot *marron* les engagés qui, pour fuir leur brutalité, se réfugiaient dans les mornes déserts de l'île, en passant dans la partie espagnole.

A cette réponse du fugitif, un des boucaniers présents s'avança vers lui, et l'examinant avec une grande attention :

— Cet homme ne ment pas, dit-il ; c'est mon ancien engagé ; je le reconnais à présent... Voici trois années qu'il m'a quitté...

— Je savais bien, moi, que c'était un marron ! s'écria Desrosiers joyeux.

L'ancien maître du pauvre Antoine Périn hésita ; Barbe-Grise, qui remarqua son embarras, lui dit alors gravement :

— Ami, tu sais que l'action de tromper ses frères est considérée comme un crime parmi nous ! Est-il vrai que cet Antoine soit marron ?

— Non, répondit le boucanier, cet homme est innocent : voici en deux mots ce qui s'est passé entre lui et moi. Antoine, se trouvant sans ressource à son arrivée à Saint-Domingue, consentit à devenir mon engagé.

« Malheureusement pour lui, incapable de supporter la vie fatigante des bois, il commença par lasser ma patience, et je ne tardai pas à le prendre en aversion. Un jour, il y avait trois semaines à peine qu'il était à mon service, je lui donnai deux peaux de taureaux à porter : Antoine obéit, seulement, après dix minutes de marche, il se laissa tomber par terre, et me dé-

clara qu'il se sentait incapable de poursuivre sa route. Furieux, exaspéré, voulant le contraindre à se relever, je lui donnai un violent coup de crosse de mousquet sur la tête... Antoine poussa un gémissement sourd et resta immobile. Je mis ma main sur son cœur, il ne battait plus.

« Je crus que j'avais tué mon engagé, et je m'éloignai après l'avoir dépouillé de ses armes. Je dois déclarer que cette scène s'est passée dans une des forêts vierges qui bordent la rivière de l'Artibonite, et qu'il n'y a rien d'impossible qu'Antoine, revenu à lui, n'ait pu retrouver son chemin.

— Explique-toi à ton tour, mon ami, dit Barbe-Grise, en s'adressant de nouveau au pauvre Antoine toujours absorbé par la douleur que lui causait la fin tragique de son ami Jacques. Apprends-nous ce qui s'est passé à la suite de ton évanouissement.

— Lorsque je repris connaissance, répondit Antoine en interrompant à plusieurs reprises son récit, afin de chercher les mots qui à chaque instant lui manquaient pour rendre sa pensée, lorsque je repris connaissance, et que je me trouvai seul et abandonné, j'éprouvai d'abord un grand désespoir !

« Je passai la nuit dans le délire. Le lende-

main matin, quoique très-affaibli par la perte du sang qui avait coulé de ma blessure, je parvins à me lever et je me mis en route pour chercher mon maître. Ce fut alors seulement que je m'aperçus qu'un des chiens de la meute était resté avec moi; le brave animal me léchait les mains et semblait m'inviter par ses mouvements à le suivre; je me confiai à son instinct, et je marchai tant que mes forces me le permirent.

« La nuit vint, et avec la nuit toutes les angoisses de la faim. Mon maître m'avait laissé, par bonheur, un morceau de vache, que je portais pour son repas du soir. Je partageai cette viande crue avec le chien. Cette nourriture, quoiqu'elle me répugnât extrêmement, me rendit un peu de forces.

« Le jour suivant, je parvins à grimper sur un des arbres les plus élevés de la forêt : j'aperçus la mer! cette vue me rendit tout mon courage! Je savais que mon maître devait embarquer les produits de sa chasse, et j'espérais le retrouver si j'étais assez heureux pour atteindre la plage.

« Je m'orientai de mon mieux, et je redescendis. Hélas! à peine eus-je fait dix pas que je compris l'inutilité de mes tentatives : il m'était impossible, enseveli sous des masses de verdure,

de reconnaître mon chemin ! Plusieurs fois je crus, en rencontrant des sentiers tracés par le passage des sangliers et des taureaux, que j'allais enfin sortir de la forêt, et je suivis ces sentiers, ce qui m'égara encore davantage. »

De Morvan, surpris de l'espèce d'élégance avec laquelle s'exprimait le pauvre Antoine, l'interrompit en cet endroit de son récit :

— M'est-il permis de vous demander, mon ami, lui dit-il, pourquoi vous avez abandonné l'Europe, et quelle était votre position en France...

— J'étais professeur de musique, monsieur, répondit Antoine, et c'est un amour malheureux qui m'a conduit à fuir ma patrie.

La réponse d'Antoine, en apprenant à de Morvan que cet infortuné avait reçu une certaine éducation, et que son exil de France n'était pas la suite de son inconduite, augmenta encore l'intérêt qu'il lui portait déjà ; il le pria de poursuivre son récit :

— Le surlendemain du jour où mon maître, me croyant mort, m'avait abandonné, reprit l'ancien engagé, mon chien qui, aiguillonné par la faim, s'était mis à quêter le gibier, tomba sur la portée d'une truie et étrangla deux de ses marcassins. J'essayai alors d'allumer du feu à

la façon des Caraïbes, c'est-à-dire en frottant l'une contre l'autre deux branches sèches, mais je ne pus réussir, et je dus me résoudre à prendre ma part du sanglant repas de mon chien.

« L'horrible dégoût que j'avais éprouvé la veille en mangeant de la viande non préparée ne fut plus cette fois aussi intense; je commençai à m'habituer à l'idée de la vie sauvage que je mène depuis lors.

« Associant mon intelligence à l'instinct de mon compagnon d'infortune, de mon chien, je me mis à étudier les mœurs, les habitudes des sangliers ; j'appris à connaître les parages qu'ils fréquentaient de préférence, les plantes qu'ils aimaient le mieux, le moment où ils se livraient au sommeil, l'heure propice pour les attaquer.

« Dès lors je n'eus plus à craindre de mourir de faim ; j'étais assuré de me procurer une abondante nourriture quotidienne.

« Je menais depuis quatre à cinq mois, autant que je puis me le rappeler, cette vie digne d'une bête brute, lorsqu'un soir mon chien me rapporta deux petits marcassins vivants. Je résolus de les élever et d'en faire les compagnons de ma solitude! Le succès dépassa mon attente! Le pauvre Jacques, que vous avez tué, est l'un de

ces deux marcassins ! Nous nous aimions d'une tendresse extrême ; sa fidélité envers moi tenait du prodige. Quant à son intelligence, je vous assure qu'elle égalait au moins celle de l'homme. »

L'ancien engagé, en prononçant ces derniers mots, s'arrêta un instant, essuya une larme, jeta un regard éploré sur le sanglier mort, et reprit d'une voix émue :

— Mon ami Jacques et son frère M. Pierrot — c'est ainsi que j'avais surnommé mes deux élèves — grandissaient à vue d'œil en force et en gentillesse, lorsque je trouvai un jour en chassant plusieurs jeunes chiens sauvages que j'adoptai également.

« Ces nouvelles éducations me réussirent aussi à merveille et me causèrent les plus douces jouissances. Je n'étais plus seul. J'avais des amis.

« A partir de ce moment, je vous avouerai que non-seulement je commençai à m'habituer à ma nouvelle vie, mais que je finis même par être fort heureux. Mon corps, endurci par l'exercice, avait acquis une force et une souplesse extrêmes, qui, des chasses les plus acharnées, me faisaient une simple récréation. Je ne me rappelle pas avoir, dans ces derniers temps, poursuivi en vain un chevreuil ! Dès que j'aperçois un animal, quelle que soit la distance qui

me sépare de lui, je le considère comme une proie assurée.

« Vous savez mon histoire. Dois-je me réjouir ou me désoler de votre rencontre? Je l'ignore. Jusqu'à présent, elle n'a abouti pour moi qu'à une grande douleur : à la perte de mon bien-aimé Jacques !... »

Le récit si simple d'Antoine avait causé une véritable émotion aux boucaniers ; il était facile de deviner, à l'attendrissement qui se peignait sur leurs rudes visages, la sympathie qu'ils éprouvaient pour Antoine.

Desrosiers fut le premier qui prit la parole.

— Camarades, dit-il, il ne s'agit pas ici de faire de la sensibilité! Avant tout nous devons conserver intacts nos prérogatives et nos usages, savoir garder nos droits! Je n'admets pas que cet Antoine n'ait pu, dans le cours de trois années, rejoindre un de nos campements. Notre devoir est donc de le considérer comme marron, et comme tel de le passer par les armes!...

De Morvan s'attendait à voir repousser avec indignation la cruelle et affreuse proposition de Desrosiers ; il n'en fut rien. La tradition était une chose sacrée aux yeux des boucaniers, dont elle faisait la force.

— Mes amis, répondit Barbe-Grise, je ne par-

tage pas la façon de penser de notre frère Desrosiers; mais je conviens qu'elle mérite d'être discutée. Je soutiens, moi, qu'il était impossible qu'Antoine, perdu dans la savane, retrouvât son chemin. De nombreux exemples de nouveaux débarqués, morts de faim dans des forêts où ils s'étaient égarés, et cela, sur la côte même, à proximité des habitations, confirment mon opinion. Je propose qu'on aille aux voix... Que la majorité prononce !

La proposition du père de Fleur-des-Bois, conforme en tout point à l'usage, fut acceptée à l'unanimité.

— Allons, mon ami, dit le vieux boucanier à Antoine, siffle ta meute et suis-nous !...

— Je ne me refuse pas de vous suivre, mais je ne sifflerai pas ma meute tant que le corps de mon bien-aimé Jacques restera privé de sépulture, répondit le pauvre engagé ; je ne veux pas exposer M. Pierrot à la douleur que lui causerait la vue du cadavre de son frère. Et puis, si l'on me fusille, à quoi bon révéler la retraite où mes amis sont en sûreté !

Les boucaniers, de retour à leur campement improvisé, se réunirent en conseil : leur délibération dura peu : Antoine, à la majorité des voix, moins une, fut déclaré innocent.

— A présent, mes amis, dit Barbe-Grise, il nous reste une formalité à remplir : celle de proclamer Antoine l'un des nôtres! Vous savez que tout engagé, après un noviciat de trois années, passe de droit boucanier. Antoine, dès l'instant qu'il n'a pas été marron, a accompli son temps; son maître lui doit donc une carabine, trois livres de poudre, six de plomb, un habillement neuf, deux paires de chaussures et trois chiens!

A cela, il n'y avait rien à répondre; le maître qui jadis avait si brutalement agi envers Antoine, dut se soumettre.

A la fin du jour, la petite caravane s'installa pour passer la nuit. Elle se trouvait alors au beau milieu de la savane.

Le lendemain matin de Morvan, Barbe-Grise et Alain se séparèrent des boucaniers, et poursuivirent seuls leur route : ils avaient alors franchi la partie la plus dangereuse du désert. Quatre jours plus tard les trois aventuriers atteignaient sains et saufs le but de leur voyage!

A la vue de l'habitation qui lui rappelait de si doux souvenirs, de Morvan dut s'arrêter tant l'émotion qu'il ressentait était violente.

Si d'un côté son cœur l'entraînait vers Fleur-des-Bois, de l'autre la crainte le clouait au sol.

Il avait peur de se trouver face à face avec un irréparable malheur.

— Je vous en conjure, Barbe-Grise, dit-il d'une voix tremblante, prenez les devants, et allez prévenir Jeanne de notre arrivée...

— A quoi bon? demanda Barbe-Grise. Ah! oui, je devine, continua le vieux boucanier après un moment de réflexion, vous désirez savoir si Jeanne n'est pas morte?

— Barbe-Grise, au nom du ciel, ne parlez pas ainsi...

— Pourquoi cela? reprit le chasseur avec son sang-froid habituel. Si Jeanne est morte, ce ne sera pas de notre faute; nous n'y penserons plus.

— M. le chevalier, s'écria joyeusement Alain, voici mademoiselle qui s'avance elle-même à notre rencontre! A la rapidité de sa marche, on ne se douterait vraiment pas qu'elle a été si gravement malade.

De Morvan poussa un cri de joie folle et s'élança vers Fleur-des-Bois.

Hélas! Quel fut le désespoir du jeune homme lorsqu'il se trouva, non pas en présence de Jeanne, mais devant une jeune femme qui lui était tout à fait inconnue!...

— Jeanne! où est Jeanne? dit-il d'une voix sourde presque inintelligible.

A peine l'inconnue eut-elle jeté les yeux sur de Morvan qu'elle laissa échapper une exclamation de surprise :

— Vous ici, M. le chevalier de Morvan, dit-elle. Ma foi, j'étais bien loin de m'attendre à cette reconnaissance ; je suis enchantée de vous revoir !

Un instant le jeune homme crut rêver. Quelle était cette femme qui l'appelait par son nom et paraissait si joyeuse de son arrivée ?

Il regarda l'inconnue avec une stupéfaction profonde. C'était une charmante créature, une beauté accomplie ; seulement, sur son visage un peu fatigué se lisait une expression de hardiesse et d'impudence qui nuisait à l'admirable délicatesse de ses traits !

A mesure que de Morvan regardait l'étrangère, un souvenir confus lui revenait à l'esprit.

— Il paraît que je suis bien changée, reprit-elle en minaudant. Après tout, notre connaissance a si peu duré, que je ne puis trop vous en vouloir de votre hésitation... Ingrat ! avez-vous donc oublié l'infortunée fille du comte de Blinval, la malheureuse Ismérie, si perfidement trompée par l'infâme vicomte de Chamarande !... Avez-vous oublié le village de Nort, et l'auberge de l'*Enchanteur Merlin !*... Chevalier, pas de reproches, je vous en conjure !... Ma présence

ici vous apprend assez que le hasard vous a cruellement vengé! Si vous saviez le nom que je porte, vous me plaindriez!... Hélas! je suis à présent madame Casque-en-Cuir! Quant à Jeanne, rassurez-vous, elle vit encore. Je crains bien, toutefois, qu'il n'y ait plus d'espoir de la sauver.

Detoute la réponse de l'aventurière qui s'était jouée si indignement jadis de sa crédulité, de Morvan ne comprit qu'une chose, que Jeanne se mourait.

Il prit son élan, et courut comme un insensé vers l'habitation.

IV

L'habitation de Barbe-Grise l'emportait de beaucoup par ses proportions et son élégance sur les *cases* informes des planteurs ; construite avec un soin tout particulier, elle ressemblait assez à un chalet suisse et n'avait qu'un étage. De Morvan franchit en deux bonds l'escalier de bois qui conduisait à la partie supérieure; mais à peine fut-il arrivé devant une porte à moitié entr'ouverte, qu'il s'arrêta court : cette porte était celle de la chambre de Jeanne.

Le jeune homme comprit qu'il devait, avant de paraître devant Fleur-des-Bois, recueillir ses

forces et se composer un maintien, afin de ne pas laisser deviner à la pauvre enfant la douloureuse surprise que le changement opéré en elle par la maladie allait sans doute lui causer.

— Mon chevalier Louis, dit alors une voix dont le timbre suave et pur fut droit au cœur du jeune homme, pourquoi tardes-tu aussi longtemps à franchir le seuil de cette porte?... J'ai tant désiré te revoir!

A ces accents, qui depuis le départ de Jeanne n'avaient cessé de retentir à ses oreilles, de Morvan oublia toute prudence; dominé par une émotion supérieure à sa volonté, il poussa un cri et s'élança dans la chambre. Jeanne, vêtue de blanc, ses admirables cheveux entremêlés de fleurs naturelles, reposait, à moitié étendue, dans un hamac. Il serait impossible de rendre la grâce naturelle, l'abandon pudique et charmant de sa pose : on eût dit un ange prêt à remonter au ciel.

De Morvan, incapable de prononcer une parole, prit la main de Jeanne et la porta avidement à ses lèvres : il pleurait comme un enfant.

— Pourquoi te désoler ainsi, mon chevalier? lui dit Fleur-des-Bois en accompagnant cette question d'un adorable sourire. Si tu savais

combien je suis heureuse, tu ne me plaindrais pas ; tes larmes cesseraient de couler... Que tu es donc bon d'être venu me revoir une dernière fois... Mon Dieu, que tu es donc bon !...

L'émotion du jeune homme était si forte, qu'il resta sans répondre. Jeanne continua :

— Tu ne peux te figurer, mon chevalier Louis, avec quelle impatience j'attendais ton retour !... Depuis que tu es parti du Cap, je t'ai suivi pas à pas à travers la savane... Tu doutes de mes paroles... Je t'assure que je dis vrai !... C'était bien singulier et bien bizarre, ce que j'éprouvais... J'étais comme plongée dans un accablant sommeil, et cependant je ne dormais pas; j'avais la conscience de ce qui se passait à mes côtés !... C'est bien extraordinaire, n'est-ce pas, que l'on puisse rêver ainsi étant éveillé ?... Tout à l'heure, après ton entrée dans l'habitation, je t'ai vu franchir l'escalier en courant; puis tu t'es arrêté derrière la porte de ma chambre, et tu as appuyé avec force tes deux mains sur ton cœur... J'avais les yeux fermés, et je ne perdais aucun de tes mouvements !... Mais parle-moi donc, mon chevalier, j'ai hâte de savoir si je n'ai pas oublié le son de ta voix, si c'est bien la même que j'entends résonner dans le calme de mes nuits !...

9.

— Jeanne, ma bien-aimée Jeanne, répondit de Morvan avec une expression passionnée qui amena une légère couleur sur les joues décolorées de la malade; Jeanne, si tu meurs... je ne te survivrai pas! mon amour pour toi me retient seul à la vie!... mon amitié, si tu préfères... Toi au ciel, que veux-tu que je fasse sur la terre?... Je me sens à bout de résignation et de courage!... Mon adorée Jeanne, il n'y a pas bien longtemps encore que tu songeais, lorsque tout donnait à supposer que ma blessure était incurable, à te servir du poison de la vieille Espagnole... Je te le répète, et tu n'as pas le droit de t'opposer à ma résolution, si tu succombes, je me tuerai!...

La parole du jeune homme respirait une si ferme résolution, un tel accent de sincérité, que Jeanne ne put la mettre en doute. L'assurance que de Morvan éprouvait une douleur telle qu'il la dépeignait, parut lui causer une vive surprise, une joie immense.

— Mais, mon chevalier Louis, tu m'aimes donc réellement d'amour? lui demanda-t-elle avec son adorable naïveté; vraiment, je ne sais plus que penser, que croire... Moi qui me figurais, au contraire, que je te faisais honte, que tu supportais ma présence seulement par pitié...

Tu m'aimes d'amour ! Non, cela est impossible!

Fleur-des-Bois, en proie à une agitation extrême, se tut et resta plongée pendant quelques instants dans une méditation profonde.

— Je comprends tout, maintenant, mon chevalier Louis, reprit-elle après un court silence, tu te figures m'aimer, parce que tu es bon et que tu me vois mourante!... oui, c'est cela!... Mais, que je recouvre, ce qui, grâce à Dieu, n'est guère probable, la santé; que tu n'aies plus à craindre pour mes jours, alors, tu me reverras telle que je suis, une sotte et une ignorante créature. Ma présence redeviendra pour toi un fardeau, un ennui! Je serai obligée, pour ne pas compromettre ton avenir, pour éviter de te rendre ridicule aux yeux des gens des villes, je serai obligée de fuir comme je l'ai déjà fait!... Qui sait si cette fois je m'en sentirais la force! Vois-tu, mon chevalier Louis, en y réfléchissant, il vaut mieux pour nous deux que je meure!... Ne te récrie pas! Je t'assure que je suis heureuse au possible, que je n'ai pas peur!...

Pendant que Fleur-des-Bois parlait, de Morvan, incapable, malgré ses efforts, de maîtriser son émotion, avait fini par s'y abandonner entièrement. Des sanglots déchiraient sa poitrine.

— Jeanne, s'écria-t-il en couvrant de baisers ardents la main souple et moite que la charmante enfant avait laissée dans les siennes; Jeanne, sur mon honneur de gentilhomme, sur mon salut de chrétien, je te jure que la pitié n'entre pour rien dans ma tendresse!... Je t'aime avec une passion qui me tue!... Je t'aime de toutes les forces de mon cœur et de mon âme!... Dans la nature, je ne vois que toi!... Ton image, ta pensée remplissent seuls mon cœur!... Je t'aime tellement pour moi, que si demain un homme, jeune, riche, puissant et beau, t'offrait son nom et te demandait à partager son opulence, je poignarderais cet homme, dût mon crime te coûter le bonheur de ta vie entière!... Réponds, Jeanne! Est-ce là aimer une femme par pitié? Ah! tu ne sauras jamais les tourments que m'a causés ton absence, la poignante jalousie, les pensées de sang, les découragements insensés qui ont suivi pour moi ta fuite!... que de nuits passées à murmurer ton nom... que de transports, que de faiblesses!... J'ai craint un instant de perdre la raison; que dis-je? je l'ai perdue... J'ai douté de toi!... Et tu m'accuses, Fleur-des-Bois, de ne ressentir qu'une banale compassion pour ta souffrance, compassion qui disparaîtra le jour où Dieu te rendra la force et

la santé?... C'est là un blasphème... Jeanne, impose-moi silence... Mon cœur déborde sur mes lèvres, et te parle un langage que tu ne dois pas entendre, un langage indigne de toi et de moi. Pardonne, ma Jeanne bien-aimée, je suis fou tout à la fois de désespoir et de bonheur!

Pendant que de Morvan, cédant enfin à la passion qu'il combattait depuis si longtemps, laissait échapper ce cri parti du cœur, Jeanne, en proie à une émotion surhumaine, paraissait plongée dans une véritable extase.

Le visage de la jeune fille rayonnait d'une expression réellement céleste; son âme si poétique, si pure, se livrant sans arrière-pensée et avec toute la hardiesse de son innocence, aux enivrements de l'amour, entrevoyait des horizons éblouissants, un bonheur qui l'exaltait et l'accablait : elle planait dans une atmosphère inconnue, entre le ciel et la terre!

— Pourquoi t'imposer silence, mon chevalier Louis? dit-elle d'une voix tremblante; en quoi ton langage est-il indigne de toi et de moi? Si tu savais, au contraire, comme il me rend heureuse! Je ne puis t'exprimer ce qui se passe en moi! je pleure, mais c'est de joie! Mon Dieu! que tu as donc bien fait de venir; que tu as été

bon de me dire que tu m'aimes! car tu m'aimes bien, mon chevalier Louis! Oh! à présent je n'en doute plus! Que je voudrais donc que tu me demandes un sacrifice! Que puis-je faire pour toi?

— Vivre, ma Jeanne bien-aimée!...

— Vivre, dis-tu? suis-je en danger?... Non... c'est impossible!... Je me sens si heureuse!... Il est impossible qu'on meure avec tant de joie au cœur!... Moi te quitter! Oh non!... jamais!...

Fleur-des-Bois, vivement émue, garda un court silence, puis elle reprit en pâlissant :

— Si j'allais pourtant mourir, mon chevalier Louis, que ferais-tu? Mon Dieu, que tu serais à plaindre!...

— Jeanne, tu l'as dit toi-même, nous ne devons plus nous quitter jamais!... je te suivrai!...

— Tu aurais raison, mon chevalier Louis! n'est-ce pas qu'il est bien vrai que l'on se retrouve au ciel? Au fait, puisque tu m'aimes tant, que ferais-tu seul et sans moi sur la terre!... C'est convenu, mon chevalier, si je succombe, tu te tueras!

Jeanne achevait à peine de prononcer ces mots, lorsque la porte s'ouvrit. Barbe-Grise entra.

— Bonjour, Jeanne, dit-il tranquillement à sa fille. Puis l'embrassant au front :

— J'espère qu'à présent que tu as ton amant, tu vas te guérir au plus vite, continua-t-il avec le même sang-froid.

— Pourquoi cela, père, guérirai-je plus vite, à présent que mon chevalier Louis est revenu ?

— Parce que c'était tout bonnement son absence qui t'avait rendue malade !

— Quoi, père, tu crois !

— J'en suis on ne peut plus sûr, Jeanne.

— Que bénie soit alors ma maladie ! s'écria Jeanne. C'est donc pour cela que par instants ma souffrance me paraissait si douce !... Mon chevalier Louis, je souffrais pour toi !... Sainte Vierge, que c'est donc une bonne chose d'aimer !...

A cette exclamation, Barbe-Grise haussa les épaules d'un air de pitié :

— Comme les caractères se ressemblent peu ! dit-il. Je n'ai jamais aimé comme cela, moi. Allons, Jeanne, ton entrevue avec le chevalier Louis t'a fatiguée, tu as besoin de repos... Essaye de dormir pendant une couple d'heures, cela te fera du bien. Au revoir, à ton réveil, je te renverrai le chevalier.

« Avez-vous remarqué, jeune homme, dit

Barbe-Grise à de Morvan, une fois qu'ils furent sortis de la chambre de Jeanne, l'air joyeux de ma fille? Réellement, elle est amoureuse folle de vous! Je parierais ma meilleure carabine contre une livre de poudre, qu'avant quinze jours d'ici Fleur-des-Bois sera complétement rétablie !

Drôle de chose que les jeunes filles ! Vous préférer à Casque-en-Cuir, un véritable géant, qui a près d'un demi-pied de haut de plus que vous! Un garçon qui boucane comme personne au monde, et loge à plus de cent pas une balle dans l'œil d'un taureau!... L'esprit le plus sagace ne comprend rien aux caprices des femmes !

De Morvan, en arrivant dans une des pièces situées au rez-de-chaussée, et qui servait de salle à manger, aperçut son serviteur Alain en arrêt devant un copieux repas qui attendait, sur la table, la présence du vieux boucanier.

— Asseyons-nous et mangeons! dit Barbe-Grise. Tiens, où est donc Isméric, la femme de Casque-en-Cuir?...

— Je l'ai aperçue tout à l'heure causant avec un jeune homme, sur la lisière du bois, répondit Alain; elle a même eu l'air d'être contrariée de me voir.

— Quelle sotte chose que les femmes! murmura Barbe-Grise tout en découpant un énorme morceau de sanglier boucané; ma fille a manqué mourir de douleur parce qu'elle s'était volontairement éloignée de son amant, et Ismérie, qui a le plus beau mari de l'île de Saint-Domingue, joue un jeu à se faire casser la tête... pour qui? pour un misérable roitelet que Casque-en-Cuir terrasserait d'un simple revers de main! Je ne comprends pas que Dieu ait mis des femmes dans la nature!

Barbe-Grise et Alain n'étaient pas encore à la moitié de leur repas, que de Morvan se leva de table et sortit. Le jeune homme, la tête et le cœur en feu, avait hâte de s'isoler de toute préoccupation étrangère, de se retrouver face à face avec ses pensées. Depuis qu'il avait laissé éclater son amour, le remords troublait sa conscience; il se reprochait amèrement sa coupable faiblesse, car il sentait bien qu'une fois lancé dans la voie dangereuse et brûlante de la passion, il n'aurait plus la force de reculer.

Devait-il fuir? Ce sacrifice était au-dessus de son courage; et puis, en supposant même que le sentiment du devoir lui rendît cette abnégation possible, son départ ne pouvait-il pas por-

ter un coup funeste à Fleur-des-Bois, peut-être la tuer?...

L'esprit perplexe, et ne sachant à quel parti s'arrêter, de Morvan parcourait, d'un pas inégal et saccadé, le jardin de l'habitation lorsqu'il s'entendit appeler par son nom : il leva les yeux et aperçut Isméric!

Un sourire moqueur plissait les lèvres de la jeune femme.

— Savez-vous bien, M. le chevalier, lui dit-elle, que les voyages ne vous ont guère réussi! Voici une heure que j'essaye en vain d'attirer votre attention : vous étiez bien plus galant lorsque nous nous rencontrâmes dans le village de Nort à l'hôtellerie de l'*Enchanteur Merlin!*.. Quoique je me sois indignement conduite alors envers vous, dominée comme je l'étais par ma passion pour cet infâme vicomte de Chamarande, croyez que j'ai toujours conservé un souvenir plein de reconnaissance et d'admiration pour la façon héroïque avec laquelle vous avez agi à mon égard! Aussi, tout à l'heure, lorsque je vous ai reconnu, ma joie a-t-elle été plus vive encore que ma surprise!

— Je vous remercie infiniment, madame, de vos bienveillantes paroles, répondit sèchement de Morvan. Ne vaudrait-il pas mieux toutefois

laisser le passé dans l'oubli et ne plus revenir à une époque qui...

— M'a montrée à vos yeux comme une infâme coquine ! interrompit froidement Ismérie. Mon Dieu ! chevalier, j'ai payé si cher mes erreurs, le sort vous a si cruellement vengé de ma bassesse, que je me considère à présent comme quitte envers vous ! Quelle chose bizarre de nous retrouver ainsi dans cette île sauvage ! La vie a de bien singuliers hasards!

— Le fait est, madame, que votre présence dans l'habitation de Barbe-Grise me cause, je ne vous le cacherai pas, un profond étonnement. M'est-il permis de vous demander à quel bizarre concours de circonstances elle est due?

— Hélas! mon histoire est aussi simple que lamentable. Vous n'ignorez pas que messieurs de la compagnie des Indes occidentales ont obtenu de S. M. Louis XIV le droit de peupler leurs possessions avec les femmes dont la conduite paraît laisser à désirer.

« Messieurs de la compagnie usent de ce droit avec une scandaleuse impudence ! Il n'y a pas de mois qu'ils n'expédient pour les colonies un chargement de pauvres innocentes victimes ! De nombreux agents se chargent du soin de ce re-

crutement de nouvelle espèce. Ces misérables, d'une infernale adresse, emploient dans l'exercice de leur odieuse mission les moyens les plus condamnables. La ruse ne leur réussit-elle pas, ils ont hardiment recours à la force. Une riche famille craint-elle l'influence qu'exerce une maîtresse sur leur fils, ces monstres, payés par les parents, se jettent sur la malheureuse, la garrottent, la livrent à la justice, sous le premier prétexte venu, et un mois ne s'écoule pas sans que l'infortunée victime de ce lâche complot soit en mer. Moi j'ai été prise par la ruse. On m'a attirée dans une maison de jeu fréquentée par des escrocs. Une semaine plus tard, on m'embarquait au Havre. »

Les explications données par la fille du prétendu comte de Blinval n'étaient pas complétement dénuées de vérité; vers la fin du XVIIe siècle, il y eut de nombreux exemples d'honnêtes ouvrières qui, privées de protection, furent déportées pour avoir préféré l'amour franc et naïf de quelque brave et jeune compagnon, au caprice luxueux et coupable d'un vieillard débauché.

Ces ignobles vengeances se renouvelèrent même si fréquemment et finirent par produire un tel scandale, que Louis XIV dut sévir avec

sévérité contre ceux qui en étaient les instruments ! Quant à Ismérie, bien loin d'être la victime d'un odieux abus de pouvoir, elle avait dix fois mérité son exil.

— Votre embarquement ne m'étonne nullement, madame, lui dit de Morvan. Ce que je ne puis m'expliquer, c'est votre présence ici et votre mariage avec Casque-en-Cuir ; car, si je ne me trompe, vous êtes bien la femme, n'est-ce pas? du géant Casque-en-Cuir.

— Hélas, vous ne vous trompez pas, chevalier ! On m'a sérieusement mariée avec ce monstre! Peu de mots me suffiront pour compléter ma lamentable histoire. A peine arrivées à l'île de la Tortue, le gouverneur nous déclara, à mes compagnes et à moi, que celles d'entre nous qui, dans les vingt-quatre heures, n'auraient pas fait choix d'un époux, seraient tirées au sort et envoyées dans l'intérieur de l'île en qualité d'esclaves ! Ce fut alors que Casque-en-Cuir m'aborda :

« — Madame, me dit-il, si vous acceptez ma main, je ne vous ferai travailler que dans la mesure de vos forces et je vous nourrirai bien ! Croyez-moi, vous avez de la chance de m'avoir rencontré, ce mariage est pour vous une bonne affaire : je suis un boucanier, un excellent boucanier même, et non pas un engagé! Il faut ab-

solument que je me marie aujourd'hui... pas de façons : un oui ou un non !

« Le temps pressait ; j'acceptai. Le soir même, Casque-en-Cuir me conduisit à l'église ; je fus mariée la quatre cent vingtième ! Après la cérémonie, mon nouvel époux, frappant sur le canon de son mousquet, me dit avec toute la galanterie dont il est susceptible :

« — Madame, votre passé ne me regarde pas, mais votre avenir m'appartient : si jamais vous faillissez à vos devoirs, ceci ne vous manquera pas!... »

« Chaque nouveau marié tint le même discours à sa femme ; je pense que cette formalité n'a rien de sérieux ! Voilà, chevalier, le récit véridique de mes malheurs ; j'espère qu'il me conciliera votre estime.

— Et le vicomte de Chamarande, madame ? demanda de Morvan en souriant.

— Le vicomte de Chamarande, chevalier, est bien moins à plaindre que moi ! On ne l'a pas marié de force, lui, et il a trouvé, à ce qu'il paraît, une place lucrative à Leogane !

— Quoi ! le chevalier est à Saint-Domingue ?

— On le prétend, chevalier ! Je me hâte d'ajouter que vous me désobligeriez beaucoup si vous parliez de cela à M. Casque-en-Cuir ! Mon

seigneur et maître est un sauvage que je n'ai pas encore eu le loisir de styler; il serait capable, s'il avait des soupçons, de se porter à certaines extrémités déshonorantes pour lui et désagréables pour moi ! Causons plutôt, chevalier, de vos amours. Et avant tout, permettez-moi de vous présenter mes compliments les plus sincères. Je n'ai jamais rien vu d'aussi admirablement beau que votre Fleur-des-Bois! Peu d'esprit... n'importe ! je la formerai...

— Madame, dit de Morvan avec un ton de sévérité qui fit tressaillir l'aventurière, je suis enchanté que vous ayez abordé ce sujet de conversation : cela me permettra de vous demander une grâce.

— Expliquez-vous, chevalier, répondit Smérie rassurée et souriante.

— La grâce que je sollicite, que j'exige même de vous, madame, est celle de ne jamais parler à Fleur-des-Bois. Je vous avertis qu'à la moindre tentative que vous feriez pour vous lier avec elle, je me fâcherai sérieusement; je dois ajouter que, quand je suis en colère, j'outrage indignement les convenances et que je deviens d'une horrible brutalité !... Me suis-je expliqué assez clairement, madame? m'avez-vous bien compris?

— Ce doute, chevalier, me semble plaisant de votre part! Assommer quelqu'un d'un épouvantable coup de poing et lui demander ensuite: « Avez-vous senti que je vous ai frappé? » est au moins une naïveté, pour ne pas dire plus! J'obéirai à vos ordres!

— Cette expression, madame, est parfaite : c'est, en effet, un ordre que je vous donne.

De Morvan salua alors d'une légère inclinaison de tête madame Casque-en-Cuir et s'éloigna.

— Comme j'avais mal jugé ce jeune homme, et que j'ai donc eu tort de me réjouir de son arrivée! murmura Ismérie avec un dépit qui atteignait presque jusqu'à la fureur. Ah! c'est comme cela qu'il me traite! Je me vengerai! Il aime les femmes imbéciles, ce rigide de Morvan! Je consens à ne plus jamais revoir Chamarande, si je ne parviens pas avant peu à déniaiser cette petite pécore de Fleur-des-Bois! Quel sot jeune homme! Les choses auraient bien pu s'arranger autrement.

Pendant les huit jours qui suivirent l'arrivée de de Morvan, la santé de Jeanne avait fait des progrès tellement rapides, que la charmante enfant, tout à fait hors de danger, pouvait, appuyée sur le bras de son chevalier Louis, se promener dans le jardin.

Cette guérison réellement miraculeuse, et qui prouvait à de Morvan à quel point il était aimé, fit une impression profonde sur son esprit et augmenta encore, si cela était possible, le culte qu'il éprouvait pour Fleur-des-Bois ; la certitude de posséder exclusivement, sans partage, sans aucune rivalité possible, l'affection de l'adorable enfant, eut aussi pour résultat de l'aider à supporter avec plus de facilité, de résignation et de courage, l'ardente passion qui le brûlait.

Il ne savait pas quel sentiment l'emportait dans son cœur, ou d'une adoration idéale, ou d'un impétueux amour !

Le temps s'écoulait pour les deux jeunes gens avec la rapidité inouïe d'un songe enivrant!... Ils se sentaient si heureux qu'ils ne s'occupaient plus de la vie! La journée représentait pour eux une heure de causerie : cependant, ils se réunissaient au lever de l'aurore et ne se quittaient que fort avant dans la nuit.

Barbe-Grise et Casque-en-Cuir, retenus presque toujours par leurs travaux hors de l'habitation, ne troublaient en rien par leur présence ce délicieux tête-à-tête. Ismérie, jusqu'alors fidèle à sa promesse, n'adressait la parole à Fleur-des-Bois qu'autant que la nécessité l'exigeait. Aucun nuage ne troublait donc l'horizon

de de Morvan ; il se sentait plus heureux qu'il n'est donné de l'être ici-bas ; par moments, il avait peur de son bonheur.

Fleur-des-Bois complétement remise, non-seulement de sa grave maladie, mais même de sa convalescence, avait recouvré avec la santé ses forces passées ; son énergie était revenue.

— Mon chevalier Louis, dit-elle un matin au jeune homme, je n'ai pu fermer les yeux de la nuit ; j'ai rêvé tout éveillée, comme au temps de ton absence, à mes forêts bien-aimées ! Que de jours se sont écoulés depuis que je les ai parcourues !... Qu'il me tarde de me reposer de nouveau sous leurs ombrages embaumés !... Mon chevalier Louis, je ne suis pas une fille des villes, moi, tu le sais ! J'ai besoir d'air et de liberté ! Le repos m'accable ! Chaque soir, quand je te quitte, je me sens brisée comme si j'avais fait une course au-dessus de mes forces ! Mon sang circule brûlant et lourd dans mes veines !... Des éblouissements obscurcissent ma vue ; je tombe dans un état de torpeur, j'éprouve une langueur invincible, insurmontable, qui, tout en me fatiguant horriblement, éloigne pourtant le sommeil de mes paupières ! Mon chevalier Louis, cette vie oisive ne me vaut rien ! Prends ta carabine, et partons pour la chasse !

A cette proposition de Jeanne, un secret instinct avertit de Morvan qu'il devait la refuser ; toutefois, ce que Fleur-des-Bois lui demandait était une chose si raisonnable, il avait de si mauvaises raisons à opposer à son désir, qu'il dut s'y rendre.

Les deux jeunes gens, au sortir de l'habitation, rencontrèrent madame Casque-en-Cuir, dont l'absence, soit dit en passant, devenait de plus en plus fréquente. L'aventurière sourit d'une façon si singulière, que de Morvan se troubla et Fleur-des-Bois rougit ! pourquoi ? Ils l'ignoraient l'un et l'autre.

— Bonne chance, chevalier. dit-elle d'un air moqueur, et toi, Fleur-des-Bois, bien du plaisir !... Ne vous éloignez pas trop et prenez garde de tomber dans quelque embuscade espagnole ! Peut-être feriez-vous bien d'emmener Alain avec vous !...

— C'est une idée! répondit de Morvan : attends-moi un instant, Fleur-des-Bois, je vais aller chercher mon serviteur !

— A quoi bon? s'écria Jeanne avec impatience. Avant l'arrivée d'Alain ici, je chassais bien en compagnie seulement de mon père ou de Casque-en-Cuir. En quoi le danger est-il plus grand aujourd'hui qu'il ne l'était alors ?.:. Viens, mon chevalier, la présence d'Alain ne ferait que

nous gêner; d'abord, moi, je ne me trouve jamais si heureuse que quand nous sommes, toi et moi, tous les deux seuls... Partons!...

— Voilà au moins, chevalier, ce qui s'appelle un aveu complet! dit Isméric d'un air ironique. Je ne vois pas que mademoiselle Fleur-des-Bois soit si ignorante. Peste! quelle franchise de ton, quelle facilité d'expression! C'est à se croire en pleine cour!... Mais je vous retiens, c'est mal à moi. Bonne chasse, et surtout, je vous le répète, bien du plaisir dans votre partie.

— Quelle drôle de femme que madame Casque-en-Cuir, n'est-ce pas, mon chevalier? dit Fleur-des-Bois à de Morvan qui se mordait la lèvre supérieure avec fureur : je ne puis jamais parvenir, lorsqu'elle parle longtemps, à la comprendre. Elle avait l'air tout à l'heure de se moquer de nous. Pourquoi donc, qu'avons-nous fait de mal?

— C'est une méchante femme, et une espèce de folle qui déraisonne presque toujours, répondit de Morvan; il ne faut jamais faire attention à ses paroles!

Le jeune homme, afin d'éviter que Fleur-des-Bois lui adressât de nouvelles questions, accéléra le pas. Un quart d'heure plus tard, les deux jeunes gens entraient dans la forêt.

V

Pendant les premières heures qui suivirent, Fleur-des-Bois, heureuse de se retrouver dans ses forêts, se livra tout entière au plaisir de la chasse.

Chaque fois que son fusil abattait soit un pigeon ramier, soit une pintade, elle battait joyeusement des mains, et courait aussitôt faire part à de Morvan de son triomphe.

Le jeune homme la complimentait d'un air embarrassé, contraint : puis affectant de croire à l'apparition d'un sanglier ou d'un chevreuil, il s'éloignait aussitôt; mais à peine avait-il fait

une centaine de pas qu'il se blottissait dans un fourré de verdure, et là immobile, la poitrine oppressée, il suivait d'un œil avide et brillant les moindres mouvements de la boucanière.

Ses magnifiques cheveux, à moitié dénoués sous son large chapeau de paille, inondaient ses épaules; son teint, animé par l'ardeur qu'elle apportait à la chasse, était d'une fraîcheur à défier et à vaincre l'éclat de la rose. Mais ce qui frappait surtout de Morvan d'admiration, c'était l'inimitable légèreté de Jeanne.

Habituée dès son enfance aux exercices du corps, la charmante enfant mettait dans ses élans de biche une grâce indicible, une hardiesse aisée dont la plume ne saurait donner une idée. Autant les femmes d'Europe sont déplacées et ridicules lorsqu'elles sortent de leurs habitudes guindées et sédentaires, autant Jeanne était belle à voir dans sa liberté.

Après avoir chassé pendant plusieurs heures, elle proposa à de Morvan de faire une halte.

— Vois, mon chevalier Louis, dit-elle en lui désignant une espèce de berceau naturel que formaient plusieurs arbustes réunis et recourbés par la pression d'une innombrable quantité de lianes, vois, mon chevalier, quel joli endroit pour nous asseoir ! Garantis des rayons du soleil

par cette voûte de verdure, nous trouverons ici la fraîcheur jusqu'à ce que la grande chaleur soit passée. Quel doux tapis de gazon! Viens donc à mes côtés!

— Mais, Jeanne, répondit de Morvan d'une voix troublée, je n'ai pas encore abattu, depuis notre départ de l'habitation, une seule pièce de gibier : il faut que je prenne ma revanche. Dors sans crainte, mon adorée Jeanne; tout en explorant les alentours, je veillerai sur ton sommeil.

— Tu oublies, mon chevalier Louis, répondit Jeanne, que tout repose en ce moment dans la nature; les sangliers et les chevreuils, tapis au fond de leurs sombres retraites, ont cessé d'errer dans la forêt; tu perdrais ta peine à les poursuivre. Profite plutôt de ce charmant abri que le hasard nous a préparé si à propos; assieds-toi près de moi.

De Morvan hésita : toutefois son hésitation fut de courte durée; il prit place à côté de Jeanne. La jeune fille avait eu raison de prétendre que tout reposait en ce moment. Un lourd silence, si l'on peut s'exprimer ainsi, pesait sur la forêt; pas un souffle d'air n'agitait l'atmosphère : les fleurs, blessées par les ardentes caresses du soleil, s'étaient repliées sur elles-mêmes : cette léthargie de la nature pré-

sentait un cachet de solennelle grandeur.

— Quelle accablante chaleur ! dit Fleur-des-Bois. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu un plus impitoyable soleil... ces rayons ressemblent à du plomb fondu, c'est une vraie pluie de feu.

Jeanne se leva, et cueillant une *tache* de palmiste :

— Mon chevalier Louis, continua-t-elle en reprenant sa place première, voici un éventail qui nous servira à combattre notre cruel ennemi !...

Fleur-des-Bois, dénouant alors l'écharpe à laquelle était attachée sa poudrière et qui, lui couvrant le cou, augmentait son malaise, remit la tache à de Morvan et appuya sa tête sur les genoux du jeune homme.

Si quelqu'un, même un indifférent, eût pu voir en ce moment le chevalier, il aurait éprouvé pour lui une pitié sincère tant son visage, profondément altéré, portait l'empreinte d'une douleur désespérée.

— Eh bien, reprit Jeanne après un court silence et en cambrant sa taille souple comme un jonc, pour tâcher d'apercevoir le visage de de Morvan ; as-tu déjà succombé au sommeil, mon chevalier ?

— Remettons-nous en chasse, Jeanne ! s'écria

le jeune homme, qui se leva par un brusque mouvement.

— Mon Dieu! qu'as-tu donc? dit Jeanne tout effrayée; tes yeux sont hagards, ta pâleur est extrême!... Que signifie cette agitation!... Que tu as l'air méchant, mon chevalier!... T'ai-je involontairement offensé? Je t'en demande pardon... Tu me fais peur!... Oui, partons!...

— Je suis un lâche et un misérable, Jeanne, dit de Morvan d'une voix étouffée: un lâche, parce que je ne sais pas supporter un malheur qui est mon propre ouvrage; un misérable, parce que je méconnais le bonheur que Dieu m'accorde par toi.

De Morvan, sans ajouter une parole, prit sa carabine et s'éloigna à grands pas. Jeanne rappela la meute, et, toute pensive, elle le suivit.

Pendant le reste de la journée, Fleur-des-Bois resta triste et silencieuse. Distraite et préoccupée, elle ne retrouva plus cet enthousiasme avec lequel elle avait commencé la chasse.

Il faisait presque nuit lorsque les deux jeunes gens atteignirent l'habitation. La première personne que de Morvan aperçut en franchissant le seuil de la porte, fut Montbars!

La vue de l'illustre boucanier lui causa une

impression pénible, dont il ne put se rendre compte.

— Tu m'avais déjà oublié, n'est-ce pas, Louis? lui dit de Montbars avec un ton d'affectueux reproche. Après tout, pourquoi me plaindre et t'accuser de cette indifférence? Tu es amoureux!

— Tes reproches sont injustes, de Montbars, répondit de Morvan; bien souvent, au contraire, ton souvenir s'est présenté à ma pensée; seulement, je ne te cacherai pas que ton apparition inattendue m'a surpris.

— Et contrarié! je m'en suis parfaitement aperçu. Tu crains que je ne vienne t'arracher à ta douce et enivrante oisiveté! Eh bien! mon enfant, si telle est ta pensée, tu as deviné juste. Pas de questions, je te prie; Barbe-Grise nous attend à table : allons le rejoindre. Nous causerons pendant le souper.

De Morvan, parfaitement assuré que les conseils, les prières, les ordres même de de Montbars ne pourraient rien sur sa volonté, n'attacha pas une bien grande importance à son aveu.

En entrant dans la salle à manger, le chevalier aperçut Barbe-Grise et Alain attablés vis-à-vis l'un de l'autre; Casque-en-Cuir et Ismérie étaient absents.

— Ainsi, Montbars, dit-il après s'être assis,

tu es venu pour me chercher? Tu vas donc entreprendre une nouvelle expédition?

— Oui, mon enfant, et une expédition qui, je l'espère, occupera une des plus glorieuses pages dans l'histoire de France. Voici quinze jours que je parcours l'île pour recruter des combattants; ma tournée est terminée, nous repartirons demain.

— Qu'entends-tu par « nous », de Montbars?

— J'entends toi et moi!

— Tu as donc disposé de ma personne sans me consulter, sans mettre en doute ma docilité?

— Certes, mon cher Louis!

— Eh bien, tu as eu tort; je ne t'accompagnerai pas!

— Voilà bien les jeunes gens, répondit Montbars en souriant, ils se décident sans réfléchir et parlent sans savoir la plupart du temps ce qu'ils disent! Je t'assure, moi, que demain tu me suivras sans hésiter. Voudrais-tu donc passer ta vie ici, dans une condamnable et lâche oisiveté?

— Certes, Montbars, la lutte ne m'a pas assez réussi jusqu'à ce jour, pour que je sois tenté de me lancer de nouveau dans les aventures : j'ai trouvé le bonheur ici, ici je resterai... Je possède encore neuf mille livres sur la somme que j'ai jadis gagnée au jeu et apportée d'Europe.

Cet argent me suffira pour établir une plantation...

— Une façon bien honorable de rétablir ta fortune et de soutenir ton nom !...

— Mon nom, dit de Morvan avec amertume, est celui d'un banni... Qui s'en souvient encore?

— Louis, répéta gravement Montbars, ton nom t'a été légué par ton père, sa réhabilitation est une dette sacrée que tu dois à la mémoire d'un martyr. Écoute-moi à présent sans m'interrompre. Nous sommes à la veille d'un grand événement. Louis XIV, fidèle à la promesse qu'il m'a faite, vient d'envoyer une escadre dans nos mers, la prise de Carthagène est résolue !

« Tu sais, enfant, la part glorieuse qui nous reviendra dans cette guerre ! Commandés par des chefs choisis seulement parmi nous, nous combattrons sous nos propres drapeaux ! La plus parfaite égalité régnera entre nos capitaines et les officiers de la marine royale; notre pouvoir, nos prérogatives seront semblables aux leurs; en un mot, le roi nous traite comme une puissance.

« Louis XIV, je le sais, attache la plus extrême importance à la réussite de notre vaste entreprise : sa reconnaissance pour ceux qui se

distingueront sera sans bornes. Louis XIV, c'est une justice à lui rendre, connaît son métier de roi! Il ne marchande pas avec la gloire!

« Monte hardiment le premier à l'assaut, Louis, et la mémoire de ton père, mon noble et malheureux frère, sera réhabilitée. Si tu succombes, eh bien! qu'importe, tu auras au moins fait ton devoir. Tu mourras comme les bons gentilshommes aiment mourir : l'épée au poing, la face tournée vers l'ennemi... Réponds, Louis, refuses-tu encore de me suivre ?... »

De Morvan hésitait, lorsque Fleur-des-Bois qui, depuis que de Montbars parlait, était restée sur le seuil de la porte, s'avança lentement vers le jeune homme.

— Mon chevalier Louis, lui dit-elle d'une voix assurée, il faut accepter!

Cette intervention, à laquelle il était si loin de s'attendre, surprit le jeune homme, mais ne le fit pas céder.

— Non, Jeanne, s'écria-t-il avec force, je n'accepterai pas! Je comprends ton généreux sacrifice, et je t'en remercie. Tu crains de nuire à mon avenir... Tu te trompes, Jeanne... Je suis tellement revenu de toute idée d'ambition, je comprends si bien à présent le néant qui se cache sous la gloire et sous la richesse, que

quand bien même le ciel ne t'aurait pas mise sur ma route, je repousserais encore comme je viens de le faire les avances de Montbars.

A ces paroles prononcées avec feu, le chef de la flibuste haussa les épaules d'un air de pitié, et, s'adressant à son neveu :

— Louis, lui dit-il, j'aurais préféré cent fois te voir obéir à la voix de la gloire qu'à celle du devoir ; mais puisque tu renies les traditions de ta race, que ton cœur reste froid à la perspective de la bataille, que tu songes à changer en soc de charrue le fer de ton épée, je dois t'avouer comme encouragement un secret que je te gardais comme une récompense. Comte de Morvan, le gouverneur de la ville de Carthagène que nous allons attaquer, est le bourreau qui a assassiné ton père, l'homme qui l'a fait périr sous le fouet !

A cette révélation, de Morvan poussa un cri de douleur et de rage, et portant instinctivement la main à la garde de son épée :

— Oh ! mon père bien aimé, dit-il avec une poignante émotion et en levant ses yeux humides vers le ciel, pardonnez-moi !... l'amour m'avait fait oublier la vengeance.

Trop ému de ce qu'il venait d'apprendre pour pouvoir continuer son souper, de Morvan se leva

de table et fut se mettre à l'une des fenêtres de la salle à manger.

— Quelle singulière destinée que la mienne! pensait-il en parcourant d'un regard vague et distrait la campagne qui commençait à disparaître dans les ténèbres de la nuit ; il est évident qu'une opiniâtre fatalité s'acharne après mon repos. Oui, je suis né sous une mauvaise étoile. Le bonheur n'est pas fait pour moi! Que dis-je? lâches et coupables regrets!... Quoi! c'est au moment où la Providence me prend par la main pour me mettre en présence de l'assassin de mon père, que j'ose me plaindre!... Pauvre et noble comte de Morvan, quel horrible sort a été le tien!... L'imagination s'arrête épouvantée devant l'odieuse atrocité de ton supplice. O mon père! toi qui m'aurais tant aimé, j'ai juré sur ta mémoire vénérée d'élever ma vengeance jusqu'à la hauteur du forfait : je saurai tenir mon serment!

Le jeune homme fut interrompu dans ses sombres pensées par Fleur-des-Bois :

— Mon chevalier Louis, lui dit la charmante enfant qui s'était approchée de lui sans qu'il y prît garde, tu sais que, chez Montbars, l'action ne tarde jamais à suivre la parole. Je ne serais nullement étonnée qu'il se mît en route ce soir

même. Promets-moi donc de ne pas partir sans me revoir...

La résignation facile avec laquelle Fleur-des-Bois semblait accueillir l'idée d'une séparation, causa une douloureuse surprise à de Morvan.

— Jeanne, répondit-il tristement, je t'aime d'une affection trop profonde pour vouloir te cacher mes pensées. Avec toi, ce ne sont pas mes lèvres, c'est mon cœur qui parle. Je t'avouerai que tu m'as causé un pénible étonnement en me conseillant tout à l'heure de me joindre à Montbars, de m'éloigner d'ici. Tu ignorais pourtant alors qu'il s'agissait pour moi d'accomplir un devoir sacré, de venger mon père! Ma présence, par suite d'un revirement d'idées que je n'ose comprendre, te pèse-t-elle donc maintenant à ce point que tu aies hâte de me voir partir?...

— Tu te trompes, mon chevalier Louis, répondit Jeanne en baissant la tête d'un air confus, jamais je ne t'ai aimé autant que je t'aime à présent! Car depuis une heure seulement je comprends toute la délicatesse de ta conduite envers moi. Tu es un noble et généreux cœur, mon chevalier Louis, mais il est impossible que nous restions plus longtemps ensemble. Je t'en conjure, ne m'adresse pas de questions : pour

la première fois, depuis que je te connais, je refuserais de me rendre à tes désirs... je ne te répondrais pas !

Il y avait dans les paroles de la jeune fille une tristesse si résignée et si profonde, que de Morvan sentit les larmes lui venir aux yeux. Quoiqu'il ne pût deviner le motif qui avait produit la résolution de Jeanne, il comprit que cette résolution s'appuyait sur de graves considérations et qu'elle était inébranlable.

Malgré la prière de Fleur-des-Bois, il allait la presser de questions, lorsque la porte de la salle à manger s'ouvrant avec violence, Casque-en-Cuir parut, traînant après lui un homme qui se débattait en vain sous la puissante étreinte de sa large main.

— Matelot, dit le géant d'une formidable voix de basse-taille et en s'adressant à Barbe-Grise, je t'apporte un animal que tu n'as jamais encore probablement vu et que j'ai trouvé chassant sur nos terres... Cet animal s'appelle un séducteur !... Regarde comme il est laid !

Le géant, en parlant ainsi, saisit l'inconnu par le dos de son pourpoint et le soulevant de terre, à bras tendu, il le présenta à son matelot.

— Il est, en effet, fort laid! répondit Barbe-

Grise impassible. Que diable veux-tu que je fasse de cela? Jette-moi ce drôle par la fenêtre : il ne mérite pas qu'on s'occupe de lui.

— Rendre la liberté à ce misérable! s'écria Casque-en-Cuir qui se mit à agiter en l'air sa victime avec la même facilité que si c'eût été un tout jeune enfant; pas encore, matelot! J'ai d'abord un interrogatoire à lui faire subir, puis ensuite une correction à lui infliger. Ah! Barbe-Grise, si tu savais ce que j'ai vu! Tu ne peux t'en douter.

— Je sais que les femmes ont parfois de drôles de fantaisies, dit le vieux boucanier de sa voix tranquille. Pourquoi donc Isméric ferait-elle une exception à son sexe?

— Comment, s'écria Casque-en-Cuir avec une véritable stupéfaction, as-tu pu deviner qu'il s'agissait d'Isméric? C'est vrai, matelot... Comprends-tu la conduite de cette infâme?

— Parfaitement, mon pauvre Casque-en-Cuir.

— Mais observez donc avec attention ce roitelet... de petits membres grêles, pas de barbe, une figure pâle et maladive... Quoi! une erreur de la nature...

Le malheureux que Casque-en-Cuir traitait si brutalement tremblait de tout son corps; toute-

fois, faisant un violent effort sur lui-même :

— Monsieur, dit-il d'une voix étranglée par la peur, votre conduite n'est pas celle d'un galant homme! Ce n'est pas loyal d'abuser ainsi de sa force! Si vous croyez avoir à vous plaindre de moi, et je vous prouverai que tous les torts sont de votre côté, vous n'avez qu'à me demander raison de ma conduite! Je suis prêt à me rendre sur le terrain. Que diable! je suis un gentilhomme! On me nomme le vicomte de Chamarande!

Cette réponse, que Casque-en-Cuir accueillit par un gros rire, parut causer une assez vive impression au flegmatique Barbe-Grise.

— Matelot, dit-il, si cet homme appartient réellement, comme il le prétend, à la noblesse, ta conduite devient blamâble et tu lui dois des égards.

— Cet homme, s'écria Alain en se mêlant à la conversation, est un fourbe et un voleur. Je parle de lui à bon escient. Il a dévalisé jadis mon maître en France.

A cette déclaration si catégorique et si accablante, le prétendu vicomte voulut payer d'audace. L'époux outragé lui coupa la parole par un geste impérieux et menaçant.

— Mon chevalier Louis, murmura Fleur-des-

Bois avec un embarras extrême, et qui frappa de Morvan de surprise, cet homme, cela n'est malheureusement que trop vrai, est coupable! Il faut cependant empêcher Casque-en-Cuir de le tuer. Laisse-moi faire.

Jeanne, le visage empourpré et les yeux baissés, s'avança vers le boucanier avec une timidité qui ne lui était pas habituelle.

— Casque-en-Cuir, lui dit-elle, tu ne voudrais pas me faire de la peine? Eh bien, je t'en prie, rends la liberté à ce Chamarande, qui n'est pas digne de ta colère!... Tu hésites!... Tu n'as donc pas d'affection pour moi? Tu n'aimes donc plus ta sœur Jeanne, mon bon Casque-en-Cuir?...

Le géant détourna la tête pour fuir le regard de Fleur-des-Bois, mais ce fut en vain : l'habitude qu'il avait d'obéir passivement aux ordres de la jeune fille l'emporta sur sa volonté; il resta un moment planté droit et immobile comme un chêne devant Jeanne; puis, poussant tout à coup une espèce de rugissement :

— Va-t'en! s'écria-t-il en s'adressant au prétendu vicomte.

Celui-ci ne se fit pas répéter cet ordre : il s'élança avec empressement vers la porte et disparut.

— Quant à Ismérie, grommela le géant d'un air sinistre, c'est autre chose; je réglerai son affaire plus tard !... Fleur-des-Bois, je t'en conjure, ne me sollicite pas en sa faveur; nos usages, à nous autres boucaniers, sont sacrés; je serais obligé de repousser ta prière, et tu sais que cela porte malheur de te désobéir !....

A la façon dont Casque-en-Cuir prononça ces paroles, Jeanne comprit qu'il était inutile d'insister; elle se contenta de lui dire :

— N'oublie pas, mon ami, qu'Ismérie, tant qu'elle restera sous le toit de l'habitation, ne peut avoir rien à redouter de ta part !

— C'est vrai, Fleur-des-Bois, mais cela m'inquiète peu. Ismérie n'est pas femme à rester enfermée. Elle aime trop à courir la campagne pour s'imposer à elle-même une prison volontaire. Je saurai bien la retrouver sur un terrain neutre. Ne parlons plus de cela.

Fleur-des-Bois se mit à réfléchir; puis, paraissant, après une courte hésitation, s'arrêter à un parti, elle sortit de la salle à manger.

Dix minutes plus tard, de Morvan, toujours accoudé à la fenêtre, crut voir glisser à travers les ténèbres deux ombres vaporeuses et blanches; il pensa que Fleur-des-Bois avait été prévenir Ismérie du danger qui la menaçait.

L'idée du contact momentané qui allait exister entre l'aventurière et la jeune fille lui causa une impression pénible.

— Ah! mon Dieu, murmura-t-il bientôt en pâlissant, je comprends tout maintenant; l'embarras de Jeanne, le changement si subit et si extraordinaire qui s'est opéré en elle, la contrainte qu'elle montrait tout à l'heure vis-à-vis de moi, le conseil qu'elle m'a donné de partir... Oui, c'est bien cela... Jeanne aura surpris, à notre retour de la chasse, le secret des rendez-vous de ces misérables... Pauvre enfant, qu'elle a dû souffrir en voyant ainsi se déchirer brutalement le voile de sa chaste ignorance... Malédiction! ce dernier malheur manquait à mon infortune!... Être obligé de renoncer à cette sainte et délicieuse intimité qui m'enivrait de si pures jouissances!... Ce sacrifice est au-dessus de mes forces!... Oui, mais comment l'éviter?... Ah! Jeanne, conseillée par son délicat instinct, a raison de m'exiler à tout jamais de sa présence. Combien elle doit me mépriser et me haïr, si elle se rappelle avec quel feu je lui peignais naguère ma tendresse!

Un peu après le départ de Fleur-des-Bois, et pendant que de Morvan comptait avec une impatience fébrile les minutes qui s'écoulaient et

laissaient à Ismérie la facilité de compléter, par d'imprudents et cyniques aveux, son œuvre fatale, Casque-en-Cuir, après avoir examiné avec soin l'amorce de sa carabine, était sorti à son tour.

Quant à Barbe-Grise et à Alain, toujours attablés, ils luttaient avec un remarquable acharnement et un brillant courage, à qui des deux absorberait la plus grande quantité de cidre, et ils ne s'inquiétaient nullement de ce qui se passait.

Après une heure d'une penible attente, de Morvan vit enfin rentrer Fleur-des-Bois.

La première pensée du jeune homme fut de s'élancer à sa rencontre; la réflexion l'arrêta. Il resta silencieux devant Jeanne, n'osant lui adresser le premier la parole. On eût dit un coupable.

Le changement, ou pour mieux dire, la métamorphose qui s'était opérée dans la personne de Fleur-des-Bois tenait du prodige : la charmante enfant n'était plus reconnaissable. Une expression de tristesse et de recueillement, presque d'effroi, avait fait disparaître son sourire, habituellement si franc et si joyeux; sa démarche si leste, si dégagée, si vive; ses mouvements si gracieux, ses gestes si mutins avaient fait place à une contenance embarrassée.

— Chevalier de Morvan, dit-elle, je compte sur votre promesse. Vous ne partirez pas sans recevoir les adieux de mon père et les miens !

— Quoi, Jeanne, tu me dis « vous ! » Es-tu donc fâchée contre moi ? Ne me considères-tu plus comme ton frère ?

A cette question, que le jeune homme lui adressa d'une voix douloureusement émue, Fleur-des-Bois tressaillit.

— Moi, être fâchée contre toi, mon chevalier Louis ! s'écria-t-elle avec élan ; ah ! peux-tu penser une pareille chose !...

Jeanne s'arrêta. Ce cri parti du cœur s'était échappé contre sa volonté sans doute, car ce fut froidement qu'elle reprit :

— Chevalier, Isméric m'a appris qu'une femme ne doit tutoyer que son père ou son époux.

— Et son frère, Fleur-des-Bois.

— Oui, mon chevalier, tu as raison, on a le droit de tutoyer aussi son frère... Mon frère, à demain.

Jeanne s'éloigna avec précipitation, pour pouvoir donner un libre cours à ses larmes.

Le lendemain, l'aube blanchissait à peine à l'horizon, lorsque Montbars sortit de sa chambre.

— Tiens, c'est toi, Fleur-des-Bois! s'écria-t-il en apercevant la jeune fille qui se promenait dans le jardin, tu t'es levée aujourd'hui de bien bonne heure!

— Je suis restée à me promener toute la nuit, répondit Jeanne d'un air distrait et sans paraître se rendre compte de ce qu'elle disait. Montbars, reprit-elle après une légère pause, sais-tu ce qu'est devenue la belle Nativa?

— Oui, enfant, je le sais, dit en souriant le chef de la flibuste.

— Ah!... Et où est-elle?

— Il ne m'est pas permis, pour le moment, de satisfaire ta curiosité, Jeanne... Je craindrais une indiscrétion de ta part.

— Je te jure, Montbars, que je ne répéterai à qui que ce soit au monde un seul mot de ce que tu me confieras. Je t'en supplie, Montbars, apprends-moi où se trouve Nativa!...

— Pauvre enfant! dit doucement Montbars, qu'il soit fait selon ton désir, car j'ai foi en ta promesse. Hélas! ma réponse va te déchirer le cœur : Nativa habite à présent la ville de Carthagène.

Fleur-des-Bois pâlit tellement, que Montbars craignit un instant qu'elle ne tombât privée de sentiment. Toutefois cet accès dura peu.

— Montbars! reprit Jeanne avec énergie, veux-tu me sauver la vie?

— Te sauver la vie, enfant? Et qui donc te menace?...

— La douleur, Montbars. Ne souris pas, je parle bien sérieusement!... Je suis assurée de ce que j'avance.

— Enfin, qu'exiges-tu de moi, enfant?

— Que tu ailles trouver mon père et que tu le décides à entrer dans l'expédition de Carthagène. Je l'accompagnerai... Ne me refuse pas. Ce que tu veux, tu le peux; tout le monde sait cela.

— Barbe-Grise n'est pas d'une volonté facile à diriger, dit Montbars; au fait, c'est un de nos meilleurs tireurs, et son concours n'est pas à dédaigner. Mais quel moyen employer?... Ah! une idée... Oui, c'est bien cela... ce moyen me paraît infaillible!... Allons, petite Jeanne, je t'obéis!...

— Que tu es bon, Montbars! s'écria Fleur-des-Bois radieuse et qui, prenant le chef de la flibuste par la main, l'entraîna en courant dans la chambre de Barbe-Grise.

VI

Au moment où Montbars et Fleur-des-Bois pénétrèrent dans l'appartement de Barbe-Grise. — appartement dont le mobilier se composait en tout d'un hamac et d'un bahut, — ils trouvèrent le vieux boucanier déjà levé et se disposant à partir pour la chasse.

— Barbe-Grise, lui dit Montbars, j'ai à t'entretenir de choses sérieuses.

— Parle, répondit laconiquement le chasseur, je t'écoute.

— Mon vieil ami, reprit le flibustier, avec un

homme d'un bon sens pratique comme toi, les longs discours sont inutiles : je viens te proposer de faire partie de l'expédition de Carthagène.

— A quoi cela me servirait-il, demanda Barbe-Grise après avoir réfléchi ; quels avantages retirerais-je de ce dérangement ?

— L'avantage de réaliser en moins d'un mois peut-être un bénéfice quintuple de ce que te rapporte ordinairement une année de fatigues. Carthagène regorge de richesses : notre butin sera immense !

— Que me fait la fortune? dit Barbe-Grise en hochant la tête d'un air de mépris et d'indifférence. La chasse ne me rapporte-t-elle pas au delà de ce qu'il me faut pour satisfaire mes besoins? A quoi bon échanger contre la servitude mon heureuse indépendance !... La discipline des camps s'accorderait mal avec mes allures! Je refuse ta proposition.

— Cette précipitation de ta part m'étonne, Barbe-Grise ; je te croyais plus sensé, plus réfléchi. Ne sais-tu donc plus écouter avant de répondre?

— Tu m'as offert de l'or, et comme je n'ai pas besoin d'or, je t'ai refusé, répondit le boucanier sans paraître attacher la moindre impor-

tance au reproche de Montbars; en quoi ai-je manqué de bon sens et de logique?

— Si tu ne m'avais pas interrompu, mon vieil ami, tu aurais vu que ton intérêt pécuniaire n'est pas le seul motif qui me fait t'engager à te joindre à nous! Je suis guidé par une considération beaucoup plus grave!

— Alors, explique-toi clairement.

— Barbe-Grise, reprit le flibustier en attachant un regard fixe et scrutateur sur le boucanier, il n'y a pas d'homme ici-bas qui, dans les replis secrets de son cœur, ne cache un désir, ne caresse une chimère. Tu as beau avoir simplifié ta vie en la rapprochant aussi près que possible de la nature, tu n'as pu te dépouiller complétement des passions humaines. Tu tiens encore à la société par tes rêves.

— Je ne te comprends pas, Montbars.

— Je m'explique. Sa Majesté Louis XIV a investi M. le baron de Pointis, qui commande l'escadre royale, de pleins pouvoirs. Ce que de Pointis fera sera bien fait. Si cet amiral, par exemple, t'accordait des lettres de noblesse, elles seraient sanctionnées par le roi.

— Tu crois, Montbars? demanda Barbe-Grise avec une vivacité en dehors de ses habitudes.

— Je parle avec certitude de cause. A présent,

Barbe-Grise, supposeque, profitant de l'influence dont tu jouis auprès des boucaniers de ton campement, tu parviennes à les réunir, et que, te mettant à la tête de ce corps d'élite, tu viennes offrir non pas tes services, mais proposer un marché au baron de Pointis : crois-tu que l'amiral te repoussera?... Non pas, mon vieil ami, il acceptera tes conditions.

Barbe-Grise, plongé dans une méditation profonde, n'écoutait plus le chef des flibustiers. Enfin, relevant sa tête inclinée sur sa poitrine :

— Montbars, dit-il avec un accent de fierté sauvage qui ne manquait pas de dignité, un instant tes paroles m'ont ébloui, et j'ai hésité; mon parti est à présent irrévocablement pris, je refuse!

— Mais, mon père, dit timidement Fleur-des-Bois qui avait suivi jusqu'alors avec anxiété, mais sans y prendre part, la conversation des deux amis, il y a trente ans que tu désires appartenir à la noblesse : pourquoi repousser l'occasion si belle qui se présente de voir ton souhait accompli?

— Parce que je n'entends pas accepter une aumône! s'écria Barbe-Grise. Ce que je sollicite depuis plus de trente ans, ce n'est pas une grâce, c'est une justice!... Je suis un Kerjean;

je le soutiendrais le cou sur le billot! Que l'on me rende ce qui m'est dû, je ne demande pas autre chose...

— La justice qui dépend des puissants s'appelle une grâce, mon ami, dit Montbars. Je te sais incapable de proférer un mensonge, et je ne mets pas en doute tes droits à porter le nom de Kerjean. Alors où est donc l'aumône? Ce ne sont pas des lettres de noblesse que je te conseille de solliciter, c'est de rentrer dans ton héritage, de reconquérir un bien dont tu as été injustement privé. Un dernier mot, Barbe-Grise: si tu te décides à marcher avec nous, je me fais fort d'obtenir l'assentiment de l'amiral. Le baron a reçu, à mon égard, des instructions qui me permettent de m'engager vis à vis de toi, avec une complète certitude de tenir à ma parole! Le temps presse, je vais partir, réponds oui ou non.

— Ta parole vaut pour moi un fait accompli, Montbars, dit Barbe-Grise. Avant la fin du jour j'aurai déjà réuni plus de vingt boucaniers; dans une semaine, j'irai te retrouver à la tête de deux cents hommes!... Quel est l'endroit fixé pour le rendez-vous général?

— L'endroit que nous choisissons toujours pour nous réunir, le quartier du Petit-Goave.

— C'est bien, adieu, ou pour mieux dire au revoir !

Barbe-Grise donna une vigoureuse poignée de main à Montbars, et jetant sa carabine en bandoulière, il sortit vivement de l'habitation.

Le vieux boucanier tenait à commencer, sans perdre de temps, sa tournée de recrutement.

— Merci, Montbars, dit Fleur-des-Bois en laissant voir toute la joie que lui causait la décision prise par son père. Si mon frère Louis revoit Nativa, il sera malheureux ; mon devoir est d'être près de lui pour partager ses peines... merci encore !

— Mais, dis-moi, Fleur-des-Bois, demanda Montbars avec intérêt, en quoi donc avais-tu besoin de la présence de ton père pour t'embarquer ? N'as-tu pas déjà accompli seule plusieurs expéditions ?

— J'ai eu tort, balbutia Jeanne en rougissant, j'étais alors si ignorante.

La jeune fille, après avoir fait cette réponse, s'éloigna d'un air embarrassé, confus.

Montbars, le chevalier et Alain montaient à cheval une demi-heure plus tard et prenaient la route de Leogane. C'était dans cette ville, éloignée seulement de sept lieues du Petit-Goave,

que se trouvait en ce moment le gouverneur Ducasse.

De Morvan, sachant qu'il reverrait bientôt Fleur-des-Bois, — car Montbars l'avait instruit de sa conversation avec Barbe-Grise, — était d'une joie folle : toutefois, de temps en temps un nuage passait sur son front ; son visage s'assombrissait ; un éclair de fureur brillait dans ses yeux : il pensait qu'il allait enfin venger son père !

Les trois voyageurs traversaient une forêt située à une lieue environ de l'habitation de Barbe-Grise, lorsque Montbars qui marchait en tête, le sentier étant trop étroit pour donner passage de front à deux cavaliers, arrêta court sa monture.

— Bonjour, Casque-en-Cuir, s'écria-t-il en s'adressant au géant qu'il venait d'apercevoir, tu es déjà en chasse !

— Oui, répondit Casque-en-Cuir d'un air sombre, je chasse.

— De quelle drôle de façon tu me dis cela. Parbleu ! voilà qui est singulier ; tu es seul, sans ta meute, sans un engagé ? Mais qu'as-tu donc ? tu parais tout ému !

— Ému, moi ? répéta le boucanier d'une voix sourde et en s'appuyant contre le tronc d'un ar-

bre, quelle plaisanterie! je suis comme toujours.

— Casque-en-Cuir, reprit lentement Montbars, tes affaires ne me regardent en rien; laisse-moi toutefois te donner un conseil : c'est, si tu tiens à ne pas trahir ton secret, de ne jamais revenir en ce lieu, en compagnie de personne! Tu me comprends, n'est-ce pas?

— Non, je ne vous comprends pas, s'écria le géant d'un air égaré : de quel secret voulez-vous parler? Je n'ai pas de secrets, moi!

— Tes yeux obstinément fixés sur le sol fraîchement remué démentent tes paroles. Casque-en-Cuir, apprends-moi donc, toi qui connais les mystères des forêts, d'où provient ce monticule que j'aperçois à tes pieds!... on dirait, ma foi, le moule d'une forme humaine... Es-tu bien sûr que si l'on enlevait la couche de gazon qui le recouvre, on ne trouverait pas un cadavre?

A cette étrange question, les yeux de Casque-en-Cuir brillèrent d'un sinistre éclat.

— Eh bien, quand même cela serait, dit-il après une légère hésitation. A qui la faute? Un honnête boucanier doit obéir à l'usage. Une bouche qui se parjure est coupable. Le bras qui frappe pour punir accomplit un devoir.

— Ainsi, ta femme Isméric...

— Laissons les morts au repos de la tombe!

interrompit Casque-en-Cuir d'un ton farouche. Je le répète, l'usage le voulait.

Cette scène de meurtre impressionna tristement de Morvan.

— Quoi! cria-t-il à Montbars en le voyant remettre son cheval au trot et s'éloigner de ce lieu où venait de s'accomplir un crime si affreux, quoi! laisserons-nous l'assassin jouir de l'impunité? Ne devons-nous pas nous saisir de lui et le livrer à la justice?

— Ton indignation est naturelle, Louis, répondit Montbars en continuant d'avancer; mais il ne faut pas songer à y donner suite. Casque-en-Cuir n'a fait que se conformer à de sanglants précédents. Il a, comme il le disait, obéi à l'usage. Les boucaniers, si peu scrupuleux sur le passé des femmes perdues que la mère patrie leur envoie, sont implacables pour les malheureuses qui, une fois liées à eux, manquent à leurs serments. Un boucanier, s'il pardonnait l'outrage fait à son honneur de mari, deviendrait un objet de mépris pour ses compagnons. Le vide se ferait autour de lui, on ne consentirait à l'admettre dans aucune expédition, soit de chasse, soit de guerre; on le traiterait comme un paria!

— Et la justice du roi?...

— La justice du roi, déjà si audacieusement méconnue dans certaines provinces de France, ne peut rien à Saint-Domingue, surtout quand il s'agit d'un cas particulier. Le jour où elle voudrait essayer de combattre ou de détruire les mœurs établies dans l'île, nous courrions tous aux armes, et le drapeau fleurdelisé cesserait de flotter sur nos forts!

Les compagnons de route, en arrivant à Leogane, aperçurent mouillée dans le port l'escadre royale, commandée par le baron de Pointis; elle comptait dix-sept voiles et se composait des vaisseaux :

Le Sceptre, où l'amiral avait arboré son pavillon de commandant;

Le Saint-Louis, commandé par M. de Lévy;

Le Fort, par M. le vicomte de Coëtlogon;

Le Vermandois, par M. du Buisson;

Le Furieux, par M. La Mothe-Michel;

L'Apollon, par M. Gombaud;

La Mutine, par M. Massiat;

Le Saint-Michel, par M. Marolle;

L'Avenant, par M. Francine;

La Galiote, par M. de Monts;

La Providence, corvette, par M. du Bouchel;

La Dieppoise, flûte, par M. Tanberleau;

La Ville-d'Amsterdam, par M. Monier ;

Enfin de quatre traversiers, aujourd'hui des avisos, que commandaient quatre officiers-matelots.

A la vue de cette escadre, admirablement rangée en ordre de bataille, de Morvan sentit un frisson d'enthousiasme passer le long de son corps.

— Montbars, dit-il, maintenant je te remercie d'avoir songé à moi ! Je vais donc enfin combattre sous le drapeau du roi et pour l'honneur de la France !...

Le chef de la flibuste sourit d'un air de douce pitié.

— Enfant, dit-il, ton enthousiasme me confirme dans cette triste opinion, depuis longtemps enracinée dans mon esprit, que les hommes ne sont pas faits pour la liberté. Ton cœur bondit de joie parce que tu vois de serviles esclaves revêtus de livrées brillantes et qui, au premier signal du maître, vont se jeter sur ceux qu'on leur désignera comme des ennemis. Que trouves-tu donc de si beau dans ce courage de commande, dans cette fureur insensée ? Ces gens-là, que tout le monde traite de héros, se battent, la plupart du temps, pour obéir à des questions d'amour-propre personnel qui ne les regardent pas, qui ne touchent en rien à la

gloire du pays. Ils représentent la colère, souvent injuste, d'un souverain, quelquefois le caprice d'une courtisane dont le tabouret de cour touche les marches du trône. Belle mission, vraiment, que la leur! De combien, nous autres flibustiers, ne sommes-nous pas supérieurs à ces mercenaires! Quand nous nous battons, nous, c'est au moins contre un ennemi que nous haïssons de toutes les forces de notre âme! contre un ennemi qui nous est personnel, dont nous avons à nous venger, que nous avons choisi. La discipline et la tactique, ces deux forces des masses inintelligentes, n'entravent en rien l'expression de notre courage, les hardies et heureuses inspirations de notre génie. Nous avons le droit de tenter. Libres, tout nous est permis. Partant de là, rien ne nous est impossible. Bientôt, Louis, nos forces agiront de concert avec celles du roi; tu verras le contraste glorieux qui en résultera pour nous!... C'est une prédiction que je te fais à coup sûr! Alors, enfant, tu seras fier d'être un flibustier; ce sera avec un sentiment de mépris égal au moins à ton enthousiasme irréfléchi de ce moment, que tu verras passer devant toi les brillants uniformes qui recouvrent presque toujours de si tristes nullités!

— Je ne raisonne pas, Montbars, je subis une impression, répondit de Morvan; j'ai plus foi dans l'instinct de l'homme que dans cet esprit de critique et d'analyse qui, trop souvent, égare et pervertit son jugement! Je sens que porter l'uniforme d'officier de la marine constituerait pour moi un immense honneur dont je ne saurais trop me rendre digne!... Quand un préjugé éveille dans un cœur honnête un tel enthousiasme, je ne sais si je ne me trompe, mais il me semble qu'il faut que ce préjugé porte en lui un certain germe de grandeur!...

—Cette réponse de de Morvan parut contrarier le flibustier, du moins à en juger par le silence qu'il garda jusqu'à ce qu'ils furent arrivés au *Gouvernement*.

Montbars donna les chevaux à garder à Alain, et, se retournant vers son neveu :

—Cher Louis, lui dit-il, puisque tu aimes tant à voir les uniformes, suis-moi, je vais te présenter à Ducasse. Ses salons doivent être encombrés d'officiers. Tu passeras un moment bien agréable.

Montbars, sans attendre le consentement du jeune homme, entra dans la cour du Gouvernement. De Morvan le suivit.

A peine le chevalier avait-il franchi le seuil de la porte, qu'il fut surpris par l'apparition étrange du beau Laurent qui, vêtu d'un magnifique costume tout ruisselant de pierreries et, chose inouïe, portant le grand-cordon de Saint-Louis, se tenait dédaigneux, fier et superbe au milieu d'un groupe d'officiers.

VII

On se ferait difficilement aujourd'hui une idée, tant les mœurs sont changées, du prodigieux prestige qui s'attachait, sous le règne du grand roi, à l'ordre de Saint-Louis.

Un noble qui après quarante ans de rudes et loyaux services militaires, obtenait pour sa retraite le brevet de simple chevalier de l'ordre, voyait tous ses souhaits accomplis, son ambition satisfaite.

Cette distinction qu'il avait payée parfois du prix de vingt blessures, et de la majeure partie de son patrimoine dissipée dans les camps, lui

valait dans sa province une considération extrême, et lui faisait une heureuse et honorable vieillesse.

L'étonnement que causa à de Morvan la vue du grand cordon de commandeur porté en sautoir par son matelot Laurent, atteignit jusqu'à la stupéfaction.

Montbars lui-même, que rien ne surprenait, ou qui du moins savait si bien cacher ses impressions, ne put retenir une exclamation de surprise.

Quant aux officiers de la marine royale qui formaient le cercle dont Laurent était le centre, il était facile de deviner, à leurs regards ébahis, combien ce cordon de commandeur porté par un flibustier constituait à leurs yeux un fait inouï, inexplicable.

— Parbleu, matelot, tu arrives fort à propos, s'écria Laurent en s'avançant à la rencontre du chevalier ; je parlais justement de toi à ces messieurs.

— De moi, matelot? Et à quel propos, je te prie ?

— A propos de ta vertu : figure-toi, cher ami, que ces messieurs sont arrivés ici en ayant sur notre compte la plus fausse et détestable opinion qu'il soit donné d'imaginer. Ils se figu-

raient trouver en nous de grossiers ivrognes, jurant, sacrant, se battant à coups de poings, ayant, en un mot, une abominable tenue. Les flibustiers, à ce qu'ils croyaient, étaient des êtres goudronnés et débraillés, quelque chose qui tenait du brutal matelot et du sauvage Caraïbe.

« Je dois rendre cette justice à ces messieurs d'avouer qu'ils sont déjà revenus en partie de leur première opinion. Ce que je veux leur prouver maintenant, c'est que l'île de Saint-Domingue possède en tous les genres, en esprit, courage et naissance, des supériorités incontestables et dignes d'entrer en parallèle avec les célébrités de la cour. Je te citais donc comme un modèle de délicatesse et de constance en fait d'amour... »

Cette réponse fit monter le rouge au visage du jeune homme.

— Bon, continua Laurent, voilà que tu vas te fâcher. Que diable, matelot, tu sais bien que je prends tout en plaisanterie. Donne-moi plutôt le bras et allons faire un tour : j'ai à te parler.

Le beau Laurent salua alors avec une exquise politesse les officiers de marine et s'éloigna en compagnie du chevalier.

— Louis, reprit-il, une fois qu'il se trouvèrent à l'extrémité de la cour du Gouvernement, c'est-à-dire hors de portée de toute oreille curieuse ou indiscrète, tu as peut-être trouvé étrange et déplacé le long silence que j'ai gardé envers toi ? Je devais, comme ton matelot, m'inquiéter de ton sort, te tenir au courant de mes faits et gestes, te proposer d'entrer dans les courtes et fructueuses opérations que j'ai réalisées depuis notre séparation, c'est vrai ! Pourtant, cher ami, tu n'as pas à m'en vouloir, au contraire ! C'est dans ton intérêt seul que j'ai rompu avec toi !... Laisse-moi poursuivre, je te prie, sans m'interrompre ; je t'écouterai tout à l'heure tant que tu voudras... Je continue : Il était incontestable pour moi, matelot, lorsque je t'ai quitté, que tu éprouvais un amour ardent et sincère pour Fleur-des-Bois !... Tu n'ignores pas, c'est une chose que je t'ai assez souvent répétée, la profonde impression que cette adorable créature a produite sur mon cœur !... En te voyant blessé, mourant, j'ai eu un bon mouvement dont je m'étonne encore, j'ai voulu renoncer à faire de Fleur-des-Bois ma maîtresse, te laisser le champ libre... Voilà pourquoi tu n'as plus entendu parler de moi.

— Et à présent, Laurent ?

— A présent, matelot, j'ai acquis la certitude que le régime de la vertu est positivement contraire à mon tempérament. Plus j'ai voulu oublier Fleur-des-Bois, plus la passion que je ressens pour elle s'est accrue ; sans l'arrivée de l'escadre royale, je me serais déjà rendu auprès d'elle ; décidément le dévouement est une sotte chose. Quand on ne croit plus à rien, le seul moyen qui vous reste pour ne pas tomber dans l'ignominie du suicide, c'est de marcher droit devant soi à l'accomplissement de ses moindres désirs, et cela sans détourner la tête, sans écouter les niaises générosités de son cœur. Il n'y a ici-bas qu'une vérité : la force. Toute condescendance aux sentiments d'autrui est un acte de faiblesse : on doit prendre le bonheur d'assaut.

— Laurent, répondit le chevalier d'une voix grave et émue, ma franchise égalera la tienne. A ton tour, ne m'interromps pas ! Mon amour pour Fleur-des-Bois a atteint les dernières limites de la passion. La fille de Barbe-Grise représente pour moi l'univers. Vivre près d'elle est mon seul rêve, mon unique désir !... Du jour où il me faudrait renoncer au bonheur de sa présence, mon esprit perdrait sa volonté, mon corps sa vigueur ; je deviendrais un cadavre vivant, un objet de pitié !... Après cet aveu, est-

il besoin d'ajouter que rien ne me coûtera pour m'opposer à ton odieuse entreprise, que je ne reculerai devant aucune extrémité pour déjouer tes desseins?... Laurent, un esprit orgueilleux et superbe comme le tien dédaigne le mensonge : ta réputation de franchise est trop universelle pour n'être point méritée, enfin l'homme quelque au-dessus de l'humanité qu'il affecte de se placer, a toujours en lui un côté faible ou généreux : toi, tu possèdes, je le sais, la religion du serment, tu n'as jamais manqué à ta promesse. Au nom de ton orgueil, Laurent, je t'adjure de me répondre : si Fleur-des-Bois te résiste, emploieras-tu la force?... Dans ce cas, Laurent, je dois te prévenir que, ne voulant pas livrer l'honneur de Jeanne aux hasards d'un duel, je ferai tout mon possible pour t'assassiner! Et, jour de Dieu! je crois que je réussirai!...

— Tu es bien toujours le même, matelot, répondit le flibustier avec un calme parfait : honnêtement violent, vertueux avec fureur! Ton énergie manque d'originalité et frise de près la monotonie; n'importe, elle est toujours si vivace et si jeune qu'elle me plaît! Ta menace de m'assassiner n'influera en rien sur ma réponse; j'ai, tu l'as dit, trop d'orgueil pour être accessible à l'amour-propre, jamais l'idée ne te vien-

dra, n'est-ce pas? que la peur de ton poignard a pu agir sur moi, mettre une entrave à ma franchise!...

— Non, jamais, Laurent.

— Eh bien! cher ami, ma réponse sera aujourd'hui ce qu'elle a été jadis, j'ai de la mémoire : que j'emploierai tous les moyens possibles, tous, excepté la force, pour devenir l'amant de Fleur-des-Bois. J'ajoute encore, comme jadis, que je suis intimement convaincu de ma réussite future... Sur quoi, me demanderas-tu, est fondé mon espoir? Sur le hasard, qui protége toujours les audacieux qui ont foi en leur étoile!

A la réponse du beau Laurent, de Morvan sourit d'un air moqueur et rassuré; en effet, du moment qu'il s'agissait de vaincre la vertu de Fleur-des-Bois, il ne pouvait plus conserver aucune inquiétude.

En ce moment la conversation des deux compagnons d'armes fut interrompue par les tambours qui battirent au champ : c'était le gouverneur, pour le roi, dans l'île de Saint-Domingue, M. Ducasse, qui rentrait au Gouvernement en compagnie de l'amiral baron de Pointis.

— Veux-tu que nous allions à présent faire une apparition dans les salons? dit Laurent. Je t'avouerai que je ne serais pas fâché de montrer

mes diamants et mon cordon aux officiers de l'escadre. Cette façon de répondre à leur outrecuidance me paraît préférable au moyen que j'ai employé lors des premiers jours de l'arrivée de l'escadre.

— Quel moyen, Laurent?

— Oh! un moyen des plus vulgaires! j'ai ferraillé! On prétend que j'ai tué en duel quatre officiers! C'est une exagération énorme. Trois seulement sont restés sur le carreau!

— Soit, montons aux salons. Toutefois, et pendant que nous sommes encore seuls, je voudrais bien que tu m'apprennes comment tu te trouves revêtu du cordon de commandeur de l'ordre! Sais-tu bien, Laurent, que les plus grands seigneurs, des maréchaux de France, des ministres, désirent et briguent souvent en vain cet insigne honneur! Il est impossible que toi, jeune encore, et dont la position dans le monde est peu régulière, tu sois, je ne dirai pas commandeur, mais même simple chevalier de l'ordre... Je ne m'explique pas l'audace presque sacrilége de ton travestissement...

— Le cordon qui brille sur ma poitrine a été déposé sur mon berceau peu de jours après ma naissance, répondit sérieusement Laurent : Louis XIV était, à ce qu'il paraît, en fort bons

termes avec ma famille... Tu m'obligeras en n'insistant pas pour obtenir d'autres explications ; il me serait impossible de te les donner...

L'entrée du beau Laurent dans les salons du Gouvernement produisit une sensation profonde. Ducasse, à la vue du cordon de commandeur que portait le flibustier, pâlit. Il craignait que cette profanation, rapportée à la cour, n'y causât un scandale irréparable et ne compromît l'avenir de la colonie de Saint-Domingue.

L'embarras du gouverneur redoubla encore lorsque le baron de Pointis lui demanda, en désignant Laurent, quel était cet homme.

— C'est, amiral, lui répondit-il, le plus brillant et le plus populaire, après toutefois Montbars, de nos flibustiers : on le nomme le beau Laurent. C'est lui qui, dernièrement, a soutenu cet incroyable et magnifique combat, dont le retentissement est arrivé, m'avez-vous dit, jusqu'au pied du trône, combat dans lequel, avec une frégate de seize canons, il mit en fuite le galion-amiral espagnol et son matelot, vaisseaux armés à eux deux de cent vingt bouches à feu et ayant trois mille hommes d'équipage...

— Il ne s'agit pas de cet admirable fait d'armes, dit de Pointis : pourquoi donc ce Laurent porte-t-il le grand cordon de l'ordre ?

— Ma foi, je l'ignore, c'est aujourd'hui la première fois que je le vois revêtu de ces insignes.

— Ne pensez-vous pas, M. le gouverneur, que cela mérite une explication?

— Certes, je le pense ; je vais, si vous le permettez, y procéder sans retard.

Ducasse s'avança alors vers le flibustier, et, baissant la voix :

— Laurent, lui dit-il, pourriez-vous m'accorder un court entretien ?

— Comment donc, mon cher Ducasse, mais avec le plus grand plaisir.

— En ce cas, passons dans mon cabinet.

Le départ de Ducasse et de Laurent, remarqué de tout le monde, produisit sur les assistants une émotion indicible. Les commentaires les plus divers commencèrent à se produire.

Les officiers de la marine royale, exaspérés de l'insolence de cet aventurier qui avait osé profaner, par un inqualifiable travestissement, l'ordre de Saint-Louis, laissaient éclater hautement leur indignation. Les compagnons d'armes de Laurent, c'est-à-dire les capitaines flibustiers approuvaient, avec non moins d'énergie qu'elle était attaquée, la conduite de leur Frère-la-Côte.

— Après tout, s'écria l'un d'eux, nommé

Pierre, si cela amuse le beau Laurent de porter ce chiffon rouge, pourquoi l'en empêcher ? Qui peut se vanter, parmi ceux de l'ordre, d'avoir mieux gagné cette récompense que lui ? Qui sait encore si le beau Laurent n'a pas voulu montrer par là que notre marine vaut autant que la royale et mérite la même considération !... Il a joliment d'esprit Laurent !... C'est vrai, sacrebleu, que nous vous valons, messieurs ! ajouta Pierre en élevant la voix. Faites-moi donc le plaisir de parler avec plus de respect de Laurent ; si vous continuez à l'insulter, mille tonnerres, les pistolets et les coutelas vont jouer leur jeu !

Les paroles de Pierre trouvèrent un parfait écho dans le cœur des flibustiers présents ; les coutelas sortirent du fourreau, les pistolets des ceintures.

L'amiral de Pointis, qui avait été prévenu, à son départ de France, de l'irascible susceptibilité des alliés qu'il allait trouver à Saint-Domingue, et dont le concours devait lui être d'une si grande utilité, se hâta d'interposer son autorité.

— Ce n'est pas nous qui vous avons nommé amiral, lui dit Pierre en l'interrompant, et nous n'obéissons qu'aux chefs élus par nous. Ne vous mêlez donc en rien, si ce n'est pour votre

compte, à cette querelle. Voyons, qui ose parler mal de Laurent? Que le diable m'engloutisse au fin fond de la mer, si à celui-là je ne lui brûle pas la cervelle !

Les officiers de marine, retenus par la présence de l'amiral, ne relevèrent heureusement pas ce défi, qui eût pu entraîner pour eux les plus graves conséquences.

Presque au même instant la porte du cabinet de Ducasse s'ouvrit : tous les yeux se portèrent sur le gouverneur.

Ducasse, son chapeau à la main, s'effaçait humblement devant Laurent pour lui céder le pas.

— M. le gouverneur, dit le flibustier, vous oubliez que, sur le seuil de cette porte, je redeviens l'aventurier Laurent.

La haute réputation de loyauté dont jouissait Ducasse, son caractère si honorable, sa pénétration d'esprit, ne permettaient ni de supposer qu'il voulût abuser de la crédulité de l'assistance, ni qu'il eût été la dupe de Laurent.

Aussi, du moment où l'amiral baron de Pointis et son état-major virent le gouverneur s'effacer, sinon humblement, du moins respectueusement devant le flibustier pour lui céder le pas, ne doutèrent-ils plus des droits de ce der-

nier à porter le cordon de commandeur de l'ordre !

Au reste, la parole de Ducasse ne tarda pas à confirmer son action.

— Messieurs, dit-il avec cette assurance naturelle aux hommes qui savent qu'on ne peut révoquer en doute leur témoignage, je déclare publiquement ici, sur mon honneur et sur ma conscience, que M. Laurent est bien et dûment commandeur de l'ordre. Il a daigné m'expliquer, après avoir reçu ma promesse de lui garder un inviolable secret, le motif qui jusqu'à ce jour l'a empêché d'user de ses prérogatives : j'ai compris toute la gravité de ce motif; j'ajoute qu'à la place de M. Laurent, je n'aurais pas hésité à agir comme il l'a fait.

Pendant que le gouverneur Ducasse prononçait d'une voix mâle et émue tout à la fois cette étrange déclaration, tous les yeux s'étaient tournés vers le flibustier ; le beau Laurent, la tête rejetée en arrière, le regard froid et hautain, la contenance assurée, ne paraissait nullement embarrassé de l'attention dont il était l'objet : on eût dit un grand personnage habitué depuis longtemps déjà à recevoir les hommages et à éveiller la curiosité de la foule.

A peine Ducasse eut-il cessé de parler, que

le beau Laurent, s'adressant aux officiers :

— Messieurs, leur dit-il en souriant d'une façon ironique, j'ai voulu vous prouver que parmi ces pirates et ces bandits, que vous traitez, dans votre ignorance, avec un si superbe dédain, il est des gens qui vous sont supérieurs, soit par leurs dignités, soit par leur naissance : j'espère avoir réussi. A présent, je pousse plus loin encore l'orgueil ! Des chaînes ont beau être dorées, elles ne cessent pas pour cela d'être des chaînes ; quelque glorieuses que soient, aux yeux du monde, certaines entraves, elles n'en restent pas moins des entraves !... Ce cordon, dont vous n'osez même pas convoiter la possession dans vos plus extravagantes pensées d'ambition, je m'en dépouille volontairement à tout jamais !... La livrée sied mal aux hommes de ma trempe ; le honteux harnais des animaux domestiques n'est point fait pour les lions et les tigres du désert. Ce qu'il me faut à moi, c'est un costume qui me laisse mon indépendance, et dont la vue n'éveille aucune idée d'abjection ou d'esclavage !... A moi l'habit de boucanier !...

A cette réponse du beau Laurent, un frémissement d'enthousiasme parcourut les rangs des Frères-la-Côte.

— Bien, très-bien! s'écria Montbars avec un généreux élan.

Laurent s'approchant alors du capitaine Pierre :

— Veux-tu changer ton costume contre le mien, Pierre? lui demanda-t-il.

— Mais, Laurent, dit le capitaine flibustier surpris, tes habits ressemblent à une relique; ils valent au moins quinze mille livres, tandis que ma casaque de grosse toile n'a coûté que deux écus!... Tu perdrais trop à ce troc!

— Ta casaque, Pierre, a reçu le baptême du feu. Le fer et le plomb espagnols l'ont trouée pendant la bataille, lorsque, monté sur ton banc de quart, tu tournais vers l'ennemi un front calme et intrépide! Je te donne de l'or, et tu me rends un glorieux drapeau! C'est donc, au contraire, moi qui gagne à ce marché...

Laurent se dépouilla alors de son magnifique pourpoint et revêtit la casaque du flibustier.

Des acclamations bruyantes retentirent, puis les Frères-la-Côte, sans se soucier de la présence de l'amiral de Pointis et de son état-major, se mirent à crier: Vive Laurent!

— Eh bien! Montbars, dit à voix basse de Morvan en s'adressant à son oncle, tu ne mêles

plus cette fois ta voix à ces applaudissements. Le triomphe de Laurent, devenu trop complet, te contrarierait-il?

— J'ai applaudi tout à l'heure Laurent, répondit Montbars, lorsqu'il était sincère dans son orgueil : il a eu un beau mouvement. A présent, ce qu'il dit, il ne le pense pas! Il joue, mû par une pensée que je devine, une comédie destinée à capter la bienveillance de son auditoire!... Je conviens que son hypocrisie est pleine de tact, et dénote de sa part une parfaite présence d'esprit!... Il ne pouvait mieux s'adresser qu'au capitaine Pierre, le plus déguenillé et le moins riche pour l'instant des Frères-la-Côte!... Oui, il a été fort adroit!... Bah! après tout, à quoi bon m'inquiéter? La scène qui vient de se passer ne m'apprend rien. J'ai toujours reconnu Laurent pour un garçon d'infiniment d'esprit, surtout dans les détails. N'importe, jamais sa dent ne m'atteindra plus haut qu'au talon...

— Mais si cette dent est venimeuse, Montbars! Du talon le poison monte jusqu'au cœur!...

— Oui, à moins que le talon, avant d'être atteint, n'écrase la tête du reptile.

Après avoir été présenté par Montbars au

gouverneur Ducasse, qui l'accueillit avec une affabilité pleine de cœur et de franchise, de Morvan sortit du Gouvernement et alla se promener en ville.

A peine avait-il fait cent pas dans la rue, qu'il fut accosté par plusieurs officiers et gardes de la marine qui, reconnaissant sans doute à sa tournure un homme comme il faut, s'empressèrent, avides d'obtenir des renseignements sur les flibustiers, de lier conversation avec lui.

De Morvan répondit avec empressement à ces avances, et la journée ne s'était pas encore écoulée, qu'il était intime avec ses nouvelles connaissances.

— Vraiment, cher chevalier, lui dit un enseigne de vaisseau nommé *du Roland,* vous ne pouvez vous imaginer combien grande est la surprise que nous éprouvons depuis notre arrivée ! Nous étions à mille lieues de nous attendre à trouver parmi les flibustiers des gens distingués sous tous les rapports, comme ceux que nous rencontrons à chaque instant ! Jusqu'à présent nous avions considéré comme des contes inventés à plaisir les merveilleux exploits que l'on attribue aux Frères-la-Côte ! Là, franchement, entre nous, et cette question ne peut vous offenser en rien, puisque vous n'appartenez,

nous avez-vous avoué, que momentanément à la flibusterie, vos compagnons se battent-ils aussi bien qu'on le prétend ?

— Je n'ai encore assisté qu'à deux affaires, l'une sur terre, l'autre sur mer, répondit de Morvan, mais l'intrépidité que je leur ai vu déployer en ces deux circonstances a suffi pour me donner la plus haute opinion de leur valeur.

— Quelles étaient ces affaires, je vous prie, chevalier ?

— La prise de la ville de Grenade, que nous avons opérée en une seule nuit avec cent vingt hommes, et un combat soutenu avec une frégate portant seize canons et montée par quatre-vingt-dix hommes, contre deux vaisseaux espagnols réunissant cent vingt bouches à feu et trois mille combattants!...

— Quoi! vous avez été l'un des acteurs de cette affaire?

— J'étais le second de Laurent, le commandant de la frégate.

Cette réponse, que de Morvan fit avec beaucoup de simplicité et d'un ton qui prouvait combien il attachait peu d'importance au rôle joué par lui dans ce merveilleux combat, le fit prendre en grande considération par ses nouveaux amis.

— Ma foi, chevalier, lui dit l'enseigne *du Roland*, je vois que, pour soutenir l'honneur de la marine royale, il ne nous reste à nous tous, officiers du roi, qu'à nous faire tuer.

L'enseigne *du Roland* ne se doutait peut-être pas qu'en parlant ainsi il prophétisait son sort. Un mois plus tard il devait être blessé à la cuisse en faisant des prodiges de valeur et mourir deux jours après des suites d'une amputation.

L'heure du dîner arrivée, les officiers priaient de Morvan de partager leur repas de bord, lorsque Montbars, débouchant dans la rue, se dirigea vivement vers son neveu :

— Chevalier Louis, lui dit-il, je te cherchais; le baron de Pointis réunit aujourd'hui dans un repas de corps les principaux capitaines de la flibuste : Ducasse, chargé de faire les invitations, m'a recommandé à deux reprises de ne pas t'oublier. Que cette invitation à courte échéance ne t'effarouche pas ; nous ne sommes pas ici à la cour de Versailles.

De Morvan prit congé des officiers de marine et suivit son oncle.

Deux heures après, le jeune homme se trouvait assis à la table de l'amiral.

Ce dîner, que le baron de Pointis avait improvisé afin de faire connaissance avec ses alliés

et de pouvoir étudier leurs dispositions et leurs caractères, offrait un singulier spectacle.

Les flibustiers, aussi à leur aise dans la salle à manger de l'amiral, que s'ils eussent été sur le pont de leur navire, présentaient dans la diversité de leurs costumes un bizarre coup d'œil. L'or, la soie, les pierreries portées par ceux qui n'avaient pas encore eu le temps de dissiper le produit de leurs dernières prises, contrastaient singulièrement avec le cuir éraillé, la toile goudronnée, les grossières étoffes dont étaient couverts les moins favorisés récemment par le sort. Au reste, quel que fût l'éclat ou la pauvreté de leur position présente, tous se traitaient avec une égalité absolue. Laurent, orgueilleusement revêtu des habits déguenillés du capitaine Pierre, tenait la gauche de l'amiral ; Montbars occupait la place d'honneur à la droite du baron,

Habitués à ne pas se contraindre, les flibustiers firent le plus cordial accueil aux vins de leur amphitryon ; aussi une heure ne s'était-elle pas encore écoulée, que la conversation était montée à un haut diapason ; chacun déployait une entière franchise dans ses propos.

L'amiral de Pointis, homme de tête et d'intelligence, écoutait ses alliés avec une attention extrême, qui prouvait à quel point il te-

nait à arrêter un jugement sur leur compte.

— Frères-la-Côte, s'écria en élevant son verre un capitaine flibustier nommé Pays, je bois à la santé de Laurent !... Vive Laurent !...

Le toast, ce mot n'était pas encore employé alors, souleva des acclamations prolongées et frénétiques.

Laurent se leva, et saluant avec une grâce parfaite :

— A la santé des Frères-la-Côte! dit-il en fixant Montbars d'un regard triomphant et moqueur. A l'espoir d'un riche butin!...

Le flibustier lui sourit de la façon la plus aimable ; pourtant une immense colère, une rage furieuse grondaient en son cœur. On avait acclamé Laurent avant lui !...

A son tour prenant la parole :

— A l'indépendance présente, à la grandeur et à la gloire futures de notre association ! s'écria-t-il.

Ce vœu, qui n'éveillait pour ainsi dire qu'une idée abstraite, et ne touchait en rien aux passions cupides et violentes des Frères-la-Côte, passa presque inaperçu.

Montbars, de plus en plus souriant, se rassit d'un air ravi.

L'amiral de Pointis avait écouté avec le plus

vif intérêt les différents toasts portés par ses convives ; ils contenaient pour lui de précieuses révélations.

Tout à coup, une voix, qui s'éleva au haut bout de la table, le fit tressaillir ; cette voix vibrante, presque impérieuse, portait en elle un tel accent de conviction et de dignité, s'il est permis de se servir de cette expression, qu'elle fit cesser les bruyantes conversations des flibustiers.

C'était de Morvan qui, le verre à la main, disait :

— Messieurs, à la santé du grand roi dont nous sommes les humbles sujets ! A la gloire de la marine française !...

Soit que la hardiesse du chevalier les eût surpris, soit, ce qui arrive souvent dans une foule, qu'une commotion magnétique les eût mis momentanément en rapport avec l'orateur, les flibustiers accueillirent admirablement la santé portée par de Morvan.

— Quel est ce jeune homme ? demanda l'amiral en se penchant à l'oreille de Montbars.

— C'est le fils unique du dernier comte de Morvan, dont les biens ont été jadis confisqués par Louis XIV, et qui, condamné à la peine capitale, parvint à se sauver, et mourut misérablement en exil, dit Montbars avec émotion.

A cette réponse, le baron de Pointis regarda le chevalier d'un œil attendri.

— Voilà un noble cœur ! dit-il. Je serais heureux de le compter parmi mes officiers, fier de l'avoir pour fils !

Le dîner terminé, l'amiral s'approcha de de Morvan, et l'attirant dans l'embrasure d'une croisée :

— M. le comte, lui dit-il en lui serrant affectueusement la main, permettez-moi de vous donner un conseil qui, en entraînant peut-être votre mort, me causera un regret éternel. Recherchez, quand nous serons devant Carthagène, toutes les occasions que vous pourrez trouver de vous signaler. Ne reculez devant aucune témérité. Il faut vous faire tuer ou accomplir une action d'éclat !... Au revoir, comte ; soyez persuadé, je vous prie, que vous avez en moi un ami dévoué et sincère.

L'amiral, après avoir prononcé ces paroles, s'éloigna brusquement du jeune homme sans lui donner le temps de répondre, et en le laissant dans un grand étonnement.

Quatre jours après le dîner donné par M. l'amiral de Pointis aux flibustiers, c'est-à-dire le 30 mars 1697, les forces préparées depuis si longtemps par Montbars, pour servir à l'expé-

dition de Carthagène, se trouvaient réunies dans le quartier du Petit-Goave, rendez-vous habituel, le lecteur doit s'en souvenir, des Frères-la-Côte, lorsqu'ils accomplissaient une entreprise en commun.

Il s'agissait de nommer les capitaines et les seconds chargés de commander la flotte des flibustiers.

Ce choix, selon l'usage invariable, devait avoir lieu à la majorité des voix.

Les flibustiers qui s'étaient présentés aux suffrages des Frères-la-Côte appartenaient tous à la mystérieuse et formidable association dont Montbars était le chef.

Quant à ce dernier, muni du blanc seing royal qui lui donnait une autorité suprême, il avait résolu, afin de conserver une plus complète liberté de mouvements, et de pouvoir observer de près l'amiral, de s'embarquer en qualité de simple volontaire sur *le Sceptre,* que montait le baron de Pointis.

Les vaisseaux, comme on disait alors, que Montbars, fidèle à la promesse qu'il avait faite à Louis XIV, fournissait pour renforcer l'escadre royale, étaient au nombre de treize.

Huit étaient manœuvrés par des équipages uniquement composés de Frères-la-Côte, trois

par des boucaniers et deux par des compagnies de nègres.

L'élection des capitaines, accomplie d'acclamation et à l'unanimité des voix, car les aventuriers se connaissaient trop bien entre eux pour hésiter dans leurs choix, donna les résultats suivants :

La Serpente, commandée par Laurent ;

La Gracieuse, par Godefroy ;

Le Pembroke, par Galet ;

Le Cerf-Volant, par Pierre ;

La Mutine, par Pays ;

L'Anglais, par Colong ;

Le Jersé, par Macary ;

Le Brigantin, par Jales ;

Les trois vaisseaux ou navires montés par les boucaniers eurent pour chefs :

Le Cap-Bourg, le capitaine Lessan ;

Le Cap-Limmade, le capitaine Grenier ;

Le Port-Paix, le capitaine Pin.

Les compagnies nègres choisirent :

Pour capitaine du *Leogane,* Janot ;

Pour capitaine du *Cap,* Guimba.

A l'élection des seconds, de Morvan, déjà connu des flibustiers pour sa belle conduite dans le combat livré aux deux galions amiral et vice-amiral espagnols, fut réuni à son ma-

telot, et nommé le second du beau Laurent.

Enfin, Ducasse, cela était convenu d'avance, reçut le titre d'amiral de la flotte des flibustiers et des boucaniers.

Un habitant, le sieur Paty, fut nommé chef des compagnies nègres, eu égard à la grande expérience qu'il avait des gens de couleur et de l'extrême influence qu'il exerçait sur eux.

Les forces des aventuriers présentaient un total de 1,650 combattants ; quant à celles de l'escadre royale, elles se composaient de 2,638 matelots et maîtres, 150 gardes-marine, 45 officiers supérieurs et 1,890 soldats. Les deux flottes réunies portaient un effectif de seize mille trois cents et quelques combattants, et comptaient 29 voiles.

Barbe-Grise, fidèle à sa parole, était arrivé le 25 mars avec une troupe de cent cinquante boucaniers. Présenté par Montbars à l'amiral de Pointis, il lui avait clairement et brièvement exposé le prix auquel il mettait son concours, c'est-à-dire que justice lui serait rendue, que l'on reconnaîtrait ses droits à porter le nom et les armes des Kerjean. L'amiral, appréciant les immenses services que les boucaniers étaient à même de lui rendre, avait accepté cette condition.

Inutile d'ajouter que Fleur-des-Bois accompagnait son père.

Les officiers de la marine royale, avertis par les capitaines flibustiers du superstitieux respect et de la confiance que Jeanne inspirait aux Frères-la-Côte, se virent, à leur grand regret, obligés de renoncer à l'espoir de séduire une si délicieuse créature, qui, l'avouaient-ils en toute sincérité, l'emportait en tout sur les plus célèbres beautés de Paris et de Versailles.

Le 1er avril au matin, l'expédition mit à la voile.

VIII

L'amiral de Pointis, avant d'appareiller, avait réglé de son côté, ainsi que les flibustiers, le commandement des forces dont il disposait.

Il avait réduit les compagnies à cinquante hommes et augmenté le nombre des officiers, en employant comme tels les gardes-marine; puis il avait formé un bataillon de cinq compagnies de grenadiers et six autres bataillons ordinaires. Le plus ancien des capitaines d'infanterie présent fut désigné pour diriger ces troupes de débarquement.

Le vicomte de Coëtlogon était général de l'ar-

tillerie ; les autres capitaines de vaisseau servaient sous les ordres de l'amiral de Pointis en qualité d'officiers généraux. Une particularité digne d'être mentionnée comme trait caractéristique de l'époque, c'est que cette escadre, commandée par des chefs choisis par le roi et commissionnés par le ministre de la marine, monseigneur de Pontchartrain, avait été armée par les particuliers de Brest, — comme l'on disait alors en parlant des notables roturiers d'une ville, — qui entraient pour une part fixée à l'avance dans les profits de l'entreprise.

La flotte, partie le 1er avril du Petit-Goave, mit cinq jours, contrariée par les vents, à franchir les trente lieues qui la séparaient du cap Tiburon ou du Requin.

Le 6, elle essuya un fort grain, qui la força d'aller mouiller aux îles de San Blas, situées à treize lieues au vent de Carthagène, îles que les flibustiers désignaient, par abréviation ou corruption du mot espagnol San Blas, sous le nom de *Zemblis*.

Du 6 au 11, la tempête continua de sévir avec intensité ; le 12 avril, vers deux heures de l'après-midi, la flotte mouilla enfin devant Carthagène.

La côte nord de la ville espagnole, défendue

par des rochers et des brisants, était inaccessible.

Le vaisseau *le Saint-Louis*, qui tenait la tête de l'escadre, s'approcha néanmoins à peu près à portée de canon et entama le feu. Sa bordée, lâchée à trop grande distance, ne produisit aucun effet. Voyant l'inutilité d'un tir pareil, le capitaine, M. de Lévy, voulut se rapprocher de la ville ; mais, dès le milieu de son abatée, il fut obligé de virer au plus vite. Le navire, manquant d'eau, avait talonné contre un banc de sable, et le commandant se considéra comme très-heureux de se retirer sans avaries majeures. L'escadre avait mis en panne pour assister à cet essai.

— Matelot, dit le beau Laurent en s'adressant à de Morvan, ne te semble-t-il pas que l'occasion est des plus favorables pour donner une leçon à ces messieurs de la marine royale?...

— Qu'entends-tu par là, Laurent?

— J'entends, parbleu! que nous devons accomplir ce que M. de Lévy vient de tenter en vain ; qu'à nous est réservé l'honneur de déflorer la ville de Carthagène : je connais parfaitement ces parages-ci ; je me fais fort d'arriver avec *la Serpente*, qui cale moins d'eau que *le Saint-Louis*, jusqu'au pied des formidables brisants

qui enveloppent et défendent la ville. Peut-être bien notre navire touchera-t-il, mais qu'importe! Ma ténacité m'aura toujours procuré une distraction de dix minutes : s'amuser, voilà le point essentiel de la vie, le seul but auquel doive tendre un homme raisonnable.

— Prends garde, Laurent, répondit le jeune homme. tu connais l'esprit de critique et d'indépendance des gens placés sous tes ordres! Cette manœuvre, aussi dangereuse qu'inutile, les contrariera peut-être! Ces mêmes flibustiers qui, sur un signe de toi, n'hésiteraient pas à se jeter tête baissée sur une batterie de canons chargés à cartouches à balles, pour peu que ce sacrifice leur parût opportun, murmureront peut-être en te voyant employer leur courage à satisfaire une de tes fantaisies!... Cette fois ne serait pas la première qu'ils auraient dépossédé un capitaine de son pouvoir suprême! Crois-moi, ne risque pas ainsi ta popularité.

— C'est justement un essai de cette popularité que je veux faire, dit le beau Laurent. Je tiens à connaître au juste la mesure de l'influence que j'exerce sur les Frères-la-Côte.

— Pourtant, Laurent, réfléchis...

— Lorsque j'éprouve un désir, l'action remplace en moi la réflexion, interrompit Laurent.

Allons, matelot, je devine le motif de tes objections : tu es jaloux du petit reflet de gloire que ma hardiesse pourra me valoir! Monte sur le banc de quart et prends place à mes côtés ; nous serons de compte à demi dans la témérité de l'entreprise.

Cette proposition, quoique de Morvan n'approuvât pas le projet de son matelot, résonna si agréablement à son oreille, qu'il ne songea pas à la refuser.

Il s'empressa de sauter sur le banc de quart :

— Un dernier mot, matelot, dit-il : ne penses-tu pas qu'il serait prudent de faire entrer l'équipage dans la complicité de notre extravagance? Quelques paroles te suffiront pour cela.

— Le conseil n'est pas mauvais; merci.

Laurent rassembla aussitôt l'équipage sur l'arrière.

— Frères-la-Côte, leur dit-il, nous concourons tous au même but, tous nous désirons le même résultat ; cependant notre abnégation à la cause commune n'est pas telle, que nous ne profitions avec joie de toutes les occasions que nous offrira le hasard de montrer notre supériorité sur messieurs de la marine royale!... Vous venez d'assister à la déconfiture du *Saint-Louis!* Voulez-vous que, sous les yeux de la

flotte entière, nous essayions d'accomplir la tentative dans laquelle ce vaisseau vient d'échouer?... Dame! cela nous coûtera peut-être quelques gouttes de sang... Oui, mais quelle joie de donner une leçon à ces messieurs, de leur montrer ce que nous savons faire!... Quant à perdre notre navire, ne craignez rien... Je connais ces parages, et je réponds sur ma tête du salut de *la Serpente!* Le temps presse, répondez! Faut-il humilier la marine royale, oui ou non?

— Oui, oui, humilions la marine royale! crièrent les flibustiers avec un enthousiasme unanime et spontané.

Laurent, ne voulant pas laisser refroidir cette ardeur, ordonna aussitôt la manœuvre, qui fut exécutée avec une rapidité et un ensemble de bon augure.

Aussitôt *la Serpente,* obéissant à l'action combinée du gouvernail et de ses voiles, sortit de son immobilité, et glissant gracieusement hors du groupe des navires flibustiers, elle s'avança vers Carthagène.

De Morvan, fort occupé à seconder son matelot dans la manœuvre, n'avait pas remarqué que Fleur-des-Bois, présente à son entretien avec Laurent, était montée avec lui sur le banc de quart.

— Toi ici, Jeanne! lui dit-il avec un ton de doux reproche lorsqu'il l'aperçut; éloigne-toi, ma sœur, je t'en conjure!

— Inutile que tu insistes, mon chevalier Louis, répondit Jeanne avec une froide fermeté: les flibustiers ont confiance en mon étoile, il est de mon devoir de les soutenir par ma présence dans l'acte de folie qu'ils vont tenter. Je reste.

Fleur-des-Bois se rapprocha alors de de Morvan et ajouta en souriant :

— Entre toi et moi, mon frère, il n'y a pas la place pour un boulet de canon.

La manœuvre opérée par *la Serpente* n'avait pas tardé à attirer l'attention de la flotte entière: toutes les longues-vues, braquées sur l'audacieux navire, suivaient ses moindres mouvements.

La présence sur le banc de quart de Fleur-des-Bois, dont l'écharpe soulevée par le vent flottait ainsi qu'un gracieux drapeau, donnait à cette scène dramatique un côté touchant qui la rendait plus saisissante encore.

Un grand silence, à peine troublé par le bruissement de son sillage, régnait à bord de *la Serpente*.

— Les gabiers dans les manœuvres, les canonniers à leurs pièces, le reste de l'équipage à

plat ventre sur le pont! ordonna Laurent.

En ce moment un cri de terreur retentit, sinistre et spontané, sur la flotte. *La Serpente,* virant au milieu de sa bordée, courait à toutes voiles sur les brisants qui défendaient Carthagène : c'était à croire à un suicide prémédité de tout l'équipage.

Les Espagnols, du haut de leurs remparts, contemplaient avec une stupéfaction profonde, presque avec un superstitieux effroi, l'étrange et incroyable évolution du navire flibustier. Ils ne comprenaient rien à sa folle témérité.

Toutefois lorsque *la Serpente,* engagée au milieu des brisants, se trouva séparée à peine par une portée de fusil de la ville, les artilleurs, secouant leur torpeur, coururent, mèche allumée, à leurs pièces.

Une demi-minute plus tard, une trombe de fer et de flamme s'abattait, accompagnée d'un bruit épouvantable, du haut des remparts, et enveloppait d'un nuage épais de fumée l'audacieux navire.

Les quelques secondes qui suivirent parurent aux équipages de l'escadre longues comme des heures. Bientôt une exclamation de joie frénétique, d'enthousiasme délirant s'éleva immense et retentissante de tous les navires de la flotte.

Le vent, dissipant la fumée, laissait voir de nouveau *la Serpente*. L'écharpe de Fleur-des-Bois flottait toujours sur le tillac.

— Feu partout! cria Laurent.

La bordée de *la Serpente* éclata comme un cratère de volcan. Les flibustiers rendaient largement aux Espagnols la politesse qu'ils avaient reçue d'eux.

Soit effet du hasard, soit habileté des pointeurs de *la Serpente,* cette volée fut fatale aux ennemis, qui eurent deux pièces démontées et plusieurs hommes tués.

Laurent, profitant de la confusion que ces désastres avaient mis parmi les Espagnols, fit virer, et, côtoyant les brisants avec autant d'audace que de bonheur, il sortit sain et sauf de sa téméraire entreprise.

Son départ fut un triomphe; ôtant par un geste lent et solennel son chapeau de dessus sa tête et saluant la ville :

— Au revoir et à bientôt! dit-il d'une voix calme et retentissante.

Ce mot répété de navire en navire courut parmi la flotte et fut accueilli sur chaque vaisseau par des applaudissements prolongés et unanimes.

Les officiers de la marine royale commen-

cèrent à comprendre les fabuleux succès obtenus jusqu'alors par les flibustiers.

L'amiral de Pointis, jaloux de reprendre sa revanche, fit mouiller l'escadre hors de portée de canon, devant Carthagène, et ordonna à la galiote commandée par le capitaine de Monts de commencer le bombardement de la ville.

Ce bombardement, opéré de loin et qui dura toute la nuit sans discontinuer, causa beaucoup plus d'effroi que de mal aux Espagnols; cette fois était la première que l'on se servait de mortiers dans les Indes.

Le 13, la journée se passa à arrêter définitivement le plan d'attaque. De temps à autre, la galiote lançait quelques bombes pour entretenir la terreur des habitants de Carthagène.

Le 14, l'escadre combinée remit à la voile et côtoya les trois lieues de roches arides et menaçantes qui s'étendaient depuis la ville jusqu'à l'entrée de la rade : vers le milieu du jour, elle jeta l'ancre devant le fort de Boca-Chica.

Le fort de Boca-Chica, ou Boucachic, ainsi que l'appelaient les flibustiers, tirait son nom [1] de l'étroitesse de l'entrée du golfe de Carthagène, qu'il dominait et défendait.

[1] *Boca-Chica* signifie en espagnol petite bouche.

En effet, cette entrée, coupée au beau milieu par un énorme écueil, ne laissait passage que pour un seul navire.

Conserver Boca-Chica était d'une importance énorme pour les Espagnols ; ce fort était jusqu'à un certain point la clef de Carthagène.

Quelques lignes de description sont ici indispensables : Boca-Chica possédait quatre bastions en fort bon état ; à l'ouest, il était défendu par la mer, qui baignait le pied de ses remparts, et des trois autres côtés par un fossé également rempli d'eau, taillé dans le roc, et dont le glacis était aussi tout en roc aplani.

Les remparts de Boca-Chica, célèbres dans les Indes occidentales par la solidité de leur construction, défiaient sans peine les efforts de la bombe, de même que ses murailles n'avaient rien à craindre du canon. Un boulet de trente-six tiré contre elles à portée de pistolet ne laissait pas de trace.

Ce fort, lors de l'arrivée des forces françaises, avait trente-trois pièces en batterie. Ce fut encore *le Saint-Louis*, appuyé de la galiote et des deux traversiers, qui commença l'attaque.

Aussitôt, sur l'ordre de Ducasse, les flibustiers embarquèrent, et, protégés par le feu des trois navires, qui empêchait les Espagnols de

tenter une sortie, ils firent un long détour et descendirent à terre.

A peine eurent-ils touché le sol, qu'ils se formèrent en ordre de bataille et s'avancèrent jusqu'à un quart de lieue du fort pour garantir les troupes régulières de toute surprise pendant qu'on les transporterait sur le rivage.

Un peu avant la tombée de la nuit, quatre mille hommes se trouvaient en armes sur la rive espagnole; les officiers se réunirent, et l'on tint conseil.

— Messieurs, dit l'amiral de Pointis, notre arrivée, connue des ennemis, ne nous laisse pas, il est vrai, l'avantage d'une surprise : toutefois je pense que la terreur causée par notre présence doit et peut être exploitée. Mon avis est de ne pas donner aux Espagnols le temps de se reconnaître et de marcher droit sur le fort. Je sais que cette brusque et franche attaque nous vaudra de grandes pertes; mais enfin ces pertes sont préférables encore au temps que nous prendrait l'investiture de Boca-Chica.

La proposition du baron de Pointis allait être accueillie, lorsque Ducasse et de Montbars prirent ensemble la parole.

Le commandant des forces de la flibuste sourit, et s'adressant à son matelot :

—Montbars, lui dit-il, je m'incline devant ton expérience et je souscris d'avance à ton opinion.

Montbars remercia par un regard son loyal matelot de cette condescendance.

— M. le gouverneur, lui répondit-il d'un ton respectueux, vous avez l'autorité du commandement; parlez. Il est probable, au reste, que votre pensée et la mienne n'en font qu'une.

— Messieurs, dit alors Ducasse, l'amiral baron de Pointis oublie qu'il a des flibustiers pour auxiliaires, et qu'avec un tel élément de succès sous la main, la tactique à suivre n'est pas la même que s'il s'agissait de troupes régulières! Attaquer Boca-Chica à découvert, du côté de la mer, à l'endroit où ses fortifications sont le plus formidables, c'est exposer la colonne qui tenterait cette folie à une destruction presque certaine!... Ce n'est pas une raison, parce que cent fois les flibustiers ont vaincu les Espagnols avec des forces infiniment inférieures, pour ne pas apprécier le courage de nos ennemis!... Je connais de longue date ce peuple, et je vous promets que la garnison de Boca-Chica, que vous aimez à vous figurer affolée de peur, nous recevra avec une rare vigueur, et saura nous faire payer cher notre imprudence!

— Concluez, je vous prie, M. le gouverneur,

interrompit sèchement le baron de Pointis; nous perdons un temps précieux !

— M. le gouverneur, répondit avec hauteur Ducasse, quelques minutes employées à éviter une honteuse défaite, une sanglante catastrophe, ne peuvent raisonnablement pas s'appeler « un temps perdu ! » Je continue : Le seul moyen raisonnable d'attaquer Boca-Chica, c'est de passer à travers les forêts vierges qui l'entourent et d'arriver à sa partie faible.

— Passer à travers les forêts vierges! interrompit de nouveau l'amiral de Pointis ; y pensez-vous, monsieur?... Ces forêts sont impraticables; il faudrait employer des mois entiers pour s'y frayer un chemin.

— Vous vous trompez, M. l'amiral : là où pénètre le soleil, mes boucaniers peuvent passer... Je m'engage à arriver d'ici à demain matin sur les derrières du fort... Vos soldats n'ayant plus alors ni embuscade à craindre ni obstacles à vaincre, viendront nous rejoindre...

Le ton d'assurance de Ducasse fit une profonde impression sur le conseil de guerre; son opinion, mise aux voix, passa à l'unanimité.

Un quart d'heure plus tard, les flibustiers, armés de haches et de torches, pénétraient hardiment dans la forêt.

IX

Le gouverneur Ducasse, malgré la haute position qu'il occupait à l'époque de l'expédition de Carthagène, tenait beaucoup à son ancienne réputation de flibustier... C'était toujours avec un nouveau plaisir et non sans éprouver un légitime orgueil qu'il racontait l'odyssée de sa jeunesse, lorsque pauvre, dénué de toutes ressources, manquant de protecteurs et n'ayant à compter que sur sa persévérance et son courage, il s'était lancé en aventurier dans cette vie maritime qui devait le conduire à la fortune et à la puissance.

Quoique devenu gouverneur pour le roi de cette même île de Saint-Domingue, qui avait été le théâtre de ses pénibles et obscurs débuts, il n'avait pas, aveuglé par les grandeurs, renié son passé ; il s'associait encore par la pensée aux entreprises de ses anciens compagnons d'armes et prenait sa part des triomphes et de la gloire des Frères-la-Côte.

Aussi l'issue de l'expédition qu'il avait conseillée, le préoccupait-elle vivement ; il ne voulait pas que les flibustiers se montrassent inférieurs à l'éloge qu'il avait fait d'eux en prétendant que là où pénétrait le soleil ils pouvaient passer.

— Montbars, dit-il en attirant son ancien matelot à l'écart, je crains d'avoir agi avec une précipitation blâmable en soutenant qu'une nuit suffirait aux Frères-la-Côte pour frayer un passage à l'armée à travers cette forêt. Rends-moi un grand service, mets-toi à leur tête et dirige leurs travaux.

— En effet, Ducasse, répondit Montbars, je doute qu'une pareille tâche puisse être accomplie dans un si court espace de temps. Pourtant, il ne faut pas que le baron de Pointis ait raison sur toi... Parbleu, voici Barbe-Grise!... C'est le ciel qui nous l'envoie!... Lui seul est capable de nous tirer d'embarras!... Barbe-Grise, continua

Montbars en s'adressant au père de Fleur-des-Bois, reviens-tu de la forêt?

— Oui, j'en reviens à l'instant.

— Quelle est ton opinion sur les travaux que l'on exécute?

— C'est toujours avec peine, répondit le boucanier, que je vois abattre par les hommes des arbres qui ont mis parfois un demi-siècle à pousser!... Cette manie de détruire sans motif le travail de Dieu me paraît un véritable sacrilége!... A quoi cela t'avance-t-il, Ducasse, d'avoir changé nos frères en bûcherons!...

— Il faut à tout prix que l'armée, pour tourner la batterie principale du fort de Boca-Chica, traverse la forêt.

— Eh bien, les flibustiers sont-ils donc moins intelligents que les sangliers, qu'ils aient besoin de se frayer un chemin pour passer là où les animaux vaguent en liberté? Ordonne à tes bûcherons de mettre de côté la hache, et je me charge, moi, de conduire nos frères là où tu veux les envoyer.

— Es-tu bien sûr, Barbe-Grise, dit vivement Ducasse, de faire cela?

— Parbleu, puisque je le dis!...

— Mais, reprit le gouverneur, de quelle façon comptes-tu opérer?

— D'une façon fort simple : j'ai découvert tout à l'heure un sentier; je suivrai ce sentier.

— Un sentier dans cette forêt vierge! répéta Ducasse n'osant croire à un si heureux hasard.

— Certes. Dame! après tout, il n'est pas large ce sentier; un seul homme peut y passer de front. Tu conçois que les sangliers ne s'amusent pas à construire des grandes routes!

— Mais si les Espagnols, qui doivent connaître également l'existence de ce passage, l'ont déjà garni de troupes?...

— On passera sur le corps des Espagnols.

— S'ils ont semé la forêt d'embuscades?

— Tant pis pour les embuscades! on les taillera en pièces!

C'était toujours de sa voix traînante et monotone que le boucanier avait fait ces énergiques réponses, qui charmèrent Ducasse.

— Barbe-Grise, reprit-il, je me fie à ton expérience. Suis Montbars, il va te présenter aux Frères-la-Côte comme chef de l'expédition.

Le vieux chasseur, parfaitement indifférent à cet honneur, s'éloigna sans mot dire. Ducasse, délivré d'une grande inquiétude, se dirigea vers la plage, où les troupes régulières bivaquaient.

— Ah! c'est vous, mon jeune ami, dit-il en apercevant de Morvan qui se promenait solitaire

en avant des premières lignes, quel air triste et pensif ! Vous est-il donc arrivé un malheur ?

— Nullement, M. le gouverneur, répondit le chevalier en se découvrant, je réfléchis.

— Et vos réflexions ne sont pas gaies, à ce que je vois. Quelque amour contrarié, sans doute. Cela est de votre âge.

— Vous vous trompez sur le motif de ce que vous appelez ma tristesse, M. le gouverneur.

— Et quel est ce motif, chevalier de Morvan ?

— Je vous demanderai, M. le gouverneur, la permission de ne pas répondre à cette question : le respect que je vous dois m'impose le silence.

— Ah bah! il s'agit donc de moi, dit Ducasse; en ce cas, chevalier, comme vous me devez plus encore d'obéissance que de respect, je vous prie de vous expliquer.

— Si vous l'exigez, M. le gouverneur...

— Je vous le répéte, je vous en prie ! Avec des hommes comme vous, chevalier, on n'exige pas !

De Morvan s'inclina, et d'une voix ferme :

— M. le gouverneur, dit-il, mon cœur saigne, lorsque je songe qu'appartenant à la noblesse, et digne de verser mon sang pour le service du

roi, je me trouve enrôlé dans une troupe de... dans une troupe irrégulière! La vue des uniformes royaux rend plus sensible encore pour moi la fausseté de ma position!... Je me prends à désirer le sort du dernier des officiers de l'escadre... Croyez, au reste, M. le gouverneur, que j'apprécie vivement l'honneur de servir sous vos ordres!... Si votre présence à la tête des flibustiers ne me relevait pas un peu de mon humiliation, je resterais, l'épée dans le fourreau, spectateur impassible de la lutte engagée, et je n'y prendrais part — la raison de ceci est mon secret — qu'une fois devant les portes de Carthagène... Il me reste, M. le gouverneur, à m'excuser auprès de vous de la hardiesse et de la franchise de mon langage. Vous m'avez ordonné de parler, j'ai dû obéir.

Ducasse avait écouté le chevalier avec un intérêt marqué.

— M. de Morvan, lui répondit-il d'un air paternel, je vous remercie de votre confiance; je comprends parfaitement les sentiments que vous éprouvez ; ils sont de votre âge et de votre classe. Laissez-moi toutefois vous faire observer que vous êtes injuste envers la flibuste. Les Frères-la-Côte ne méritent pas d'être jugés avec une telle sévérité : leur passé

présente une des plus glorieuses pages du règne de Louis XIV! Cette île de Saint-Domingue, qu'ils ont su conquérir et garder, deviendra peut-être un jour une source de prospérité et de gloire pour la France!... Je reconnais, cependant, que la flibuste n'est plus aujourd'hui ce qu'elle a été jadis; qu'elle a dégénéré!... Ses nombreux triomphes, en lui donnant la richesse, ont remplacé en elle la haine de l'Espagnol par la soif de l'or!... Jadis elle ne combattait que pour la gloire : aujourd'hui, elle court aux armes en vue du butin!... Vous voyez que ma franchise égale la vôtre!... N'importe! telle qu'elle est encore, la flibuste possède des cœurs généreux, des esprits hardis, de vastes intelligences!... Votre ami Montbars en est une preuve. C'est un homme réellement supérieur, et qui, placé sur un grand théâtre, remplirait le monde de son nom! Pour en revenir à ce qui vous concerne, chevalier, je ne vois qu'un moyen de régulariser, jusqu'à un certain point, votre position : voulez-vous me faire l'honneur de vous attacher à ma personne en qualité d'aide de camp?

A cette proposition, à laquelle il ne s'attendait certes pas, de Morvan rougit de plaisir, et d'une voix émue :

— Je vous remercie, et j'accepte de tout cœur, M. le gouverneur, répondit-il ; je ferai de mon mieux pour que vous n'ayez pas à vous repentir de votre choix !

— Voilà donc qui est chose convenue, dit Ducasse ; à présent, retournons au camp. J'ai idée que l'amiral désire ma présence. Il a sur moi une revanche à prendre, et c'est un homme qui paye ces sortes de dettes avec une rigoureuse exactitude !

Ducasse ne se trompait pas ; à peine le baron de Pointis l'eut-il aperçu qu'il s'avança vivement à sa rencontre.

— M. le gouverneur, lui dit-il, si je ne résiste jamais à l'opinion générale lorsqu'elle me donne tort, je ne m'en sens pas moins, malgré cela, d'une extrême opiniâtreté dans mes idées ! Le conseil a reconnu qu'il était préférable de faire tourner le fort de Boca-Chica à l'attaquer de front, et je me suis rendu à ses vœux : l'événement se chargera du soin de décider qui, du conseil ou de moi, était dans le vrai. Toutefois, comme il pourrait fort bien se faire que ce fût moi, et qu'alors il faudra revenir à mon plan primitif, je pense qu'une reconnaissance de la plage serait chose utile ! De cette façon, si l'attaque en ce moment abandonnée est re-

prise, connaissant les lieux, nous n'aurons pas à en différer l'accomplissement. Vous plairait-il de m'accompagner dans ma petite excursion ?

— Comment donc ! mais avec le plus vif plaisir.

— Voici M. de Lévy qui sera des nôtres.

— Je vous demanderai la permission d'emmener mon aide de camp, M. le chevalier de Morvan, que j'ai l'honneur de vous présenter, répondit Ducasse. Il est doué d'une vue de lynx et pourra nous être d'une grande utilité.

L'amiral se retourna vers de Morvan et, lui souriant de la façon la plus aimable :

— J'ai déjà eu le plaisir de me trouver avec monsieur, dit-il à Ducasse, j'apprécie fort son caractère et ses mérites : qu'il soit le bien venu ! Partons !

Quoique les pouvoirs du baron de Pointis et de Ducasse fussent égaux, et qu'aucun des deux amiraux n'eût la suprématie sur l'autre, le gouverneur de Saint-Domingue, faisant les honneurs du nouveau monde à son collègue d'Europe, lui céda le pas.

La lune, alors dans son plein, inondait de ses rayons l'atmosphère, et rendait téméraire cette reconnaissance qui, par une nuit obscure, aurait déjà présenté de graves dangers.

Le gouverneur, comprenant que l'intention du baron de Pointis était de pousser cette reconnaissance aussi loin que possible, afin d'essayer de prendre une revanche de son échec devant le conseil, riait dans sa barbe et se promettait intérieurement de ne pas lui donner cette satisfaction.

Après une demi-heure d'une marche silencieuse le long de la plage, Ducasse se rapprocha de l'amiral : le péril commençait. En effet, à peine une demi-minute s'était-elle écoulée, qu'un éclair, immédiatement suivi d'une détonation, brilla : presque au même instant un boulet passa en sifflant à quinze pas de la petite troupe.

— Il paraît que les Espagnols sont sur leurs gardes, dit froidement de Pointis.

— Bah ! qui sait? peut-être s'exercent-ils au tir, répondit Ducasse d'un air bonhomme.

A peine le gouverneur achevait-il de faire cette réponse, qu'un nouveau coup de canon retentit : cette fois, le sable labouré par le projectile rejaillit sur les quatre Français.

— En tout cas, ce sont de tristes tireurs, dit de Pointis toujours impassible.

— Dame! que voulez-vous, amiral, ils font de leur mieux ! Et puis, il faut aussi avouer que

nous sommes fort éloignés d'eux encore! Vous plairait-il de presser le pas?...

— J'allais vous le proposer.

Cinq minutes après, la distance qui séparait les trois officiers généraux et de Morvan de Boca-Chica s'était tellement raccourcie, que les mousquets se joignirent au canon.

La position n'était plus tenable : persévérer eût été accomplir un suicide.

— M. le gouverneur, dit de Pointis qui, c'est une justice à lui rendre, avait conservé, ainsi que M. de Lévy, un calme et un sang-froid parfaits, ne vous semble-t-il pas que nous sommes assez édifiés sur la position de l'ennemi?

— Hélas! amiral, je dois vous avouer que je suis doué d'une vue détestable, répondit Ducasse, je ne distingue pas même encore le fort. Permettez que je continue...

L'ancien flibustier, qui s'était arrêté un moment, se mit de nouveau en marche.

L'amiral le suivit encore pendant une centaine de pas. Sans un rocher qui se trouvait par bonheur entre eux et la mitraille, pas un des quatre audacieux n'eût échappé aux dernières décharges que firent les Espagnols.

— Ah! parbleu! s'écria Ducasse d'un ton

joyeux, il paraît que nous approchons ! Il me semble apercevoir un pan de rempart ! Ma foi, non, c'est un rocher ! Nous faisons fausse route. Appuyons à droite, baron, toujours à droite, du côté de la mer, sans cela nous aurons continuellement la vue arrêtée par ce bloc de pierres.

L'amiral de Pointis saisit Ducasse par le bras :

— Jusqu'où comptez-vous donc aller ? lui demanda-t-il.

— Mais, baron, jusqu'aux fossés. Cette détestable vue dont je vous parlais tout à l'heure m'a rendu un véritable saint Thomas. Pour croire aux choses, il faut que je les touche. Autrement, j'ai toujours peur de me tromper.

— Sortir de derrière les rochers qui nous abritent c'est courir à une mort certaine, gouverneur, dit de Pointis ; or, l'armée a trop besoin et de vous et de moi, pour que nous ayons le droit de disposer ainsi de notre vie ! Le devoir d'un général, ne l'oubliez pas, est de se tenir autant que possible hors de danger !

— Dame ! baron, du moment où je vous ai vu, vous chef d'escadre et amiral, vous aventurer comme un simple éclaireur, et sans entourer votre reconnaissance de la moindre précaution,

j'ai pensé que vous aviez une méthode toute particulière de faire la guerre, et je vous ai suivi, confiant dans vos lumières, sans vous demander aucune explication!... Moi, je suis d'avis, à présent que nous avons tant fait que de sortir de nos rôles et de nous mettre en route, de continuer à avancer. Qui sait si les Espagnols, affolés de peur, comme vous le prétendiez tantôt, ne nous laisseront pas prendre Boca-Chica d'assaut! Ce serait vraiment là un joli fait d'armes, qui me rappellerait le temps où j'étais flibustier moi-même. Croyez-moi, amiral, allons toujours.

Le baron de Pointis, qui comprit parfaitement la raillerie de Ducasse, fut sur le point d'accepter le défi; toutefois, le devoir l'emporta sur son ressentiment, et il rebroussa chemin.

Le retour de la petite troupe s'opéra avec un bonheur inouï : de Morvan seul, qui marchait derrière Ducasse, pour le garantir autant que possible, reçut une balle dans son chapeau.

Ce ne fut qu'une fois hors de la portée des canons espagnols que le gouverneur, laissant agrandir la distance qui le séparait de l'amiral, resta seul avec de Morvan.

— Chevalier, lui dit-il en se frottant joyeusement les mains, le baron en est toujours, n'est-

ce pas? à prendre sa revanche. Nous ferons tout notre possible pour ne pas lui en fournir l'occasion.

Quant au baron de Pointis, quoique son visage rude et austère ne décelât aucun signe de mauvaise humeur ou de mécontentement, la rage était dans son cœur.

— Ah! M. Ducasse, pensait-il, vous êtes persuadé, sans doute, d'avoir remporté un grand avantage sur moi! Si vous saviez quelles sont mes instructions et ce que l'avenir vous garde, vous ne seriez pas si triomphant. Quant à cette flibusterie qui ose mettre ses officiers en parallèle avec ceux de la marine royale, mieux encore, qui n'a pas craint de m'insulter, son heure est venue! Le coup qui atteindra Ducasse la frappera de mort!

Le reste de la nuit se passa sans amener aucun incident digne de remarque.

Les troupes, dans la prévision d'une attaque, s'étaient retranchées derrière des fortifications improvisées; aucune tentative de la part de l'ennemi ne troubla leur repos.

Au point du jour, un message envoyé par Barbe-Grise annonça le passage des flibustiers à travers la forêt vierge et leur heureuse arrivée devant le fort de Boca-Chica.

L'armée se mit aussitôt en marche : à midi les quatre mille hommes débarqués se trouvaient à portée du canon du fort.

Chacun s'occupait activement des préparatifs du siége, lorsque l'on entendit retentir des coups de mousquet tirés en avant des premières lignes. Peu après un détachement envoyé en éclaireur ramenait deux prisonniers, un moine et un Indien, qu'il avait pris au moment où ils essayaient de passer à travers les bois pour se rendre à Carthagène demander des secours.

— Qui sait, dit le baron de Pointis, revenant toujours à sa première idée, si les Espagnols ne consentiront pas à se rendre ! Il faut leur envoyer ce moine en parlementaire.

— Cela ne nous engage à rien, ajouta Ducasse, envoyons donc le moine. Je vous avertis seulement, amiral, que les Espagnols sont extrêmement orgueilleux et qu'ils ne mettront bas les armes qu'après s'être bien battus, ou avoir trouvé un prétexte qui leur permette de capituler sans trop de déshonneur.

Le moine, précédé d'un tambour et d'un trompette, se mit aussitôt en route : il était tout bonnement chargé de dire au gouverneur de Boca-Chica que s'il refusait de se rendre, les

Français passeraient sa garnison au fil de l'épée et ne feraient de quartier à personne.

Le moine revint une demi-heure après son départ ; il était accompagné d'un tambour espagnol envoyé par le gouverneur.

— La réponse de mon maître, dit le tambour, conduit en présence des deux amiraux français et en prenant une pose digne du Cid, est qu'il ne comprend rien à votre outrecuidante injonction ! Il vous prie de l'attaquer avec toute la valeur et toute l'impétuosité dont vous êtes capables, et il se fait fort de vous donner une leçon profitable ! Que Dieu vous garde, nosseigneurs !

— Messieurs, s'écria de Pointis, en s'adressant aux officiers présents, dans une heure d'ici nous donnerons l'assaut.

X

L'attaque immédiate du fort de Boca-Chica résolue, une activité pour ainsi dire fébrile régna dans le camp des assiégeants.

Habitués aux défrichements, les nègres placés sous les ordres de Paty abattirent en moins d'une heure les arbres qui couvraient le fort, aplanirent le terrain et le rendirent propre à recevoir une batterie qui, par les soins de M. le vice-amiral comte de Coëtlogon, fut élevée en un instant.

Le feu commença sans plus tarder.

Les boucaniers, disséminés autour du fort,

soutenaient les artilleurs français par une mousqueterie admirablement dirigée, et qui gênait extrêmement les Espagnols. Tout ennemi qui se laissait entrevoir tombait mort.

Ducasse, accompagné de de Morvan, parcourait les rangs des flibustiers, mais ne prenait point part au combat. L'amiral de Pointis n'ayant engagé que les troupes royales, il ne voulait pas avoir l'air de lui disputer sa gloire ; il le laissait agir à sa guise.

La batterie élevée par M. le comte de Coëtlogon, quoique son tir fût admirablement bien soutenu, ne produisait pas grand effet ; les boulets qu'elle lançait rebondissaient sans laisser de trace sur les murailles de Boca-Chica à l'épreuve de la bombe.

— Pour peu que ce siége continue ainsi, dit Ducasse en s'adressant d'un air satisfait à de Morvan, il deviendra le véritable pendant de celui de Troie. Je ne conçois pas que M. de Pointis, qui est un véritable homme de guerre, puisse opérer ainsi !... Je ne m'explique sa tactique que par la peur qu'il éprouve de nous voir jouer un rôle important, qui diminuerait l'éclat de son triomphe !... Il a bien tort !... Que le diable m'emporte si je me mêle de tout ceci, sans que l'on m'en prie !... Le concours de mes fli-

bustiers vaut bien l'honneur d'une démarche !... Quand on reconnaîtra que l'on a besoin de nous, nous marcherons ! pas avant... Seulement , comme ce moment ne peut manquer d'arriver, prenons toujours nos mesures, et préparons-nous !

Le feu ouvert contre le fort durait depuis deux heures avec un véritable insuccès ; mal défendus par des fortifications en terre improvisées à la hâte, les artilleurs français avaient éprouvé des pertes énormes pour un si court espace de temps ; de la batterie inondée de sang, on avait déjà retiré vingt cadavres !

L'amiral de Pointis, frémissant d'impatience et de colère, s'avouait intérieurement sa condamnable précipitation, et cherchait un moyen de la réparer.

Quant à M. de Coëtlogon, il affectait, avec le tact parfait d'un gentilhomme, pour ne point faire sentir à l'amiral la grandeur de la faute qu'il avait commise, de croire à l'efficacité de la batterie. Seulement, chaque fois qu'un artilleur, mortellement atteint, tombait à ses pieds, le comte fronçait le sourcil, et sous prétexte de donner un ordre, se découvrait de façon à s'exposer en plein aux coups des Espagnols.

Comprenant que cette situation en se prolon-

geant était de nature à compromettre le but de l'expédition, l'amiral se décida enfin à agir.

Ordre fut donné aux bataillons des grenadiers commandés par M. de la Cherau, de se préparer à monter à l'assaut.

L'accomplissement de cet ordre présentait malheureusement une légère difficulté : pour monter à l'assaut, il faut une brèche ; or, les murailles de Boca-Chica n'avaient pas même perdu une pierre. A défaut de la brèche praticable, qui leur manquait, les grenadiers se munirent d'échelles et d'une espèce de pont-volant : le pont-volant devait être jeté sur les fossés.

— Quelle sotte chose que l'amour-propre, murmura Ducasse en voyant les compagnies de grenadiers s'avancer au pas de charge vers le fort : voilà de braves gens que dePointis envoie de sang-froid à la mort, lorsqu'il lui serait si facile de les épargner s'il voulait avoir recours à mes flibustiers ! Laissons-le faire. Ce qu'il y a de malheureux, c'est que ces pauvres diables payeront pour leur chef et supporteront le poids de sa faute. Au fait, cela se passe toujours ainsi. Il ne m'est pas donné de changer les coutumes de la guerre.

Un instant de Pointis put croire que sa témérité désespérée allait réussir. Au moment où les

grenadiers sortirent de derrière les retranchements, le feu des Espagnols cessa.

Hélas! l'illusion de l'amiral fut de courte durée : à peine cent pas séparaient-ils la colonne d'attaque des remparts de Boca-Chica, qu'une épouvantable décharge de boulets et de mitraille l'arrêta au milieu de son élan : trente hommes restèrent morts sur la place ; plus de soixante furent blessés.

— Serrez les rangs et en avant! cria M. de la Cherau qui les commandait.

Les grenadiers reformèrent la colonne, et obéissant à la voix de leur chef, ils se remirent en marche. Ils n'ignoraient cependant pas qu'on les envoyait à une véritable boucherie.

— Voilà de braves gens ! dit Ducasse presque attendri. Bah ! s'ils ne se savaient pas sous les yeux des flibustiers, ils seraient déjà en pleine débandade !...

A peine le gouverneur achevait-il de prononcer ces mots, qu'une nouvelle trombe de fer et de plomb, sortie du fort, atteignit en plein la colonne. Cette fois, cent cadavres jonchèrent la terre.

— Serrez les rangs et en avant !... commanda de nouveau M. de la Cherau.

Vains efforts ! les grenadiers, en proie à une

terreur trop justifiée, tournèrent les talons et s'éloignèrent au plus vite.

L'amiral de Pointis, dominé par une émotion qu'il s'efforçait en vain de cacher, se mordait les lèvres jusqu'au sang et paraissait indécis sur la conduite qu'il devait tenir ; enfin, prenant son parti, il s'élança vers Ducasse qui s'était insensiblement rapproché de lui, et lui saisissant la main avec force :

— M. le gouverneur, lui dit-il, avant d'être un courtisan, je suis un soldat! La pensée d'attirer spécialement sur moi l'attention de Sa Majesté m'a d'abord ébloui et conduit à commettre une grave imprudence! A présent qu'il s'agit de l'honneur de la France, le soldat se réveille et prend la place du courtisan!... Que toute la gloire soit pour vous, peu m'importe! Ce que je veux, c'est réparer à tout prix l'humiliant et douloureux échec que nous avons subi, relever le moral abattu de l'armée, ne pas laisser aux Espagnols le droit de se vanter d'avoir fait fuir des grenadiers français!... Faites agir vos flibustiers!

La franchise et la noblesse de cet aveu touchèrent Ducasse.

— Amiral, dit-il, votre conviction que les Espagnols, surpris et terrifiés par notre présence, ne se défendraient pas, explique parfai-

tement et motive jusqu'à un certain point votre précipitation. Vous reconnaissez maintenant que les flibustiers peuvent être utilement employés ; je vais faire de mon mieux pour vous confirmer dans la bonne opinion que vous daignez avoir d'eux.

— Quelles mesures comptez-vous prendre ? Quel est votre plan, M. le gouverneur ? Ne serait-il pas convenable que nous nous entendissions à ce sujet ?

— Amiral, répondit froidement Ducasse, je me suis tenu à l'écart pendant que vous agissiez à votre guise, je vous demanderai à mon tour de me laisser toute ma liberté. Les guerres d'Europe et celles des Indes ne se ressemblent pas. Là-bas tout est mathématiquement réglé à l'avance ; ici, l'imprévu joue le plus grand rôle ! Une fois devant Carthagène, et lorsqu'il s'agira d'assiéger cette place d'après toutes les règles de l'art, j'écouterai avec la plus extrême attention les conseils de votre expérience ; en ce moment, il n'est question, il me semble, que d'un simple coup de main ; l'imprévu doit donc l'emporter sur la tactique !...

— M. le gouverneur, dit le baron de Pointis en essayant de dissimuler le dépit que lui causait cette réponse, un bon procédé, entre gens

de guerre, ne constitue pas un acte de faiblesse ou de dépendance ! Je n'ai nullement l'intention de discuter vos desseins ; ma curiosité se comprend aisément : il est bien naturel que je désire m'associer, au moins par la pensée, à ce que vous allez entreprendre !

— Votre demande ainsi motivée, amiral, dit Ducasse, est toute différente de celle que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser d'abord, j'y répondrai avec franchise. Mon plan est des plus simples, je vais aller trouver les flibustiers et leur dire : « Mes amis, nous avons besoin de nous emparer du fort de Boca-Chica pour marcher sur Carthagène, et nous avons compté sur vous... Il est quatre heures, à six il faut que vous soyez maîtres de la place... Quand vous serez prêts à marcher, avertissez-moi, afin que j'aie l'honneur de prendre place dans vos rangs. » Vous voyez, amiral, que mon projet est des moins compliqués !

— Quoi, vous renoncez à diriger vos flibustiers ?

— Certes. N'ont-ils donc pas déjà pris cent villes espagnoles sans moi ? Allez, amiral, je vous assure que du fort de Boca-Chica ils ne feront qu'une bouchée. Dix minutes de délibération entre eux leur suffiront pour trouver le joint

de l'entreprise et s'arrêter à un parti. Ces garçons-là sont doués d'un esprit éminemment ingénieux. Je vous garantis à l'avance du succès.

— Ainsi, selon vous, M. le gouverneur, dans deux heures d'ici le fort de Boca-Chica sera en notre puissance ?

Ducasse regarda sa montre.

— Il est quatre heures et demie, dit-il, à sept heures moins un quart, au plus tard, vous verrez le drapeau blanc flotter sur la citadelle.

Ducasse salua le baron de Pointis et se dirigea en toute hâte vers le corps des flibustiers ; à peine avait-il fait cent pas qu'il rencontra Montbars.

— Matelot, lui dit-il, remercie-moi, j'achève de rompre une lance avec l'amiral en l'honneur de la flibusterie.

Le gouverneur raconta alors brièvement à Montbars la conversation qu'il venait d'avoir et l'engagement qu'il avait pris.

— Je compte sur toi, dit-il en terminant, il faut que tu règles les dispositions de l'attaque et que tu prennes le commandement des Frères-la-Côte! Je marcherai avec vous en qualité de simple volontaire !... C'est une réminiscence de jeunesse dont je veux me donner le plaisir !... une partie fine dont je me fais une véritable

fête!... Arrange cela d'une façon brillante et tâche de me garder une place à tes côtés !

— Rien n'est facile comme de s'emparer de Boca-Chica, répondit simplement Montbars ; mes mesures sont déjà arrêtées. Quant à marcher à l'attaque du fort, je refuse.

— Ah! tu refuses, vieux gourmand, dit Ducasse qui, croyant voir une plaisanterie dans les paroles du flibustier, se mit à sourire; tu trouves que c'est là un trop piètre morceau pour ton insatiable appétit !...

— Du tout, dit tranquillement Montbars; si je refuse de prendre part à cette attaque, c'est tout bonnement parce que je ne veux pas m'exposer au danger d'être tué.

Montbars mit dans cette réponse un tel accent de sincérité, que Ducasse comprit que son ancien matelot ne plaisantait pas. Son étonnement fut extrême.

— Est-il bien possible, mon ami, reprit-il après un léger silence, que toi, Montbars, tu aies peur de monter à l'assaut d'une bicoque !... J'en suis à me demander si mes sens ne m'abusent pas, si j'ai bien toute la plénitude de ma raison!...

— Ami, répondit doucement Montbars, tes sens ne t'abusent pas, seulement, tu m'as mal compris! Je n'ai jamais prétendu que j'avais

peur!... Comment aurais-je avancé une pareille extravagance! J'ai dit, ce qui est bien différent, que je ne voulais pas m'exposer à être tué! Mon Dieu, matelot, tu as beau ouvrir de grands yeux, c'est comme cela...

— Explique-toi, Montbars!

— Ducasse, reprit le chef de la flibuste d'un ton grave et solennel, tu connais mon passé; tu sais quelle lourde dette de vengeance m'a léguée la mort de mon frère!... Eh bien! l'homme qui a si odieusement, si cruellement fait assassiner le comte de Morvan, se trouve en ce moment dans Carthagène... A la veille de saisir une proie, de venger mon frère, ai-je le droit de jouer ma vie? Non, certes! je ne m'appartiens plus!... Voilà pourquoi je refuse de partager tes dangers!...

— Pauvre matelot, dit Ducasse, comme ce sacrifice doit te coûter! Oui, mille fois oui, tu as raison!... T'exposer volontairement, ce serait un crime! Alors laisse-moi prendre ta place! De volontaire je deviens chef!

Les flibustiers, en apprenant que l'amiral de Pointis était obligé de s'adresser à eux et que Ducasse devait marcher à leur tête, laissèrent éclater une joie immodérée et bruyante. Avoir une armée royale pour témoin de leur courage

et réussir, là où cette armée venait d'échouer, c'était plus qu'il n'en fallait pour exalter jusqu'aux dernières limites de l'héroïsme ces hommes si passionnés pour le danger.

Leurs dispositions furent promptement prises. Ils résolurent, au lieu de se former en colonnes serrées, de se diviser par groupes de cinq et dix hommes et de monter à l'assaut par vingt côtés à la fois. En supposant que les Espagnols parvinssent à renverser dix-neuf échelles, ce qui n'était guère probable, ne suffisait-il pas que dix flibustiers missent les pieds sur les remparts pour que Boca-Chica restât en leur pouvoir? Cela ne faisait pas pour eux l'ombre d'un doute.

Au signal donné par Ducasse, les Frères-la-Côte, munis de leurs échelles et de larges planches qui devaient leur servir de ponts-volants, s'élancèrent vers le fort.

Cette fois les Espagnols n'attendirent plus, pour commencer le feu, qu'une faible distance se trouvât entre eux et l'ennemi. La vue seule des flibustiers les avait plus effrayés que l'attaque des grenadiers!...

Ils mirent tous leurs canons en jeu. Vaine résistance! inutile désespoir! Les flibustiers, riant et chantant, avançaient comme s'il se fût agi pour eux, ce qui était un peu vrai, d'une

partie de plaisir. La mitraille abattait-elle un des leurs, il était aussitôt remplacé. C'était parmi eux une gaieté, des plaisanteries, des quolibets, à faire croire qu'ils étaient invulnérables !

Tout à coup cependant un cri de rage et de désespoir retentit ; Ducasse, atteint par un morceau de mitraille, venait de tomber.

— Amis, s'écria de Morvan, vengeance !

A la vue du gouverneur ensanglanté et au cri poussé par le chevalier, une rage furieuse s'empara des flibustiers ; alors ce fut une course effrénée et effrayante, en moins d'une minute ils arrivèrent au pied des remparts.

Vingt planches jetées à la hâte sur les fossés servirent à soutenir les échelles ; les flibustiers, se renversant sans pitié entre eux — chacun voulait passer le premier, — s'élancèrent à l'assaut.

Bientôt une immense acclamation de joie poussée par l'armée royale s'éleva jusqu'au ciel ! On venait d'apercevoir un drapeau blanc fleurdelisé se déployer dans l'air.

Au pied de la hampe de ce drapeau se détachait, sur le fond bleu du ciel, la silhouette fière et hardiment campée de l'homme qui le premier avait arboré sur les remparts ennemis le signe de la victoire. Cet homme était de Morvan !

XI

La prise de Boca-Chica ouvrait aux escadres combinées l'entrée de la baie et par conséquent de la rade de Carthagène. Les vaisseaux, garnis d'un équipage suffisant pour assurer le service de leurs batteries, attaquèrent, sous la conduite de Laurent, le fort de Sainte-Croix, et après s'en être emparés, vinrent s'embosser devant la ville.

Les troupes de débarquement mises à terre à une lieue de Carthagène, du côté sud-est, avaient une rude mission à remplir. Avant de pouvoir commencer le siége de la ville, elles devaient

passer à travers des chemins affreux et prendre d'assaut deux forts, ceux de Notre-Dame-de-la-Poupe, vaste couvent admirablement fortifié, et de Saint-Lazare.

De nombreux détachements d'Indiens que les Espagnols avaient appelés à leur secours et qui, embusqués dans les bois, harcelaient sans cesse l'armée française, rendaient l'accomplissement de cette tâche encore plus difficile.

Toutefois l'émulation qui existait entre les troupes royales et les flibustiers s'était tellement développée, que rien ne put arrêter l'armée dans son élan : chaque jour était signalé par un nouveau combat, et chaque combat par un éclatant fait d'armes.

L'amiral de Pointis, renonçant à se passer du concours de ses intrépides alliés, dirigeait, de concert avec Ducasse, grièvement blessé à la jambe, les opérations des troupes. Le baron, rendu à lui-même, déployait réellement de remarquables talents militaires unis à un admirable sang-froid et à une activité sans bornes; aussi inspirait-il à l'armée une confiance aveugle.

Ce fut après la prise du fort Saint-Lazare, le 21 avril, que l'on mit le siége devant Carthagène, ou, pour parler plus exactement, devant

Gezemanie. Carthagène était, en effet, divisée en deux villes : la haute et la basse. Un fossé profond, où dégorgeait la mer, les séparait, et un pont-levis, jeté sur les deux bords, leur servait de moyen de communication.

L'amiral de Pointis, en s'avançant avec témérité, selon son habitude, pour reconnaître la position de l'ennemi, reçut un coup de mousquet qui lui découvrit la poitrine d'une épaule à l'autre. Cet événement jeta la consternation dans l'armée, mais ne diminua en rien son ardeur. M. de Levis prit aussitôt le commandement en chef.

Du 21 au 29, les assiégeants entretinrent une vigoureuse canonnade, et le 30 au matin on vint annoncer à l'amiral que la brèche était praticable : deux hommes pouvaient y passer de front.

Le baron de Pointis se leva aussitôt et se fit habiller en grand uniforme.

A deux heures, on devait donner l'assaut. Le moment solennel arrivé, les troupes se mirent en mouvement : la première colonne d'attaque était conduite par Ducasse, qui, surmontant la douleur que lui causait sa blessure, marchait avec une légèreté de jeune homme; près de lui se trouvait de Morvan, qui, complimenté pu-

bliquement par l'amiral lors de la prise de Boca-Chica, où il s'était si valeureusement signalé, n'avait cessé depuis lors d'attirer sur lui l'attention par son heureuse intrépidité.

Après Ducasse venait le bataillon de la Chevau.

Lorsque les troupes sortirent de la tranchée, elles se trouvèrent exposées au feu d'un bastion nommé Sainte-Catherine, qui tira sur elles à mitraille, et leur fit éprouver des pertes énormes, mais n'amena aucune confusion dans leurs rangs.

Ce ne fut qu'à la troisième décharge, et lorsque le sol fut jonché de cadavres qu'une certaine hésitation se manifesta parmi les colonnes d'attaque.

Alors se passa un fait peut-être sans précédent dans les annales de la guerre ; tous les officiers, d'un commun et tacite accord, quittèrent leur poste de bataille, et formant un petit bataillon sacré, marchèrent droit sur le canon ennemi.

Le comte de Coëtlogon, qui tenait la tête de cette noble phalange, reçut, presque à l'instant de sa formation, un biscaïen dans l'épaule.

— Ce n'est rien, messieurs, dit-il en se relevant le sourire sur les lèvres.

Et il continua d'avancer d'un pas ferme. Il fallait enlever les troupes. Trois jours plus tard l'héroïque vice-amiral Coëtlogon mourait des suites de sa blessure.

L'exemple que lui donnaient ses chefs était plus que suffisant pour exciter jusqu'au paroxysme l'enthousiasme de l'armée : jamais élan n'égala en impétuosité celui des troupes s'élançant à l'assaut, jamais attaque ne fut si furieuse !

Les flibustiers, poussant de véritables rugissements de tigre, s'accrochaient avec leurs ongles aux moindres scories de pierres, — la brèche était trop étroite pour leur donner passage, — et se faisaient clouer par les longues lances dont les Espagnols étaient armés plutôt que de reculer d'un pouce pour éviter la mort.

Après un quart d'heure d'une mêlée sans nom, on vit flotter un petit drapeau blanc arboré par les Espagnols sur les remparts. L'ennemi demandait une courte trêve.

— Je vous accorde un quart d'heure pour vous rendre à discrétion, leur répondit l'amiral ; ce délai expiré, je serai pour vous implacable, sans pitié.

Quoique le feu eût cessé, pas un des flibustiers et des grenadiers ne quitta sa place. Tous

restèrent accrochés ou suspendus le long de la muraille.

A peine dix minutes s'étaient-elles écoulées qu'une épouvantable détonation fit trembler les airs. Les Espagnols, manquant à la foi jurée, à l'inviolabilité de la capitulation, venaient de foudroyer traîtreusement leurs trop confiants ennemis! Alors, un seul cri de vengeance, poussé spontanément par deux mille hommes, retentit.

Ce cri renfermait trop de haine et de fureur pour laisser douteuse l'issue du combat. Il était aussi un chant de victoire.

Encore quelques secondes et le drapeau de la France allait remplacer le perfide pavillon de trêve, resté toujours attaché sur le rempart.

La trahison avait été horrible : la vengeance fut implacable. Deux cents Espagnols s'étaient retranchés ou, pour mieux dire, réfugiés dans une église, tous furent égorgés : on ne fit pas grâce à un seul homme!

Le faubourg de Gezemanie, inondé de sang, présentait un vaste champ de carnage : les blessés, on n'en voyait point; on les avait tous achevés sans pitié!

Le 1er avril, MM. de Pointis et Ducasse sommèrent le gouverneur de la ville haute de Car-

thagène, le señor don Sanche Ximenès, de se rendre.

Le gouverneur répondit qu'il désirait avoir une conférence de vive voix avec le chef de l'expédition.

Ducasse, après s'en être entendu avec l'amiral de Pointis, partit, sous la sauvegarde d'un parlementaire, pour Carthagène. Montbars, déguisé en tambour, accompagnait son ancien matelot.

Vers la fin du jour, ils étaient de retour : le señor Ximenès avait repoussé toute proposition de paix.

Au reste, ce refus n'étonna personne; la ville ennemie, défendue par un large fossé garni de quatre-vingt-dix pièces de canon, et approvisionnée pour six mois de vivres, était en état de se défendre avec avantage.

— Mon cher Louis, dit Montbars au chevalier, demain nous entrerons à Carthagène! Demain l'heure de la vengeance sonnera pour nous!... J'ai revu aujourd'hui le meurtrier du comte de Morvan, mon frère! Cet homme, revêtu d'une autorité occulte supérieure au pouvoir de don Sanche Ximenès, est le véritable gouverneur de la ville!...

— Comment veux-tu, Montbars, dit de Mor-

van, que demain nous entrions à Carthagène? Cela est matériellement impossible!... Nous devrons nous estimer trop heureux, si nous prenons cette ville après un siége long et meurtrier!...

— Enfant, tu doutes de mes paroles. Une fois pour toutes, rappelle-toi donc que je n'avance jamais un fait sans être assuré de son accomplissement. Tu oublies que depuis deux ans je m'occupe de l'expédition qui a eu lieu aujourd'hui; que toutes mes mesures sont prises! Demain, je te le répète, l'heure de la vengeance sonnera pour nous!...

Montbars, sans entrer dans aucune autre explication avec de Morvan, s'en fut aussitôt trouver le baron de Pointis.

— Amiral, lui dit-il, il est inutile que vous songiez à vous emparer de Carthagène par les moyens ordinaires, par un siége régulier. Ordonnez à quelques-uns de nos vaisseaux de la canonner vivement pendant la journée de demain; elle se rendra à la fin du jour!

L'amiral, à ces étranges paroles, regarda Montbars avec une grande stupéfaction; connaissant l'immense portée d'esprit du célèbre flibustier, sa science profonde de la guerre, sa rare sagacité, il fut tenté de croire, en l'entendant

émettre une opinion aussi absurde, que son esprit était dérangé.

— Baron, reprit Montbars en souriant, votre air effaré me dit assez la triste opinion que vous avez en ce moment de ma personne. Que trouvez-vous donc de si étonnant à ce que je me sois occupé, de mon côté, du succès de notre entreprise? Il est vrai que j'ai donné peu d'attention aux mouvements des troupes, j'en conviens. Je savais qu'elles s'empareraient tôt ou tard de Gezemanie ; cela me suffisait. Après tout, que vous importe de faire canonner et bombarder demain Carthagène ? En supposant que cette mesure soit inutile, elle ne compromettra en rien le sort de l'armée.

— Il sera fait selon vos désirs, de Montbars, répondit le baron de Pointis. Que le diable m'emporte, si je comprends un mot à vos énigmes !

Le lendemain, le vaisseau amiral *le Sceptre, le Vermandois* et *la Galiote* ouvrirent le feu sur la ville.

A trois heures, on vit flotter deux drapeaux de parlementaire : le gouverneur de la ville assiégée demandait une nouvelle entrevue : seulement cette fois il désirait voir l'amiral français en personne.

— Envoyez à don Sanche Ximenès vos conditions, lui dit Montbars, et ne vous dérangez pas !

Le baron de Pointis, extrêmement étonné de voir la prédiction de Montbars recevoir sitôt un commencement d'exécution, s'empressa de suivre son conseil.

— Surtout, ajouta Montbars, faites prévenir d'une façon bien catégorique et bien formelle le señor don Ximenès que, s'il refuse le traité que vous êtes assez bon pour accorder à ses instances, vous agirez envers la garnison de la ville haute comme pour celle de Gezemanie : on la passera au fil de l'épée.

Le lendemain matin, 3 mai, le gouverneur don Sanche Ximenès acceptait et signait la capitulation suivante, rapportée ici textuellement :

1° Le gouverneur sortira, accompagné de la garnison, composée de troupes et de milices qui voudront suivre, tambour battant, mèche allumée, avec deux pièces de canon de campagne; le gouverneur emportera aussi tous les effets qui lui appartiennent ;

2° Il ne sera fait aucun tort aux églises ;

3° Les canons, tous les trésors et autres biens appartenant au roi catholique seront incessamment remis entre les mains de M. de Pointis

par ceux qui en sont chargés, avec leur livre de certification.

4° Il sera permis à chacun de se retirer où bon lui semblera, sans emporter aucune chose de leurs biens, excepté ce qu'il leur sera laissé de hardes et d'argent pour se conduire et d'esclaves pour les servir, chacun selon sa qualité.

5° Les marchands porteront à M. de Pointis leurs livres de comptes, et remettront en entier l'argent et les autres effets dont ils se trouveront chargés pour leurs correspondants.

6° Les habitants qui voudront demeurer sous l'obéissance du roi très-chrétien jouiront des priviléges, droits et immunités dont ils jouissaient sous celle du roi catholique. On leur laissera la paisible possession de leurs biens, à la réserve de l'or, de l'argent et des pierreries qu'ils seront tenus de déclarer fidèlement : auquel cas on leur en laissera la moitié, sinon ils en seront entièrement privés!

Ces articles acceptés de part et d'autre, Ducasse envoya un détachement de flibustiers occuper un des côtés du bastion de Sainte Catherine et un des côtés de la porte de la ville. Les grenadiers s'établirent sur les remparts et gardèrent les avenues.

— Eh bien! amiral, dit Montbars au baron de Pointis, qui ne pouvait revenir de la joie et de la surprise que lui causait la reddition si imprévue de la ville, me suis-je trompé? Je ne veux pas exciter plus longtemps votre curiosité. La prise de Carthagène me coûte deux cent mille livres, que j'ai répandues parmi d'anciens condamnés aux galères actuellement incorporés dans les troupes espagnoles. Ces braves gens, peu désireux de tomber entre nos mains, ont exécuté avec un empressement plein de zèle l'ordre que je leur avais donné de fomenter une sédition!...

Menacé par l'armée française au dehors et par les siens au dedans, le gouverneur Ximenès ne pouvait pas tenir. Il devait forcément se rendre.

Le 4 mai, au point du jour, le gouverneur espagnol sortit de la ville, à la tête de sept cents hommes.

De Montbars regarda défiler cette garnison avec une attention extrême; son regard examina l'un après l'autre les sept cents soldats dont elle se composait.

— Bien, murmura-t-il, mon ordre a été exécuté, l'assassin reste en mon pouvoir.

Immédiatement après le départ de la garni-

son, le baron de Pointis entra à la tête de l'armée française dans Carthagène.

Son premier acte fut de se rendre à la cathédrale où il fit chanter un *Te Deum* et prier pour la gloire de Sa Majesté Louis XIV.

La victoire remportée, le soldat, redevenu courtisan, songeait à exploiter son triomphe.

Pendant que les voûtes de la cathédrale retentissaient des chants religieux, Montbars, à la tête d'une dizaine de flibustiers et accompagné de de Morvan, frappait à la porte de l'une des plus belles maisons de la ville.

— Quel air sombre ! Où me mènes-tu donc ? lui demanda le chevalier.

— C'est dans cette maison que se trouve l'assassin de ton père, lui répondit Montbars.

A ces mots, de Morvan pâlit ; une expression d'implacable férocité se peignit sur son visage, et s'élançant sur la porte avec une furieuse énergie, il essaya de la renverser.

— Jetez cette porte bas, mes amis, dit Montbars en s'adressant à ses flibustiers; nous ne sommes pas des gens que l'on fasse attendre !...

Quoique l'amiral de Pointis eût, avant d'entrer dans la ville, publié un ordre du jour qui menaçait de la peine de mort tout soldat ou flibustier qui tenterait de pénétrer par la force

dans la demeure d'un des habitants de Carthagène, les Frères-la-Côte n'hésitèrent pas à obéir; ils savaient que, couverts par la responsabilité de Montbars, ils n'avaient rien à craindre! En moins d'une minute la porte fut arrachée de ses gonds.

— Arrête, Louis! dit Montbars, qui saisissant le jeune homme au moment où il s'élançait, le tint immobile sous sa main de fer. Laisse-moi passer le premier!

A peine le chef de la flibuste venait-il de franchir le seuil, qu'un Espagnol, un domestique à en juger par la livrée dont il était revêtu, s'élança à sa rencontre, un pistolet dans chaque main, et fit feu sur lui à bout portant.

Montbars arracha son pourpoint, et montrant une cuirasse qui couvrait sa poitrine :

— Je tenais tellement à ma chère vengeance, dit-il, que dans la peur de la perdre, je n'ai pas eu honte de me précautionner contre la mort.

Se précipitant alors sur le domestique espagnol, il le prit à la gorge, puis le renversant dans le corridor d'entrée et lui mettant le pied sur le corps :

— Cet homme, comte de Morvan, s'écria-t-il, est l'assassin de ton père!

Le jeune homme resta un moment frappé de stupeur, anéanti. Dans le prétendu domestique,

il venait de reconnaître le père de Nativa, le comte de Monterey !...

Le grand d'Espagne, tout étourdi de la brusque attaque de Montbars, n'avait point pris garde à ces paroles : il crut avoir tout bonnement affaire à des flibustiers ordinaires, et la première pensée qui se présenta à son esprit, lorsqu'il se releva, fut que ces ladrones n'en voulaient qu'à ses richesses.

Il se repentit alors de la sotte vivacité qui l'avait conduit à se compromettre, et il résolut de se débarrasser, au prix de n'importe quel sacrifice pécuniaire, de la présence de ses désagréables visiteurs.

Néanmoins la haine qu'il ressentait pour les Français était si vive, qu'il ne put prendre sur lui d'adresser courtoisement la parole à ceux dont son sort dépendait.

Ce fut d'un ton rogue et hautain qu'il entama la conversation :

— La capitulation signée d'hier aurait dû me préserver de vos violences et de vos insultes, dit-il; mais à quoi bon récriminer? Vous avez pour vous la force, et vous ignorez les premières notions de l'honneur! Allons droit au fait : vous voulez de l'or, n'est-ce pas? Soit. A quel taux fixez-vous ma rançon?

— Ce n'est pas ici que je dois te répondre, dit Montbars. Mes amis, liez solidement les membres de ce misérable, et suivez-moi ! ajouta-t-il en se retournant vers ses flibustiers.

Ceux-ci exécutèrent aussitôt l'ordre de leur chef avec un empressement et une dextérité qui prouvaient et combien cet ordre leur était agréable, et la grande habitude qu'ils avaient de ces sortes de choses.

Montbars, prenant la tête du lugubre cortége, traversa le long corridor qui se trouve à l'entrée des maisons espagnoles, et entra dans une cour vaste et spacieuse, à laquelle il aboutissait.

Le señor Sandoval, comte de Monterey, blême de rage, avait toutes les peines imaginables à contenir l'expression de sa colère ?

— Veux-tu dix mille piastres? dit-il enfin à de Montbars!

Le flibustier sourit, mais d'une façon si sinistre que l'Espagnol se sentit froid au cœur. Toutefois, soutenu par sa fierté, il fit bonne contenance.

— Va pour quinze mille piastres, reprit-il. J'ai hâte, je l'avoue, d'être délivré de votre présence.

— Que penses-tu, chevalier, de cette proposition? demanda Montbars d'un ton railleur à

de Morvan; trouves-tu que cette somme paye le sang de ton père?

Le jeune homme, depuis le commencement de cette scène, était en proie à une fureur concentrée réellement surhumaine : l'horrible et ignominieux supplice subi jadis par le comte, s'était représenté à son esprit dans ses moindres détails; il avait entendu le sifflement du fouet lacérant la victime, compté les coups, vu jaillir le sang, assisté à l'épouvantable agonie de son père. Une sueur froide perlait sur le front du malheureux jeune homme; son cœur battait avec une douloureuse violence; une seule pensée absorbait toutes ses facultés : trouver le moyen d'égaler le châtiment au crime.

La question de Montbars, en le rappelant à la réalité, fit faire explosion à sa fureur.

— Ce que je veux, s'écria-t-il en s'élançant vers le comte, c'est tout le sang de tes veines, c'est t'infliger toutes les souffrances que ton corps est capable de supporter!...

— Prenez garde, dit froidement Sandoval, vous allez perdre une magnifique occasion, manquer une excellente affaire! Quinze mille piastres pour quelques gouttes de sang, c'est bien cher, surtout lorsque comme vous on ne vit que pour l'or!...

De Morvan allait répondre, Montbars l'en empêcha :

Se plaçant droit, immobile devant le comte et fixant sur lui un regard ardent :

— Sandoval, lui dit-il, en nous prenant pour des ladrones, tu te trompes grossièrement! Nous sommes tes créanciers, et nous venons simplement te réclamer le montant d'une dette sacrée que tu nous dois!... Regarde-moi donc bien en face. Ne me reconnais-tu pas?

— Cette fois est la première de ma vie que je te vois.

— Et ce jeune homme, poursuivit Montbars, ne sais-tu pas qui il est?

— Pas davantage, répondit Sandoval.

— Puisque tu as la mémoire si ingrate, je dois évoquer les souvenirs du passé. Ce jeune homme, c'est le chevalier de Morvan, l'homme qui s'est jeté à la mer pour te sauver lorsque tu fis naufrage sur les côtes de Bretagne.

— Alors, interrompit le comte avec joie, car il sentait l'espoir lui revenir au cœur, je n'ai plus rien à craindre! Mais il me reste, en effet, une dette à payer : j'ai parlé de quinze mille piastres pour ma rançon, je change ce chiffre en celui de trente mille!... Un grand d'Espagne ne doit pas marchander avec la reconnaissance.

— Mon Dieu ! que tu fais donc fausse route ! reprit Montbars avec une expression d'écrasante ironie; tes offres d'argent s'adressent à des millionnaires, tes insultes à des gentilhommes d'une naissance au moins égale à la tienne ! Tu es mal inspiré, Sandoval !... Revenons à ce qui me concerne. Tu ne me connais pas, dis-tu; je suis donc bien changé ! Au fait, j'ai tant souffert ! Veux-tu savoir mon nom ?... On m'appelle Montbars !

— C'est toi qui es Montbars, le chef de la flibuste ! s'écria le comte en regardant avec avidité l'homme célèbre qu'il avait pendant si longtemps et en vain poursuivi de ses efforts et de sa haine. Ah ! tu es Montbars ? Alors ce n'est pas l'appât du gain qui t'a conduit vers moi !... Ta présence ici indique de secrets desseins.

— Mes desseins, tu les connaîtras tout à l'heure... je te les avouerai avec une entière franchise !... Qu'ai-je à craindre d'un galant homme tel que toi ?... Je continue : sais-tu, avant d'avoir gagné le nom que je porte aujourd'hui, ce que j'étais ?...

— Que m'importe ! abrégeons...

— Oh ! cela t'importe beaucoup au contraire !... Cette révélation ne peut manquer de flatter ton orgueil... Montbars le Grand, comme

on m'appelle, Montbars, l'effroi des Espagnols, le redoutable ennemi du roi catholique, qui n'hésiterait pas à payer ma tête du prix de plusieurs millions, Montbars était jadis l'esclave du comte de Monterey...

— Que dis-tu ? Tu as été, toi, mon esclave!

— Oui, monseigneur, il y a de cela vingt ans!

Le flibustier s'arrêta un instant, puis d'une voix sourde et à peine articulée :

— Cette date de vingt ans, reprit-il, ne te rappelle-t-elle aucun souvenir, misérable?

— Aucun, dit le comte, dont la pâleur devenait de plus en plus marquée.

Montbars fut obligé de faire une nouvelle pause. De Morvan, la main appuyée sur son cœur, se déchirait la poitrine avec les ongles : sa douleur était trop intense pour lui laisser le bénéfice et le soulagement des larmes.

— Il y a vingt ans, reprit Montbars, ton habitation fut le théâtre d'un drame horrible, dont le souvenir m'est encore aussi présent que s'il datait d'hier ! Ta femme, ange de beauté au cœur de démon, avait un amant... Tu sais ce que je veux dire?

— Tu en as menti! interrompit Sandoval, menti comme un lâche et un infâme que tu es!...

— Bâillonnez cet homme! dit Montbars en s'adressant à ses flibustiers qui, en un clin d'œil, exécutèrent cet ordre; je poursuis...

Surprise une nuit dans sa honte, ta femme, pour cacher sa faute, accusa hardiment un de tes esclaves de l'avoir attirée dans un guet-apens!... C'était odieux, n'est-ce pas! mais que veux-tu, il fallait bien que cette femme se défendît! qu'elle essayât de se sauver de l'infamie par le mensonge!... Toi, — et voilà, vraiment, ce que je n'ai jamais pu m'expliquer, — toi qui savais à quoi t'en tenir sur ces prétendues violences, qui connaissais parfaitement l'innocence du malheureux esclave si injustement dénoncé, tu affectas de croire à cette ignoble accusation... L'infortuné, saisi, terrassé, comparut devant toi. Cette scène est présente à mes yeux; il me semble que je la vois encore; elle se passait dans la cour de ton habitation, une cour exactement pareille à celle où nous nous trouvons en ce moment. Ta victime était surveillée et contenue par tes esclaves absolument comme tu l'es à présent par mes braves flibustiers. Toi, tu te tenais debout devant elle, le front menaçant, les sourcils froncés. Regarde mon front, vois les contractions de mes sourcils; je dois te rappeler ce que tu étais alors. Quand l'infortuné voulut

se défendre, aux premières paroles de justification qu'il prononça, tu le fis bâillonner! Il me semble, si je ne me trompe, qu'un bâillon comprime aussi à cette heure ta voix!... Oui, la scène qui se passe maintenant est parfaitement identique à celle qui eut lieu il y a vingt ans, et dont les détails ont fait une si vive impression sur ma mémoire. Je me trompe, un détail manque, c'est un frère qui pleure à sanglots et embrasse les genoux du bourreau, en lui demandant la grâce de la victime.

Montbars fit pour la troisième fois une légère pause; puis, après avoir surmonté son émotion, il reprit.

— Sandoval, dit-il, l'esclave que tu condamnas à mourir sous le fouet laissait un fils et un frère. Son fils, c'est le comte de Morvan ; son frère, c'est moi!... Tu dois à présent deviner quel sort t'attend! Louis, continua le flibustier, prononce ton arrêt! Au fils appartient le droit de disposer de l'assassin de son père!

De Morvan, quoiqu'il fût bien facile de deviner à sa contenance les passions furieuses qui grondaient en son cœur, hésita : tout à coup il se laissa tomber à genoux et se mit à prier à voix basse, avec ferveur.

Les flibustiers, émus par le récit de Montbars,

attendaient avec une sauvage impatience la décision qu'allait prendre le jeune homme; mais ils respectaient son recueillement. Enfin de Morvan se releva, et s'avança à pas lents vers le comte :

— Sandoval, lui dit-il d'une voix grave et solennelle, Dieu m'est témoin que si tu avais tué loyalement mon père, soit dans une mêlée, soit dans un combat singulier, aujourd'hui que le hasard te met en ma puissance, je te traiterais en gentilhomme, ta vie serait sacrée pour moi!... Monstre de férocité, que le sang versé retombe sur ta tête ! Tu es indigne de pitié. Te pardonner, ce serait se rendre complice de ton crime. C'est la main sur mon cœur, et du plus profond de ma conscience que je dis : « Assassin, tu vas mourir de la même mort que tu as infligée, il y a vingt ans, à l'infortuné et innocent comte de Morvan, mon père! »

A peine le jeune homme eut-il prononcé cet arrêt que les flibustiers, frémissants d'impatience, se mirent en devoir de l'exécuter. Les apprêts du supplice ne furent pas longs; ils enfoncèrent dans le sol, à distances égales, quatre baïonnettes, puis ils étendirent Sandoval par terre et attachèrent solidement ses membres aux tiges de fer.

— Amis, leur dit Montbars, ce monstre n'est pas digne de mourir de vos mains!... Allez chercher ses esclaves!...

Une minute plus tard, dix esclaves stupéfaits attendaient, armés de lanières, qu'on leur donnât le signal de commencer leur horrible et sanglante besogne.

— Frappez, dit Montbars, et surtout ne vous fatiguez pas!... Après avoir désiré une vengeance pendant vingt ans, on peut bien consacrer une heure à la punition du coupable!

Les lanières sifflèrent en s'agitant dans les airs, ainsi que des serpents furieux, et retombèrent sur le corps nu de Monterey qu'elles marquèrent de sillons sanglants.

— J'ai entendu les gémissements de mon frère! s'écria Montbars, il me faut aussi entendre l'agonie de son meurtrier.

S'élançant alors vers Sandoval, le flibustier détacha le bâillon qui lui étouffait la voix.

Il est de ces tableaux hideux qu'une plume ne doit jamais retracer.

Le supplice du comte de Monterey dura, sans interruption, sans trêve, pendant plus de deux heures, deux siècles!...

Une fois que le grand d'Espagne ne fut plus qu'un informe cadavre, de Montbars jeta loin

de lui la cuirasse dont il s'était revêtu, et entraînant de Morvan qui, pâle comme un mort, n'avait pas, durant tout le cours de l'horrible exécution, prononcé une seule parole :

— A présent que nous avons accompli notre devoir, mon cher Louis, lui dit-il, cherchons dans l'excitation de la lutte, dans les âpres joies de l'ambition, l'oubli d'un irréparable passé...

Le jeune homme, morne et toujours silencieux, traversait, en suivant machinalement son oncle, la grande place de Carthagène, lorsqu'une voix dont le timbre le fit tressaillir, frappa ses oreilles; en levant les yeux, il aperçut Fleur-des-Bois.

Le visage de la délicieuse enfant reflétait une grande tristesse.

— Mon chevalier Louis, lui dit-elle, viens avec moi... Je vais rejoindre mon père qui se meurt...

— Ton père se meurt? répéta de Morvan.

— Oui, mon chevalier ! il a été blessé à l'attaque de Gezemanie : on désespère de ses jours!...

Fleur-des-Bois, suivie de de Morvan et de Montbars, entra bientôt dans le palais de l'intendance, que l'amiral de Pointis avait fait mé-

tamorphoser en une ambulance, pour recevoir les blessés.

Barbe-Grise, couché sur un matelas jeté par terre, était à toute extrémité : néanmoins il avait conservé sa connaissance entière.

— Te voilà donc, Jeanne ! dit-il, j'ai compté avec impatience les minutes et les secondes que tu es restée absente !... Eh bien ! viendra-t-il ?

— Oui, mon père, dans une heure. Il me l'a promis.

— Mais dans une heure il sera trop tard, je ne serai plus, dit le boucanier. Retourne le trouver. Je veux qu'il vienne de suite...

— De qui parles-tu, mon pauvre Barbe-Grise ? demanda Montbars à son vieil ami.

— De l'amiral ! de M. de Pointis !... Il a, m'as-tu dit, des pleins pouvoirs du roi !... Je veux qu'avant ma mort il me reconnaisse pour un Kerjean !...

— Je me charge de ta commission, Barbe-Grise, répondit Montbars.

— Alors, dépêche-toi ! Si je n'attendais pas l'amiral, je serais déjà mort... Je me cramponne du mieux que je puis à la vie, mais il n'y a pas de temps à perdre...

Le boucanier parlait encore que déjà Mont-

bars était parti : un quart d'heure après il revenait en compagnie du baron de Pointis.

L'amiral, revêtu de son grand uniforme, se pencha sur l'agonisant, et lui prenant la main :

— M. de Kerjean, lui dit-il, au nom de Louis XIV, le roi mon maître, je reconnais que vous appartenez à la noblesse, que vous descendez en droite ligne des anciens Kerjean, et comme tel je vous autorise à porter les armes de cette maison.

A mesure que l'amiral parlait, les joues pâles du moribond s'étaient colorées; son regard avait repris de l'éclat.

— Enfin, dit-il avec joie, je mourrai donc Kerjean!... Jeanne, embrasse-moi... je te regrette assez .. Le chevalier te rendra heureuse... lui ou un autre... Tu plairas à tout le monde!... Fais mettre une pierre sur ma tombe... et sur cette pierre, mon nom... de Kerjean!...

Barbe-Grise, qui s'était soulevé, retomba lourdement sur son matelas : il était mort!...

— Mon père, s'écria Fleur-des-Bois, qui se précipita sur le corps de Barbe-Grise et se mit à sangloter! me voilà donc seule au monde!...

— Tu oublies qu'il te reste un frère, Fleur-des-Bois, lui dit doucement de Morvan.

XII

Depuis l'entrée de l'escadre française dans la rade de Carthagène, Jeanne était restée sur le navire *la Serpente*, que commandait Laurent.

Pendant le cours de la traversée, la charmante enfant n'avait eu qu'à se louer de ses compagnons de fortune.

L'équipage et les boucaniers qui montaient *la Serpente*, subissant à leur insu la double influence de la beauté et de l'innocence de Fleur-des-Bois; intimement persuadés en outre que sa présence portait bonheur à l'expédition, avaient eu pour la jeune fille des prévenances presque

délicates, et l'avaient traitée avec une respectueuse cordialité qui ne s'était pas démentie un seul instant.

Après le débarquement des troupes, la jeune fille, séparée de son père, était restée à bord sous la sauvegarde d'Alain, qui s'était fait son esclave et ne la quittait pas plus que son ombre.

Le Penmarckais et Jeanne passaient leurs journées à causer en dialecte bas breton, ce qui charmait le serviteur de de Morvan : lorsqu'elle lui chantait un noël du pays, Alain tombait dans d'ineffables ravissements et pleurait comme un enfant.

— Notre demoiselle, lui disait-il parfois, vous êtes si modeste et si bonne, que votre beauté, car il paraît que vous êtes jolie, ne me fait pas peur! Je vous regarde sans avoir honte : il me semble que vous êtes un homme.

Barbe-Grise mort, de Morvan ne voulut pas consentir à ce que Jeanne retournât à bord de *la Serpente :* il tenait à lui éviter les poignants souvenirs que la vue de la cabine naguère occupée par son père n'eût pas manqué d'éveiller en elle.

— Jeanne, ma sœur chérie, dit-il en l'entraînant loin de l'ambulance, viens avec moi. Il nous faut trouver quelque famille espagnole qui

t'accorde l'hospitalité jusqu'à demain... Demain, une fois l'occupation de la ville entièrement terminée, je te ferai préparer un logement.

Fleur-des-Bois, les yeux baignés de larmes, suivit de Morvan sans lui répondre ; elle était absorbée par sa douleur.

A peine avaient-ils fait cent pas que le chevalier aperçut de Montbars ; il courut à sa rencontre, et lui dit son embarras.

— Afin de ne pas perdre de vue l'amiral de Pointis, lui répondit le flibustier, j'ai pris une chambre dans le palais de la Contaduria, ou trésor public, dont il a fait son quartier général. Conduisons Jeanne dans cette chambre, toi et moi nous passerons la nuit à parcourir la ville ; il ne faut négliger aucune précaution.

— Mon devoir m'appelle auprès du gouverneur Ducasse.

— Bah ! Ducasse ou moi, c'est la même chose. Et puis, j'ai besoin de toi.

Une fois que Fleur-des-Bois fut installée dans la chambre de Montbars, et Alain prévenu de se tenir aux ordres de la jeune fille, de Morvan et son oncle sortirent ensemble et s'éloignèrent de la Contaduria.

— Mon cher Louis, dit le vieux flibustier, mes pressentiments me trompent rarement : or,

depuis quelques jours, mon esprit est inquiet, agité... Je parierais que je me trouve à la veille d'un grave événement... Je suis charmé de t'avoir rencontré, car j'ai besoin de pouvoir parler à cœur ouvert. As-tu, Louis, remarqué la froideur extrême, et que rien ne motive, qui existe entre le baron de Pointis et le beau Laurent?

— Oui, en effet, cette froideur m'a frappé...

— Eh bien! moi, elle m'inquiète.

— Pourquoi donc, Montbars?

— Parce que Laurent n'est pas homme à supporter tranquillement de qui que ce soit au monde, sans arriver de suite à un éclat, des airs de supériorité ou de commandement... Or, la façon dont de Pointis en agit envers lui est presque provoquante... Laurent émet-il un avis dans le conseil, l'amiral s'adresse aussitôt à une tierce personne, comme s'il dédaignait de lui répondre directement et de combattre son avis. Il est vrai que le beau Laurent mordille sa moustache, se campe sur la hanche, joue avec la garde de son épée, mais il ne sort pas de cette inoffensive pantomime... Crois-moi, Louis, entre ton matelot et l'amiral il y a l'intimité d'une complicité cachée. Ils marchent d'accord à un même but... ils ont un intérêt commun.

La chose doit être fort grave. Je ne te cacherai pas que je suis inquiet.

— La haine que tu éprouves pour Laurent t'égare, Montbars.

— Moi de la haine pour Laurent, Louis! Mon Dieu, combien tu te trompes! Je connais trop les hommes pour les aimer ou les haïr; je les étudie, pour me servir de leurs bonnes ou de leurs mauvaises passions : voilà tout.

— Mais en supposant que tes prévisions soient justes, quelle est d'après toi la complicité qui lie ces deux hommes?...

— Parbleu, je l'ignore!... Si je savais leurs secrets desseins, je ne les craindrais pas!... Puisque je suis sur le chapitre des confidences, chevalier, je dois t'avouer une chose : c'est que, malgré mon mépris de l'espèce humaine, malgré le peu de cas que je fais des jugements du monde, je me suis, à mon dernier voyage en France, laissé aller à un sot et impardonnable mouvement d'amour-propre que je suis peut-être destiné à payer bien cher!... Parvenu jusqu'au pied du trône, en présence de Louis XIV le Grand, je me suis trouvé plus grand que le roi, et cédant à une fatale ivresse d'orgueil, je n'ai pas craint de lui montrer ma supériorité, de faire parade de ma force, de soulever le

voile qui recouvrait mes projets d'avenir!... Louis XIV recherche les instruments actifs et puissants qui peuvent servir à la gloire de son règne, mais il hait les hommes supérieurs. Jamais son ombrageuse susceptibilité ne me pardonnera l'avantage que j'ai remporté sur lui. Jamais il n'oubliera qu'un obscur aventurier est venu au secours de son trésor épuisé, que je lui ai fait l'aumône de dix millions! Louis XIV tient plus de Louis XI que d'Alexandre ou de Charlemagne. Il ne déteste pas les voies souterraines; il sait se servir de l'hypocrisie, tirer parti de la trahison. Je reste intimement convaincu que le baron de Pointis a reçu de Pontchartrain des instructions secrètes et particulières... qu'un complot est tramé contre moi... Après tout, m'attaquer ce n'est pas me vaincre!... La flibuste possède assez de vitalité pour supporter, sans être mortellement atteinte, un choc énorme. Si l'on m'attaque par la ruse, je lèverai le drapeau de l'indépendance et je combattrai en plein soleil!... Laurent seul me préoccupe!... C'est un homme fertile en petits expédients, un esprit rusé et audacieux à l'extrême!... La jalousie que lui cause ma position hors ligne est capable de lui faire tenter un coup hardi et décisif contre moi! Oh! si j'étais cer-

tain de sa neutralité, je serais sans inquiétude.

Pendant que Montbars, assuré de la discrétion de de Morvan, laissait ainsi déborder son cœur trop plein, la nuit était venue ; d'épaisses ténèbres enveloppaient la ville de Carthagène.

A chaque instant le flibustier et son neveu rencontraient des patrouilles envoyées par de Pointis et Ducasse pour surveiller les habitants et prévenir toute tentative de résistance : les deux aventuriers échangeaient le mot d'ordre et continuaient sans encombre leur chemin.

— N'est-il pas temps que nous retournions à la Contaduria? demanda enfin le jeune homme à son oncle. Peut-être bien Fleur-des-Bois s'inquiète-t-elle de mon absence, ou a-t-elle besoin de ma présence.

— Soit, retournons, répondit Montbars. La ville est fort tranquille, les habitants paraissent résignés à leur défaite, et cette promenade au grand air a ramené un peu de calme dans mon esprit.

Montbars, qui jadis était entré dans Carthagène, connaissait parfaitement les localités. Il prit, afin d'abréger la route, par des rues détournées et atteignit en quelques minutes la Contaduria.

Presque au même moment, deux hommes

arrivaient, par un chemin opposé, devant le quartier général.

Montbars saisit vivement le chevalier par le bras, et le poussant dans la partie de l'ombre rendue plus épaisse encore par le voisinage des maisons, il se pencha à son oreille et murmura :

— Silence, Louis, et observe...

Les deux nouveaux venus, parvenus à dix pas de la Contaduria, échangèrent à voix basse quelques mots et se séparèrent : l'un s'avança vers le quartier, l'autre s'éloigna :

— Qui vive? cria la sentinelle placée devant le palais du Trésor.

— Ami ! répondit une voix que Montbars et de Morvan reconnurent pour être celle de l'amiral.

Quant à l'homme qui venait de quitter le baron, à la façon dont il accentuait sa marche nerveuse et légère tout à la fois, l'oncle et le neveu ne conservèrent aucun doute sur son identité : c'était le beau Laurent.

— Eh bien ! Louis, demanda Montbars, une fois que le jeune homme et lui se retrouvèrent seuls, que penses-tu de cela ? M'accuseras-tu encore d'écouter ma haine contre Laurent ? Crois-tu que la rencontre de ces deux hommes ait été toute fortuite et ne doive être attribuée

qu'au hasard ? Je te le répète, Louis, je suis à la veille d'un grand événement!... D'ici à peu ma puissance ne connaîtra plus de bornes, ou je ne serai plus!... Au revoir, enfant! va retrouver Fleur-des-Bois... Qui sait! peut-être bien le bonheur n'existe-t-il que dans les sentiments tendres et vrais!... Peut-être, en te mêlant à mes projets d'ambition, nuirais-je au bonheur de ta vie entière!... Que ma destinée s'accomplisse!... Non, c'est convenu, le hasard peut se déclarer contre moi, et je ne veux pas t'entraîner dans ma chute, car je tomberai de si haut, mon cher Louis, que le coup sera mortel!...

— Montbars, dit vivement de Morvan, il ne m'est pas possible d'oublier que tu es le frère de mon père!... J'ai refusé, il est vrai, de m'associer à tes projets, de prendre ma part de tes richesses, mais rien ne pourra m'empêcher de partager tes dangers! L'heure du péril sonné, ordonne, j'obéirai!...

— Merci, Louis, répondit Montbars avec une légère émotion, je n'attendais pas moins de toi!... Je réfléchirai... Demain nous reprendrons cette conversation. Fleur-des-Bois t'attend; au revoir!

Le chef de la flibuste serra la main de son

neveu dans la sienne et s'éloigna à grands pas.

A peine la porte, massive comme celle d'une citadelle, qui défendait l'entrée de la Contaduria, s'était-elle refermée sur de Morvan, que Montbars revint prendre la place ou le poste d'observation d'où il avait aperçu Laurent se séparer de l'amiral de Pointis.

Deux heures s'écoulèrent sans qu'aucun autre bruit que celui produit par la marche des patrouilles troublât le silence de la nuit. Montbars était immobile ainsi qu'un bloc de pierre. Bientôt un pas, frôlant les murs des maisons, se fit entendre. De nouveau la sentinelle cria « qui vive! » Cette fois ce fut la voix de Laurent qui répondit!

— Bien, murmura Montbars; à présent, je suis certain de ne pas m'être trompé! J'ai bien fait de revenir! La position prend un caractère de gravité trop grand pour que je consente à marcher à tâtons, à m'aventurer dans les ténèbres! Il me faudra aller droit au but d'un pas assuré, et sans un doute qui m'obscurcisse l'esprit.

A peine Laurent eut-il franchi le seuil de la porte du palais habité par le baron de Pointis, qu'un aide de camp qui paraissait attendre l'arrivée du flibustier s'empressa de le conduire

auprès de l'amiral. Le baron, en voyant apparaître le beau Laurent, se leva vivement de devant une table couverte de papiers, où il était occupé à écrire, et s'avança à sa rencontre.

— Je ne m'attendais pas à moins d'activité de votre part, monsieur, lui dit-il. Un homme habitué, comme vous, à prendre les vaisseaux à l'abordage doit savoir aussi enlever une négociation d'assaut.

— Je vous remercie de ce compliment, amiral, répondit froidement Laurent; toutefois je vous serai obligé de laisser ces banalités de côté. Je me sens trop au-dessus des éloges que vous pourriez m'adresser pour perdre à les écouter un temps précieux. Nous nous servons, parce que notre concours mutuel nous est indispensable!... La position des choses établie, allons droit au fait!... Je reviens, ainsi que nous en étions convenus, de sonder les dispositions de cinq à six capitaines des plus influents de l'association; je ne dois vous dissimuler qu'elles sont des plus favorables à Montbars!... Si cet homme n'avait pour lui que les immenses services qu'il a rendus à la flibuste, nous en viendrions à bout sans peine!

L'ingratitude est un sentiment que l'on n'invoque jamais en vain! Malheureusement, les

Frères-la-Côte croient que Montbars seul peut leur donner la richesse, soutenir le fardeau de notre puissance! Ils l'aiment par intérêt! Il faut donc renoncer à notre premier projet, attendre une heure plus favorable!

— Je m'étonne, M. Laurent, répondit l'amiral visiblement contrarié, qu'un esprit judicieux et hardi comme le vôtre se laisse abattre par la première difficulté qu'il rencontre, et renonce à la victoire avant même d'avoir combattu!... Tout en regrettant vivement votre concours, je n'en continuerai pas moins à poursuivre la réalisation de mes projets : des ordres précis m'empèchent de montrer de la tiédeur, d'éprouver un moment de faiblesse. Le désir bien arrêté de Sa Majesté est, je vous le répète, de détruire la flibuste dans les Indes occidentales. La puissance de ces aventuriers, qui grandit chaque jour et menace de prendre des proportions colossales, présente, avec raison, un véritable sujet d'inquiétude pour Sa Majesté; elle craint que cette marine irrégulière, en finissant par se discipliner, ne devienne un instrument dangereux entre les mains de quelque nation ennemie. Les gens de la religion réformée ont déjà songé à répandre leurs hérésies sur cette terre de la liberté et à s'y créer un inviolable refuge.

Je ne reculerai donc devant aucun sacrifice d'hommes ou d'argent pour obéir aux ordres précis du roi. Quant à vous, M. Laurent, quoique j'ignore votre passé, que je ne sache même pas votre nom, le grand cordon de l'ordre dont vous êtes revêtu me prouve clairement que vous cachez sous un humble et banal pseudonyme l'éclat d'une illustre naissance. N'est-il donc pas, pardonnez-moi cette expression peut-être un peu vive, mais qui rend ce que j'éprouve, n'est-il donc pas honteux pour vous de vous voir sous la dépendance d'obscurs aventuriers, d'hommes de rien?... Réfléchissez un peu au changement de position que vous causerait le succès de nos plans! Possesseur de richesses immenses, disposant des forces que le roi ne veut pas laisser plus longtemps maîtresses des Indes occidentales, le plus vaste avenir vous est ouvert. L'océan Pacifique devient votre proie. Vos rêves peuvent s'élever jusqu'à la fondation d'un empire, d'un royaume. Une pareille perspective vaut bien quelques efforts; réfléchissez encore. Ne voyez-vous aucun autre moyen pour remplacer celui que l'attachement des chefs de la flibuste à Montbars nous contraint à abandonner?

Pendant que l'amiral de Pointis parlait, le

beau Laurent, plongé dans une profonde rêverie, paraissait ne pas l'entendre ; pourtant, à peine se fut-il tu, que le flibustier prit la parole :

— Amiral, lui dit-il, le métier que vous et moi, deux hommes de guerre, faisons en ce moment, n'est pas de nature à nous donner confiance l'un dans l'autre... Vous, vous trahissez Ducasse ; moi, je trahis Montbars. Il est vrai que je suis engagé par le seul serment de servir la flibuste, et que sa ruine étant résolue à Versailles, c'est la sauver que de la lancer dans une autre voie. N'importe, notre conduite présente un vilain côté...

— M. Laurent, ces reproches venant de vous, interrompit le baron de Pointis, me prouvent...

— Que je ne crains pas d'appeler les choses par leur nom ; que je ne me lance pas en aveugle, sans savoir où je donnerai de la tête, et que par conséquent il vous est permis de compter sur moi : voilà ce qui doit vous prouver ma franchise !... Je reprends. Je disais donc, amiral, que votre trahison à l'égard de Ducasse m'empêche d'avoir une confiance entière en votre probité, et j'ajoute à présent que cela est vraiment dommage, car si j'étais assuré de votre

parole, je vous indiquerais un moyen infaillible pour anéantir la flibuste...

L'amiral connaissait trop bien le caractère indomptable et irascible de Laurent pour songer à se formaliser de la hardiesse de son langage : de toute sa réponse il ne prit garde qu'à une seule chose; mais cette chose suffit pour lui faire battre violemment le cœur, c'est-à-dire que le beau Laurent pouvait, s'il le voulait, réaliser le souhait si formellement exprimé, ce qui était plus qu'un ordre, par le roi Louis XIV.

A la pensée de la haute faveur qui l'attendait à la cour, s'il était assez heureux pour remplir la difficile, délicate et dangereuse mission dont il était chargé, l'amiral imposa silence à son orgueil, oublia son grade, et d'un ton humble s'adressant à Laurent :

— Monsieur, lui dit-il, je suis prêt à me soumettre aux précautions que vous croirez devoir prendre contre moi pour vous assurer de ma bonne foi... Parlez, qu'exigez-vous que je fasse?...

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

LES

BOUCANIERS.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LES

BOUCANIERS

PAR

Paul du Plessis.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMP., LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE.	LEIPZIG.
MÊME MAISON.	J. P. MELINE.

1852

I

Le jour allait paraître que l'amiral de Pointis et le beau Laurent causaient encore. A l'air joyeux, à la parole animée du baron, il était permis de présumer qu'il avait fini par obtenir la confiance du flibustier et que les plans de ce dernier lui paraissaient infaillibles.

— Amiral, dit Laurent, voici le soleil qui se lève, il faut que je vous quitte. Ainsi tout est bien entendu, bien convenu entre nous. Ne vous écartez en rien de la ligne de conduite que je vous ai tracée : la moindre imprudence, le plus court moment d'oubli suffirait pour faire

échouer notre projet! N'oubliez pas que les Frères-la-Côte sont de méfiants compagnons ; il est indispensable d'user avec eux de ménagements extrêmes!... Quant à moi, assuré maintenant de la loyauté de votre concours, puisque vous vous êtes mis dans ma dépendance, je vous seconderai de toute mon intelligence, de toute ma popularité.

— M. Laurent, répondit l'amiral, qui se leva de son fauteuil pour reconduire le flibustier jusqu'à la porte, soyez persuadé que je ferai connaître à Sa Majesté Louis XIV la part active prise par vous dans la destruction de la flibuste.. Je ne doute pas un instant que le roi ne vous tienne compte de votre belle conduite, et ne vous récompense selon vos mérites...

Le beau Laurent haussa les épaules d'un air de mépris.

— Ah çà, baron, répondit-il, allez-vous me traiter maintenant comme si j'étais un agent subalterne, un traître de second ordre, quelque chose de niais et d'odieux tout à la fois? Tudieu! vous vous tromperiez étrangement! Moi, servir Louis XIV, allons donc! Pour qui, diable! je vous le répète, me prenez-vous? Mes intérêts se trouvent momentanément mêlés à ceux de votre maître : rien d'étonnant que nous fassions,

lui et moi, une alliance temporaire. M'accorder à moi une récompense ! Quelle charmante plaisanterie!... Sachez, M. le baron, ajouta Laurent avec une hauteur réellement pleine de dignité, que Louis XIV ne pourrait, malgré toute sa puissance, me faire une position aussi élevée que celle à laquelle me donne droit ma naissance et que j'ai volontairement abandonnée.

Laurent salua alors l'amiral d'une légère inclination de tête, et sortit.

Vers le milieu de la journée, de Morvan, resté depuis le matin auprès de Fleur-des-Bois, se décida à aller prendre les ordres du gouverneur Ducasse.

En arrivant auprès du chef actuel des flibustiers, il le trouva en grande conversation avec Montbars. Les deux vieux amis avaient l'air fort animé.

— Soyez le bien-venu, chevalier, lui dit Ducasse; vous venez sans doute de parcourir la ville? Quelles nouvelles? Avez-vous été témoin de quelque acte de violence de la part de nos hommes ou des troupes royales? Parle-t-on de l'exécution du matelot que Montbars a fait passer par les armes?

— M. le gouverneur, répondit de Morvan en rougissant, je sors à l'instant pour la première

fois de la journée... Je ne sais aucune nouvelle... Me serait-il permis de vous demander, sans commettre une indiscrétion, de quel crime s'était rendu coupable le matelot qui a été fusillé?

— D'avoir forcé la porte d'un cabaret et exigé qu'on lui servît à boire!...

— Voilà tout, M. le gouverneur?

— Comment, voilà tout! répéta vivement Ducasse, ne comprenez-vous pas, chevalier, que si dès le lendemain de l'occupation de Carthagène nos hommes débutent par de pareilles violences, avant une semaine, ils mettront, si on ne s'y oppose, la ville à feu et à sang? Si nous tenons à ne pas laisser notre glorieux fait d'armes se changer en un immense et odieux acte de piraterie, il nous faut maintenir une stricte et sévère discipline : punir comme des crimes les délits, frapper d'une main de fer les moindres coupables!

— Vous avez raison, M. le gouverneur.

— Au reste, continua Ducasse, je compte beaucoup sur la fermeté du baron de Pointis. L'amiral est d'une sévérité proverbiale. Il saura mieux que personne au monde contenir ses soldats dans les limites du devoir. Montbars et moi nous nous chargeons des flibustiers.

Ducasse n'avait pas achevé sa phrase quand des cris déchirants de douleur et d'effroi retentirent dans la rue. Les deux vieux amis et de Morvan se précipitèrent à la fenêtre : un odieux spectacle frappa leur vue.

Une douzaine de soldats royaux, en proie à une furieuse ivresse, maltraitaient avec une brutalité que la plume se refuse à retracer, deux malheureuses jeunes filles dont ils s'étaient emparés.

— Les misérables ! s'écria Ducasse ; courons au secours de ces pauvres femmes !

Une minute plus tard, Montbars, Ducasse et de Morvan s'élançaient l'épée à la main sur les soldats royaux et leur arrachaient leurs victimes.

L'intervention du gouverneur ne produisit pas tout l'effet qu'on eût dû en attendre : les soldats lâchèrent prise devant la force, mais ne parurent nullement effrayés de la présence de Ducasse. L'un d'eux même s'avança résolûment vers lui, et d'une voix insolente :

— De quoi te mêles-tu? lui demanda-t-il. Nous ne sommes pas sous tes ordres ! Notre conduite ne te regarde pas ! Tâche, une autre fois, de ne pas nous déranger dans nos affaires ou nos plaisirs, ou sans cela, gare à toi !

— Je ne te dérangerai plus dans tes plaisirs, car tu vas mourir ! dit froidement Ducasse, qui, tirant un pistolet de sa ceinture, et mettant le misérable en joue, ajouta : A genoux, et fais tes prières... tu n'as plus qu'une minute à vivre.

Le soldat comprit, à la façon dont le gouverneur prononça ces paroles, que c'en était fait de lui : la peur dissipa son ivresse; il s'affaissa sur ses genoux.

— Grâce ! M. le gouverneur, dit-il d'une voix étranglée...

— Jamais je ne pardonnerai un acte d'insubordination, dit Ducasse ; tout acte de violence commis envers les habitants de la ville sera puni de mort... que chacun le sache... Je n'ai qu'une parole : tu dois mourir !

Ducasse, toujours froid et impassible, appuya le doigt sur la détente de son pistolet, le coup partit, le soldat tomba foudroyé : la balle lui avait fracassé le crâne.

— Quant à vous, reprit le gouverneur en s'adressant aux compagnons terrifiés de la victime, bien vous en a pris de ne pas élever la voix en ma présence... L'amiral va décider de votre sort. Suivez-moi !...

Les grenadiers, subjugués par le ton d'autorité

du gouverneur, et par l'acte de vigueur dont ils venaient d'être les témoins, obéirent sans opposer la moindre résistance.

Dix minutes plus tard, pâles, tremblants, se croyant à leur dernière heure, ils comparaissaient devant le baron de Pointis.

En deux mots Ducasse expliqua à l'amiral ce qui s'était passé.

— Ma foi, cher collègue, répondit de Pointis, je ne partage pas, je vous l'avoue, vos principes de sévérité. Je trouve, moi, que la trahison des Espagnols à Gezemanie, excuse bien les représailles que les troupes leur font subir! Il est aussi de toute justice que nos braves soldats, après les travaux et les fatigues sans nombre par lesquels ils ont passé, prennent un peu de bon temps et de plaisir! Quant à l'homme qui n'a pas craint de vous insulter, je ne saurais trop vous applaudir d'en avoir fait prompte et bonne justice! Allez, enfants, continua l'amiral en s'adressant aux grenadiers qui ne pouvaient revenir de la surprise et de la joie que leur causait le langage de leur chef; allez à vos affaires, et divertissez-vous une fois que le service vous laissera un moment de liberté.

Les grenadiers ne se firent pas répéter cet ordre : ils s'éloignèrent avec un empressement

de bien mauvais augure pour les habitants de Carthagène.

— Amiral, dit Ducasse pâle de colère, je n'ai pas voulu entrer en discussion avec vous devant vos grenadiers, afin de ne pas leur donner le déplorable spectacle de la désunion de leurs chefs. A présent que nous voilà seuls, ou du moins en présence seulement de vos officiers, il faut, je veux, entendez-vous, que vous m'expliquiez votre inqualifiable conduite... Les misérables absous par vous auraient été innocents, qu'accusés par moi, vous deviez les condamner. En leur donnant raison contre l'autorité vous venez de commettre une vilaine et basse action, c'est-à-dire vous venez de rendre la discipline impossible, de livrer au pillage et à l'assassinat les habitants de la ville couverts par une capitulation signée sous la garantie de l'honneur de la France. Vous venez de déshonorer l'armée! Quant à l'approbation personnelle que vous avez bien voulu m'accorder pour n'avoir pas laissé traîner mon uniforme d'amiral dans la fange, je la repousse avec indignation. Je suis votre égal, votre égal en tout point ; vous n'avez à vous mêler en rien de ma conduite. Un dernier mot, amiral : peut-être attribuez-vous à la colère la rudesse du langage que je vous tiens; vous au-

riez tort. Je ne me suis servi d'aucune expression sans en avoir auparavant pesé la portée. Plusieurs, je ne me le dissimule pas, sont dures et blessantes. Égaux tous les deux, je vous le répète, tous les deux nous portons une épée... Je suis complétement à vos ordres !

L'amiral de Pointis était d'une bravoure incontestable : aussi lui fallut-il faire un violent effort sur lui-même pour ne pas relever le défi si clairement formulé de Ducasse.

— M. le gouverneur, lui répondit-il, il est en effet certain qu'en toute autre circonstance je n'accepterais pas la façon dont vous avez cru devoir en user à mon égard. Aujourd'hui je ne m'appartiens pas ; à mon existence est attaché le sort d'une armée. Je ne puis disposer de ma personne : ce serait un crime ! J'ai eu tort, j'en conviens, de qualifier, soit en bien, soit en mal, votre conduite. Dans cet oubli, dans ce manque de tact de ma part, si vous voulez, il n'y avait cependant pour vous que de la bienveillance et de la sympathie ; j'étais heureux de voir que vous aviez agi ainsi que je l'aurais fait moi-même... De même que je reconnais votre indépendance, de même je vous prierai de me laisser toute ma liberté d'action. Je crois, moi, qu'il est nécessaire, pour stimuler le zèle de l'armée, de

lui accorder, en dehors des exigences du service, ses coudées franches. N'oubliez pas, ainsi que vous me l'avez fait observer si judicieusement vous-même, lors de l'attaque du fort de Boca-Chica, que la guerre d'Amérique ne ressemble en rien à celle d'Europe.

« En me relâchant de ma sévérité habituelle, je ne fais que profiter de vos leçons, tirer parti de votre expérience.

« Un dernier mot, M. Ducasse... Au-dessus de notre autorité, plane le pouvoir absolu du ministre, de monseigneur de Ponchartrain; ce sera à lui de décider qui de nous deux aura le mieux compris sa mission, accompli son devoir! »

La modération pleine d'adresse de la réponse de l'amiral fit réfléchir Ducasse; il vit le piége tendu à son impétuosité, à sa franchise, et il résolut de l'éviter.

— Je prends acte, M. l'amiral, répondit-il, de vos explications! Si, ainsi que je le prévois, votre système de tolérance indéfinie produit de tristes résultats et compromet l'avenir de notre expédition, je n'hésiterai pas à me faire une arme de vos aveux et à vous accuser devant qui de droit!

— Je n'ai pas pour habitude de renier mes paroles, M. le gouverneur; vous pouvez compter

que je répéterai devant monseigneur de Pontchartrain les explications que j'achève de vous donner.

— Ainsi, amiral, il est bien entendu qu'à partir de ce moment nous opérons chacun de notre côté, que nous séparons nos troupes?...

— En tant qu'il ne s'agira pas de la sûreté de l'armée, oui !

— Alors je vous promets que mes flibustiers conserveront une stricte discipline.

— Cela vous regarde, M. le gouverneur.

Se vanter porte souvent malheur : à peine Ducasse achevait-il de prononcer ces paroles que l'événement vint lui donner un démenti.

Un homme tout échevelé et tout ensanglanté se précipita dans la salle où se tenait Ducasse, et, tombant à ses pieds :

— Justice et protection, amiral ! lui dit-il.

— Qui êtes-vous, que me voulez-vous?

— Je suis un des chanoines de la cathédrale, répondit le nouveau venu. Je vous demande de mettre un terme au douloureux et odieux scandale que donnent les *ladrones*... Pardon, je voulais dire les flibustiers. Ils viennent de forcer les portes de l'église ; ils pillent et brisent les objets sacrés ; leur impiété ne connaît pas de bornes ; les autels, métamorphosés en comp-

toirs de marchands de vin, alimentent leurs hideuses débauches... De pauvres innocentes jeunes filles, tombées au pouvoir de ces monstres, invoquent la mort: le déshonneur seul répond à leurs prières... Seigneur amiral, ce n'est pas au nom de la justice, c'est au nom de l'humanité entière que j'implore votre appui !

L'infortuné chanoine, qui s'était exprimé en fort mauvais français, mais avec beaucoup d'énergie, se traîna alors aux pieds du baron de Pointis, et embrassant ses genoux :

— Venez ! venez ! lui dit-il, chaque minute qui s'écoule produit un crime, fait un malheur irréparable...

— Je regrette, M. le chanoine, de ne pouvoir me rendre à votre désir, lui répondit l'amiral; les flibustiers ne sont pas placés sous mes ordres; leur conduite ne me regarde en rien. Voici leur chef, adressez-vous à lui.

Le baron désigna Ducasse.

— Relevez-vous, mon père, dit le gouverneur; quand on parle au nom de la justice et de la religion, on doit porter le front haut et ne s'humilier devant aucun pouvoir humain. Suivez-moi.

— M. de Pointis, dit Montbars qui jusqu'alors avait gardé le silence, vous serait-il possible de

m'accorder de suite un entretien secret? J'ai absolument besoin de causer avec vous sans témoin.

— Comment donc! mais trop heureux de vous être agréable, mon cher Montbars : je suis à vos ordres. Messieurs, continua le baron en se retournant vers ses aides de camp : veuillez, je vous prie, vous éloigner pour un instant, et veiller à ce que personne ne nous dérange, M. Montbars et moi, pendant que nous serons ensemble.

Tandis que Montbars et l'amiral restaient seuls, Ducasse, accompagné de Morvan et du chanoine, arrivait à la cathédrale.

Le prêtre n'avait exagéré en rien l'abominable conduite des flibustiers. Le spectacle qui frappa la vue du gouverneur dépassait en horreur les bornes du possible; c'était à se croire en présence d'une orgie de fous furieux. Un moment interdit, Ducasse chercha des yeux à qui il pourrait s'adresser. Essayer d'arrêter dans son élan cette orgie effrénée et sans nom, c'eût été se sacrifier sans chance de succès.

— M. le gouverneur, dit de Morvan dont le cœur soulevé par l'indignation, la colère et le dégoût, battait violemment dans sa poitrine, voici Laurent...; lui seul, s'il consent à joindre

ses efforts aux vôtres, est capable de dompter ces effrénés et de les rappeler à l'ordre !

Les instants étaient précieux : Ducasse se dirigea aussitôt, sans répondre à de Morvan, vers le flibustier.

— Vous ici, M. le gouverneur? s'écria le beau Laurent d'un air ravi : vous venez prendre part sans doute à notre petite fête? Voyez comme nos gens s'amusent!... Ils y vont d'un cœur... ils mettent un entrain, ils déploient une verve dont je suis émerveillé !... Quant a ces pécores qui affectent de crier, c'est du plus profond de leur âme qu'elles remercient tous les saints du calendrier de l'arrivée des *ladrones* dans Carthagène!

Si elles n'étaient retenues par la crainte que leurs maris ou leurs parents ne leur chantent pouille après notre départ, elles vous enverraient une députation pour vous remercier de l'amabilité de vos Frères-la-Côte.

— Est-ce bien vous, Laurent, qui osez parler ainsi! s'écria Ducasse avec accablement... vous, dont la naissance illustre...

— Ah! pardon, M. le gouverneur, interrompit le flibustier, il m'est impossible de vous laisser achever votre phrase! Je ne vous ai confié mon secret qu'après avoir reçu de vous la pro-

messe formelle d'une discrétion à toute épreuve!.. Il me semble que jeter mon nom aux échos d'alentour constituerait de votre part une grave infraction aux lois de l'honneur !... Je sais combien votre cœur est inaccessible à la crainte. Aussi n'est-ce point une menace que je vous adresse, mais bien un simple fait que je constate. Je vous jure que si vous vous avisiez de m'appeler par mon nom, je n'hésiterais pas à vous répondre par un coup de pistolet dans la tête... Causons d'autre chose; revenons au divertissement que prennent les Frères-la-Côte ici présents... Qu'en pensez-vous?

— Je pense, Laurent, que si vous ne me secondez pas dans les efforts que je vais tenter pour faire cesser cette horrible et sacrilége orgie, je n'aurai plus pour vous ni amitié ni estime... que je vous considérerai comme le complice de ces bandits...

— Alors, M. le gouverneur, je dois me résigner à subir votre mépris, interrompit froidement Laurent; car, foi de Frère-la-Côte, la vue de cette petite débauche, dont nos ennemis les Espagnols payent les frais, me réjouit infiniment, et pour rien au monde je ne consentirai à l'entraver. Au contraire! Oui, je sais, la moralité! Parbleu, des flibustiers ne sont pas des céno-

bites. Je suis persuadé, M. le gouverneur, que vous subissez en ce moment, sans vous en douter, l'influence de Montbars ; que c'est à son instigation seule que vous êtes venu ici. Que diable, Montbars nous ennuie ! Ce n'est pas une raison, parce que l'idée de jouer au monarque lui a follement traversé le cerveau, que nous abdiquions nos antécédents, que nous renoncions à toute distraction, à tout plaisir ! que, de lions que nous sommes, nous nous changions en chiens couchants !

Cette réponse de Laurent ne laissant aucune chance à Ducasse d'arrêter l'ignoble désordre, il s'éloigna, dans la crainte de ne pouvoir contenir davantage son indignation, et de compromettre maladroitement, par une intervention impossible, le prestige et la force de son autorité.

II

Tandis que Ducasse essayait en vain d'arrêter la hideuse scène de profanation dont la cathédrale était le théâtre, une explication avait lieu entre le baron de Pointis et Montbars.

— Amiral, dit ce dernier lorsque les aides de camp du baron se furent retirés, de même que Ducasse n'a pas voulu entamer une discussion avec vous en présence des grenadiers, de même, afin de ne pas porter atteinte à la force de la discipline militaire, j'ai gardé le silence devant vos officiers. A présent que nous voilà seuls, je vais m'expliquer en toute liberté, en

2.

toute franchise. Je ne vous dirai pas, comme l'a fait Ducasse, de vous souvenir, si mes paroles vous blessent, que vous et moi sommes égaux, et que tous deux nous portons une épée... Nous ne sommes pas égaux! Ce sont des ordres que je vais vous donner!...

— Continuez, monsieur Montbars, dit froidement l'amiral; je vous écoute avec toute l'attention que vous méritez.

— Avant de poursuivre, amiral, reprit le flibustier en tirant de son pourpoint un large pli de parchemin aux armes de France, veuillez prendre connaissance de ceci...

— Inutile, monsieur; je connais le contenu de ce titre.

— Et quel est-il, baron, ce contenu?

— Une décision de Sa Majesté Louis XIV, qui vous accorde une autorité absolue, sans bornes, durant tout le cours de l'expédition de Carthagène.

Cette réponse parut étonner Montbars, qui, après avoir réfléchi un moment, reprit :

— Eh bien! amiral, c'est au nom de ce pouvoir émanant directement du roi que je vous ordonne, entendez-vous, de faire observer à l'armée la plus stricte discipline, de respecter la capitulation signée, de poursuivre avec une

inexorable rigueur ceux qui tenteraient de la violer. Le roi, en autorisant, et mieux que cela même, en soutenant l'expédition de Carthagène, n'a pas voulu simplement s'emparer d'une ville et réaliser un beau butin ; la pensée de Sa Majesté a été plus grande. Ce qu'elle désire, c'est attaquer au cœur la prospérité de l'Espagne, ouvrir à la France de vastes débouchés commerciaux, commencer la conquête des Indes. Détruire Carthagène et s'aliéner l'esprit de ses habitants, c'est donc aller contre la volonté du roi, nuire à ses futurs desseins ! Je pense, à présent que vous voilà prévenu, que vous changerez totalement de conduite, et rachèterez par une sévérité et une surveillance de tous les instants le moment de condamnable faiblesse dont vous vous êtes tout à l'heure rendu coupable.

— Ma réponse, M. Montbars, dit l'amiral toujours impassible, égalera, je l'espère, en franchise et en clarté, votre demande... Je refuse de la façon la plus catégorique et la plus péremptoire de reconnaître votre autorité !

— Prenez garde, baron! ce n'est pas au flibustier Montbars que vous parlez, c'est à l'homme investi des pleins pouvoirs de Sa Majesté Louis XIV, et qui, par conséquent, représente pour vous le roi!...

— Erreur, mon cher monsieur. Vous êtes toujours le flibustier. Veuillez prendre connaissance, à votre tour, de ce pli, car nous avons chacun le nôtre; seulement le mien est postérieur au vôtre de plus d'une année, et par suite seul valable. Vous verrez que le roi, revenant sur sa décision première, vous retire, pour les reporter sur moi, les pouvoirs qu'il vous avait donnés... Vous me voyez réellement au désespoir d'être obligé de porter une aussi cruelle atteinte à votre amour-propre; la faute en est à vous seul... Soyez persuadé que, sans vos exigences, je me serais fait un plaisir de vous laisser dans l'agréable et flatteuse illusion de ce pouvoir sans bornes que vous vous figuriez posséder.

A ces paroles, prononcées par le baron avec un air de douceur et de regret qui les rendait plus cruellement ironiques encore, le visage du flibustier se couvrit d'une pâleur mortelle.

— Voyons ce pli, amiral, je vous prie, dit-il.

— Vous ne me faites sans doute pas l'injure de me prendre pour un faussaire? répondit l'amiral en souriant. Au reste, libre à vous de comparer l'écriture de mon brevet avec celle du vôtre!... Peut-être bien remarquerez-vous une légère différence dans les deux signatures de Sa

Majesté! Celle que porte mon pli est ferme, assurée, tout d'une pièce; il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les caractères du mot « Louis » placé au bas de votre brevet présentassent de l'indécision dans leurs formes; on prétend que la disposition d'esprit de celui qui écrit influe beaucoup sur sa main.

Montbars laissa passer ce sarcasme sans songer à le relever. A côté du coup qui venait de le frapper au cœur, comment aurait-il pu remarquer une piqûre?

— Ah! les rois, les rois! s'écria-t-il enfin avec un cri parti de l'âme, ils sont bien tous les mêmes!... D'un accès facile aux courtisans qui flattent leur incommensurable vanité, d'une ingratitude cruelle envers les esprits supérieurs qui veulent la gloire du royaume! Pourquoi m'étonner de cette trahison insigne? je l'ai méritée. Les rois ne pardonnent jamais un bienfait reçu; leur orgueil s'y oppose. En secourant Louis XIV dans sa détresse, j'ai agi comme un insensé ou comme un enfant : il est juste que je porte la peine de mon inexpérience ou de ma folie.

— M. Montbars, dit M. de Pointis en interrompant le flibustier, je comprends votre chagrin; mais je ne puis permettre que vous vous

exprimiez, en ma présence, d'une si criminelle façon !... Je vous avertis que si jamais une expression injurieuse s'adressant au roi sortait de votre bouche, je me verrais contraint, à mon grand regret, d'user de mon autorité et de vous faire arrêter !

L'amiral avait voulu pousser trop loin son triomphe ; mal lui en prit.

A cette menace faite par de Pointis d'un ton hautain et sévère, Montbars frémit de tout son corps : ainsi que le lion, surpris de l'audace des chasseurs qui osent l'attaquer, hésite avant d'engager le combat, car l'étonnement l'emporte en lui sur la colère, de même le flibustier resta un moment immobile, comme atterré.

Le baron se méprit sur le motif de la stupéfaction du flibustier, et, croyant le moment venu de compléter sa victoire :

— Montbars, reprit-il, vous allez retourner immédiatement à bord du vaisseau *le Sceptre,* où vous resterez sous la garde du capitaine d'armes, jusqu'à ce que je juge à propos de vous permettre de descendre de nouveau à terre. De votre docilité et de votre bonne conduite dépendra le plus ou moins de durée de votre punition.

— Mort et furie! être tombé, par ma trop

grande loyauté, à ce degré d'abjection! s'écria Montbars. Ah! ceci est trop!

« Laquais, qui as osé m'outrager dans ma liberté et dans ma puissance, continua le flibustier en s'avançant d'un pas lent, pour ainsi dire solennel, vers l'amiral, à genoux et demande-moi pardon!... Représentant d'un roi parjure, prosterne-toi devant le flibustier!... »

M. de Pointis était doué, on ne saurait trop le répéter, d'une véritable bravoure; toutefois, l'expression de férocité que reflétait le visage de Montbars était si effrayante, si au-dessus de la colère humaine, qu'il se sentit ému.

— Montbars, dit-il en essayant de faire bonne contenance, n'aggravez point votre position par une faute irréparable.

— J'ai dit « à genoux! » reprit Montbars, Quand je commande on doit m'obéir : allons, à genoux!

Saisissant alors l'amiral par le bras, le flibustier le repoussa avec une telle violence, qu'il fut rouler à dix pas plus loin à l'extrémité du salon.

Montbars s'élança aussitôt vers la porte, tourna deux fois la clef dans la serrure, mit la clef dans sa poche, et, revenant vers sa victime :

— Pointis, lui dit-il, rien, si ce n'est ta

lâcheté, ne peut plus, à présent, te sauver de ma colère!...

— Il me reste mon épée! dit le baron en se relevant.

— L'épée d'un courtisan n'est qu'un jouet de parade! s'écria Montbars avec l'expression d'un écrasant dédain. Avec le plat de la tienne, si tu oses la tirer du fourreau, je te frapperai au visage.

Le flibustier parlait encore, que de Pointis, écumant de fureur, s'élançait sur lui l'épée à la main.

A l'approche de son ennemi, Montbars s'appuya contre la porte, puis dégrafant par un mouvement prompt comme la pensée, la longue et lourde rapière qui lui pendait aux côtés, il opposa son fer resté dans la gaîne au fer nu du baron.

Ce combat si inégal fut de courte durée : la rapière de Montbars enveloppant l'épée de l'amiral dans un cercle d'une prodigieuse rapidité, la lui fit tomber des mains.

D'un bond de tigre, le flibustier se précipita dessus, la saisit, puis, la rompant sur son genou, il en jeta les tronçons au visage de l'amiral.

— Eh bien! valet, lui demanda-t-il avec un calme plus effrayant peut-être encore que ne

l'avait été l'explosion de sa colère, commences-tu à reconnaître que ce que je dis je le fais?

— Je reconnais que tu es un assassin!

Le flibustier éclata de rire.

— Vraiment, j'admire ton impudence, dit-il, c'est trop garder rancune à mon fourreau!... A présent que je t'ai payé tes injures, je ne puis perdre davantage mon temps à écouter les sottes bravades de ton impuissant et ridicule orgueil, concluons!... De deux choses l'une : tu vas accepter ou refuser mes conditions; dans le premier cas, je te rendrai ta liberté; dans le second, je te tuerai. Voici mes conditions! D'abord et avant tout, tu déchireras devant moi, de tes propres mains, le pli que tu as su obtenir, par ta bassesse, de ton maître Louis XIV; ensuite, devant ton état-major réuni, tu déclareras qu'après avoir pris connaissance d'une lettre du roi que je t'ai communiquée, tu me reconnais comme ton supérieur en autorité, que chacun me doit obéissance. Quant aux projets de vengeance future que tu rumines déjà contre moi, je te laisse liberté pleine et entière. J'aurai toujours bien un fourreau d'épée à opposer à ta violence : mon génie déjouera aisément tes trahisons! Réponds! que préfères-tu? le déshonneur à la mort, ou la mort au déshonneur?...

La position de l'amiral était des plus embarrassante : il ne lui était pas possible de douter de la parole du flibustier. Il comprenait trop tard à quel implacable ennemi il avait affaire.

Un dernier espoir lui restait, celui d'effrayer Montbars en lui montrant les conséquences terribles que devait fatalement entraîner pour lui l'accomplissement de sa menace.

— Montbars, lui-dit-il, si le sort de l'armée ne dépendait pas de mon salut, Dieu m'est témoin que je refuserais d'entrer en pourparler avec toi, que je te laisserais devenir un assassin! Ma position ne me permet malheureusement pas d'accomplir ce sacrifice, qui servirait ma vengeance!... Avant de te répondre d'une façon catégorique, laisse-moi te présenter quelques observations...

— Parle, mais sois bref!

— Quel avantage retirerais-tu de ma mort? Je te le demande! Aucun. Tout au contraire : tu succomberais accablé sous le poids de ton crime! L'armée entière se soulèverait contre toi, et alors...

— Alors il y aurait tout bonnement bataille! interrompit Montbars. Avec mes quinze cents flibustiers, je battrai facilement tes troupes

royales... cela est incontestable; ton escadre deviendrait le prix de ma victoire...

— J'admets cette supposition, et de nouveau je te dis : et alors?...

— Alors une fois le laquais puni, je m'attaquerai au maître. Je ferai payer cher au roi sa trahison. Cela t'étonne, je le conçois! Façonné à la servitude, tu ne peux comprendre une idée de liberté! Que veux-tu que Louis XIV tente contre moi?... L'Europe acharnée après lui l'occupe bien assez sans qu'il songe à lancer des flottes de l'autre côté des mers. Suppose même qu'il envoie une escadre pour détruire le royaume de la flibuste. Qui te dit que nous, les premiers marins de l'époque, nous n'aurions pas l'avantage sur cette escadre!... J'admets que nous soyons battus dans une rencontre : où donc le roi trouvera-t-il des troupes de débarquement assez nombreuses pour nous attaquer et nous réduire dans nos forteresses et dans nos campements? Ta mort, baron, tu le vois, n'entraîne pour moi aucune conséquence!... Mais voilà déjà trop de paroles inutiles; c'est un oui ou un non qu'il me faut; j'attends!

Montbars, en parlant ainsi, porta la main à l'un des deux longs pistolets richement damasquinés que soutenait sa ceinture.

L'amiral comprit qu'une seconde d'hésitation, et c'en était fait de lui : il étouffa un soupir, et tendit au flibustier le pli qu'il tenait du roi.

— Prends, lui dit-il ; je dois sauver l'armée.

— Allons donc ! s'écria Montbars. Te figures-tu que j'ai deux paroles? Je ne me rétracte et je n'oublie jamais. J'ai dit que toi-même tu déchirerais de tes propres mains ce brevet honteux ; je n'aime pas à me répéter. Obéis !

L'amiral, frémissant de rage, dut subir, sans murmurer, cette dernière humiliation.

— A présent, il te reste à me faire reconnaître comme ton supérieur par tes officiers, dit Montbars qui, ouvrant aussitôt la porte, appela l'état-major de l'amiral, pendant que le baron remettait un peu d'ordre dans sa toilette et faisait disparaître les morceaux de la lame de son épée.

— Messieurs, dit l'amiral en s'adressant à ses officiers, M. de Montbars vient de me communiquer un ordre écrit par Sa Majesté qui lui confère un pouvoir illimité. sans bornes, supérieur au mien ! Vous aurez donc à vous soumettre aux ordres que M. de Montbars jugera à propos de vous donner !...

Cette déclaration n'étonna pas encore autant les officiers que la pâleur de l'amiral ; ils s'expliquèrent bientôt son émotion par le désappoin-

tement et le déplaisir que devait lui causer sa disgrâce.

— Croyez-vous toujours qu'il soit nécessaire que je me rende à bord du vaisseau *le Sceptre*, amiral ? demanda le flibustier en prenant congé du baron, qui se mordit la lèvre jusqu'au sang et ne répondit pas à cette question ironique.

— Ah ! murmura-t-il en voyant Montbars s'éloigner, tu me payeras cher tes insultes... L'enivrement de ton éphémère triomphe sera de bien courte durée... Insensé ! tu n'as pas compris que si je me suis humilié ainsi devant toi, ce n'est pas à la peur de la mort que j'ai cédé... Si je n'avais pas voulu vivre pour jouir de la vengeance que je tiens déjà dans mes mains, qui ne peut m'échapper, je t'aurais laissé commettre ton crime... N'importe ! ce Montbars n'est pas un homme ordinaire, un ennemi à dédaigner... Nous devons, Laurent et moi, redoubler de prudence, ne négliger aucun moyen pour atteindre le but de notre projet commun.

A peine Montbars fut-il sorti de la Contaduria, qu'il s'empressa de se rendre partout où la licence effrénée des troupes royales et des flibustiers jetait du désordre dans la ville.

Malheureusement presque partout son autorité fut méconnue; on eût dit qu'un infernal gé-

nie avait soufflé son mauvais esprit sur les soldats et les Frères-la-Côte. Leurs brutales passions, excitées outre mesure, ne connaissaient plus d'obstacles.

Montbars, plusieurs fois sur le point de sévir, s'arrêta devant les conséquences qu'une répression sanglante aurait pu amener; cet homme, qui ne craignait pas de s'attaquer au plus puissant monarque du siècle, à Louis XIV, tremblait devant la pensée de compromettre ou d'affaiblir sa popularité.

— Bah! se dit-il afin de s'excuser sa faiblesse, ces excès produits par l'enivrement inévitable qui suit toujours le premier moment du triomphe, ne dureront pas : je saurai y mettre bon ordre...

Montbars se trompait : l'influence occulte du beau Laurent devait paralyser ses efforts.

Un mois avait suffi à l'armée française pour changer en une morne désolation l'opulence qui naguère régnait à Carthagène. L'œil attristé ne rencontrait que des ruines; l'incendie et le pillage, exécutés sur une grande échelle, avaient laissé partout la hideuse empreinte de leur passage.

Les premiers jours qui suivirent l'occupation furent pour les habitants assez supportables:

l'empressement qu'ils mirent à apporter leurs richesses au quartier général les garantit de toute violence. Les soldats royaux et les flibustiers, éblouis par la vue de tant d'or, étaient d'une humeur et d'une gaicté charmantes.

Peu à peu, et à mesure que les Espagnols, dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, se trouvèrent dans l'impossibilité de satisfaire davantage à la cupidité de leurs vainqueurs, le caractère de ces derniers s'aigrit, et ils eurent recours aux plus affreux moyens pour continuer leur riche récolte.

La délation, encouragée par une prime, fut mise à l'ordre du jour; tout esclave ou domestique qui dénonçait ses maîtres avait droit au dixième de la somme que produisait sa trahison. Inutile d'ajouter que la vengeance avait, dans cette affreuse confusion, ses coudées franches.

Beaucoup de riches négociants, désignés comme ayant soustrait et caché une partie de leur fortune, furent soumis à la question et moururent dans d'effroyables tortures.

En vain de Montbars et Ducasse essayèrent-ils d'arrêter ces excès; les soldats royaux et les flibustiers, enivrés de carnage, méconnaissaient la voix de ces chefs jadis si respectés, et pour-

suivaient avec un redoublement de furie leur œuvre de destruction.

Le beau Laurent, plus ardent que tout autre au pillage, voyait sa popularité grandir de jour en jour. Plusieurs fois de Montbars fut sur le point de le prendre à partie, mais jamais il n'osa exécuter ce projet dont l'accomplissement —il le sentait—l'eût complétement perdu dans l'esprit des flibustiers.

Toutes les femmes et les jeunes filles appartenant à la classe noble et riche de la ville s'étaient enfuies à l'approche des Français; l'événement ne donna que trop raison à leur prudence. Les malheureuses qui, confiantes dans l'humilité de leur position, étaient restées à Carthagène, subirent les plus odieux outrages.

Une terrible maladie épidémique, produite par le manque de vivres frais et par les émanations mortelles qui s'échappaient des cadavres abandonnés sans sépulture sur la voie publique, vint enfin mettre le comble au spectacle navrant que présentait la ville espagnole.

Les ravages du fléau furent tels que l'on dut enfin songer à abandonner Carthagène.

Avant de s'éloigner à tout jamais, Laurent proposa de faire une battue dans les environs,

afin de poursuivre les fugitifs qui, lors de la capitulation de Carthagène, s'étaient sauvés en emportant leurs richesses avec eux.

Cette proposition, acceptée avec enthousiasme, fut aussitôt exécutée. Cinq détachements de trois cents flibustiers chacun partirent dans autant de directions différentes : ils devaient piller sur leur passage les bourgs et les villages qu'ils rencontreraient.

Le butin déjà réalisé montait à une somme énorme : près de vingt millions !...

Le lendemain de la sortie des détachements chargés de battre la campagne, Montbars, accompagné de de Morvan, se promenait tristement sur le port, lorsqu'il fut surpris par la vue d'un événement étrange.

L'escadre royale, rangée en ordre de bataille, appareillait.

— Que signifie cette manœuvre? dit-il en s'adressant au jeune homme. L'amiral de Pointis, revenu à de meilleurs sentiments, voudrait-il occuper son escadre afin d'empêcher ses hommes de descendre à terre?... Ce repentir me paraît bien tardif!... Tiens, mais voilà qui est curieux!... Regarde donc dans les rues qui aboutissent au quai; on n'aperçoit plus ni un matelot ni un soldat royal!... Tout ceci m'a l'air

suspect. Montons dans un canot, et rendons-nous à bord du *Sceptre*.

L'oncle et le neveu détachèrent aussitôt une légère embarcation, retenue au quai par un cordage, et se dirigèrent vers le vaisseau-amiral.

Ils n'avaient pas encore franchi une distance de deux encablures, quand ils virent l'escadre, les voiles orientées dans la direction de la sortie de la rade, se mettre en mouvement.

— Nageons ferme, Louis! s'écria de Morvan, un pressentiment me dit que nous n'avons pas de temps à perdre.

Le jeune homme et le flibustier appuyèrent avec force sur leurs avirons, et la légère embarcation ne tarda pas à atteindre le vaisseau-amiral. Montbars saisit la tire-veille et s'élança en deux bonds sur le pont. La première personne qu'il aperçut fut le baron de Pointis.

— Que signifie, amiral, lui demanda-t-il, ce simulacre de départ?

— Ce simulacre est une réalité, répondit froidement l'amiral; j'ai reçu ce matin, au point du jour, des dépêches de Versailles.

— Ah! vous avez reçu des dépêches de Versailles, répéta lentement Montbars en fixant sur le baron un regard scrutateur. Et par quelle

voie vous sont parvenues ces dépêches, je vous prie?

— Par le brigantin *le Favori*, que commande le chevalier des Augers. Ce navire, expédié de France à ma seule intention, est resté mouillé à Boca-Chica! Sa Majesté a daigné m'adresser un autographe de quelques lignes, et monseigneur de Pontchartrain de longues instructions! Vous voyez, M. Montbars, à la façon explicite dont je réponds à vos questions, ajouta le baron en élevant la voix, le cas tout particulier que je fais de votre personne, car vous m'avez interrogé, et on n'interroge pas un amiral!

— On a toujours le droit de demander compte à un associé du résultat d'une opération entreprise en commun, M. le baron...

— C'est vrai, monsieur; je vous ferai seulement observer que je ne comprends pas l'opportunité de cette réflexion. Peut-être voulez-vous faire allusion au concours que les flibustiers ont prêté à l'armée royale dans l'expédition de Carthagène? Cette affaire ne regarde que M. Ducasse et moi!... Au reste, comme peut-être encore vous êtes inquiet sur la part qui doit vous revenir, je veux bien ajouter que les peines des flibustiers ne seront pas perdues pour eux. J'ai ordre de les payer sur le pied de

la marine royale : chaque Frère-la-Côte recevra une indemnité égale à celle d'un matelot.

A cette réponse, à laquelle il ne s'attendait pas, Montbars laissa échapper une sourde exclamation de rage. Il comprenait trop tard le piége où il était tombé. Mais comment soupçonner un amiral d'un si odieux abus de confiance, d'un vol si impudent?

Il fallait que le flibustier possédât un bien grand empire sur lui-même pour ne pas laisser éclater l'indignation et le désespoir qui l'animaient : il sentit que de Pointis, entouré par son équipage et sur son propre vaisseau, désirait vivement être insulté, cela lui eût offert un admirable prétexte pour sévir avec l'apparence du droit et de la justice.

— Amiral, lui dit-il d'une voix calme, il ne me reste plus que des remercîments sincères à vous adresser, pour la complaisance avec laquelle vous avez daigné répondre à mes questions!... M'est-il, toutefois, permis de vous demander où et quand les Frères-la-Côte recevront les gages qui leur sont dus?

— A l'entrée de Boca-Chica, où l'escadre restera pendant deux ou trois jours pour compléter ses provisions de bois et d'eau!...

Montbars salua alors l'amiral avec la plus

grande politesse, et se retournant vers de Morvan :

— Mon ami, lui dit-il toujours avec le même sang-froid, partons !

— Un moment, je vous prie, interrompit le baron de Pointis. J'aurais quelques mots à dire à M. le chevalier de Morvan.

Le jeune homme s'inclina et l'amiral reprit :

— M. de Morvan, dit-il avec une sincère affabilité, je suis heureux de pouvoir, en présence de mes officiers, proclamer la haute estime que j'éprouve pour vous. Votre brillante valeur pendant la campagne, votre fait d'armes de Boca-Chica sont des titres sérieux que vous avez à la faveur du roi. Vous êtes le premier de tous qui ayez arboré, au milieu de la mitraille, le drapeau de la France sur les remparts ennemis. C'est là un souvenir qu'il ne m'est pas possible d'oublier. J'ai souvent regretté de voir un homme de votre naissance et de votre mérite livré à la vie d'aventures, lorsqu'il pourrait se dévouer au service du roi. M. de Morvan, votre intention est-elle de retourner à Saint-Domingue ?

— Oui, amiral, répondit le chevalier.

— Eh bien ! alors, dit le baron de Pointis en

souriant, je ne vous fais pas mes adieux ; il est probable que nous nous retrouverons encore en présence...

A peine de Morvan et Montbars furent-ils descendus dans le canot qui les avait amenés à bord du *Sceptre,* que le flibustier donna un libre cours à sa rage.

— Comprends-tu, Louis, cette trahison insigne, cette infamie inqualifiable ! s'écria-t-il. C'est la mort de la flibuste ! Dix millions que le roi nous vole !... Et moi qui comptais non-seulement sur cette somme énorme, mais bien encore sur les immenses bénéfices que nous devions réaliser à Carthagène? Je le répète, c'est la mort de la flibuste ! Ah ! jour de Dieu ! nous verrons !... Les vents contraires s'opposent heureusement à ce que l'escadre prenne la haute mer ! Eh bien, non ! rien n'est encore désespéré !... Ah ! le roi veut la guerre !... soit : il l'aura !...

— Quels sont donc tes projets, Montbars?

— Fort simples : je veux attaquer l'escadre royale... ce sera une belle bataille. Mort et furie ! nos casaques de flibustiers recouvrent des cœurs aussi valeureux que ceux qui battent sous l'uniforme ! Allons, ferme sur les avirons, chevalier ; les minutes valent pour moi des années !

Le canot n'avait pas encore touché le quai, que Montbars, prenant son élan, était sauté à terre.

— Aux armes, amis! s'écria-t-il en s'adressant à un groupe de flibustiers qui, attirés par la curiosité, regardaient sans y rien comprendre la manœuvre de l'escadre.

A ce cri, les Frères-la-Côte tressaillirent : ils venaient d'entrevoir la vérité.

En peu de mots Montbars leur apprit ce qui se passait, c'est-à-dire l'incroyable trahison de l'amiral, le vol dont les flibustiers étaient les victimes.

Ce fut parmi ces hommes, qui ne croyaient qu'à l'or, un désespoir furieux.

— Malédiction! s'écria l'un d'eux, et nos frères qui sont absents!... Que faire?...

Montbars se souvint seulement alors que quinze cents flibustiers étaient partis pour explorer et piller les environs de Carthagène.

— Ah! dit-il, ce complot a été combiné avec une infernale adresse! N'importe! mes amis, il ne faut pas encore désespérer de nous faire justice par nous-mêmes; nous sommes à peu près au nombre de deux cents, cela suffit pour former un bel équipage. Allez prévenir vos camarades que dans une heure d'ici nous prendrons la mer!

En effet, le terme assigné par de Montbars ne s'était pas écoulé, que la frégate *la Serpente* mettait à la voile, laissant les habitants de Carthagène stupéfaits et ravis du départ si inespéré de leurs vainqueurs.

De Morvan, depuis que son oncle s'était exprimé devant lui avec une énergie et une précision qui ne permettaient pas de mettre en doute la conduite qu'il comptait tenir, de Morvan était resté triste et silencieux.

Élevé dans le respect de la royauté, le gentilhomme breton ne comprenait pas que Montbars osât lever l'étendard de la révolte : le crime de lèse-majesté équivalait pour lui à un sacrilége.

— Qu'as-tu donc, mon chevalier Louis? lui demanda Fleur-des-Bois qu'il avait été chercher en toute hâte, afin de ne pas la laisser seule dans la ville, et qui depuis l'embarquement était restée à ses côtés, qu'as-tu donc, mon chevalier Louis? Tu parais tout triste et tout soucieux?

— Ma sœur, répondit le jeune homme avec tristesse et en baissant la voix, la vie de flibustier m'est devenue insupportable! Depuis que j'ai été témoin des atrocités commises par les Frères-la-Côte pendant leur séjour à Cartha-

gène, ces bandits me sont odieux!... J'ai hâte de me séparer d'eux à tout jamais!...

— Oh! oui, mon chevalier, tu as raison, s'écria Fleur-des-Bois, ces hommes ne ressemblent plus aujourd'hui à ce qu'ils étaient jadis lorsqu'ils combattaient les Espagnols pour se défendre, et qu'ils vivaient dans les forêts. L'amour de l'or les a perdus. Moi qui les aimais autrefois, à présent ils me font peur. Dis-moi, mon chevalier, pourquoi donc Montbars nous a-t-il fait embarquer si vite, sans nous prévenir? Vois son air sombre. L'orage est dans son regard. Je ne sais, mais il me semble qu'il va se passer quelque chose d'extraordinaire.

— Dieu veuille que ton pressentiment ne se réalise pas, Jeanne!

— De quel air tu me réponds cela! Tu me caches quelque chose, mon chevalier Louis! Montbars t'a fait part de ses projets! Voyons, parle! Ne crains pas de m'effrayer; ne suis-je pas auprès de toi? Comment pourrais-je avoir peur?

— Je t'assure, Fleur-des-Bois, que tu te trompes; il ne se passe absolument rien d'extraordinaire.

— Bien vrai, mon chevalier Louis?

Le jeune homme, embarrassé, réfléchissait à

ce qu'il devait répondre, lorsque la voix impérieuse et ferme de Montbars retentit.

— Branle-bas général de combat! criait le flibustier. Voici l'ennemi.

Jeanne adressa un doux regard de reproche à de Morvan, puis reporta ses yeux sur un navire que Montbars avait indiqué du doigt en prononçant le mot : « Ennemi! »

— Mais, mon chevalier Louis, Montbars se trompe, continua-t-elle, je reconnais ce vaisseau... ce n'est pas un espagnol... c'est *le Sceptre!*

— Hélas! ma sœur chérie, répondit de Morvan avec amertume, ne sommes-nous pas des bandits avides de richesses! Ce vaisseau est chargé d'or!... donc il est notre ennemi.

La vue des deux formidables rangées de canons dont *le Sceptre*, vaisseau de 64, était armé, modéra, par la réflexion, la fureur des flibustiers : le branle-bas général de combat, ordonné par Montbars, fut exécuté avec mollesss et indécision.

Le capitaine Pierre, embarqué sur *la Serpente,* fut le premier qui traduisit par la parole la préoccupation qui pesait sur l'équipage.

— Montbars, dit-il, après les preuves nombreuses d'obéissance passive et de dévouement

que nous t'avons si souvent données, tu ne peux mettre en doute notre confiance en toi. Ne prends donc pas en mauvaise part mes observations. L'homme n'est pas infaillible ; malgré tes connaissances et ton esprit supérieur, tu es sujet tout comme un autre à l'erreur. Veux-tu m'écouter ?

La réputation de courage du capitaine Pierre était trop bien établie, son expérience maritime trop reconnue, pour que Montbars pût se refuser à l'entendre ; c'eût été indisposer l'équipage contre lui.

— Parle, lui répondit-il, je t'écoute.

— Montbars, reprit Pierre, mon avis est que tu commets en ce moment une irréparable imprudence, que tu nous lances témérairement dans une entreprise dont nous ne sortirons jamais à notre honneur. Si *le Sceptre* était un vaisseau espagnol, pardieu ! il n'y aurait pas alors à hésiter. Nous l'aborderions, et nous nous en rendrions maîtres, c'est certain !... Mais *le Sceptre* porte le drapeau blanc ! *Le Sceptre* est monté par des Français, par des soldats royaux !... Le *Sceptre* est soutenu par une escadre entière !... Que diable ! quelque braves et déterminés que soient deux cents hommes, ils ne peuvent, sans folie, espérer venir à bout de trois mille enne-

mis. Enfin une dernière considération qui l'emporte, en moi, sur toutes les autres, c'est qu'une fois vaincus, nous serons ignominieusement pendus comme de vils pirates... Le boulet me plaît, la hache ne m'est pas désagréable, un éclat de bois dans la tête me paraît une fin assez douce, mais j'ai la cravate de chanvre en horreur ! Je n'ai jamais vu, parmi les nombreux Espagnols que j'ai fait hisser au bout d'une vergue, un seul homme qui ait conservé dans cette position un semblant de dignité ! Tous les pendus sont laids, et, qui pis est, ont l'air ridicule. Tout bien pesé, je crois que nous agirions comme des fous en attaquant l'escadre.

Le murmure approbatif que le petit discours du capitaine Pierre souleva parmi l'équipage, fit comprendre à Montbars que l'opinion émise par le Frère-la-Côte avait trouvé dans le cœur de ses hommes un écho.

— Amis, s'écria-t-il, êtes-vous donc tellement dégénérés que la réflexion précède en vous l'action? Vraiment, je ne vous reconnais plus. Jadis, il n'en était pas ainsi : à ma voix, vos cœurs bondissaient d'un noble enthousiasme, le canon grondait, les coutelas remplissaient leur œuvre de mort ! Ce n'était qu'après avoir vaincu l'ennemi que vous connaissiez ses ressources et sa

force!... Vous étiez grands alors! Aujourd'hui, vous me faites pitié!... Quoi! un insolent valet de Louis XIV, parjure à sa parole, nous ravit le prix du sang que nous avons versé pour la gloire de son maître. Victorieux par nous, il nous vole notre or, nous traite avec un superbe dédain, pis que cela même, avec un mépris sans égal, et vous restez froids, indifférents, résignés à l'outrage et à la ruine! Frères-la-Côte, je vous le répète, vous me faites pitié! Eh quoi, Pierre, tu n'as pas rougi de nous avouer que la peur de la potence affaiblissait ton courage!... Ces paroles, si tu ne les rachètes pas par un éclatant fait d'armes, laisseront à tout jamais une tâche dans ta vie!... Craindre la potence quand Montbars commande, c'est trahison ou folie!... Si le hasard se déclare contre nous, si nous succombons dans la lutte, pas un de nous, je vous le jure, ne tombera vivant entre les mains de l'ennemi... Nous accosterons *le Sceptre,* et mettant le feu à la soute aux poudres, nous envelopperons les parjures dans notre perte... Vaincus de fait, nous mourrons vainqueurs!... Un dernier mot. Frères-la-Côte! les équipages et les soldats royaux, moins habitués que nous ne le sommes au soleil d'Amérique, aux privations et aux fatigues, sont presque tous atteints du fléau qui

s'est déclaré dans Carthagène... les navires de l'escadre représentent à cette heure plutôt des *maladreries* flottantes que des vaisseaux! Sur trois mille hommes, huit cents pourraient à peine prendre les armes!... Huit cents hommes pour défendre vingt millions ! Jamais le hasard ne vous a offert une occasion si belle, une si magnifique proie!... Une fois *le Sceptre,* qui porte ces immenses richesses, tombé entre nos mains, et je vous jure que nous en viendrons facilement à bout, nous l'échouons à la côte, nous mettons à terre ses canons en batterie, nous nous retranchons, et nous attendons le retour de nos frères!... Allons, enfants, je vois, au feu de vos regards, aux frémissements de colère qui vous agitent, que, revenus d'un moment de faiblesse, vous brûlez de venger vos outrages, de reconquérir votre or!... Que chacun retourne à son poste de combat!

Montbars, en affectant de croire à un enthousiasme qui, hélas! n'existait pas, espérait enlever l'équipage : l'événement déjoua son calcul et ne lui laissa bientôt plus d'espoir.

Les Frères-la-Côte restèrent immobiles. Le capitaine Pierre reprit la parole :

— Les faits parlent avec trop d'évidence, Montbars, dit-il, pour qu'il nous soit permis

d'espérer!... Nous admirons ton implacable ténacité, mais nous refusons de nous associer à tes folles espérances.

— Alors c'est une rébellion? demanda froidement Montbars, qui se mit à caresser sans affectation la crosse de ses pistolets.

— Nullement, répondit Pierre d'un ton respectueux et ferme. C'est un appel que je fais à nos usages... Tu sais, Montbars, que nous avons le droit de changer, même pendant une expédition, le capitaine dont la conduite nous paraît contraire à nos intérêts. Malgré l'admiration, et ce mot exprime bien ma pensée, malgré l'admiration, dis-je, que j'éprouve pour tes talents supérieurs, je me verrais contraint, si tu persistes dans ta résolution insensée, de proposer à l'équipage de te retirer le commandement! Je me hâte d'ajouter que si la majorité se prononce pour toi, et que tu veuilles toujours attaquer *le Sceptre,* tu me trouveras alors le plus soumis et le plus zélé de tous les matelots!... Amis, continua Pierre en se retournant vers les Frères-la-Côte, êtes-vous d'avis de mettre ma proposition aux voix?

Un oui spontané et bruyant répondit à la question du flibustier.

Une larme de douleur et de rage, larme aus-

sitôt séchée par la fièvre qui lui brûlait le sang, humecta la paupière de Montbars.

— Oh ! les lâches et les ingrats ! murmura-t-il, payer d'une telle ingratitude le dévouement de ma vie entière !

Surmontant aussitôt avec cette force de caractère que nul ne possédait à un tel degré que lui, la rage et la douleur qui lui serraient le cœur, Montbars s'empressa de reprendre la parole, afin de ne pas laisser le temps à l'équipage de délibérer.

— Frères-la-Côte ! s'écria-t-il, au nom des services que j'ai été assez heureux pour vous rendre, accordez-moi une grâce !... Vous entendez : moi, Montbars, je demande une grâce ! Cette fois est la première que ce mot soit sorti de mes lèvres !... Refuserez-vous de m'entendre ?...

Il y avait dans la parole de l'illustre flibustier une expression si navrante de douleur contenue, que les Frères-la-Côte se sentirent presque attendris, repentants.

— Parle, Montbars ! lui dirent-ils.

— Amis, reprit le flibustier, je renonce à vous conduire au combat, mais je veux que l'on nous rende notre or. Pour arriver à ce résultat, je ne vous demande qu'une chose bien simple,

de me seconder par une attitude hostile. Si vous doutez de ma sincérité, si vous craignez que je ne veuille vous attirer dans un piége, eh bien ! prenez vos précautions contre moi, déchargez vos canons, noyez la soute aux poudres... Vous avez tort de rougir, Frères-la-Côte ! je ne dis pas cela pour vous humilier ! Je parle sérieusement. Que *le Sceptre* croie que vous voulez engager avec lui le combat, cela me suffit. Avant un quart d'heure, je me serai emparé à moi seul du vaisseau amiral, et des vingt millions qu'il porte dans ses flancs.

Ces mots, prononcés par tout autre que Montbars, eussent paru des propos de fou ; dans la bouche de l'illustre flibustier, ils firent une vive impression sur l'équipage.

Les Frères-la-Côte se rappelèrent les merveilleux et incroyables exploits passés de leur chef, ses traits d'audace inouïe, ses inspirations heureuses, et ces souvenirs, rendus plus puissants encore par la perspective de s'emparer des vingt millions chargés à bord du *Sceptre,* leur inspirèrent une aveugle confiance dans le projet inconnu d'eux que méditait Montbars.

Ils lui promirent de se conformer à son désir.

— Que l'on mette une embarcation à la mer! dit Montbars. Je vais aller prendre possession

du vaisseau amiral ! De Morvan, continua-t-il pendant que l'on exécutait son ordre, viens avec moi ! Je veux changer, comme par enchantement, ta position précaire en une fortune digne d'un roi !

— Mon chevalier, je ne veux pas que tu me quittes ! s'écria vivement Fleur-des-Bois, qui saisit, par un mouvement irréfléchi, le bras du jeune homme. Que t'importe la fortune ? Tu n'es pas un flibustier, toi !

Montbars fit un geste d'impatience :

— Le temps presse, Louis ! reprit-il ; embarquons !

— Fleur-des-Bois, dit de Morvan en regardant avec amour la charmante enfant, a répondu pour moi. Merci de l'intérêt que tu me portes, Montbars. Je préfère rester pauvre toute ma vie, à m'enrichir de dépouilles françaises.

— Cette dernière désillusion me manquait ! Quoi, Louis, toi qui naguère m'offrais au nom de ton père le comte de Morvan, mon frère, un dévouement à toute épreuve, voilà que, le moment venu de tenir ta promesse, tu me repousses, tu t'éloignes de moi !

— Tu es injuste, Montbars. Tu me proposes de faire ma fortune, je refuse. As-tu besoin de mon bras, es-tu exposé à un grand danger ?

Alors, c'est différent, parle, je te suivrai sans hésiter !

— Oui, Louis, j'ai besoin de ton courage.

De Morvan serra doucement la main de Fleur-des-Bois dans la sienne, et la suppliant du regard de ne pas le retenir, il suivit Montbars.

Le flibustier, avant de descendre dans l'embarcation qui l'attendait, prit le capitaine Pierre à part et lui dit quelques mots à l'oreille. Pierre se contenta de répondre par un signe affirmatif de tête.

Le vent qui enflait les voiles de l'escadre royale étant contraire à sa sortie de la rade de Carthagène, les navires étaient obligés de courir des bordées : aussi le canot de *la Serpente,* monté par six vigoureux rameurs, accosta-t-il promptement, en suivant la ligne droite, le vaisseau amiral.

Pendant la durée de ce court trajet, Montbars et de Morvan n'avaient pas échangé une seule parole : tous les deux étaient restés plongés dans leurs réflexions.

L'apparition du flibustier sur le pont du *Sceptre* parut étonner les officiers.

L'un d'eux s'avança à sa rencontre et lui demanda froidement ce qu'il désirait.

— Parler de suite à l'amiral, répondit

Montbars. Veuillez le prévenir que j'ai à lui faire une communication de la dernière importance, et qui n'admet aucun retard !

Un garde-marine, chargé de ce message, s'en fut trouver l'amiral.

Presque aussitôt le baron de Pointis parut sur le pont.

Au visage sévère, au front sillonné de rides profondes, aux sourcils froncés du chef de l'escadre royale, Montbars devina qu'il devait se résigner à une humiliation : il ne se trompait pas.

— Vous encore ici, monsieur? lui dit durement de Pointis. Que diable! on n'abuse pas ainsi de la patience et des loisirs des gens de ma qualité et de ma sorte !... Que me voulez-vous!... Me réclamer de nouveau les gages qui vous sont dus!... Une quarantaine de piastres !.. Vous serez payé lorsqu'on soldera vos confrères!... Cependant, si vous avez par trop besoin d'argent, dites-le, et finissons-en !

L'amiral prit sa bourse et fit le geste de la jeter d'un air ennuyé et dédaigneux à de Montbars.

De Morvan rougit d'indignation et de colère.

— Amiral, répondit le flibustier d'une voix calme, et sans paraître se souvenir de l'injure qui lui était adressée, vous vous méprenez du

tout au tout sur le motif de ma présence !... Je possède encore quelques millions qui me permettent de ne point mettre à tribut votre générosité ! Je suis venu pour vous avertir d'un grand danger qui vous menace, vous et l'escadre. Si vous me refusez un entretien, que la responsabilité de ce qui arrivera retombe sur votre tête ; quant à moi, j'aurai fait mon devoir !...

Il y avait dans le ton de Montbars une telle assurance, que l'amiral se sentit troublé.

— Mais, monsieur, lui répondit-il, cet entretien ne peut-il donc pas avoir lieu ici?

— Impossible, amiral.

— Ainsi, vous désirez vous trouver seul avec moi?

— Seul avec vous, vous l'avez dit.

De Pointis hésita : il était évident que la scène de violence qui s'était passée à la Contaduria se présentait à son esprit. Toutefois, l'incertitude de l'amiral fut de courte durée.

— M. le chevalier de Morvan, reprit-il, veuillez me suivre ! M. Montbars ne doit pas avoir de secrets pour vous !...

Le flibustier accepta, par son silence, la proposition du baron de Pointis : les trois hommes descendirent dans la chambre du conseil.

— Amiral, dit Montbars en se plaçant devant la porte, je ne conçois vraiment pas qu'avec un esprit de duplicité aussi remarquable que le vôtre, vous soyez tombé aussi facilement dans le piége que je vous ai tendu. Vous aviez cependant, pour vous en garantir, l'expérience du passé. Je m'attendais à plus de résistance de votre part!... Enfin, vous voilà en mon pouvoir, c'est l'essentiel... Bon! voilà que vous allez vous fâcher!... Ne bougez pas, je vous en prie... Vous m'obligeriez, à mon grand regret, à vous casser la tête!... Causons tranquillement... Des récriminations et des injures, tant que vous voudrez! Des gestes et des cris, point!... A la première tentative de votre part pour sortir ou appeler au secours, mon pistolet vous répondrait... Je passe pour être un assez bon tireur : en tout cas, il faudrait être bien maladroit, convenez-en, pour manquer un homme à bout portant... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir...

De Pointis se laissa tomber dans un fauteuil. De Morvan, froid et impassible, semblait ne prendre aucun intérêt, ne pas remarquer même la scène de violence qui se passait sous ses yeux! De Montbars jeta sur lui un regard à la dérobée, mais il lui fut impossible de deviner si le

jeune homme approuvait ou condamnait sa conduite.

— M. le baron, dit-il en s'adressant à l'amiral, je vous ferai grâce de récriminations accablantes pour vous : le passé est le passé. Le présent et l'avenir m'importent seuls, je vais droit au fait. Il faut, je veux que vous retourniez à Carthagène. Vous allez donner immédiatement l'ordre à l'escadre de rebrousser chemin... De prétexte, vous n'en avez pas besoin : votre autorité est absolue. Pendant que vous communiquerez cet ordre à l'officier de la manœuvre et à celui chargé des signaux, je me tiendrai à vos côtés ; si vous essayez de me trahir, je vous tuerai ! Je vous dis ceci sans colère, sans enfler la voix, comme un homme qui est sûr de lui !

— M. Montbars, s'écria l'amiral un peu remis de sa surprise, vous avez grand tort de vous fier à la prétendue faiblesse dont j'ai fait preuve, la première fois que vous m'avez tenu sous votre pistolet ! Si à la Contaduria j'ai cédé à vos menaces, reconnu votre autorité, c'est qu'alors, veuillez vous rappeler mes paroles, je ne m'appartenais pas... J'avais un devoir à remplir, celui de détruire la flibuste ! Aujourd'hui la position est complétement changée ! J'ai rempli

ma mission !... A bord du *Sceptre* se trouvent embarquées, et, grâce à Dieu, en sûreté, les dépouilles de Carthagène ! Il m'importe peu que vous m'assassiniez !... l'essentiel, c'est qu'aucun reproche ne pèse sur ma mémoire, que je laisse après moi la réputation d'avoir été un brave officier et un fidèle sujet du roi ! Je refuse donc, monsieur, de toute la force de mon indignation, de me soumettre à vos ordres, d'ordonner le retour de l'escadre à Carthagène !

— Vous avez bien réfléchi, amiral? votre résolution est irrévocable?...

— Irrévocable, monsieur !

— Très-bien ! la mienne l'est aussi. Je ne vous cacherai pas que votre fermeté vous vaut toute mon estime... A votre place, j'aurais agi comme vous agissez.

Montbars arma alors un de ses pistolets et en dirigea le canon vers l'amiral, qui demeura ferme, le regard et la contenance assurés.

III

A la vue du danger qui menaçait de Pointis, de Morvan sortit de la neutralité silencieuse qu'il avait observée jusqu'alors. D'un bond rapide, il s'élança entre Montbars et l'amiral qu'il couvrit de son corps : il était temps! une seconde de plus et de Pointis tombait mort!...

A cette intervention inattendue, les yeux de Montbars s'injectèrent de sang, les muscles de son visage se contractèrent.

— Arrière, Louis, dit-il, d'une voix vibrante, tu joues-là un vilain jeu, enfant.

— Je remplis mon devoir, répondit résolû-

ment le chevalier. Espères-tu donc que par une lâche et condamnable inaction je devienne le complice de ton crime?

— Encore une fois, arrière! reprit Montbars avec violence. N'oublie point, Louis, que je brise toujours, quels qu'ils soient, les obstacles qui s'opposent à mes volontés. Je suis encore maître de moi... tout à l'heure il serait trop tard!... Retire-toi du chemin de ma justice... si tu m'aimes, évite-moi un remords!...

— Je n'ai point renié mon nom, je suis resté un de Morvan, dit froidement le chevalier; or, un de Morvan ne laissera jamais assassiner un homme qui, par sa position, représente le roi!... Je suis loin d'approuver la conduite de l'amiral! Je reconnais qu'il s'est indignement joué de ta bonne foi!... odieusement emparé de vos trésors! qu'il est sans excuse!... Oui!... Mais, je te le répète, il représente le roi! Comme tel, sa personne est sacrée!... Tout gentilhomme qui hésiterait à sacrifier son existence pour sauver, dans de semblables conditions, la vie de l'amiral, serait un misérable et un infâme!...

Et puis, à présent que j'ai vengé la mort de mon père, si je déshonorais le nom qu'il m'a légué, ma vengeance me paraîtrait un crime, je me regarderais comme un assassin!... Montbars,

je te pardonne!... Je te le disais dernièrement et je ne me trompais pas... l'ambition a desséché ton cœur, vicié ta nature!... Tu n'es plus toi!...

A mesure que de Morvan parlait, — et, connaissant le caractère du flibustier, il s'exprimait dans toute la sincérité de son âme, — la physionomie, ordinairement si impénétrable de Montbars, réflétait tous les sentiments intérieurs qui l'animaient; l'attendrissement et la fureur s'y lisaient tour à tour!

—Louis, s'écria-t-il bientôt, je viens de payer largement, par ma patience, ce que je dois à notre parenté. A présent nous sommes étrangers l'un à l'autre!... Ne vois plus en moi qu'un ennemi!... Tiens, voici un pistolet. Qu'entre nous la lutte soit égale et loyale. Défends-toi!

De Morvan hocha lentement la tête en signe de refus.

— Le nom que tu portes n'est plus le mien, dit-il, mais le sang qui coule dans tes veines est celui de mon père! Si je te tuais, et que le comte de Morvan appartînt encore à la terre, il me maudirait! Dois-je donc moins à sa mémoire que je ne devrais à sa présence? Non, Montbars, mon bras ne se lèvera jamais contre toi! Un peu de pitié! abrège mon supplice : on a beau

ne pas tenir à la vie, l'attente de la mort est toujours chose pénible! Je t'ai pardonné, que veux-tu de plus?

— Conserver ton estime, noble enfant!... s'écria Montbars en cédant enfin à l'attendrissement. Que ta main serre la mienne, que ton regard ne se détourne pas avec horreur de moi!... Louis, tu as raison!... L'ambition a changé ma nature! Le flibustier a tué le gentilhomme!... J'ai bien fait de changer de nom!... Louis, je suis fier de toi!... C'est bien, ce que tu as fais là!... Tu es de bonne race!... Au nom de ton père, enfant, je te bénis!...

De Morvan, qui ne s'attendait pas à ce bon mouvement du flibustier, se sentit tout ému. Montbars lui tendit les bras; il s'y jeta et l'embrassa avec une joie ineffable : pour la première fois depuis sa naissance, le jeune homme comprit ce qu'aurait été pour lui la tendresse d'un père.

— Allons, Louis, partons, dit Montbars, déjà honteux de ce qu'il se reprochait comme une faiblesse. Ta générosité me coûte vingt millions : c'est cher!

— Partir, répéta de Morvan, nous ne le pouvons plus, Montbars! Tu as levé ta main sur l'amiral; tu as insulté en lui la personne du roi.

Il te reste à lui rendre ton épée, à te livrer à sa justice!

— Moi, rendre mon épée! Es-tu fou, Louis?

— De deux choses l'une, Montbars : ou tu es en ce moment le chef des flibustiers, ou bien un noble gentilhomme. Comme Frère-la-Côte, tu ne dois sortir d'ici qu'après avoir tiré vengeance de l'indigne trahison dont les tiens sont victimes; comme gentilhomme, il te faut payer le crime de lèse-majesté dont tu t'es rendu coupable.

—Louis, tu as raison!... dit Montbars vaincu, s'il est permis de s'exprimer ainsi, par la rigide et logique loyauté du jeune homme. J'ai marché jusqu'ici dans une fausse voie!... Le temps n'est pas encore venu où les esprits élevés peuvent accomplir de grandes choses, en dehors de la royauté! Si j'avais toujours pris ma force et mon intelligence au service de Louis XIV, j'aurais contribué à la prospérité et à la grandeur de la France, légué mon nom à l'histoire!... Au lieu de cela, à quoi ont abouti mes prodigieux efforts?... A fournir de l'or aux orgies de misérables bandits! à me valoir une autorité contestée!... à me laisser dans l'obscurité, à me forcer de renier le nom de mon père... mon vrai nom!...

De Montbars s'arrêta un moment, puis s'avançant vers de Pointis.

— Monsieur l'amiral, lui dit-il d'une voix douloureusement affectée, voici mon épée.

Le baron se redressa de toute sa hauteur, et repoussant, par un geste plein de dignité, l'épée que le flibustier lui présentait :

— Au nom du roi mon maître, qui, par cette marque de clémence, désire reconnaître la belle conduite de M. le chevalier de Morvan, dit-il, votre crime vous est remis.

A ces paroles hautaines, Montbars baissa la tête, et un soupir s'échappa de sa poitrine.

— Ah! murmura-t-il, ce moment de honte volontaire rachète bien tout mon passé!

— Quant à vous, M. de Morvan, continua l'amiral, vous avez doublement fait votre devoir et comme soldat et comme sujet; votre main!...

Le chevalier, au lieu de saisir la main que l'amiral lui tendait, se recula d'un pas.

— Amiral, demanda-t-il froidement, est-ce M. le baron de Pointis qui veut bien m'offrir son amitié, ou le fondé de pouvoirs du roi qui me parle au nom de son maître?

— C'est le baron de Pointis, monsieur...

— Alors, M. le baron, je repousse votre main, je ne vous trouve pas digne de mon amitié.

L'amiral tressaillit.

— Que dites-vous, monsieur? demanda-t il avec hauteur.

— Je dis et je répète, baron de Pointis, que je ne vous juge pas digne de l'honneur de mon amitié. Celui qui n'a pas craint de voler, ainsi que vous l'avez fait. les flibustiers de Saint-Domingue! Comme amiral, je vous respecte; comme homme, je vous méprise!

A cette insulte sanglante, le baron de Pointis pâlit. Il était facile de deviner, à l'altération de ses traits, la profonde émotion que lui causait cette injure.

— Chevalier, dit-il après un moment de silence, vous avez le cœur loyal, mais l'esprit léger! Avant de traiter avec un tel mépris un vieux soldat, un gentilhomme, vous auriez dû réfléchir! La différence d'âge et de position qui existe entre nous deux me permet de vous excuser!... Chevalier, il est, dans la vie politique, des exigences que vous ignorez encore! En volant l'or des flibustiers, j'emploie l'expression dont vous vous êtes servi, je ne fais qu'obéir aux ordres de Sa Majesté, et en mon âme et conscience, je crois rendre un immense service

à la civilisation, à l'humanité. Chevalier, je ne vous retiens plus...

A ce congé formellement exprimé, de Morvan s'inclina profondément devant l'amiral, et, suivi de Montbars, il sortit de la chambre du conseil.

— Quel malheur, Louis, lui dit le flibustier en redescendant dans leur embarcation, que tu m'aies empêché d'accomplir mon projet! Mes mesures étaient si bien prises! Au point de vue de l'art, je regretterai toujours d'avoir manqué cette belle occasion.

A peine eut-il mis le pied sur le pont de *la Serpente*, que Montbars fut entouré par l'équipage qui attendait son retour avec anxiété.

— Eh bien! mes amis, leur dit-il avec un sourire moqueur, il m'aurait fallu, pour m'emparer du *Sceptre*, risquer de faire tuer une dizaine de Frères-la-Côte!... Connaissant vos pacifiques dispositions du moment, j'ai jugé que jamais vous ne m'auriez pardonné ce sacrifice, et je me suis abstenu.

A ce reproche de leur chef, les flibustiers baissèrent la tête. Si Montbars eût insisté, il aurait alors aisément obtenu leur assentiment pour engager le combat.

C'était là, du reste, un fait assez bizarre de voir deux cents hommes repentants et humiliés

parce qu'ils avait refusé d'attaquer plus de trois mille ennemis. Les flibustiers pouvaient avoir seuls de pareils repentirs.

La Serpente, après son inutile et courte campagne, alla relâcher à l'entrée de la rade, auprès du fort détruit de Boca-Chica. Il était en effet impossible aux deux cents hommes dont se composait son équipage de retourner occuper la ville de Carthagène, alors complétement dénuée de troupes et retombée au pouvoir des Espagnols.

Quinze jours se passèrent dans cette relâche forcée. La vue de l'escadre royale, retenue par les vents contraires, exaspérait les flibustiers, qui ne pouvaient s'habituer à la pensée du vol énorme commis par de Pointis à leur préjudice.

L'amiral, fidèle cette fois à sa parole, leur avait fait offrir cinquante piastres par tête, somme égale à celle que les matelots et les soldats royaux avaient reçue : les flibustiers avaient rejeté avec mépris une pareille proposition.

Quant à Ducasse, placé sous les ordres de M. de Pointis depuis les dernières dépêches venues de Versailles, il avait été envoyé en mission par l'amiral.

Tentés par la magnifique occasion que leur présentait l'état contraire des vents qui empêchait l'escadre de prendre la mer, les flibustiers

avaient envoyé de tous les côtés des éclaireurs à la recherche de l'expédition partie pour l'intérieur des terres sous les ordres du beau Laurent.

Chose étrange ! aucun de ses éclaireurs n'avait pu obtenir le moindre renseignement sur la direction suivie par les trois colonnes détachées.

On en était à se demander si les corps, tombés dans de fortes embuscades, n'avaient pas été détruits par les Espagnols !

De Montbars, depuis sa scène avec de Pointis, restait des journées entières, seul, à réfléchir. Il était évident qu'un important travail se faisait dans son esprit.

— Mon cher Louis, dit-il un soir à de Morvan qu'il rencontra se promenant avec Fleur-des-Bois sur la plage, tu ne peux te figurer la reconnaissance que je te dois. En me montrant la folie qu'il y avait à lutter contre le pouvoir royal, tu as donné une salutaire et nouvelle direction à la fièvre d'activité qui me dévore. J'ai combiné de nouveaux plans. J'entrevois à présent des horizons dont l'étendue sourit à ma hardiesse. Sous peu, je partirai pour la France. Je reverrai le roi. Bientôt, crois-moi, tu seras glorieux et fier de servir sous mes ordres.

Quant à Fleur-des-Bois, un grand changement s'était aussi opéré en elle. Quoiqu'elle passât tout

son temps en compagnie de son chevalier Louis, elle n'avait plus de ces doux et joyeux sourires qui jadis faisaient épanouir ses lèvres. En proie à une tristesse qu'elle essayait en vain de cacher, souvent de Morvan la surprenait les yeux baignés de larmes.

Aux tendres reproches qu'il lui adressait alors sur le maque de confiance qu'elle lui montrait, Fleur-des-Bois se contentait de répondre qu'elle était parfaitement heureuse; puis elle trouvait un prétexte pour s'éloigner, afin d'éviter de nouvelles questions.

Le vingtième jour depuis le départ de Carthagène de l'escadre royale, les vents contraires, qui jusqu'alors avaient régné, cessèrent, et la flotte mit à la voile, accompagnée par les malédictions et les imprécations des flibustiers.

Le soir même de ce départ, Laurent arriva à Boca-Chica avec les trois corps expéditionnaires.

Aux questions qui lui furent adressées, il répondit qu'il avait été obligé, afin d'éviter de fortes embuscades, de bivaquer dans les bois.

Il serait impossible de rendre la fureur des quinze cents Frères-la-Côte de retour, lorsqu'ils apprirent l'indigne trahison de de Pointis, le vol dont ils étaient victimes!

Ce ne fut qu'un cri de haine et de vengeance. Tous voulaient s'embarquer et poursuivre la flotte royale.

— Amis, leur dit Laurent, je partage votre indignation, et je donnerais dix ans de ma vie pour me trouver aux prises avec nos voleurs. Mais hélas ! il n'y faut pas songer. Des obstacles insurmontables s'opposent à la réalisation de ce projet. D'abord, qui nous assure que nos navires laissés dans le port de Carthagène n'ont pas été détruits par les Espagnols ? En supposant même que nous les retrouvions intacts, réfléchissez au temps qu'il nous faudrait pour les mettre en état de prendre la mer, à l'avance que l'escadre a sur nous. Non, je vous le répète, il est à présent trop tard pour en appeler à la force ! Et puis nous sommes sans chef ! Ducasse est loin de nous !... Mes amis, ajouta Laurent après avoir refléchi, une heureuse inspiration m'est venue !... Voulez-vous me confier la lourde tâche du commandement, me mettre à votre tête ?... Je m'engage sur mon honneur à vous faire retrouver des richesses au moins égales à celles que l'on nous a ravies !...

A ces paroles prononcées avec feu et conviction, les flibustiers répondirent par des cris d'enthousiasme. Laurent fut reconnu, par ac-

clamation, chef suprême des forces actuellement réunies, que l'absence de Ducasse laissait sans direction.

Cette scène se passait sur la plage : Montbars, attiré par les cris qu'il entendait, accourut aussitôt. Hélas! il était trop tard... Laurent était déjà investi de la toute-puissance.

Montbars s'attendait si peu à un tel événement, qu'un instant il en fut étourdi.

— Du courage, lui dit de Morvan, qui en le voyant venir s'était rapproché de lui, cette ingratitude est un bonheur pour toi ; elle te montre combien tu aurais tort de compter sur ces misérables, de continuer à te sacrifier pour eux, de songer à faire de ces bandits une nation ! Il suffit, tu le vois. de leur montrer de l'or en perspective pour devenir leur idole. pour leur faire renier l'homme à qui ils doivent tout! Montbars, cette désillusion est la fin de ton rêve! Tu es riche, jeune encore. rien ne t'empêche de reprendre ton nom et ton rang. Le roi saura dignement employer tes puissantes facultés. Repousse ton passé loin de toi, recommence une nouvelle existence!

— Louis. répondit le flibustier qui serra la main du jeune homme à la broyer, tu ne connais rien au cœur humain! Depuis longtemps

déjà, je m'en aperçois maintenant, je ne portais plus aucun intérêt aux Frères-la-Côte!... Je n'obéissais qu'à mon ambition!... Que veux-tu? L'habitude du commandement m'a donné l'amour de la domination!... Je sais que j'ai tort!... Cela te prouve combien mon mal est incurable!... C'est l'île de Saint-Domingue que j'ai fixée pour être le théâtre de ma gloire!... Je ne retournerai pas en Europe!... Après tout, il vaut mieux que la sourde lutte engagée entre Laurent et moi prenne un caractère décidé, se produise au soleil! Le dénoûment se fera moins attendre!

IV

Le beau Laurent, une fois investi du pouvoir suprême, ne perdit pas de temps pour mettre les flibustiers au courant de ses projets.

— Frères-la-Côte, leur dit-il, je me suis engagé sur l'honneur à vous rendre des richesses au moins égales à celles que l'on vous a ravies ; rien ne m'est facile comme de tenir ma promesse. Mon plan est des plus simples : c'est la répétition de ce que j'ai fait il y a peu de mois à Grenade. Il s'agit tout bonnement de reprendre la ville de Carthagène, et d'en tirer une seconde rançon.

— Tu oublies, Laurent, s'écria un Frère-la-

Côte en interrompant son nouveau chef, que Carthagène vient d'être pillé en règle, de fond en comble; que nous n'y avons laissé ni une once d'or, ni une pierre précieuse. Ton projet ne vaut rien...

— Ton observation ne prouve qu'une chose, répondit Laurent en se retournant vers l'interrupteur, que les intérêts de nos frères sont mieux placés dans mes mains qu'ils ne le seraient dans les tiennes!... Attends, pour m'adresser d'autres objections, que je me sois complétement expliqué! Je continue!... Lorsque nous nous sommes emparés, avec l'armée royale, à tout jamais maudite, de Carthagène, les habitants les plus considérables de cette ville s'étaient déjà enfuis en emportant avec eux leurs richesses : ce sont ces richesses que je convoite, que je veux!... Pour atteindre ce but, notre conduite est toute tracée! Il nous suffira de nous rembarquer, de simuler un départ définitif, et de garder pendant quinze jours la mer. Les fuyards, complétement rassurés, se hâteront de quitter leurs refuges et de rentrer dans la ville avec leurs trésors. Alors, en une nuit nous traversons la rade, et, semblables à des aigles, nous nous abattons, au point du jour, sur Carthagène, de nouveau pourvu d'or!... Ce plan est aussi simple qu'in-

faillible!... Rien ne peut l'empêcher de réussir!... Frères-la-Côte, je vois déjà nos navires richement lestés de lingots, encombrés de marchandises précieuses!... Puis, complément de fête dont je ne vous ai pas encore parlé, j'entends les remercîments passionnés des jolies senoritas que leurs parents avaient soustraites à nos hommages, et qui béniront notre inattendu retour!... De l'or et des femmes plus que nous ne pourrons en dépenser et en prendre!... Ce sera une orgie sans antécédents dans les annales de la flibuste. Une orgie qui en quinze jours nous fera vivre vingt ans!

Laurent prononça ces dernières paroles avec un accent de sensualité si passionné, s'il est permis de se servir de cette expression, qu'un frémissement d'impatience et de joie parcourut la foule des flibustiers. Ils se figuraient déjà être à la curée.

— Une popularité fondée par de tels moyens ne saurait être durable! dit Montbars à l'oreille de de Morvan. Que de larmes et de sang elle va coûter!... Dieu veuille qu'elle n'aboutisse pas à la ruine de la flibuste!

Le projet présenté par Laurent fut aussitôt exécuté. Les flibustiers rentrèrent dans Carthagène, reprirent leurs navires, que les Espagnols,

heureux de voir partir leurs terribles hôtes, les aidèrent même à freter; puis, mettant à la voile, ils restèrent quinze jours à courir des bordées au large. Deux semaines plus tard, ils s'abattaient sur l'infortunée ville, à peine remise de l'épouvantable désastre qu'elle venait de subir. Dire la consternation des habitants à la vue de cette nouvelle invasion serait impossible. Ce fut partout un long cri de douleur et de désespoir.

L'événement ne justifia, hélas ! que trop bien les prévisions de Laurent.

Les fuyards revenus avec leurs trésors, et surpris à l'improviste, offraient une proie abondante et toute fraîche à l'avidité des bandits.

Le chef des flibustiers, dès son arrivée, réunit les notables espagnols dans la cathédrale, non pas pour leur imposer la honte d'un mensonger *Te Deum,* mais bien pour leur signifier sa volonté. Il exigeait d'eux dix millions!

Les infortunés réclamèrent : Laurent ordonna que l'on en fusillât vingt sur-le-champ ; cet ordre fut exécuté.

— Espagnols, leur dit-il, si dans une heure d'ici vous n'avez pas accepté mes conditions, je ferai passer quarante de vous par les armes! D'heure en heure le nombre des victimes sera double. Votre hésitation et votre mauvais vou-

loir finiront bien par céder devant mon opiniâtreté. Vous voilà avertis. Que le sang qui coulera par suite de votre stupide et fatale obstination retombe sur vos têtes ; moi, je m'en lave les mains !

Trois quarts d'heure plus tard, une députation de notables abordait humblement Laurent, et lui apportait l'assurance d'une complète soumission. Seulement elle lui demandait un délai de quinze jours pour parfaire la somme énorme qu'il exigeait.

— Vous avez bien fait de compter sur notre générosité, leur répondit-il ; nous ne sommes pas des gens sans entrailles. Je vous accorde le délai que vous implorez. Je ne sais rien refuser à un repentir sincère.

Au sortir de l'église, de Morvan, dont l'indignation avait atteint le comble, s'avança vers Laurent, et l'attirant à lui :

— Deux mots, lui dit-il.

— Quatre si tu veux, répondit froidement Laurent. Je crains, toutefois, que tu ne perdes ton temps ; je connais par cœur l'homélie que tu veux me réciter.

— Ton langage prouve, Laurent, que la conscience parle encore en toi ; il grandit ton crime...

— Bon ! voilà l'homélie qui commence ! je ne m'étais pas trompé. Matelot, je suis pressé, remettons à plus tard la fin du sermon !

— Tu m'as accordé quatre mots : ces quatre mots, tu les entendras, les voici : Laurent, je te méprise !...

— Je le sais parfaitement, répondit le flibustier sans montrer la moindre émotion. Que m'importe !... Te figures-tu que je vais me désoler parce que ton intelligence à courte portée n'est pas à même de m'apprécier ce que je vaux !... que je vais te demander raison de tes paroles !... Tu te trompes, cher ami !... J'ai bien autre chose à faire qu'à m'escrimer avec toi !... Au revoir, matelot !

— Moi, ton matelot, jamais ! s'écria le jeune homme avec une énergique expression de mépris.

Laurent, qui déjà s'était éloigné de quelques pas, s'arrêta :

— Chevalier de Morvan, demanda-t-il gravement, avez-vous bien compris toute la portée de vos paroles? Est-ce bien sérieusement, en homme réfléchi, que vous venez de rompre le lien qui nous unissait ?

— Oui, c'est avec orgueil et joie que je repousse notre association ! Ma bouche n'est que

l'écho affaibli de ce qui se passe dans mon cœur!...

— Soit! répondit Laurent. Cette rupture sourit à mes projets!... Peut-être bien, cela n'est cependant qu'à moitié probable, aurais-je été retenu, dans l'accomplissement de mes desseins, par le sentiment d'une fausse et ridicule générosité!... A présent, me voici libre!... Chevalier de Morvan, au revoir.

— Priez plutôt Dieu que nous ne nous rencontrions plus jamais! s'écria de Morvan avec éclat, car dans les paroles de son ex-matelot, il avait cru voir une allusion à la passion du flibustier pour Fleur-des-Bois!...

Laurent s'éloigna sans relever ce défi. Au sourire moqueur qui plissait à leur extrémité ses lèvres minces, il était facile de deviner qu'il comptait sur une revanche.

A peine Laurent avait-il quitté de Morvan, que le chevalier fut accosté par Fleur-des-Bois.

Depuis l'horrible exécution des vingt notables, la pauvre enfant était en proie à une émotion extrême.

— Ah! mon chevalier Louis, dit-elle en se suspendant au bras du jeune homme, combien je désire m'éloigner de cette terre maudite! Jamais plus de ma vie je ne serai heureuse! Le souvenir des atrocités monstrueuses qui se pas-

sent sous mes yeux me suivra toujours! Pourquoi ai-je quitté mes forêts, entraîné mon pauvre père à ma suite? Ne suis-je pas coupable de sa mort?...

Fleur-des-Bois se tut pendant une minute, puis achevant à haute voix et sans s'en douter sa pensée :

— Que je voudrais donc ne pas t'aimer comme je t'aime, mon chevalier Louis! dit-elle lentement. Ne plus t'aimer! je suis folle! mais ce serait mourir...

Jeanne, à l'idée qu'elle pouvait perdre son chevalier, se serra, par un mouvement instinctif et d'une grâce inimitable, contre le bras du jeune homme.

De Morvan tressaillit.

— Cruelle enfant! murmura-t-il d'une voix brisée, tu es destinée à me faire goûter tout ce qu'il y a de joies et de douleurs sur la terre!... Fatal serment qui me lie!... Je donnerais, Jeanne, le reste de ma vie pour avoir le droit de m'agenouiller pendant une heure à tes pieds!... Mourir en imprimant un baiser sur tes lèvres, ce serait arriver vivant au ciel!...

Le cœur de Jeanne battait à se rompre; elle se sentait succomber sous le poids d'une joie à la fois enivrante et douloureuse. Des larmes trem-

blaient dans ses cils, tandis qu'un céleste sourire entr'ouvrait ses lèvres roses et humides. Il y avait lutte entre l'âme et le corps.

Tout à coup Jeanne tressaillit et, se cramponnant, pour ainsi dire, au bras de de Morvan :

— Mon chevalier, s'écria-t-elle, entends-tu ces cris de femme ?... Une infortunée que l'on insulte : courons la délivrer!...

A vingt pas à peine de l'endroit où il se trouvait, de Morvan aperçut un groupe serré de flibustiers qui semblaient entourer une personne; de ce groupe partaient les cris qui avaient si vivement impressionné Fleur-des-Bois.

Le jeune homme n'avait pas besoin d'être excité pour voler au secours de l'infortunée victime de la brutalité des Frères-la-Côte.

Il se dégagea doucement de l'étreinte de Jeanne, et prenant son élan, en deux bonds il tomba au milieu des flibustiers.

— Misérables, leur dit-il avec un heureux à-propos, ne comprenez-vous pas qu'en insultant ainsi les femmes avant d'avoir l'or des Espagnols, vous finirez par exaspérer ces derniers qui refuseront de vous livrer leurs dépouilles!... Attendez donc, avant de vous livrer à vos passions, que vos navires regorgent de butin!... Au nom de l'intérêt commun, je prends cette femme

sous ma protection !... Malheur à celui qui osera y porter la main !... Je le dénoncerai à nos frères comme un traitre !...

Tenir un pareil langage était le seul parti qu'il y avait à prendre. S'il eût menacé les flibustiers de son épée, de Morvan se fût perdu ! Leur parler de richesses et d'or, c'était se faire écouter d'eux, obtenir leur obéissance !

En effet, les flibustiers surpris et ignorant que le jeune homme n'était plus le matelot de Laurent, titre qui lui donnait une énorme importance à leurs yeux, s'écartèrent docilement devant lui, et le laissèrent arriver jusqu'à leur victime.

Au même instant, Fleur-des-Bois rejoignait son chevalier Louis.

Deux cris, presque d'effroi, poussés par de Morvan et Jeanne, retentirent presque en même temps.

Tous les deux venaient de reconnaître, dans la malheureuse outragée, la fille du comte de Monterey, Nativa!

— Ma foi, frère, dit un des flibustiers en frappant familièrement sur l'épaule de de Morvan, il paraît que cette rencontre ne te plaît qu'à moitié ! Nous ne t'accuserons pas de vouloir nous supplanter... Mille millions de furies ! elle

est pourtant diablement jolie, l'Espagnole! Jamais je n'ai vu, de ma vie, un si appétissant morceau! Quelle bouchée de roi! Enfin, le devoir avant tout. L'or avant l'amour. Les picaillons à bord, nous ferons en sorte de prendre une crâne revanche.

Les flibustiers s'éloignèrent alors, laissant de Morvan, Fleur-des-Bois et Nativa en présence.

Ce fut la fille du comte de Monterey qui, la première, rompit le silence :

— Chevalier de Morvan, dit-elle avec une émotion réelle, je remercie Dieu qui vous a envoyé à moi, le plus brave et le plus généreux cavalier que je connaisse!... Auprès de vous il n'y a ni danger ni outrage à craindre. Comment parviendrai-je jamais à vous exprimer toute ma reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu? Je vous dois plus que l'existence. Vous m'avez sauvé d'un éternelle damnation, car, après le déshonneur, il ne me restait pas d'autre refuge que celui du suicide!...

Les remercîments de Nativa, et on voyait qu'ils étaient sincères, causèrent un grand trouble à de Morvan. Sa conscience lui disait qu'il n'avait pas le droit d'accepter la reconnaissance de la fille du comte de Monterey.

Quant à Fleur-des-Bois, il était facile de de-

viner, à la façon dont, à intervalles inégaux, elle frappait le sol de son petit pied mutin, à la fixité de son regard, à l'altération de l'arc parfait de ses beaux sourcils, que cette rencontre inattendue la surprenait désagréablement. Ce fut elle qui répondit :

— Nativa, dit-elle, tu ne dois aucune reconnaissance à mon chevalier Louis!... Tu nous as trop fait souffrir pour que nous t'aimions. Nous sommes venus à ton secours parce que nous sommes honnêtes, et non pas parce qu'il s'agissait de toi... A présent, te voilà hors de danger... Tu n'as plus besoin de nous... adieu!...

Fleur-de-Bois prit le chevalier par le bras et voulut s'éloigner ; mais à un regard suppliant que lui adressa Nativa, elle s'arrêta.

— Que désires-tu encore? lui demanda-t-elle avec plus de douceur qu'elle n'eût voulu en mettre dans sa voix, car elle se repentait déjà de son premier moment de vivacité. Veux-tu arracher encore à mon chevalier un nouveau serment, celui de ne plus me voir?... Il te refuserait! N'est-ce pas, mon chevalier Louis? Le mieux, c'est que nous nous séparions!... Je te le répète... Adieu, Nativa!...

— Mais, Fleur-des-Bois, dit l'Espagnole, que l'imminence du péril laissait sans orgueil, ne

comprends-tu pas que m'abandonner ainsi, c'est me livrer à la violence des premiers ladrones que je rencontrerai? Je comprends tout! tu te repens de m'avoir sauvée; tu rêves ma perte, mieux encore, tu l'appelles de tous tes vœux !

— Moi!... Oh! tu te trompes, Nativa! tu viens de me dire là une vilaine chose!... Comment un pareil soupçon a-t-il pu te venir à l'esprit! Croire le mal à l'avance, voilà ce qu'il ne m'a jamais été possible de comprendre. Au reste, tu as raison! Dans mon désir de m'éloigner, je ne songeais pas que le danger reste toujours le même pour toi! Mon chevalier Louis, il faut sauver Nativa! Non pour elle, tu ne l'aimes plus ; mais pour nous!... pour notre conscience!...

— Je suis à vos ordres, senorita, dit de Morvan avec embarras. Parlez! Où désirez-vous que je vous conduise?

Nativa laissa tomber sur le jeune homme un triste et douloureux regard.

— Chevalier, lui dit-elle, d'infâmes bandits ont assassiné mon père dans sa propre maison! Pourtant, l'armée royale occupait alors la ville! Aujourd'hui, envahi par les Frères-la-Côte, Carthagène n'offre nulle part un abri!

Pendant que Nativa faisait cette réponse, Fleur-des-Bois réfléchissait.

— Mon chevalier Louis! s'écria-t-elle, voici une bonne idée qui m'est venue... Que la senorita se procure un habillement d'homme; qu'elle se déguise; nous la conduirons à bord de *la Serpente*, où je lui donnerai ma cabine. Nul n'ira la chercher là.

— Merci, Fleur-des-Bois, dit Nativa, j'accepte. Tu es une noble fille! Pardonne-moi mes torts passés : j'ignorais à quel cœur d'or j'avais affaire!

Déjà de Morvan, Nativa et Jeanne s'étaient mis en route pour aller chercher le travestissement dont ils avaient besoin, lorsque Fleur-des-Bois s'arrêta brusquement, et s'adressant à de Morvan avec une vive émotion :

— Mon chevalier, mon projet est impraticable! s'écria-t-elle. Que Nativa succombe plutôt que je consente à l'accomplir! Tu oublies que tout Frère-la-Côte, convaincu d'avoir amené à bord d'un des navires de la flibuste une femme déguisée en homme, est puni de la peine de mort!... Les Frères-la-Côte sont inexorables à cet égard... Le beau Laurent lui-même, aujourd'hui si aimé, se rendrait coupable de cette infraction aux règlements, que les flibustiers le sacrifieraient sans hésiter.

A ces paroles de Fleur-des-Bois, une pâleur mortelle envahit le visage de Nativa.

— Rassurez-vous, senorita, lui dit de Morvan. Le danger que Fleur-des-Bois vient de me signaler ne m'empêchera pas de faire mon devoir. Jeanne, continua le jeune homme en prenant les mains de la boucanière dans les siennes, quand on n'estime pas un homme, on cesse bientôt de l'aimer. Malgré toi, tu me mépriserais si, cédant à la peur, j'abandonnais lâchement la senorita. Ton amitié pour moi te pèse-t-elle donc à ce point que tu veuilles t'en défaire?...

— Moi, te mépriser, mon chevalier! s'écria Fleur-des-Bois qui se mit à sourire, tant cette pensée lui parut ridicule.

— Jeanne, je te jure que je parle d'après l'expérience!...

— Au fait, reprit Jeanne en redevenant sérieuse, je ne suis qu'une ignorante!... Je connais depuis si peu de temps la vie! Soit, mon chevalier, que ta volonté s'accomplisse!...

Une heure plus tard, Nativa, revêtue des habits d'un engagé, prenait possession de la cabine occupée par Fleur-des-Bois à bord de *la Serpente*.

V

La ruse inventée par Fleur-des-Bois pour mettre Nativa à l'abri de tout danger, réussit d'autant plus facilement que les flibustiers avaient momentanément abandonné leurs navires pour bivaquer dans la ville : à peine quelques hommes de garde restaient à bord.

Chaque jour Fleur-des-Bois venait chercher les aliments nécessaires à Nativa, puis retournant auprès de l'Espagnole, elle ne la quittait plus jusqu'au lendemain.

La sollicitude que Jeanne montrait pour la sécurité de Nativa était d'autant plus méritoire,

que la boucanière souffrait réellement de la vue de sa rivale. Elle ne pouvait s'empêcher de songer qu'elle était la seule cause qui la séparât de son chevalier Louis ; et puis la fille du comte lui paraissait, avec raison, si admirablement belle, si pleine de séduction, que, par moments, une crainte à la fois vague et poignante lui serrait douloureusement le cœur. Elle songeait, sans bien préciser ses craintes, qu'il n'y aurait rien d'impossible à ce que de Morvan, ébloui comme elle l'était elle-même par la vue de tant de grâces, ne retombât sous le joug de l'Espagnole !

Le langage de Nativa était, au reste, de nature à motiver ces appréhensions. En outre, chaque fois — c'est-à-dire à tout instant du jour — que de Morvan servait de sujet de conversation aux deux jeunes filles, une rougeur bien prononcée colorait le visage de Nativa, et sa voix prenait une expression de tendresse et de douceur infinies.

Fleur-des-Bois ne possédait pas une profonde expérience du cœur humain, mais elle était femme et jalouse : pas un de ces symptômes significatifs ne lui échappait.

— Nativa, dit-elle un jour à sa rivale, il me paraît impossible qu'une jeune fille aussi jolie

que toi soit complétement méchante. Par moments, quand je subis l'influence de ta beauté, je suis tentée de t'accorder toutes les qualités imaginables. Ton âme, pervertie par l'éducation des villes, ne doit pas être insensible à tout bon sentiment, n'est-ce pas? Il y a dans ta vie des heures de bonté et de justice? Oui, je le crois... Eh bien, Nativa, sans t'en douter, tu me fais bien souffrir. J'ai résolu d'avoir avec toi une explication sérieuse. Veux-tu me jurer, sur la Vierge, que tu n'essayeras pas d'abuser de l'avantage que ton éducation te donne sur mon expérience? que tu répondras avec franchise à mes questions? Je sais qu'un pareil serment est, surtout pour vous autres Espagnoles, une chose sacrée; si tu le fais, tu le tiendras : voyons, réponds!...

— Parle sans crainte, Fleur-des-Bois; je jure sur ma part de vie éternelle, que pas une parole ne sortira de ma bouche qui ne soit l'expression la plus sincère de la vérité.

— Merci, Nativa. A présent j'ai confiance en toi...

Fleur-des-Bois fit alors une légère pause, puis baissant les yeux :

— Nativa, reprit-elle, aimais-tu autrefois le chevalier de Morvan?

— Non... Je l'estimais seulement.

— Et aujourd'hui?... N'oublie pas ton serment!...

— Aujourd'hui, je l'aime! répondit Nativa d'une voix aussi troublée que l'était celle de Jeanne.

— Ah! tu l'aimes, répéta Fleur-des-Bois, qui porta vivement la main à son cœur comme si un choc violent l'eût frappée et qu'elle voulût s'assurer de la gravité de sa blessure. Mon Dieu, que tu es donc méchante! Pourquoi me faire cet aveu?

— Ne t'ai-je pas juré, Fleur-des-Bois, sur ma part de vie éternelle, de te répondre la vérité?

— Oui, tu as raison!... Je ne sais ce que je dis!... Ainsi, tu aimes mon chevalier Louis... Je t'assure, Nativa, que mon intention n'est pas de te causer le moindre chagrin... Mais réfléchis donc à la folie de ton amour. A quoi te conduira-t-il?... A rien... Tu es fière, toi... Tu souffriras de te voir repoussée, dédaignée, car il te repoussera et te dédaignera, mon chevalier... Sois-en sûre. Crois-moi, renonce à tes projets... Ne t'expose pas à une honte certaine... Tu es riche et belle, bien des grands seigneurs de ta nation seront heureux d'accepter ta main...

Épouse un grand seigneur... C'est ce que tu as de mieux à faire...

— Il me semble, Fleur-des-Bois, interrompit Nativa d'un air hautain et railleur, que des questions tu passes aux conseils... Je t'ai promis vérité, mais non pas obéissance... Espères-tu, enfant, que ta voix oppressée et tremblante, l'agitation de ta poitrine, la colère qui brille dans ton regard, tous ces indices certains de la passion qui te domine, de la jalousie qui te dévore, passent inaperçus à mes yeux?... Ce n'est pas mon intérêt, mais le tien que tu as en vue. A ton tour, écoute-moi! Après le départ de Grenade, de celui que tu appelles ton chevalier Louis, de M. le comte de Morvan, j'ai voulu, comprenant enfin combien Laurent était peu digne de mon amour ou de ma vengeance, me retirer à tout jamais du monde. Mon cœur brisé avait besoin de repos et de solitude. Malgré les prières de mon père, je partis pour Carthagène où une de mes parentes était supérieure du couvent des Carmélites, et je pris le voile en qualité de novice. Alors, seulement alors, je m'aperçus dans le recueillement que M. le comte de Morvan avait produit une impression profonde sur mon cœur... Je me rappelai son dévouement, sa générosité, sa valeur, cette belle loyauté de

gentilhomme que personne ne possède à un degré aussi éminent que lui... Peu à peu sa pensée s'empara tout entière de mon esprit... Je finis par me repentir amèrement de l'ingratitude que je lui avais montrée ; mieux encore, par regretter le bonheur que j'avais si follement repoussé en lui... Aujourd'hui que je suis libre, que la mort de mon honoré et noble père me force de chercher un appui ; aujourd'hui qu'un hasard vraiment providentiel et dans lequel se montre le doigt de Dieu, a mis de nouveau le comte de Morvan sur ma route, tu dois aisément concevoir, Fleur-des-Bois, quels sont mes projets.

— Mais mon chevalier Louis ne t'aime plus ! s'écria Jeanne avec une adorable naïveté de désespoir.

— Oh ! répondit Nativa en hochant doucement la tête d'un air d'assurance et de triomphe qui augmenta la pâleur de Fleur-des-Bois, quant à son indifférence, je ne la redoute point ! Il m'a jadis donné trop complétement son âme pour résister aujourd'hui à l'expression de mon repentir !... Son orgueil seul est froissé, et en cela je ne l'estime que davantage !... Son cœur est resté le même !...

La pauvre Jeanne, incapable de résister plus

longtemps à l'émotion qui l'accablait, éclata en sanglots !

— Mais moi... moi qui l'aime... comme jamais, je le sens, aucune femme ne l'aimera, que deviendrai-je? dit-elle d'une voix brisée.

Ce cri, parti du cœur, décelait une douleur si violente que Nativa en fut tout attendrie.

— Ma pauvre Fleur-des-Bois! dit-elle doucement à la boucanière, tu trouveras un allégement à tes peines dans la pensée que ton chevalier est heureux, non pas seulement par moi, mais par sa magnifique position dans le monde! Je suis immensément riche!... Le nom que je porte, un des plus illustres des Espagnes, jouit d'une grande considération à la cour. Le comte de Morvan pourra prétendre à toutes les dignités, à tous les honneurs!... Jeanne, un peu de calme et de raison... Rien n'est encore fait. Causons avec sang-froid; laisse-moi te montrer les choses sous leur vrai jour. Si le comte de Morvan liait son sort au tien, sais-tu bien ce qu'il en résulterait? Une désillusion affreuse pour toi, des regrets éternels pour lui!... Après six mois, une année, si tu veux, de mariage, la misère viendrait s'asseoir au seuil de votre habitation.

La noblesse et la pauvreté, ce sont là deux choses qui, réunies ensemble, forment la plus déplorable de toutes les positions. Que ferait alors le comte ? Il est fier, indépendant : il travaillerait. Pauvre Fleur-des-Bois, ton chevalier aurait beau vouloir, par générosité, te cacher ses ennuis, son humiliation, ses regrets de toutes les minutes, au son de sa voix, au nuage de tristesse couvrant son front, à un simple geste d'impatience, tu devinerais bien vite ses douleurs et ses peines ! Alors, te sachant la cause de son malheur, ta vie serait empoisonnée par tes remords. Tes nuits deviendraient sans sommeil, tes journées se passeraient dans les larmes ! Ma douce et bonne Jeanne, je ne veux pas te tromper. Rappelle-toi mon serment. Eh bien, je t'assure que si j'entrevoyais pour toi une chance de bonheur dans ton union avec le comte de Morvan, je lui rendrais sa liberté, je ne m'opposerais pas à votre mariage... Laisse-moi encore ajouter quelques mots. Il te semble à présent, n'est-ce pas, que la mort pourra seule te délivrer de l'image adorée qui te poursuit sans cesse ? Tu te trompes, Jeanne. Tu as aimé le comte parce qu'il est le premier homme qui se soit occupé de toi !... parce qu'il est arrivé juste au moment où ton cœur commençait à

parler!... Dans un an d'ici, avant peut-être, tu seras tout étonnée de ne plus penser à lui... La richesse que je te donnerai, la présence d'un nouvel adorateur...

— Tais-toi, Nativa! s'écria Fleur-des-Bois en interrompant sa rivale! J'ai bien voulu souffrir tes insultes, supporter ta hauteur; je ne consentirai jamais à entendre tes blasphèmes!... Moi, oublier mon chevalier!... C'est vouloir se jouer par trop de ma crédulité!... D'abord, dans tout ce que tu viens de dire, il n'y a pas un mot de vrai. Vous autres, filles des villes, vous avez des paroles qui donnent le vertige. Pour peu que l'on ait l'imprudence, que l'on commette la folie de vous écouter, la tête vous tourne, on devient incapable de distinguer la vérité du mensonge. Il y a une voix qui ne trompe jamais, c'est celle du cœur. Eh bien, mon cœur me dit que mon chevalier ne peut être heureux sans moi, que moi je ne puis être heureuse sans mon chevalier...

— Ton chevalier est un niais, dit en ce moment une voix moqueuse et vibrante qui fit tressaillir Nativa et Jeanne.

Aussitôt la porte de la cabine s'ouvrit, et le beau Laurent se présenta.

A l'apparition si imprévue du flibustier, Na-

tiva éprouva un vif mouvement d'effroi ; Laurent sourit.

— Rassurez-vous, senorita, lui dit-il en s'inclinant profondément devant elle, je ne viens pas ici en ennemi, au contraire, je vous suis toujours trop reconnaissant de la bonne opinion que vous avez eue jadis et pendant si longtemps de moi, malgré la légèreté de ma conduite, pour ne pas saisir avec empressement l'occasion que le hasard me fournit de vous être agréable ! Si vous voulez bien prendre la peine de me suivre à Carthagène, je vous donnerai un sauf-conduit qui fera de la maison que vous choisirez un asile inviolable. Quant au chevalier de Morvan, je regrette que le devoir m'oblige à sévir contre lui. Pauvre jeune homme! il était doué, — je parle de cet infortuné comme s'il n'existait plus, puisque dans une heure d'ici il sera fusillé, — il était doué d'un esprit crédule et digne qui en eût fait un excellent mari.

— Que dis-tu, Laurent? s'écria Fleur-des-Bois en pâlissant! Je ne te comprends pas?... Tu parles de fusiller mon chevalier!... Tu plaisantes, sans doute?...

— Hélas! ma chère Fleur-des-Bois, répondit Laurent, je ne plaisante nullement. Tu connais aussi bien que personne les lois de la flibuste.

Tu sais combien elles sont toujours sévèrement appliquées?... Or, il est incontestable, tu ne saurais le nier, que le chevalier de Morvan a amené une femme travestie à bord de l'un de nos navires... J'ai reçu d'excellentes informations, une plainte détaillée à ce sujet. La présence de la senorita Sandoval, toujours si charmante sous ce laid costume d'engagé, est un témoignage irrécusable de la faute du chevalier!... Je te le répète, c'est un homme mort!...

Fleur-des-Bois, à ces cruelles paroles, voulut répondre, mais son émotion trahit sa volonté.

Quant à Nativa, elle n'était pas moins agitée que sa rivale.

— Je suis une créature maudite, murmura-t-elle, ma présence porte malheur. Faut-il donc, après avoir tant torturé déjà le cœur de ce noble de Morvan, que je cause sa mort? Non! je ne veux pas qu'il soit victime de sa générosité. Ma présence ici est la seule chose qui l'accuse. Je le sauverai!

Nativa se leva alors, et, repoussant vivement Laurent, placé devant la porte, elle s'élança d'un pas ferme et rapide vers l'un des sabords ouverts de la chambre du conseil sur laquelle ouvrait la cabine.

Un moment surpris, le flibustier devina aussitôt l'intention de l'Espagnole ; en un bond, il la rejoignit ; une seconde de retard et Nativa eût pu accomplir son généreux projet, se jeter à la mer. De Morvan eût été sauvé.

— Tudieu ! senorita, s'écria Laurent, quel dévouement superbe ! Cela est tout à fait digne des temps antiques et fabuleux. Se noyer pour laisser son amant à sa rivale, c'est magnifique ! Après tout, peut-être bien n'avez-vous pas réfléchi ! Et penser qu'autrefois vous auriez probablement fait de même pour moi ! Heureux vos fiancés ! Vous leur portez la même affection... toujours aussi entière !... Mais voilà que je cause au lieu d'agir !... Il me faut des témoins pour bien constater le crime de ce malheureux chevalier !... Je reviens !...

Laurent s'éloignait déjà, lorsque Fleur-des-Bois, rappelée à elle par l'imminence du danger qui menaçait le chevalier, s'élança vers le flibustier, et le saisissant par le bras :

— Laurent, lui dit-elle, il est impossible que tu songes sérieusement à accomplir ta menace, cela serait trop affreux ! Un monstre serait seul capable d'une pareille infamie !...

— Alors c'est que je suis un monstre, répondit froidement Laurent en faisant mine

de s'éloigner. Fleur-des-Bois se cramponna après lui.

— N'y a-t-il aucun moyen de sauver mon chevalier Louis? lui dit-elle; réponds-moi, lâche, la vérité!... Tu conçois bien que je préfère me tuer de suite à assister à son supplice...

— Oui, Jeanne, il y a un moyen de sauver de Morvan...

— Mais alors, parle donc! parle donc! s'écria Fleur-des-Bois hors d'elle-même.

Laurent, cet homme qui ne croyait plus, cet esprit indépendant et hardi qui ne connaissait aucun frein, pour qui rien n'était sacré, qui raillait tout; ce hardi bandit, qui abordait si aisément le crime pour satisfaire ses passions, resta presque interdit et confus à la demande de Jeanne.

Toutefois, son indécision fut de courte durée; bientôt son regard reprit son audace cynique, ses yeux leur expression habituelle de superbe dédain, ses lèvres leur sourire moqueur, et, attirant Jeanne à lui :

— Jeanne, je t'aime! lui dit-il, consens à devenir ma maîtresse, et le chevalier sera sauvé.

A l'infâme proposition du beau Laurent, Fleur-des-Bois, comme si elle eût été épouvantée

par la vue d'un reptile, se recula vivement; le flibustier sourit d'un air de pitié.

— Enfant, reprit-il, l'aversion que tu me montres est un stimulant pour moi; je suis fatigué des femmes que l'amour-propre ou l'intérêt seuls conduisent dans mes bras... Ton cœur révolté plaît à mon audace. Me faire aimer de toi, ce sera plus qu'un bonheur, un triomphe! Fleur-des-Bois, chaque seconde qui s'écoule rapproche d'une année le chevalier de sa tombe. Je t'accorde une minute pour me répondre; n'oublie point qu'un refus serait un arrêt de mort!

La position de la pauvre enfant était affreuse. Elle connaissait assez Laurent pour savoir qu'il accomplirait sa menace, qu'il serait sans pitié. L'image de de Morvan tombant ensanglanté sous le plomb des flibustiers, lui apparaissait avec une force qui, de ce tableau évoqué par son imagination, faisait presque une horrible réalité.

— J'attends! dit Laurent qui observait d'un regard impassible les émotions que reflétait le visage de l'infortunée.

Jeanne hésita une dernière fois, puis d'une voix tellement basse et étouffée qu'elle ressemblait à un souffle :

— Je ne veux pas que mon chevalier Louis

meure, Laurent, murmura-t-elle, j'obéirai!...

A son tour le flibustier tressaillit; un éclair illumina son regard; mais, reprenant aussitôt son sang-froid :

— C'est bien, Jeanne, dit-il, suis-moi, partons.

Fleur-des-Bois resta immobile.

— Laurent, répondit-elle après un court silence, un homme capable d'un crime pareil à celui que tu veux commettre ne mérite pas d'être cru sur parole!... Tant que Nativa restera à bord de *la Serpente*, l'existence du chevalier de Morvan ne sera pas en sûreté. Qui m'assure qu'une partie des hommes laissés ici par toi n'accomplira pas ton œuvre de mort? Je ne te suivrai que lorsque Nativa aura quitté le navire, et que le chevalier n'aura plus rien à redouter de ta lâcheté et de ta perfidie!

— Soit, dit Laurent. A la nuit tombante, je reviendrai te chercher avec la senorita. Je dois te prévenir que si d'ici là tu comptes m'échapper, tu t'abuses grandement! *La Serpente* sera surveillée tout le jour! Au revoir et à tantôt, Fleur-des-Bois!

Laurent voulut alors prendre la main de la jeune fille; mais Jeanne se rejeta brusquement en arrière.

— Je ne suis pas encore ton esclave, lâche ! lui dit-elle ; va-t'en !

Cette injure et ce mépris parurent causer le plus vif plaisir à Laurent, qui, le sourire sur les lèvres, s'éloigna en répétant :

— A ce soir !

Après le départ du flibustier, un long silence régna dans la cabine : ce fut Nativa qui la première entama la conversation.

— Jeanne, dit-elle en se rapprochant de la pauvre enfant qui, pâle, immobile, la tête inclinée sur sa poitrine, les bras tombants, le regard vague, semblait ne plus avoir la conscience de la vie ; Jeanne, tu es une noble et digne créature !... Dieu bénira ton dévouement !... Sa justice, au dessus des préjugés humains, reconnaîtra ton sublime sacrifice !... Je ne sais, Jeanne, ce que je dois le plus, t'admirer ou te plaindre !...

A la voix de Nativa le visage de Fleur-des-Bois se teignit d'une vive rougeur ; l'indignation secoua la torpeur qui l'accablait.

— Tais-toi, Espagnole, s'écria-t-elle avec violence, ne viens pas augmenter par une hypocrite pitié un malheur qui est ton ouvrage... Oui, tu avais raison de le dire tout à l'heure ! tu es maudite ! Les catastrophes signalent ta pré-

sence... Voilà deux fois que je te trouve sur mon chemin, chaque fois ta rencontre a été suivie pour moi d'une douleur mortelle. N'affecte pas de me plaindre, Nativa! Je lis ce qui se passe en toi comme si ton cœur était un livre ouvert devant mes yeux! Tu te réjouis de mon déshonneur qui placera entre mon chevalier et moi un abîme!... Tu as tort! Te figures-tu donc que je trahirai mon chevalier? Jamais!... Je ne suis plus une ignorante, à présent. Je sais aujourd'hui ce que le mot de déshonneur, naguère vide de sens pour moi, signifie! Il me fallait gagner du temps, tromper Laurent! J'ai promis tout ce qu'il a voulu... Ce soir, je me poignarderai lorsqu'il t'aura mise en sûreté et qu'aucune preuve n'existera plus contre mon chevalier... Au fait, tu as raison de te réjouir! Louis aurait pu me pardonner ma faute; ma mort le livrera sans défense à tes artifices, à tes ruses! Tu lui feras croire qu'il t'aime!... Pauvre chevalier!

Fleur-des-Bois avait sinon deviné juste, au moins entrevu la vérité. Nativa, sans se réjouir précisément du malheur de sa rivale, éprouvait un espoir confus que son esprit n'osait clairement formuler, mais qui agitait son cœur. Aussi, devant l'accusation de la pauvre enfant, baissa-t-elle la tête.

— Nativa, reprit Jeanne après un court silence, une mauvaise action, c'est mon chevalier qui me l'a appris dans nos causeries, porte toujours des fruits amers !... Sois bonne et généreuse !... Ne reconnais pas par la plus hideuse ingratitude mon dévouement !... Car, enfin, c'est pour avoir voulu te sauver que je me suis perdue !... Viens à mon secours... aide-moi de tes conseils... arrêtons-nous à un parti!... Dis, que faut-il faire?... Prendre la fuite?... Mais comment?... Ah ! une idée!... Si nous incendiions *la Serpente !*... Rien de plus facile ; il y a justement à bord des tonnes d'eau-de-vie. Pendant la confusion que produira cet événement, on ne fera pas attention à nous; nous pourrions, sans être remarquées, gagner la terre. Ce projet présente de grands dangers, c'est possible ; mais ma position est tellement désespérée que je suis résolue à tout pour en sortir. Veux-tu m'aider, Nativa?

A la pensée que Jeanne, délivrée de Laurent. redeviendrait pour elle une redoutable rivale, Nativa éprouva un moment de rage intérieure qui étouffa tout sentiment de générosité dans son cœur.

— Mon Dieu, Jeanne, répondit-elle, on croirait vraiment, à t'entendre, que la tendresse de

Laurent constitue pour toi un affreux malheur! Laurent est doué d'éminentes qualités... il est riche, il te rendra heureuse... il assurera ton avenir!...

Fleur-des-Bois, poursuivant toujours sa pensée, n'avait prêté aucune attention aux paroles de la fille du comte de Monterey.

— Nativa, reprit-elle, te souviens-tu de l'offre que tu me fis à Grenade? Tu voulus me garder avec toi, me donner une place parmi tes femmes... tes servantes... Je t'ai refusé alors, j'ai eu tort! Aujourd'hui, je ferai plus... je deviendrai ton esclave... j'obéirai avec docilité à tes ordres... je préviendrai tes moindres caprices... Oui, je le répète, je serai ton esclave. Nativa, aide-moi à me sauver!

L'insistance que mettait Fleur-des-Bois dans l'exécution de son projet de fuite pour échapper à Laurent, le sacrifice de sa liberté et de sa fierté qu'elle n'hésitait pas à accomplir, afin de se conserver digne de de Morvan, firent taire les derniers scrupules de Nativa : elle comprit qu'avec un amour comme celui de sa rivale, il n'y avait pas à marchander ; que tant que Jeanne vivrait, elle aurait à la redouter. A cette pensée, le sang impétueux de l'Espagnole s'enflamma, son orgueil étouffa toute pitié en elle,

et ce fut d'un ton impatient et dédaigneux qu'elle répondit à Fleur-des-Bois :

— Jeanne, tout cet étalage de délicatesse quintessenciée et de sentiments élevés est fort ridicule dans une fille de ta condition. Brisons là-dessus, je te prie...

— Je n'ai pas bien compris ce que tu viens de me dire, Nativa!... Il me semble toutefois que tu me refuses...

— Oui, mille fois, oui!... Te figures-tu que j'aille m'amuser à incendier un navire, à mettre une embarcation à la mer?... Ce sont là des choses qui regardent les hommes... Je ne suis pas un flibustier, moi!

— Ainsi, tu refuses d'associer tes efforts aux miens?

— Certes, je refuse, Fleur-des-Bois.

— Je te plains, Nativa... C'est bien, j'essayerai seule...

— Nullement, je m'y oppose! Je ne veux pas, moi, périr victime de ton imprudence, être la proie de l'incendie que tu comptes allumer.

— Tu emploieras donc la force pour me retenir, Nativa? car rien ne me fera renoncer à mon dessein.

L'Espagnole réfléchit.

— Oui, j'emploierai la force, s'il le faut, pour sauver ma vie, dit-elle.

— Voilà que tu parles à présent comme un flibustier, reprit tristement Jeanne. Mon pauvre chevalier Louis! que tu serais donc malheureux si je laissais après moi cette femme sur la terre! Nativa, tu viens de prononcer ton arrêt de mort!

Jeanne, qui était séparée de sa rivale par toute la longueur de la cabine, saisit alors vivement sa carabine, et l'armant avant que l'Espagnole eût le temps et la pensée de s'opposer à cette action :

— Nativa, reprit-elle, au moindre mouvement que tu tenterais pour m'échapper, je me servirais de mon arme!... Il ne nous reste plus que quelques minutes à vivre... Profite de ces derniers instants pour demander à Dieu pardon de tes fautes!... Moi, je ne me reproche rien... je n'ai jamais fait de mal à personne... J'ai aimé... j'ai souffert... Je suis prête à mourir!...

Le calme avec lequel Fleur-des-Bois prononça ces mots décelait une telle détermination, une résolution si irrévocablement arrêtée, que Nativa resta atterrée. Comprenant que rien ne pouvait plus la sauver, elle n'essaya même pas de tenter de fléchir sa rivale; elle tomba à genoux, elle se mit à prier.

Tout à coup Jeanne poussa un cri de joie, et rejetant loin d'elle sa carabine :

— Tu n'as plus rien à craindre Nativa, ditelle ; tu es sauvée !

— Que dis-tu? demanda l'Espagnole n'osant même croire à ce changement subit.

— J'allais te tuer, Nativa, non pour me venger de toi, mon cœur n'a jamais compris la vengeance, mais pour éviter à mon chevalier Louis l'avenir affreux que je lui aurais fait !... Insensée que j'étais !... j'oubliais qu'entre Louis et toi il y a un abîme !... que veux-tu, j'avais l'esprit si troublé... qu'entre vous deux tout rapprochement serait un crime !... que quand bien même il éprouverait pour toi le plus violent amour, le devoir lui ordonnerait de fuir ta présence !

— Je ne te comprends pas, Jeanne.

— Accepterais-tu donc, Nativa, pour époux ou pour amant l'homme qui a tué ton père !...

A ces paroles, lentement prononcées et énergiquement accentuées par Fleur-des-Bois, Nativa poussa un cri déchirant.

— Tu mens !... s'écria-t-elle. Tu espères me tromper !... me faire haïr le comte !... Tu ne réussiras pas... Mon père a succombé à un horrible supplice qui lui a été infligé par des bandits...

— Par les ordres de mon chevalier Louis! interrompit Jeanne. Jadis ton père avait assassiné le sien. Louis a vengé la mort de l'innocent en punissant le coupable... La mort du comte de Monterey n'est pas un crime : elle a été un châtiment!...

Fleur-des-Bois aurait pu parler longtemps encore sans que Nativa songeât à l'interrompre ; écrasée par la révélation de Jeanne, elle paraissait privée de sentiment ; ses yeux hagards, animés d'un feu sombre, prouvaient seuls qu'elle appartenait encore à la vie; son immobilité était celle d'une morte.

Un long silence régna dans l'étroite cabine.

— Nativa, dit enfin Jeanne, puisque toi et moi nous aimons sans espoir, notre cause devient commune. Que notre mutuel malheur nous réunisse! Je te répète ma proposition de tout à l'heure. Aide-moi à me sauver, et je deviendrai ton esclave. Nous serons moins malheureuses en ne nous quittant plus. Nous pourrons parler tous les jours de lui... pleurer l'une devant l'autre sans avoir à rougir de nos larmes.

Nativa était tellement accablée qu'elle dut faire un suprême effort pour répondre.

— Fleur-des-Bois, dit-elle enfin d'une voix

brisée, ordonne, j'obéirai. Je n'ai plus ni volonté ni courage !

Familiarisée dès ses plus jeunes années avec le danger, Jeanne s'occupa aussitôt de réaliser son projet; elle prit une lanterne et, évitant soigneusement d'être vue des rares flibustiers qui se trouvaient à bord de *la Serpente,* elle descendit dans la cale.

Une demi-heure plus tard, un tourbillon de fumée, éclairé par d'immenses jets de flamme, s'élançait des flancs de *la Serpente.*

— Voici le moment d'avoir du sang-froid, Nativa, dit Jeanne; regarde, vingt embarcations se dirigent déjà vers nous. On vient remorquer *la Serpente* en pleine mer, afin que son explosion n'endommage pas les autres navires de l'escadre. Mêlons-nous à la foule; nous arriverons à terre sans attirer l'attention de personne.

—Et une fois à terre, me suivras-tu, Jeanne?... Rappelle-toi que tu m'as promis de ne plus me quitter!...

— J'irai là où tu me conduiras, Nativa.

— J'ai foi en ta parole. Oh! tu l'as dit et cela sera! Je te jure, moi, sur la mémoire de mon père, que nous ne nous quitterons plus... plus jamais... pas même dans la tombe!

Nativa prononça ces dernières paroles d'un air sombre et sinistre, et avec une grande exaltation.

— Oui... c'est cela! murmura-t-elle en suivant Jeanne sur le pont. De cette façon, mon père sera vengé!... Et Jeanne ne reverra plus l'assassin... l'assassin que mon cœur lâche et coupable aime encore!

L'événement réalisa complétement l'espérance de Fleur-des-Bois. Au milieu de la confusion produite par l'incendie de *la Serpente,* la jeune fille et Nativa gagnèrent facilement la terre, dont elles étaient à peine séparées par une distance de deux encablures.

— Pressons le pas, Jeanne, dit Nativa dès que son pied eut touché le môle de débarquement. Il ne faut pas que le comte ou Laurent nous rencontrent.

Une demi-heure s'était à peine écoulée que les deux jeunes filles, après avoir heureusement traversé la ville, se trouvaient seules au milieu de la campagne.

V

Une végétation luxuriante, victorieuse des efforts de la civilisation espagnole, s'étendait jusqu'aux portes mêmes de Carthagène, et donnait aux environs de la ville l'aspect de véritables solitudes.

A la vue de ces épais ombrages, qui lui rappelaient les belles et bien-aimées forêts où s'était écoulée son insouciante enfance, Fleur-des-Bois laissa échapper un soupir de regret.

— Ta résolution fléchirait-elle déjà? lui demanda Nativa en la regardant fixement. Toi, qui ne crains pas d'incendier un navire, de t'as-

socier aux plus téméraires entreprises des *ladrones*, toi qui te sers, comme si c'était un jouet, d'une arme meurtrière, voilà qu'à l'idée de t'éloigner de ton amant, tu tombes au-dessous de la faiblesse de notre sexe! Retourne à Carthagène, je ne te retiens plus!... Le courage physique qui s'acquiert par l'habitude, est le seul que tu possèdes! De grandeur d'âme, de force, de volonté, tu en manques complétement! Je te le répète, je ne te retiens plus... Va-t'-en! La fille des villes ne saurait être à présent jalouse de toi!

Si Fleur-des-Bois, moins absorbée dans ses pensées, eût examiné attentivement Nativa pendant qu'elle parlait, elle eût été frappée du désaccord qui existait entre son langage et l'expression de sa physionomie.

Le visage de l'Espagnole trahissait une vive inquiétude : il était évident que si Jeanne eût voulu s'éloigner, la fille du comte de Monterey se serait opposée par tous les moyens possibles à son départ.

Fleur-des-Bois ne vit dans ces paroles qu'un injuste reproche.

— Tu as tort de m'accuser, Nativa, lui répondit-elle doucement. Je t'ai promis d'associer mon sort au tien, de ne plus te quitter, de de-

venir ton esclave !... L'avenir te prouvera que je sais tenir mes engagements ! Le sacrifice nécessaire que j'accomplis est si grand, qu'il m'est bien permis d'en souffrir !... Un regret n'est pas un manque de parole ! Ne crains rien, Nativa !... Je te suivrai, si tu l'ordonnes, au bout du monde !... Où me conduis-tu ? Dans quelque village éloigné sans doute, où nous resterons cachées jusqu'au départ des Frères-la-Côte?

— Pardonne-moi mes soupçons et mes reproches, ma chère Jeanne, s'écria Nativa avec joie, je t'avais mal jugée... L'idée que ton abandon allait me laisser seule en face de ma douleur m'a rendue injuste... Que parles-tu de devenir mon esclave ! C'est ma sœur, mon égale qu'il faut dire ! Je te répète que notre sort sera le même, que nous ne nous quitterons plus jamais... Jamais, entends-tu ?... La tombe elle-même n'aura pas le pouvoir de nous séparer.

Nativa, qui avait prononcé ces dernières paroles avec une énergie concentrée, se tut un instant, puis reprenant bientôt d'un air naturel et dégagé :

— Quoique nous ayons à peine franchi les portes de la ville, nous voici presque déjà rendues au terme de notre voyage, dit-elle. Nous allons au couvent de Notre-Dame de la Poupe.

— Au couvent de Notre-Dame de la Poupe! répéta Fleur-des-Bois avec étonnement; mais une demi-lieue sépare à peine ce couvent de la ville... Il est impossible que Laurent ne m'y découvre pas.

— Sois sans inquiétude, je réponds de tout. Ce couvent, après avoir été abandonné par les *ladrones*, est justement l'endroit qui a servi de refuge aux femmes qui s'étaient enfuies de Carthagène pendant le siége... J'y ai séjourné plus d'un mois... J'en connais les moindres détours, les plus mystérieuses cachettes...

— Est-il possible, Nativa? Quoi! tandis que les Frères-la-Côte et les soldats de l'armée royale fouillaient les villages lointains...

— Les femmes et les richesses qu'ils convoitaient étaient pour ainsi dire à portée de leurs mains. Nous avions abandonné les forêts pour venir au couvent, persuadés que jamais nos ennemis ne songeraient à nous chercher aussi près d'eux. Notre audace nous a réussi, nous n'avons pas été inquiétés une seule fois. Au reste, le couvent de Notre-Dame de la Poupe possède de telles retraites, que notre séjour y fût-il connu de Laurent, ce bandit aurait fort à faire avant de nous atteindre.

— Mais Nativa, en supposant que les Frères-

la-Côte restent encore une semaine à Carthagène, il nous faudra sortir plusieurs fois de notre asile pour aller aux provisions. Ne crains-tu pas que nous soyons aperçues et suivies?

— Nous nous passerons aisément de provisions, Jeanne.

— Comment ferons-nous donc?

Un sinistre et fugitif sourire passa sur le visage de Nativa.

— Les femmes qui s'étaient réfugiées dans le couvent avaient apporté avec elles plus de vivres qu'elles n'en ont consommé, répondit-elle. Nous aurons à profusion du maïs et des fruits secs. Au reste, je me charge de tout; fie-toi à moi.

Cette réponse satisfit Fleur-des-Bois, qui se remit en marche. Le couvent de Notre-Dame de la Poupe était situé au nord-est de la ville, sur une montagne haute et escarpée; un étroit sentier, taillé dans le roc, conduisait au vaste édifice.

D'épaisses broussailles accrochées aux flancs des rochers aidaient le piéton à franchir ce rude chemin et lui offraient une chance de salut, dans le cas où un faux pas l'eût fait glisser dans un profond précipice qui bordait le versant nord-est de la montagne.

— Pourquoi nous être engagées dans ce dangereux sentier? dit Jeanne. N'aurait-il pas mieux valu suivre la voie large et fréquentée qui aboutit à la porte d'honneur du couvent?... Ne te fâche pas, Nativa..., c'est dans ton intérêt seul que je parle... Tes pieds, habitués à fouler seulement le sol tapissé des salons, doivent être meurtris par les ronces et par les pierres.

— Trêve de réflexion, je te prie, répondit sèchement Nativa. J'ai un plan arrêté, je ne vais pas au hasard.

Bientôt la fille du comte de Monterey s'arrêta :

— Nous voici arrivées, dit-elle.

Fleur-des-Bois regarda autour d'elle : d'un côté, elle aperçut une des hautes et épaisses murailles de l'édifice; de l'autre, le précipice dont il a été parlé.

— Tu vois, reprit Nativa en accompagnant ces paroles d'un singulier sourire, que nous ne courons guère le risque d'être dérangées, puisque tu ne peux même découvrir l'issue par où nous allons pénétrer dans le couvent!

L'Espagnole entra alors dans un épais bosquet de figuiers sauvages; puis, écartant un monceau de feuilles et de branches adossé contre la muraille, elle montra du doigt à sa compagne

une ouverture large à peine de deux pieds, et assez semblable à une meurtrière.

— Les frères de Notre-Dame de la Poupe aimaient à jouir d'une complète liberté, dit Nativa; il a fallu toute l'imminence du danger commun pour les décider à nous révéler l'existence de cette issue si bien cachée. A présent nous allons remonter un escalier étroit, glissant et tortueux. Avance avec précaution.

Nativa, après une hésitation tellement courte que Jeanne ne la remarqua même pas, passa hardiment à travers la meurtrière. Fleur-des-Bois la suivit. Certes, la délicieuse et charmante enfant était, pour une jeune fille, d'une bravoure peu ordinaire; cependant, à peine eut-elle descendu deux marches qu'il lui fallut déployer un suprême effort de volonté pour ne pas tomber en faiblesse.

Elle attribua son émotion au changement subit, sans transition, par lequel elle venait de passer d'une vive clarté à une obscurité profonde, d'une atmosphère chaude et inondée de soleil, à une humidité pénétrante et souterraine. Jeanne se trompait : des causes physiques peuvent développer ou amoindrir l'intensité d'un pressentiment, mais le pressentiment lui-même est produit par un fluide mystérieux et inconnu

qui échappe à l'analyse. C'était un pressentiment que Fleur-des-Bois ressentait.

L'escalier aboutissait à un étroit corridor ; les deux jeunes filles y arrivèrent sans encombre.

— Où sommes-nous, Nativa? demanda Jeanne d'une voix troublée.

— Derrière l'autel de la chapelle. Regarde!...

L'Espagnole appuya sur un ressort, un panneau glissa dans ses jointures, et l'obscur corridor fut subitement illuminé par un rayon doré de lumière. Fleur-des-Bois avait à peine eu le temps d'entrevoir l'église dévastée du couvent, que de nouveau elle se trouva plongée dans les ténèbres.

— Oh ! que le soleil est donc une belle chose ! murmura-t-elle avec un soupir.

Jeanne entendit alors une porte tourner en grinçant sur ses gonds rouillés, et une faible clarté frappa sa vue.

— Voici un refuge où les ladrones ne s'aviseront pas d'aller nous chercher, dit Nativa. Entre, Jeanne !... Ici tu n'auras rien à craindre des poursuites de Laurent !...

A la fin, Fleur-des-Bois hésita.

— J'ai peur, Nativa !... dit-elle d'une voix tremblante. Quel est donc ce refuge?...

— Un des *in pace*, prison du couvent... J'ai

déjà dû, pour éviter les outrages de tes amis les Frères-la-Côte, que j'appelle, moi, des assassins et des voleurs, habiter pendant plus d'un mois cette triste demeure, répondit Nativa. Je suis familiarisée avec ces lieux lugubres : veux-tu, vaillante boucanière, que je te donne l'exemple du courage, que je te montre le chemin?

— Je le veux bien, Nativa. En effet, — je ne conçois pas cela, — j'ai, je te le répète, fort peur. Passe la première!

Si Jeanne eût pu voir le sourire effrayant de férocité que ces paroles amenèrent sur le visage de Nativa, elle se serait refusée à la suivre.

— Quel affeux séjour! reprit Fleur-des-Bois en pénétrant dans l'étroit *in-pace;* il me semble que ces murailles humides pèsent sur mes épaules comme un manteau de glace! Je crois entendre les plaintes et les gémissements des infortunés qui jadis sont morts ici dans les tortures d'une agonie solitaire!... Mon Dieu! que la liberté est une douce et belle chose!... Nativa, allons-nous-en!... fuyons!... Je connais les ressources des forêts! Ma chasse pourvoira amplement à nos besoins; avec des branches et des feuilles je construirai une hutte. Nous aurons de l'air et du soleil! Tu verras quelles ineffables voluptés l'on trouve dans l'intimité de la nature!

Tu ne peux t'imaginer quel suave parfum exhalent les fleurs! Cela ne ressemble en rien aux senteurs maladives de ces plantes torturées par la mode, qui languissent et se fanent dans vos salons. La rosée, elle aussi, a une pénétrante odeur! Nos joyeux éclats de voix répondront au ramage des oiseaux; nous oublierons le monde entier : le passé n'existera plus pour nous!... Non, cela ne serait pas possible!... Eh bien! nous parlerons de lui, à la nuit tombante, lorsque le dernier rayon de soleil s'éteindra sur la cime de l'arbre le plus élevé, à l'heure où le silence qui règne dans les forêts dispose l'âme à la réflexion et à la tristesse. Tiens, Nativa, c'est encore là un mystère dont tu ne soupçonnes pas l'existence. Tu ignores la douceur de ces larmes qui coulent sans motif, sans efforts, sans chagrin. Elles reposent l'âme, ainsi qu'un long sommeil dissipe la fatigue du corps. Allons-nous-en, allons-nous-en!

—Tes paroles me prouvent, Jeanne, répondit Nativa avec un rire moqueur, que la pensée de tomber au pouvoir du beau Laurent ne t'épouvante plus autant... Tu as réfléchi sans doute aux avantages que te vaudrait cette liaison... Tu te repens de la belle et trop hâtive indignation que tu as d'abord montrée... Fleur-des-Bois, ce

n'est pas bien de sacrifier ainsi l'amour timide mais profond du comte de Morvan, au caprice impérieux du flibustier... Ce pauvre comte!... il ne se doute guère que je défends ses intérêts..., que je combats pour lui... Jeanne, je m'oppose à ce que tu sortes d'ici!...

Nativa s'élança alors vers la porte du cachot, la ferma en dedans à double tour et retira la clef de la serrure. Fleur-des-Bois n'essaya pas de s'opposer à cette action.

— Nativa, dit-elle les larmes aux yeux, pourquoi insulter ainsi à ma douleur?... Quel plaisir trouves-tu donc à me torturer?... Tu n'ignores pas que je préférerais mille fois la mort au déshonneur!... que si je te propose de nous sauver dans les forêts, c'est parce que je suis assurée que Laurent ne saurait nous y atteindre! Laurent est trop occupé par son nouveau commandement, trop heureux du poste qui lui a été confié, pour songer à me poursuivre... Rien ne lui ferait en ce moment quitter Carthagène... Enfin, puisque tu préfères le séjour de cette hideuse prison à la vie libre et heureuse des bois, je dois me soumettre!... Ne me suis-je pas engagée à t'obéir en tout?

Fleur-des-Bois, en entrant d'abord dans la prison, n'avait entrevu que confusément les

objets qui l'entouraient : plus familiarisée alors avec la demi-obscurité qui régnait dans le lugubre asile, elle se mit à considérer attentivement l'intérieur de l'*in-pace*. Cet examen fut bientôt terminé. Le regard de la pauvre enfant ne rencontra que d'épaisses murailles ; une espèce de lucarne large à peine de quelques pouces et garnie de deux forts barreaux en fer formant la croix, existait à une hauteur d'environ trois pieds au-dessus du sol. C'était par cette ouverture que l'air et la lumière pénétraient dans la prison.

— Il n'y a pas à craindre que Laurent s'introduise par cette meurtrière, dit d'un air sardonique Nativa, qui suivait du regard les moindres mouvements de la jeune fille. Cette meurtrière, située au-dessus d'un précipice, n'est nullement visible au dehors !... Oh ! nous sommes parfaitement en sûreté ! Personne ne songera jamais à venir nous chercher ici !...

Un assez long silence suivit ces paroles de Nativa. Fleur-des-Bois, adossée contre l'un des murs, laissait voir, par l'abandon de sa pose, le découragement qui la dominait.

— Parle ! je t'en prie, Nativa, dit-elle enfin, j'ai besoin d'entendre le son d'une voix humaine ! il me semble que je suis enfermée dans un tombeau !

— Ta prière est d'accord avec ma volonté, Jeanne !... J'ai justement une question à t'adresser... Avant tout, sois persuadée que mon intention n'est nullement de te disputer, dans l'avenir, l'amour du comte de Morvan ! J'ai compris qu'engager une lutte avec toi, ce serait m'exposer à une défaite certaine ! Si Laurent ne se trouvait pas entre ton cher comte et toi, je n'hésiterais pas à délier M. de Morvan du serment qu'il m'a fait, à te conduire auprès de lui...

— Que tu es bonne maintenant, Nativa ! interrompit Jeanne. Tu parlais tout à l'heure de l'avenir : qui sait ce qu'il nous réserve !... Un espoir dont je ne puis me défendre me dit que l'infamie de Laurent tournera à sa honte !... que libre bientôt... !

— Tu récompenseras ton chevalier de sa constance par le précieux aveu des tendres sentiments que tu éprouves pour lui ? Voilà l'espérance qui te revient; cela m'enchante.

— Oh ! mon chevalier Louis sait bien que je l'aime ! s'écria Fleur-des-Bois. Mais quelle est donc cette question que tu voulais m'adresser ?

— Ne m'as-tu pas menti, Jeanne, en me désignant le comte de Morvan comme le meurtrier de mon père ? A présent que j'ai renoncé à

toutes mes prétentions sur ton chevalier, il est inutile que tu essayes de me tromper plus longtemps! Voyons, la vérité, Jeanne?

Fleur-des-Bois baissa la tête et garda le silence.

— Eh bien! reprit Nativa avec douceur, voilà que tu te méfies de moi! C'est mal, Jeanne! Tu as essayé de me tromper, n'est-ce pas? M. de Morvan n'a jamais trempé dans ce crime abominable. J'excuse ta ruse. Tu avais peur de moi. Tu voulais m'éloigner à tout prix : tu avais raison. Alors, c'est convenu. M. de Morvan est innocent. Mille fois tant mieux! Il me sera encore permis de te revoir quand tu seras sa femme.

— Je ne mens jamais, répondit Jeanne d'une voix à peine intelligible. Mon chevalier Louis devait venger son père : il n'est pas coupable!... Il a fait ce que le devoir lui ordonnait. Je t'en conjure, Nativa, laissons de côté ce triste sujet de conversation!

— Si M. de Morvan avait à venger son père, tout s'explique, dit Nativa avec une bienveillance et une gaieté étranges en un pareil moment. Tu désires que nous changions de sujet de conversation, ma jolie, ma délicieuse Fleur-des-Bois? Soit; je ne demande qu'à faire tes volontés. Désires-tu que nous parlions de nouveau

de l'avenir ?... Cela te sourit ?... Causons de l'avenir.

— Voilà une chose que je ne m'explique pas, Nativa, dit Fleur-des-Bois; tu n'as pour moi que de bonnes paroles, et cependant ta voix produit sur moi un effet bizarre... Non... je n'ose t'avouer ce que j'éprouve en t'écoutant...

— Ne te gêne pas, ma charmante Jeanne; la franchise ne saurait me blesser... au contraire... toute preuve de confiance que tu me donnes m'assure de ton amitié!... Voyons, quel est cet effet bizarre que produit sur toi le son de ma voix?

— Tu ne m'en voudras pas, Nativa? Je t'assure que je ris moi-même de ma sotte terreur...

— Ah! c'est de la terreur que je t'inspire. Mais cela s'explique fort naturellement, ma douce Fleur-des-Bois, par l'influence que l'affreux endroit où nous nous trouvons doit exercer sur ton esprit...

— Eh bien, Nativa! ta voix me paraît ressembler au sifflement d'une vipère!

A cet aveu de Jeanne, le regard de l'Espagnole brilla d'un singulier et sinistre éclat. Une indicible expression de haine contracta son visage.

— Jeanne, s'écria-t-elle d'une voix stridente,

ton instinct ne te trompe pas!... Sotte enfant, pourquoi n'as-tu pas mis à profit l'avertissement que te donnait la nature?... À présent rien ne peut plus te sauver!... Tu m'appartiens!... J'ai disposé de toi!... Combien tu me paraissais ridicule tout à l'heure en me parlant de l'avenir!... Ton avenir, Jeanne, se résume en quelques jours!... Tu n'as plus une semaine à vivre!... Et de quelle vie encore?... Une affreuse agonie!... Une agonie sans nom, qui dépassera tout ce que l'imagination peut rêver de plus hideux!... Ton avenir, Jeanne, c'est de mourir de soif et de faim!... Regarde!... Dans ma main passée à travers la meurtrière se trouve la clef de notre cachot... Que j'ouvre cette main, et cette clef tombera dans le précipice... Qui viendra te sauver? Personne! on ne te sait pas ici! Je te l'avais bien dit que nous ne nous quitterions plus, pas même dans la tombe! Regarde bien, Jeanne, voici que j'ouvre ma main... La clef tombe... l'entends-tu rebondir sur les rochers?... Je suis vengée!

Jeanne poussa un cri et s'évanouit.

VI

Pendant que l'incendie allumé par Fleur-des-Bois à bord de *la Serpente* accomplissait son œuvre de destruction, de Morvan, ignorant et l'infâme conduite de son ex-matelot et la position critique dans laquelle se trouvait Jeanne, était engagé dans une grave conversation avec Montbars.

La scène se passait dans l'appartement le plus reculé de la maison qu'occupait le flibustier. Montbars avait l'air triste et soucieux, presque découragé.

— Louis, disait-il, tu te trompes du tout au

tout sur la portée de l'élection de Laurent. Là où tu ne vois qu'un fait isolé, dû au hasard, je devine, moi, un plan de conduite mûrement réfléchi, irrévocablement arrêté...

— Tu exagères, Montbars! Au reste, je comprends fort bien que ton amour-propre, cruellement froissé, nuise à la lucidité habituelle de ton jugement!... Les Frères-la-Côte, en mettant Laurent à leur tête, ont obéi à un engouement passager!... Laurent est l'idole du moment, le héros du jour!... On l'admire, on l'acclame!... Dans une semaine, personne ne songera plus à lui!... Au demeurant, tu restes toujours le chef suprême et vénéré de la flibuste!... On ne songe certes pas à te contester ton pouvoir! Que désirer de plus?...

— Que tu es donc jeune encore, mon cher Louis! répondit Montbars en hochant lentement la tête; tu vois les événements à travers le prisme de ton inexpérience et de ta loyauté. Incapable de commettre une mauvaise action, tu ne crois pas au mal. Je suis tenté d'envier ton ignorance des choses de la vie... Tu es heureux au moins, toi!...

— Moi, heureux, Montbars! répéta de Morvan en accompagnant ces paroles d'un soupir.

— Je sais, ton amourette contrariée avec

Fleur-des-Bois : voilà vraiment une belle infortune! Tu aimes, plains-toi donc. Ah! si je pouvais aimer!... Louis, reprit le flibustier après être resté plongé pendant près d'une minute dans ses réflexions, je pensais dernièrement à ma conduite envers toi ; elle n'a pas été convenable. Ne m'interromps pas, je te prie... Oui, j'aurais dû agir autrement que je l'ai fait; aveuglé par mon ambition, tout entier à mes projets, je n'ai pas pris la peine d'étudier tes inclinations, tes goûts, tes penchants, pour savoir ce qui convenait à ta vie, ce qui devait te rendre heureux!... Je t'ai trouvé jeune, intrépide, ardent et vigoureux, et je n'ai songé qu'à tirer parti de ta force et de ta bravoure. Je te le répète, j'ai eu tort!... Aujourd'hui que les événements paraissent devoir se précipiter, j'ai hâte de réparer ma faute, mon oubli, d'assurer ton indépendance future. On ne sait ce qui peut arriver...

— Ne parle pas ainsi, Montbars! Le découragement n'est pas permis à ton énergique nature.

— Je ne suis pas découragé, enfant, je suis clairvoyant, voilà tout. Laurent finira par succomber, je le sais; seulement, j'ignore de quel prix il me faudra payer mon triomphe!

De Morvan allait répondre, lorsqu'un coup discrètement frappé à la porte retint la parole sur ses lèvres. Presque aussitôt, un des engagés de Montbars se présenta.

— Maître, dit-il, il y a en bas un homme qui demande à être introduit sans retard auprès de toi.

— Quel est cet homme, un Frère-la-Côte? un Espagnol?

— Un Frère-la-Côte, sans doute, maître, car il s'exprime en excellent français. Toutefois son chapeau est rabattu et son manteau relevé de telle façon qu'il m'a été impossible d'entrevoir son visage.

— Laisse passer cet homme, dit Montbars à l'engagé.

Cette visite mystérieuse offrait une si curieuse coïncidence avec les appréhensions que Montbars venait d'exprimer, qu'elle éveilla des soupçons dans l'esprit de de Morvan. Le jeune homme s'élança entre la porte et son oncle. Le chef de la flibuste sourit.

— Merci, Louis, de ton intention, dit-il; mais, rassure-toi. Jamais l'on n'osera me frapper, fût-ce même par surprise, en plein soleil! Laurent, malgré son incontestable audace, reculerait devant une pareille témérité. Les Espa-

gnols ont renoncé à m'envoyer des assassins!... Personne n'ignore que mon regard devine aussi aisément la trahison que mon bras sait sûrement la punir...

Montbars parlait encore quand l'inconnu, annoncé par l'engagé, entra.

A la vue de de Morvan, il laissa échapper un mouvement de mauvaise humeur.

— Capitaine, lui dit Montbars, le chevalier Louis est mon parent, un second moi-même. Je n'ai rien de caché pour lui, ni action ni pensée. Explique-toi sans crainte.

— Tu m'appelles capitaine! tu m'as donc reconnu?

— Parfaitement, mon ami Pierre.

Le nouveau venu, qui était en effet le capitaine Pierre, dégrafa son manteau et s'assit sur une chaise en face de Montbars.

— Frère-la-Côte, lui dit-il, puisque tu me réponds de la discrétion du chevalier, je dois y croire : tu ne te trompes jamais. Toutefois, avant d'aborder le sujet qui m'amène, il me faut ta promesse qu'aucune des paroles échangées ici entre nous ne sortira de cette enceinte.

— Pourvu que cette promesse n'engage en rien ma liberté d'action, je consens à la faire.

— En rien du tout. Au contraire même. Il s'agit de Laurent !

— Parle, frère, je t'écoute !

— Montbars, reprit le capitaine Pierre après s'être recueilli un instant, tu m'as dit dernièrement de dures paroles, lorsque je me suis opposé à ce qu'on attaquât l'escadre royale. Tes reproches, après avoir éveillé seulement ma colère, m'ont plus tard brisé le cœur. J'ai reconnu qu'en contrecarrant tes projets, j'avais commis à mon insu une mauvaise action, nui à la prospérité de la flibuste. Que veux-tu ! Laurent m'avait ébloui. Ce matin, le misérable, se croyant sûr de moi, n'a pas craint de me dévoiler ses infâmes projets.

— Ah ! tu connais les projets de Laurent ! interrompit Montbars avec une ardente curiosité qu'il ne songea pas à cacher ; et quels sont-ils ?

— Infâmes ! je le répète. Il compte s'emparer des richesses de l'association, richesses, dit-il, mal placées dans tes mains, et transporter la flibuste dans les mers du Sud. Je ne te répéterai pas tous les raisonnements captieux qu'il a employés, les promesses qu'il m'a faites pour me gagner à son parti.

— Et qu'as-tu répondu, capitaine Pierre ?

— Ma première pensée a été d'abord de traiter le misérable comme il le méritait, mais ayant réfléchi que dénoncer publiquement Laurent aux Frères-la-Côte, ou bien repousser avec indignation ses offres, c'était, dans le premier cas, m'exposer à passer pour un calomniateur; dans le second, le mettre sur ses gardes, j'ai préféré lui laisser croire qu'il pouvait compter sur moi et venir t'avertir du danger qui nous menace!... Dieu veuille, Montbars, qu'il ne soit pas déjà trop tard pour le conjurer!...

— Eh bien! Louis, que penses-tu de tout ceci? dit Montbars en s'adressant à de Morvan; mes soupçons étaient-ils donc si dénués de fondement?... Continue, Pierre, je t'écoute.

— Montbars, reprit le capitaine, je conviens que je suis un joueur effréné, un dissipateur, un prodigue; mais il est un amour qui l'emporte en moi sur celui du jeu et de la débauche : c'est l'amour de la flibuste ! Pour sauver notre association, il n'y a rien que je ne sois prêt à tenter : ordonne, j'obéirai.

— Oui, Pierre, je sais que je puis compter sur toi; mais les autres initiés... sauront-ils imiter ton loyal exemple, repousser les séductions de Laurent ?...

— Hélas! Montbars, je ne dois pas te cacher

que Laurent a réussi auprès de la plupart d'entre eux!... La perspective de partager les immenses richesses, le fonds de réserve dont tu disposes pour les besoins de l'association, est un appât auquel peu de frères ont su résister!... La flibuste, c'est là un fait qu'il faut malheureusement reconnaître, a dégénéré : elle n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était jadis!...

— Ainsi, dit Montbars pensif, tu crois que l'intention de Laurent est de s'emparer des richesses que renferme l'*Asile?*... En effet, ce plan est bien digne de sa hardiesse !...Ce serait là un coup de maître!... Je ne comprends pas comment cette combinaison si simple m'avait échappé!... J'avais une trop bonne opinion des Frères-la-Côte.

— Laurent, reprit le capitaine Pierre, m'a parlé de l'exécution de son projet comme d'une chose fort prochaine. Je ne serais nullement étonné qu'il songeât à abandonner momentanément Carthagène pour faire voile vers l'Asile. Je ne saurais trop te répéter, Montbars, que le danger est imminent, que les moments sont précieux. Quelles sont tes intentions? Par quel moyen espères-tu déjouer le complot du traître?

— Capitaine Pierre, répondit froidement Montbars, je n'aime pas à être interrogé. Tou-

tefois, en considération du service signalé que tu rends en ce moment à la flibuste, je consens à répondre à ta question. Dénoncer Laurent aux Frères-la-Côte, il n'y faut pas songer : ce serait lui préparer un nouveau triomphe. Il ne me reste qu'un moyen pour sauver notre association : c'est de brûler la cervelle au traître. Cette mort fera grand bruit, j'en conviens, car Laurent est en ce moment-ci fort populaire. Tant mieux; il faut un exemple.

— Oui, tu as raison, Montbars, répondit Pierre, il n'y a pas d'autre parti à prendre. Parmi nous se trouvent encore de braves et loyaux compagnons qui, si les Frères-la-Côte veulent venger Laurent, se réuniront autour de toi et sauront te défendre... Je n'attendais pas moins de ton énergie et de ta résolution. Puisque tu m'as permis de t'interroger, j'ajoute : Quand comptes-tu punir le coupable?

— De suite, répondit froidement Montbars en se dirigeant vers la porte de sortie.

— Réfléchis encore, Montbars ! s'écria de Morvan en arrêtant le flibustier. Une résolution aussi grave mérite bien d'être mûrement pesée.

— Ai-je donc l'air d'un homme dominé par la colère, Louis? Jamais je n'ai été plus calme ni plus maître de moi.

— C'est justement ton sang-froid qui m'épouvante.

— Mon sang-froid, Louis, en présence de la monstrueuse ingratitude de nos frères, prend sa source dans le mépris que m'inspire l'espèce humaine... M'être sacrifié pendant vingt ans à l'œuvre commune de notre puissance, avoir donné à la flibuste tout ce qu'il y avait en moi de génie, de force, de persévérance, pour aboutir à me voir préférer le premier bandit venu!... Tu vois bien que je ne puis éprouver ni haine, ni colère. Je suis triste, voilà tout.

Montbars allait sortir lorsque la porte s'ouvrit et que son engagé entra.

— Maître, dit-il, un violent incendie vient de se déclarer à bord de *la Serpente*. On craint qu'il ne se communique à l'escadre entière!

De Morvan poussa un cri terrible. L'idée de Fleur-des-Bois périssant dans les flammes venait de se présenter à son esprit. Fou de douleur, il s'élança hors de l'appartement, en deux bonds franchit l'escalier, et courut vers le port.

Combien le désespoir du jeune homme aurait été plus grand encore s'il eût connu la position dans laquelle se trouvait alors Fleur-des-Bois, déjà enfermée dans l'*in-pace* du couvent de Notre-Dame de la Poupe!

La Serpente ayant été remorquée au large, on s'occupa de rechercher les victimes de l'incendie : personne n'avait péri. De Morvan parcourut toute la ville pour trouver Fleur-des-Bois : il pensa que peut-être bien la jeune fille s'était rendue chez lui avec Nativa; son inquiétude s'accrut encore lorsque Alain l'assura que de toute la journée il n'avait quitté la maison, et qu'il n'avait pas vu Fleur-des-Bois.

L'esprit bouleversé par de sinistres pressentiments, de Morvan se mit à fouiller de nouveau la ville; il apprit enfin que Jeanne avait été vue en compagnie d'un jeune homme.

Dans le signalement de ce jeune homme qu'il se fit donner à plusieurs reprises et par plusieurs personnes, il reconnut, à ne s'y pouvoir tromper, Nativa.

Ce renseignement lui fit grand bien : il pensa que Jeanne, craignant pour la sécurité de l'Espagnole, s'était éloignée avec elle de la ville. pour attendre la nuit, et qu'elle viendrait le retrouver, lui de Morvan, vers la fin du jour.

Une fois rassuré sur le sort de Fleur-des-Bois, et, par conséquent, plus calme, le jeune homme songea à la trahison de Laurent et à la sanglante résolution prise par Montbars. Il se hâta de se rendre chez le flibustier.

Montbars était absent; de Morvan, en proie à une anxiété profonde, l'attendit jusqu'à la tombée de la nuit. A chaque instant il lui semblait entendre retentir des clameurs furieuses et des coups de feu, annonçant que les Frères-la-Côte en étaient venus aux mains.

A la fin Montbars arriva.

— Eh bien? s'écria de Morvan en s'élançant à sa rencontre.

— Eh bien! répondit le flibustier, il m'a été impossible de rencontrer Laurent; je crains bien qu'il ne soit trop tard!... J'ai remarqué également l'absence de plusieurs Frères-la-Côte en qui j'ai une mince confiance... Je ne serais nullement étonné que Laurent fût parti... Pierre s'est également mis à sa recherche; je l'attends... Je doute qu'il ait été plus heureux que moi dans sa tentative.

Montbars parlait encore, quand un bruit confus de voix, montant de la rue jusqu'à lui, attira toute son attention.

— Qu'est-ce? dit-il en ouvrant la fenêtre.

— Un homme blessé, que l'on rapporte sur un brancard! répondit de Morvan.

— Malédiction! s'écria Montbars, ce doit être Pierre!...

Le flibustier ne s'était pas trompé. A peine

une minute s'était-elle écoulée, que le Frère-la-Côte, soutenu par quatre flibustiers, faisait son entrée dans la pièce où se trouvaient de Morvan et Montbars :

— Pierre, mon pauvre Pierre, dit ce dernier en lui prenant affectueusement la main, tu as rencontré Laurent; c'est pour moi que tu meurs!...

— Oui, c'est Laurent qui m'a assassiné, répondit Pierre d'une voix déjà à moitié éteinte, mais ce n'est pas pour toi que je meurs... c'est pour la flibuste... Ne m'interromps pas... j'ai peu de temps à vivre. J'ai rencontré Laurent en canot... à l'extrémité de la baie... il préparait son embarquement. Notre explication n'a pas été longue... Dès qu'il m'a vu, il s'est écrié : « Ah! tu me trahis! » Puis il m'a tiré un coup de pistolet. Il paraît que Laurent a des espions... méfie-toi... Si d'ici à deux jours tu ne peux le rejoindre... embarque-toi à ton tour... tu seras sûr de le retrouver à l'Asile... Au revoir, Montbars, bonne chance!... j'aurais préféré tomber sous le plomb de l'Espagnol... bah! c'est là un détail... que m'importe, moi mort... ce que l'on dira du capitaine Pierre?... Fais-moi donner un verre d'eau-de-vie... J'étouffe... encore une fois, au revoir.

De Montbars, comprenant que la position du Frère-la-Côte était tout à fait désespérée, et que des soins intelligents n'aboutiraient qu'à prolonger de quelques minutes son agonie, s'empressa de se rendre à son désir.

Pierre but une gorgée, et faisant claquer sa langue contre son palais :

— Mauvais, dit-il.

Puis il tomba mort.

VII

Quatre jours s'étaient écoulés depuis la mort du capitaine Pierre, et Montbars, malgré ses incessantes recherches, n'avait pu parvenir encore à retrouver Laurent.

Quant à de Morvan, en présence de l'absence si prolongée de Fleur-des-Bois, il éprouvait une mortelle inquiétude et ne savait à quel parti s'arrêter. Le jeune homme, pendant ces quatre jours, avait déployé dans ses recherches une activité fébrile et réellement surhumaine ; il n'existait pas une maison dans Carthagène qu'il n'eût visitée.

Alain, presque aussi désespéré que son maître, — car le serviteur s'était fortement attaché à Jeanne, — avait, de son côté, exploré en vain les environs de la ville. Toutefois, tenace et opiniâtre comme un bas Breton de pure race, il ne se décourageait pas. Il revenait aux mêmes endroits qu'il avait déjà parcourus, et ne cessait de jeter le nom de Fleur-des-Bois aux échos d'alentour. Hélas ! les craintes poignantes éprouvées par de Morvan et son serviteur n'étaient que trop motivées!

Une scène lugubre se passait dans l'horrible *in-pace* du couvent de Notre-Dame de la Poupe.

Jeanne n'était plus reconnaissable. Assise sur le sol humide du cachot, le dos appuyé contre la muraille, la pauvre enfant présentait l'image de la résignation sans espoir.

La pâleur transparente de son visage laissait deviner les souffrances qu'elle avait endurées ; ses grands yeux bleus, à moitié voilés par ses paupières alourdies, semblaient prêts à se fermer de l'éternel sommeil. De temps en temps, un léger soupir s'échappait de sa poitrine, torturée par les dévorantes et insupportables ardeurs de la soif ; mais aucune parole de colère ou de désespoir n'accompagnait ce signe de douleur. L'agonie de Jeanne avait quelque chose

de calme et de recueilli : c'était l'âme d'un ange s'apprêtant à s'élancer vers le ciel.

Il n'en était pas de même de Nativa ; la tenue de la fougueuse Espagnole offrait un frappant contraste avec celle de Jeanne. Brisée, mais non vaincue par la souffrance, la fille du comte de Monterey se révoltait, avec une rare énergie, contre les atteintes de la mort. Ses mouvements nerveux et saccadés, ses yeux brillant d'un feu sombre, elle augmentait de toute la fatigue d'une lutte inutile sa cruelle agonie.

— Jeanne, dit-elle tout à coup et en saisissant violemment par le bras la pauvre enfant, comment fais-tu pour sommeiller ainsi ? Je veux que tu souffres comme je souffre... réveille-toi...

Fleur-des-Bois souleva lentement ses paupières, et laissant tomber sur sa rivale un céleste regard :

— Je ne dors pas, Nativa, répondit-elle doucement, je pense...

— A de Morvan, n'est-ce pas? A l'assassin de mon père? reprit Nativa avec une indicible expression de haine et de fureur. Ah! le misérable!... que ne m'est-il donné de lui faire partager mes tourments...

— Ne parle pas ainsi, Nativa, s'écria Jeanne

avec un élan que sa rivale n'attendait pas de sa faiblesse. Mon chevalier Louis est le cœur le plus noble qui soit au monde. Si tu savais que de belles et consolantes choses il me dit toute la journée... C'est à lui que je dois ma tranquillité présente, en voyant arriver la mort sans crainte. Une seule chose attriste mes derniers moments, Nativa : le spectacle de tes souffrances... Imite-moi... en regard des déceptions que nous avons subies sur la terre, songe aux joies que nous réserve la vie immortelle... Combien je déteste mon ignorance qui m'empêche de te montrer l'horizon nouveau que j'aperçois... il est resplendissant de lumières... Nativa, ma bonne Nativa, du courage... bientôt tous nos maux auront cessé.

Jeanne, en parlant ainsi, prit les mains de l'Espagnole dans les siennes et les serra doucement.

A ce contact, Nativa tressaillit; son pâle visage s'empourpra d'une vive rougeur, et un éclair de fureur illumina ses grands yeux noirs.

— Tu auras donc toujours l'avantage sur moi, hypocrite! dit-elle d'une voix stridente, même devant la mort!... Je n'ai que faire de ta générosité, de tes consolations... J'ai l'âme haut placée... le cœur indomptable... Mon Dieu! que

je souffre..., s'écria Nativa en portant ses mains crispées sur sa poitrine. N'importe, je ne faiblirai pas... Allons, Jeanne, secoue ta torpeur... Ne sois pas lâche ainsi... C'est moi qui suis la cause de ta mort... maudis-moi donc!... Je préfère ta colère à ta résignation.

— Je te plains, Nativa, murmura Fleur-des-Bois accablée par l'effort qu'elle avait fait pour défendre de Morvan; mais je ne puis t'en vouloir!... Ta conduite n'a rien de si blâmable!... Tu n'as pas essayé de te soustraire à la mort qui m'attend... Tu partages volontairement mon sort!... Ta vengeance ne manque pas de noblesse... Que veux-tu, Nativa! Ce n'est pas ma faute, à moi, si je me suis trouvée sur ta route. Lorsque pour la première fois je vis mon chevalier Louis, jamais même je n'avais entendu prononcer ton nom... N'importe, je conçois la haine que je t'inspire. Sois généreuse, Nativa, pardonne-moi mes torts involontaires!

L'accent d'humilité réelle et l'enchanteresse douceur que mit Jeanne dans cette prière, produisirent une impression aussi inattendue qu'inouïe sur Nativa.

L'Espagnole, avec cette fougue et cette mobilité de sensation qui étaient le trait le plus caractéristique de son caractère, passa d'un

extrême à l'autre. Elle jeta ses bras autour du cou de Jeanne, et serrant la charmante enfant contre sa poitrine :

— Tu m'as vaincue, Jeanne! dit-elle; que Dieu me pardonne mon crime... Par suite de quel fatal aveuglement ai-je pu te méconnaître aussi longtemps? La victime demander pardon au bourreau... ah! cela ne saurait être. Jeanne, je te devrai de mourir en chrétienne... je pleure, ne me dis rien... ces larmes me sont si douces... je ne souffre plus... Jeanne, ma sœur, combien je t'aime!

Un long silence régna dans le sombre cachot : les deux jeunes filles, enlacées dans les bras l'une de l'autre, semblaient dormir d'un paisible sommeil.

Ce fut Fleur-des-Bois qui la première reprit la parole.

— Nativa, dit-elle, ma sœur aimée, pourquoi retenir tes plaintes? Tu crains sans doute de m'affliger? Tu as tort ; je sais que si ton corps souffre, ton âme est à présent heureuse... Tu ne me réponds pas? Nativa, tu me fais peur! Parle-moi!

Jeanne se souleva avec effort, et, écartant d'une main tremblante l'épaisse et soyeuse chevelure noire de l'Espagnole :

— Que tu es pâle! continua-t-elle, mais que tu es belle!... Souffres-tu davantage, Nativa?...

Les lèvres décolorées de la jeune fille s'entr'ouvrirent :

— Sois bénie, Jeanne!... murmura-t-elle. Je t'aime!... Dieu m'appelle à lui!... A bientôt! au revoir!...

Fleur-des-Bois sentit un souffle humide et léger passer sur son visage : elle frissonna.

— Nativa, Nativa, réveille-toi, dit-elle, partons d'ici! Retournons dans nos forêts... J'ai froid... Écoute... c'est la voix de mon chevalier Louis qui nous appelle... Il s'impatiente... Me voici, mon chevalier Louis... me voici!...

Jeanne, en proie au délire, voulut se lever, mais sa faiblesse trahit sa volonté, et elle retomba évanouie auprès de Nativa morte.

Ce ne fut que de longues heures après que Jeanne reprit, non pas connaissance, mais le sentiment de la vie.

La pauvre enfant, dominée par une hallucination étrange, se croyait en Bretagne, dans le pays de son bien-aimé chevalier. Son visage resplendissait de joie.

— Le voici qui revient de la chasse, disait-elle en prêtant l'oreille au bruit de pas qu'elle se figurait entendre, tout est prêt... la table est

dressée... Qu'il va être heureux de me revoir... Si je saluais son retour par une de ces chansons qu'il aime tant!

Fleur-des-Bois, joignant l'action à la pensée, se mit à dire un de ces noëls bretons que lui avait appris son père, et qui avaient si souvent charmé de Morvan et fait pleurer Alain. La voix de la pauvre enfant, d'abord faible et tremblante, ne tarda pas à s'animer : c'était la lampe mourante jetant un dernier et vif éclat.

Le noël que le délire avait apporté à la pensée de Jeanne était une de ces naïves légendes armoricaines, si pleines de tristesse et si saisissantes dans leur simplicité, qu'elles amènent des larmes dans les yeux des plus sceptiques.

Il s'agissait d'un pauvre amoureux qui, monté sur sa jument rouge, traversait rapidement la lande qui le séparait de sa bien-aimée. Un hibou, oiseau de malheur, l'interpellait pour lui apprendre que sa maîtresse lui avait été infidèle, et que, surprise par ses compagnes dans sa trahison, elle était morte de honte.

— Veux-tu te taire, méchante bête! répondait l'amoureux ; hier encore j'ai vu Jeanne à la fontaine : je ne te crois pas, tu veux m'effrayer, tu mens!

L'amoureux éperonnait sa jument rouge, afin

de rattraper le temps que lui avait fait perdre le hibou délateur, lorsque tout à coup le son mélancolique d'une cloche frappa son oreille : cette cloche sonnait le glas des morts ! Un affreux pressentiment saisissait au cœur le pauvre amoureux !

Hélas ! il n'avait que trop raison de craindre... En arrivant devant l'église, il aperçut des cierges allumés autour d'une bière. Le hibou avait dit vrai ; cette bière était celle de son infidèle, de Jeanne, morte depuis le matin...

Fleur-des-Bois en était à ce couplet, quand une voix qui semblait sortir de dessous terre, continua le noël :

Je tapis un grand coup de pied dans l'châsse,
Réveillez-vous, Jeanne, si vous dormez.

Puis tout rentra dans le silence.

Fleur-des-Bois tressaillit et se tut. Sortant enfin de son immobilité, elle passa à plusieurs reprises sa main sur son front, et regardant autour d'elle avec effroi :

— Toujours ce tombeau, murmura-t-elle. J'ai rêvé... C'est étrange... il m'avait semblé entendre une voix qui accompagnait la mienne... Nativa, n'as-tu pas entendu aussi cette voix?...

Réponds-moi donc, Nativa. Tout espoir n'est peut-être pas perdu. Si on allait venir à notre secours!

Jeanne se pencha alors sur le corps inanimé de l'Espagnole, et poussant un cri d'effroi :

— Morte! dit-elle.

Cette secousse était trop forte pour l'état de faiblesse de la malheureuse enfant : de nouveau elle perdit connaissance.

Pendant que Fleur-des-Bois gisait sur le sol humide de l'*in-pace*, Montbars et de Morvan, réunis dans la même pièce où nous les avons déjà vus, avaient une conversation fort animée.

— Le lâche, disait le chef de la flibuste en parlant de Laurent, se sauver ainsi!... Avec quelle infernale adresse il a trompé ma vigilance, échappé à mes recherches !

— Mais, es-tu bien assuré, Montbars, de l'exactitude des renseignements que l'on t'a donnés?

— Parbleu, comment pourrais-je en douter! C'est sur le brigantin *le Cerf-Volant*, que la mort de Pierre laissait sans capitaine, qu'il s'est embarqué avec ses complices... Je le rejoindrai... oui, c'est certain... mais il n'y a pas une minute à perdre... Louis, tu connais aussi bien que moi la position des choses. Je vais me trou-

ver seul contre une bande d'assassins et de voleurs déterminés. Je n'ose te prier de m'accompagner, faire un appel à ton courage. Tiens, voici un pli cacheté que je te laisse... Si dans huit jours je ne suis pas de retour, tu l'ouvriras. Ce pli contient mes dispositions dernières... Embrasse-moi, enfant! Qui sait si nous nous reverrons jamais?

De Morvan, réellement attendri, paraissait en proie à une douloureuse indécision.

— Montbars, dit-il, sans l'inexplicable absence de Fleur-des-Bois, je n'hésiterais pas à te suivre, à m'associer à ta dangereuse entreprise... Mais cette absence inexplicable m'épouvante, me paralyse... D'un instant à l'autre, Jeanne peut avoir besoin de moi...

— Rassure-toi, Louis, dit Montbars d'un air un peu narquois, Jeanne aura conduit Nativa dans quelque village éloigné... Tu recevras bientôt de ses nouvelles. Mais le temps presse; adieu! Embrasse-moi une dernière fois!... Enfant, quoique l'ambition ait desséché mon cœur, je sens que je t'aime!...

— Non, Montbars! je ne te laisserai pas partir seul, s'écria le jeune homme, tu as raison; je ne puis rien en ce moment pour Fleur-des-Bois... Je t'accompagne, Montbars!...

A son tour, le chef de la flibuste, ce qui était pour lui une chose fort rare, hésita :

— Merci de ton dévouement, Louis, dit-il, je ne puis l'accepter ; la partie que je joue est trop inégale, il y aurait crime à t'associer à ma mauvaise chance. Tu oublies que je cours à une mort presque certaine...

— Cette réponse m'indique mon devoir, Montbars : que tu le veuilles ou non, à présent je te suivrai.

Le flibustier réfléchit pendant quelques secondes :

— Soit, dit-il, viens; on ne peut échapper à sa destinée !

De Morvan, après avoir pris ses armes, se dirigeait vers la porte de sortie, lorsque cette porte, poussée du dehors, s'ouvrit et donna passage au serviteur Alain qui, pâle, les vêtements en désordre et les yeux hagards, s'affaissa, en entrant, dans un fauteuil.

— Qu'y a-t-il, Alain? s'écria de Morvan, Fleur-des-Bois est morte?

— Oui, répondit le bas Breton d'une voix sourde, oui, elle est morte, j'ai entendu son âme !...

Au commencement de la phrase de son serviteur, de Morvan avait été obligé de s'appuyer

contre le mur pour ne pas tomber ; les dernières paroles d'Alain le ranimèrent.

— Explique-toi, s'écria-t-il. Que s'est-il passé?... Parle donc, mais parle donc !

— Tout à l'heure, reprit Alain, je gravissais la montagne de Notre-Dame de la Poupe, lorsque j'ai entendu la voix de Fleur-des-Bois... je veux dire l'âme de Fleur-des-Bois chanter la complainte de *Jeanne la trépassée*. Oh! je vous assure, maître, que je ne me trompe pas... c'était bien la voix de Fleur-des-Bois...

— Qu'as-tu dit, qu'as-tu fait?... Parle ! parle!...

— J'ai voulu répondre à la pauvre demoiselle... Je me suis mis à continuer sa chanson... Mais la peur m'a pris... C'est un sacrilége, une vraie impiété, n'est-ce pas, que de se mettre en rapport avec les âmes?... Je me suis ensauvé à toutes jambes, et me voici!...

— Jeanne n'est pas morte! courons la rejoindre... Viens, Alains, viens ! s'écria de Morvan, qui, sans songer davantage à Montbars, saisit le bas Breton par le bras, l'arracha du fauteuil où il était assis, et l'entraîna avec lui.

— Croyez donc à l'amitié! murmura tristement Montbars ; Louis est brave, sincère et loyal ; il dit qu'il m'aime ; il me sait engagé

dans un duel à mort, et le voici qui, au nom de Fleur-des-Bois, m'abandonne sans hésitation, sans remords!... Au fait, pourquoi me plaindre? je suis injuste; n'ai-je pas tout sacrifié à mon ambition?... Et, qui sait? l'ambition n'est peut-être qu'une passion pâle et incolore en comparaison de l'amour...

VIII

Guidé par Alain, que sa présence rassurait, de Morvan ne mit pas plus de dix minutes à gravir la montagne de Notre-Dame de la Poupe.

Le jeune homme était si troublé, si ému, qu'il ne se rendait que confusément compte de l'événement rapporté par son serviteur; la seule chose qui ressortait claire et positive pour lui du récit du bas Breton, c'était que Fleur-des-Bois était vivante, qu'il allait la revoir, connaître enfin le motif de son absence, et cette pensée suffisait pour exalter outre mesure son énergie et son ardeur.

— Voyons, mon brave Alain, dit-il en s'arrêtant le front ruisselant de sueur, tâche de te rappeler au juste l'endroit où tu te trouvais lorsque tu as entendu la voix de Fleur-des-Bois.

— Vous voulez dire la voix de l'âme de Fleur-des-Bois, maître! Attendez un peu que je m'oriente... Nous avons couru si vite, que je ne puis rien distinguer : mes yeux sont éblouis par des millions d'étincelles...

Alain se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit par terre, et, après avoir soufflé comme un buffle aux abois :

— Voilà la vue et la mémoire qui me reviennent, reprit-il. Il faut que nous retournions sur nos pas... J'étais de l'autre côté de la montagne et plus bas lorsque l'âme a chanté *Jeanne la trépassée*...

Sur cette indication, et sans attendre que le bas Breton lui montrât le chemin, de Morvan prit son élan et s'élança dans cette nouvelle direction. Alain, se souciant fort peu de rester seul, s'empressa de suivre son maître.

— Prenez donc garde! M. le chevalier, lui cria-t-il, vous allez vous jeter dans un précipice qui barre le chemin... Bon Dieu du ciel! il était temps! Un pas de plus, et vous rouliez au fond de l'abîme.

De Morvan se retourna vers le bas Breton, et, d'une voix frémissante d'impatience :

— Eh bien ! Alain, dit-il, te reconnais-tu à présent ? Voyons, regarde, réfléchis...

— Oui, maître, je me reconnais parfaitement même. Tenez, c'est sur cette grosse pierre que vous frappez du talon de votre botte que j'étais assis lorsque l'âme de Fleur-des-Bois commença à chanter sa complainte.

— C'est impossible, il faut que tu te trompes, dit de Morvan après avoir jeté un rapide et circulaire regard autour de lui; d'un côté est le versant de la montagne qui descend vers Carthagène, de l'autre un précipice. Sur le versant de la montagne je n'aperçois pas Fleur-des-Bois, reste le précipice...

— Eh bien , maître, c'était aussi du fond du précipice que la voix semblait venir.

— Tu me rendras fou, Alain ! Comment Fleur-des-Bois aurait-elle pu descendre dans l'abîme ?

— Est-ce que les âmes n'ont pas des ailes, donc ! répondit Alain avec l'accent d'une conviction parfaite. Voilà ce que c'est que d'avoir fréquenté les muguets de la cour de France, on finit par ne plus croire à rien...

De Morvan, après avoir réfléchi un moment, parut s'arrêter à un parti.

— Alain, reprit-il d'une voix grave, au nom de l'obéissance que tu me dois, au nom de l'attachement que tu me portes, et de l'amitié que j'ai pour toi, — tu entends bien, je dis de l'amitié, — rappelle tes souvenirs d'une façon positive, précise, et ne me réponds qu'avec une entière certitude! Es-tu bien assuré que la voix de Jeanne venait de ce précipice?

— Oui, maître, je vous le jure sur notre bonne et brave sainte Anne d'Auray!

— Ce serment ne me permet plus de conserver de doutes... Voilà vraiment qui est étrange... Après tout, l'absence prolongée de Fleur-des-Bois est si extraordinaire que je ne dois plus m'étonner de rien... Oui, c'est à tenter, il le faut!...

— Que faut-il tenter, maître? demanda Alain.

Le jeune homme, au lieu de répondre, se dépouilla de son pourpoint, dégrafa sa rapière, dénoua la ceinture qui soutenait ses pistolets, et, jetant ces divers objets à terre, ne garda sur lui que son poignard.

— Qu'allez-vous faire, M. le chevalier! s'écria Alain, plus effrayé encore qu'étonné de ces préparatifs, car tout ce que le bas Breton ne comprenait pas lui paraissait toucher au mer-

veilleux, au surnaturel, et par conséquent l'épouvantait.

— Je vais descendre dans le précipice, lui répondit tranquillement de Morvan, fouiller les profondeurs de l'abîme.

— Ma bonne sainte Anne, vous allez vous casser le cou, voilà tout! s'écria Alain. Du calme et de la raison, maître. Réfléchissez un peu : à quoi cela vous servira-t-il, je vous le demande, de poursuivre une âme? Rien ne change le caractère des gens comme la mort. Notre pauvre demoiselle Jeanne, si douce de son vivant, est peut-être devenue une âme méchante et traîtresse. Laissez-moi vous raconter à ce propos une histoire : vous vous rappelez le meunier Kernau, n'est-ce pas? Eh bien, figurez-vous...

— Allons, tais-toi! interrompit sévèrement de Morvan; je ne t'ai demandé ni histoire ni conseils... Si par hasard, — un hasard fort possible, — je roule au fond du précipice, je te défends d'essayer de me sauver... là où je n'aurais pu réussir, tu échouerais sans aucun doute... Ton dévouement, mortel pour toi, me deviendrait inutile! Si un grave accident m'arrive, tu iras chercher une dizaine de Frères-la-Côte, tu leur conteras le fait, et peut-être trouveront-ils un moyen pour venir à mon secours...

De Morvan, sans attendre la réponse d'Alain, se dirigea vivement vers le bord de l'abîme, puis après un muet et rapide examen des lieux, il saisit une branche provenant d'un arbre accroché aux flancs du gouffre et s'élança hardiment dans l'espace.

Alain poussa un cri d'effroi et ferma les yeux.

Quelques secondes, qui parurent longues au bas Breton comme des heures, s'écoulèrent, avant qu'il osât regarder ce que l'intrépide et téméraire jeune homme était devenu.

Ce fut avec un sentiment de joie profonde qu'il l'aperçut opérant heureusement sa périlleuse descente.

Toutefois, quelque grandes que fussent la souplesse et la force de de Morvan, il y avait trois à parier contre un qu'un fatal accident l'arrêterait au milieu de sa folle entreprise.

Alain se mit en prière.

— Ma brave sainte Anne d'Auray, dit-il avec ferveur, vous savez combien j'ai toujours été bon pour vous... Ce serait bien mal de votre part, si vous laissiez arriver un malheur à mon maître!... S'il trébuche, soutenez-le... Votre complaisance ne sera pas perdue pour vous... Que M. le chevalier atteigne heureusement la terre, et je vous promets, ma brave dame, un chande-

lier en vrai argent... Je réglerai mon présent sur la part de prise qui me reviendra dans la distribution du butin fait à Carthagène... Je suis, vous le savez, loyal, je ne lésinerai pas... je ne regarderai pas à la dépense... Réfléchissez, ma brave sainte Anne, un chandelier en vrai argent n'est pas à dédaigner... On ne vous en offre pas tous les jours ; c'est une occasion que vous ne retrouverez peut-être pas d'ici à longtemps, il ne faut pas la laisser échapper.

Alain, tout à fait rassuré, se releva, et, se penchant sur l'abîme, il se mit à considérer avec une parfaite tranquillité son maître, pour ainsi dire suspendu dans l'espace. Bientôt le jeune homme disparut à ses regards : il venait d'atteindre heureusement le fond du précipice !

Dès qu'il se vit momentanément hors de danger, de Morvan, qui jusqu'alors avait plutôt obéi à la fougue de sa jeunesse et à la vivacité de ses inquiétudes, qu'à la logique, se mit à réfléchir sur sa folle entreprise. Il se demanda comment il avait pu espérer un moment trouver Fleur-des-Bois vivante dans un pareil endroit. D'un autre côté, le trouble si réel d'Alain, puis plus tard son affirmation si positive, jetaient le doute dans son esprit.

Tout à coup de Morvan pâlit : il venait d'en-

trevoir sinon la vérité tout entière, au moins une partie de la vérité. L'amour avait éclairci pour lui les ténèbres qui couvraient la mystérieuse disparition de Jeanne.

— Oui, cette supposition est la seule probable, se disait-il : Nativa aura entraîné Fleur-des-Bois dans le couvent abandonné de Notre-Dame de la Poupe, où elle la retient en otage. Il faut visiter ce couvent. Remontons.

Les eaux pluviales, s'infiltrant à travers les fissures des rochers, formaient au fond du précipice un limpide et clair ruisseau; de Morvan, avant de commencer son ascension, voulut y tremper ses mains ensanglantées. O surprise ! en se baissant, il aperçut une clef à moitié cachée entre deux pierres.

La vue de cet objet lui causa une inexprimable émotion.

— Que signifie cette découverte? pensa-t-il; peut-être sur le bord opposé du précipice y a-t-il des retraites auxquelles on arrive par un chemin souterrain ?... Cette supposition, absurde au premier abord, expliquerait cependant parfaitement comment Alain a pu entendre la voix de Fleur-des-Bois sortir, ainsi qu'il l'assure, des profondeurs de l'abîme!... Les tressaillements de mon cœur me disent que je suis sur la trace

d'une affreuse découverte, que ma bien-aimée Fleur-des-Bois a besoin de mon appui, qu'elle invoque mon courage!...

De Morvan regarda alors le nouveau chemin qu'il voulait suivre. Cet examen lui arracha un soupir.

— Jamais je ne parviendrai à surmonter les obstacles que cette escalade présente, continua-t-il. C'est me vouer à une mort presque certaine. N'importe! si la raison m'ordonne de renoncer à cette tentative insensée, mon cœur me dit de persévérer dans ma résolution. Je donne raison à mon cœur.

De Morvan fit le signe de la croix, prononça une courte prière, puis il commença, sans plus tarder, sa téméraire ascension.

C'eût été un spectacle émouvant jusqu'aux larmes de voir les efforts désespérés du courageux jeune homme. S'accrochant aux broussailles qui lui déchiraient les mains, s'aidant des moindres aspérités des rochers, à chaque instant il rencontrait un obstacle à vaincre, un danger nouveau à surmonter. Accablé de fatigue, persuadé de l'inutilité de sa tentative, dix fois il fut sur le point de céder au découragement et de se laisser tomber. L'instinct de la conservation n'existait plus pour lui, la pensée de

revoir Fleur-des-Bois le retenait seule à la vie.

Vint pourtant un moment où de Morvan se sentit à bout de force et de courage. Il avait à franchir un espace assez considérable d'un roc nu et poli ; quelques plantes, insuffisantes pour supporter le poids de son corps, se trouvaient à la portée de sa main : il les saisit, elles cédèrent, et il se sentit rouler dans l'abîme !

Par un mouvement instinctif et machinal il avança le bras, comme s'il eût espéré se raccrocher au vide ; son bras entra dans une cavité qu'il n'avait pas aperçue, sa main rencontra et saisit une barre de fer.

De Morvan ne se rendit compte ni du danger qu'il venait de courir, ni de la façon si miraculeuse par laquelle il y échappait. Il était dans un état de prostration complète. Ses nerfs agissaient, pour ainsi dire, en dehors de sa volonté. Une seule idée le dominait, celle de goûter un peu de repos : peu lui importait que ce repos fût celui de la tombe !

— Fleur-des-Bois, s'écria-t-il, que Dieu ait pitié de toi ! te voilà seule et abandonnée sur la terre ! Adieu, Fleur-des-Bois... adieu !...

Déjà les doigts crispés de l'infortuné jeune homme se détendaient et abandonnaient la barre de fer protectrice, lorsqu'une voix plaintive, qui

retentit jusqu'à ses oreilles, lui causa comme un choc électrique et le rappela au sentiment de la vie : cette voix était celle de Fleur-des-Bois : « Viens, mon chevalier Louis, disait-elle, je t'attends... Sauve-moi!... »

Un instant de Morvan se crut le jouet d'une hallucination, mais bientôt toutes ses incertitudes cessèrent, et il ne put mettre en doute la réalité de cet événement si inexplicable, si étrange : Fleur-des-Bois l'appelait de nouveau.

Admirable puissance de l'imagination!... De Morvan, naguère si découragé, si abattu, oublia ses souffrances physiques, sa fatigue; il se sentit une force surhumaine : toute sa présence d'esprit lui revint comme par enchantement.

Se haussant à la force des poignets jusqu'à l'ouverture :

— Me voici, Fleur-des-Bois, dit-il; tu n'as plus rien à craindre... Où es-tu... comment parvenir jusqu'à toi?...

— Je suis dans un des cachots du couvent, mon chevalier... je me meurs... Dans la chapelle... il y a un tableau... derrière l'autel... Adieu, mon chevalier!... je t'ai toujours aimé... adieu!...

La voix de la pauvre enfant avait été en s'affaiblissant; ce fut à peine si de Morvan parvint

à saisir les dernières paroles qu'elle prononça.

Alors avec une résolution, une audace et une vigueur qui ne peuvent s'exprimer, de Morvan redescendit au fond du précipice, puis, sans perdre de temps, sans se reposer, il commença à remonter par le bord opposé.

Il fallait l'état d'excitation inouïe dans lequel se trouvait le jeune homme pour accomplir un pareil tour de force : sur mille personnes, pas une ne serait sortie vivante de cette épreuve.

Alain, malgré toute la confiance qu'il avait dans son vœu à sainte Anne d'Auray, laissa échapper un cri de joie en voyant apparaître son maître.

De Morvan, sans l'écouter, sans prononcer une parole, s'élança de toute sa vitesse, dès qu'il eut mis pied à terre, dans la direction du couvent.

— Ah! ma bonne sainte Anne, dit le bas Breton tout en courant après le chevalier; si en empêchant mon maître de périr vous l'avez rendu fou, je ne vous donnerai que des chandeliers de cuivre!

Dans son empressement à voler au secours de Jeanne, de Morvan n'avait pas même songé à lui demander comment il devait s'y prendre pour arriver jusqu'à elle. Ce fut seulement après avoir

franchi le seuil du couvent, qu'il songea à se rappeler les paroles de la jeune fille.

Jeanne, l'esprit doublement troublé par l'apparition de de Morvan et par son état de faiblesse et de souffrance, avait été fort peu explicite. « Dans la chapelle... il y a un tableau... derrière l'autel... Adieu, mon chevalier... je t'ai toujours aimé... adieu ! » avait-elle dit.

Toutefois, cette vague indication était précieuse : elle permettait à de Morvan de ne pas s'égarer dans ses recherches et l'empêchait de faire fausse route. Il courut à la chapelle.

Derrière l'autel, il remarqua un tableau peint sur bois. Ce tableau devait être mobile : oui, mais quel était le secret du mécanisme qui le mettait en mouvement? Une journée ne lui suffirait peut-être pas pour le trouver ! Et Jeanne se mourait !... De Morvan monta sur un banc et se mit à lacérer la peinture à coups de poignard : partout la lame rencontra une épaisse et dure couche de bois, nulle part le panneau attaqué ne rendit un son creux ou douteux.

— Alain, cria de Morvan, cours vite à Carthagène, et reviens avec des haches !... Vite, Alain ! hâte-toi : chaque minute de retard est une année que tu retranches de l'existence de Jeanne !

Le bas Breton ne comprenait rien à la conduite de son maître, mais habitué à lui obéir, il partit aussitôt.

Pendant les trois quarts d'heure que dura l'absence de son serviteur, le jeune homme, en proie à un désespoir affreux, ne cessa de faire retentir les voûtes sonores de la chapelle du nom de sa bien-aimée : l'écho répondait seul à sa voix !

La tête en feu, le cœur agité à ne pouvoir plus respirer, de Morvan dut à plusieurs reprises se jeter sur les dalles froides et humides de l'église ; si l'absence de son serviteur se fût prolongée seulement de quelques minutes, il serait devenu fou.

Enfin Alain revint ; de Morvan se précipita à sa rencontre, lui arracha une des haches qu'il rapportait, et s'élançant vers le tableau il se mit à l'attaquer avec fureur.

Cette fois un succès complet couronna sa tentative : la boiserie tomba en éclats et lui livra passage. Quelques moment plus tard, de Morvan se trouvait, suivi d'Alain qui tremblait de tous ses membres, dans l'étroit corridor qui longeait les *in-pace* du couvent.

Quoique aveuglé d'abord par les épaisses ténèbres amoncelées dans cet horrible séjour, de

Morvan n'en commença pas moins aussitôt ses recherches. Tandis que ses mains tâtonnaient les murs, sa voix appelait Fleur-des-Bois.

Bientôt un gémissement plaintif arriva jusqu'à lui : de Morvan fit silence ; le gémissement se répéta. Alain sentit une sueur froide perler sur son front, et il se mit à exécuter de nombreux et rapides signes de croix; la peur seule l'empêchait de prendre la fuite : il s'attendait à voir apparaître Satan en personne; il était anéanti.

— Ah ! ma bonne sainte Anne d'Auray, murmura-t-il, nous nous connaissons, vous et moi, depuis si longtemps, que j'ai cru pouvoir me permettre de plaisanter un moment avec vous... Ce n'est pas sérieusement que je vous ai parlé de chandeliers de cuivre : mon intention a toujours été de vous les donner d'argent !... Éloignez le diable, je vous en conjure, et faites-moi sortir vivant d'ici !...

Guidé par les gémissements qu'il entendait, et commençant à s'habituer à l'obscurité, de Morvan arriva promptement à la porte du cachot où Fleur-des-Bois, enfermée, se mourait. Quoique cette porte, doublée de lames de fer, offrît une grande résistance et présentât un sérieux obstacle, le jeune homme en vint, sinon

facilement, au moins promptement à bout. Au dixième coup de hache frappé sur sa serrure, elle céda et tourna sur ses gonds.

A la lueur blafarde et sinistre qui éclairait le cachot, de Morvan aperçut un affreux spectacle : Nativa et Jeanne étendues à côté l'une de l'autre sur le sol et ne donnant plus signe de vie!

Un instant atterré, de Morvan s'élança vers Fleur-des-Bois, et la serrant contre sa poitrine :

— Jeanne, ma sœur bien-aimée, mon amante! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots, ne m'entends-tu pas?... C'est moi, de Morvan... ton chevalier Louis qui te parles!... Je suis arrivé trop tard!... elle est morte!... dit-il d'une voix sourde et après une légère pause; son cœur a cessé de battre!... Fleur-des-Bois, si je n'ai pu te sauver je saurai au moins te suivre!... Que ce dernier baiser soit le gage de nos fiançailles... Je te rejoins au ciel!...

De Morvan, un bras passé autour de la taille de la pauvre enfant, de l'autre lui prit la tête et la couvrit de baisers désespérés et ardents! Toute la passion qui depuis si longtemps le torturait, débordait à cette heure suprême.

Au contact frénétique du chevalier, une légère rougeur monta aux joues de Jeanne.

L'amour, victorieux où la nature avait été vaincue, arrachait une victime à la mort!

— Elle respire... elle revient à elle!... Alain!... Aide-moi!... Transportons Fleur-des-Bois au soleil! s'écria de Morvan en proie à l'émotion la plus vive, à une joie délirante!

Puis, sans attendre la réponse de son serviteur, le jeune homme souleva doucement Jeanne, redescendit avec précaution dans la chapelle et sortit du couvent.

— Mon Dieu! que tu es pâle, ma bien-aimée, dit-il en déposant doucement la jeune fille sur le gazon; tu souffres! Que t'es-t-il arrivé? Que faire pour te secourir?

— M'est avis, répondit Alain en renfonçant par deux vigoureux coups de poing les larmes qui obscurcissaient sa vue, m'est avis que mademoiselle Jeanne, dans son cachot, n'avait pas de la nourriture à discrétion... Elle se meurt de soif et de faim!... c'est sûr!...

Cette observation de son serviteur fit frémir de Morvan et lui expliqua le changement extraordinaire qui s'était opéré dans Fleur-des-Bois.

— Retourne à Carthagène, Alain, lui dit-il; un brancard... de l'eau... des secours! Mais va donc! va donc!

Le bas Breton n'avait pas attendu cet ordre

pour partir : de Morvan parlait encore, qu'il était déjà à plus de deux cents pas de distance.

Le jeune homme, agenouillé auprès de Jeanne, soutenait la tête de la pauvre enfant et la contemplait avec une indicible expression de tendresse, lorsque Fleur-des-Bois souleva à moitié ses paupières, et, d'une voix à peine intelligible :

— Mon chevalier Louis, murmura-t-elle, pourquoi as-tu tardé aussi longtemps? Je ne veux plus que tu partes ainsi seul pour la chasse. A présent, je t'accompagnerai toujours... Nativa a profité de ton absence pour venir me torturer... Elle est bien jolie, Nativa, mais elle est bien méchante... Ne l'écoute pas, mon chevalier Louis, ne la regarde pas... elle te rendrait malheureux!... Vois-tu, mon chevalier Louis, il n'y a sur la terre que ta Fleur-des-Bois qui t'aime, qui sache t'aimer! J'ai eu tort de ne pas te faire plus tôt cet aveu!... Pardonne-moi... ce n'est pas de ma faute... ta présence me rend timide... je crains toujours que tu ne t'aperçoives de mon ignorance... Et puis, mon chevalier, je croyais que tu comprenais mon silence, comme je lis, moi, dans ta pensée... Mon Dieu! que je souffre... pourtant tu es là, près de moi!... C'est Nativa

qui m'a rendue malade... La fièvre me dévore... Mon chevalier, donne-moi à boire... de l'eau... de l'eau... ma poitrine est en feu !

Ce délire, qui révélait à de Morvan à quel point toutes les facultés de Jeanne étaient absorbées par l'amour qu'elle éprouvait pour lui, l'enivrait et le désespérait tout à la fois. La résolution inébranlable qu'il avait prise de ne pas survivre à Fleur-des-Bois apportait seule un peu de calme à son esprit.

De Morvan fut tout étonné de voir revenir Alain accompagné de plusieurs Frères-la-Côte. Il ne se souvenait plus de l'avoir chargé d'aller chercher des secours.

Les flibustiers, à la vue de Jeanne mourante, montrèrent une sensibilité à laquelle on ne se serait certes pas attendu de leur part. Au reste, la souffrance avait pour ainsi dire tellement idéalisé le délicieux visage de la pauvre enfant, qu'il était impossible de contempler sans être attendri sa céleste et touchante beauté !

Deux jours se passèrent sans que Fleur-des-Bois, transportée à Carthagène, reprît connaissance. Inutile d'ajouter que de Morvan ne quitta pas pendant une seconde le chevet du lit de sa bien-aimée. Un des médecins de l'escadre des flibustiers venait visiter Jeanne à chaque heure

de la journée. Le matin du troisième jour, le praticien annonça que tout danger avait disparu ; une heure plus tard, Jeanne, en se réveillant d'un long et paisible sommeil, reconnut le chevalier.

Il faut renoncer à peindre cette scène : le langage humain est si pauvre en comparaison de celui du cœur !

Le cinquième jour qui suivit celui de sa sortie de l'*in-pace,* Fleur-des-Bois se trouva assez forte pour se lever pendant une heure. Ce fut alors qu'elle raconta à de Morvan les événements qui s'étaient passés et dont elle avait failli être la victime; l'infâme conduite du beau Laurent et la trahison de Nativa.

— Oh ! ma Jeanne bien aimée, lui dit d'un ton de doux reproche de Morvan, qui à plusieurs reprises pendant ce douloureux récit s'était mordu les lèvres jusqu'au sang, pourquoi as-tu manqué de confiance en moi? Il fallait venir me trouver, te mettre sous la protection de mon honneur et de mon amour! Laurent n'aurait pas tardé à expier par sa mort son crime!

— Laurent, quelque cruel et méchant qu'il soit, n'a jamais manqué à sa parole, mon chevalier Louis, répondit Jeanne; une chose promise

devient sacrée !... Et puis tu sais combien Laurent est redoutable !... Je ne voulais pas t'exposer à sa colère : il t'aurait tué !...

— Tu oublies, ma bien-aimée Fleur-des-Bois, que déjà Laurent et moi nous nous sommes vus face à face et l'épée à la main ! Ce n'est pas mon sang qui a coulé pendant cette lutte !... Mais laissons ce triste sujet de conversation ! L'avenir me reste ! Que jamais le hasard me mette en présence de ce bandit, et je saurai bien lui faire payer son infâme conduite !...

Pendant que de Morvan restait auprès de Jeanne, une grande fermentation régnait parmi les flibustiers qui occupaient la ville de Carthagène.

Décimés par l'épidémie, qui d'heure en heure augmentait de violence, découragés par l'abandon si inconcevable et si inexplicable de leur nouveau chef, Laurent, disparu avec trente des membres les plus influents de l'association, les Frères-la-Côte commençaient à parler de leur départ de Carthagène.

Laurent, naguère si populaire, était maintenant accusé de trahison. Ce n'eût pas été sans danger pour sa vie qu'il se serait présenté devant ses anciens subordonnés.

Sur ces entrefaites, une nouvelle des plus

alarmantes, apportée par un navire flibustier arrivé de la Jamaïque, vint mettre le comble au découragement qu'éprouvaient les vainqueurs de Carthagène.

Une flotte anglaise, comptant quarante voiles, cinglait vers la ville espagnole pour l'attaquer.

L'attente n'était plus possible : il fallait à toute force sortir de cette dangereuse position.

Les flibustiers, tumultueusement réunis, résolurent de partir au plus vite.

A peine cette résolution prise, elle fut exécutée. L'embarquement s'opéra même avec une telle précipitation, que l'escadre mit à la mer ayant seulement pour quatre jours de provisions de vivres et d'eau : chaque homme devait être réduit à un quart de ration.

— Que Dieu permette que nous arrivions à Saint-Domingue, dit de Morvan à Fleur-des-Bois, et je te jure, ma bien-aimée, que jamais plus je n'essayerai de tenter la fortune de la mer !... Les horreurs commises à Carthagène, et dont j'ai été le témoin, m'ont dégoûté pour toujours de la flibuste !... Posséder de l'or arrosé de larmes et taché de sang, ce n'est pas être riche ! C'est être voleur !...

A peine l'escadre était-elle sortie de la rade

de Carthagène, qu'elle fut assaillie par une épouvantable tempête qui dura cinq jours.

Les équipages, considérablement amoindris par la maladie, n'étaient plus assez nombreux pour fournir aux besoins de la manœuvre ; aussi l'ouragan, mal combattu, produisit d'affreux ravages.

Le navire nègre *le Cap* sombra. Trois autres furent complétement désemparés ; tous reçurent de graves avaries.

La tempête grondait encore que l'on aperçut la flotte anglaise.

— Ah ! dit tristement de Morvan, si Montbars était avec nous, rien ne serait désespéré ! Pauvre Montbars ! qu'est-il devenu ?

Le chef de la flibuste courait alors le plus grand danger auquel il ait été jamais exposé.

IX

Contrarié par les vents, et atteint au large par la tempête qui avait assailli les flibustiers à leur départ de Carthagène, le brigantin le *Cerf-Volant,* sur lequel se trouvaient Laurent et ses complices, était arrivé, après une navigation de douze jours, à la côte sud d'Hispaniola.

Au moment où commence ce récit, le beau Laurent et les trente flibustiers initiés qui l'accompagnaient, achevaient de pénétrer heureusement dans l'Asile.

— Frères-la-Côte, leur dit Laurent, nous n'avons pas une minute à perdre. Que notre

activité soit à la hauteur des circonstances! Peut-être bien Montbars s'est-il mis à notre poursuite ; peut-être avant une heure viendra-t-il nous attaquer à la tête d'un troupeau d'esclaves. Une fois nos trésors en sûreté à bord du *Cerf-Volant*, car les richesses que renferme l'Asile sont bien les nôtres, nous les avons payées au prix de notre sang, conquises à la pointe de notre épée; une fois, dis-je, nos trésors en sûreté, peu nous importe la colère de Montbars; nous aurons les mains libres pour le combattre... Frères-la-Côte, vous savez mes intentions... L'acte que nous accomplissons n'est pas un acte de spoliation, mais bien d'indépendance!

Tant que Montbars a paru n'avoir en vue que la prospérité de la flibuste, nous lui avons obéi avec un dévouement sans égal : aujourd'hui qu'il veut faire servir à son ambition personnelle les ressources qu'il doit à nos seuls efforts, nous serions des lâches et des indignes si nous nous courbions devant son despotisme! Les mers du Sud n'ont pas encore été explorées, la côte espagnole que baigne l'océan Pacifique est couverte de villes florissantes, qui regorgent d'or.

L'avenir qui s'ouvre devant nous est im-

mense ! Avec les millions que renferme l'Asile et les braves compagnons qu'il nous sera facile de recruter dans les Antilles, à la Jamaïque, à Cuba, nous nous verrons bientôt à la tête d'une flotte et d'une armée formidables !... La flibuste, un moment menacée par l'insigne trahison et la coupable ambition de Montbars, renaîtra plus belle et plus brillante que jamais !... Frères-la-Côte, vive l'or et la liberté !... Au trésor ! au trésor !...

Les complices de Laurent accueillirent avec des cris d'enthousiasme les paroles du Frère-la-Côte ; puis, agitant les torches dont ils étaient armés, ils répétèrent en s'élançant à sa suite :

— Au trésor ! au trésor !

L'endroit choisi jadis par les initiés pour déposer les fonds de l'association était situé à plus d'un quart de lieue de l'entrée de la grotte : il fallait, pour y arriver, traverser d'inextricables passages, de profonds précipices, d'étroits sentiers.

La troupe des bandits mit plus d'une heure à franchir cette distance.

Enfin un hourra de joie frénétique annonça leur arrivée.

— Amis, s'écria Laurent, à vous l'honneur de passer les premiers : je veux, en restant le

dernier, inaugurer l'ère de la parfaite égalité qui désormais régnera entre nous ! Que l'on brise les serrures !...

Une épaisse porte de fer, attachée avec un art extrême au rocher, fermait l'entrée du passage conduisant à la vaste excavation souterraine qui contenait la riche réserve de l'association.

— Cela va nous prendre beaucoup de temps, dit un des initiés : si nous avions plutôt recours à la mine? Un pétard bien employé ferait l'affaire.

— Non, s'écria Laurent, l'explosion pourrait occasionner un dangereux éboulement ! Une hache !... que l'on me donne une hache !... Merci !...

Laurent leva le bras : sa hache s'abattit en sifflant sur la serrure !... O surprise ! la porte roula sur ses gonds !

— Voilà qui est d'un bon présage, s'écria le flibustier : au pillage, mes amis, au pillage !

Les Frères-la-Côte, excités par ce mot magique, se précipitèrent avec le même élan que s'il se fût agi de monter à l'assaut d'une forteresse.

Le beau Laurent, s'effaçant contre une des parois du rocher, laissa passer devant lui ses

complices : un sourire sardonique entr'ouvrait ses lèvres minces.

— A présent je les tiens, ils m'appartiennent, murmura-t-il : vautrez-vous dans l'or, bêtes brutes, stupides et féroces!... Roulez-vous de joie sur des monceaux d'onces, de piastres et de lingots!... Profitez bien de ce premier et dernier quart d'heure de liberté que je vous accorde... de cette égalité que vous croyez posséder... Bientôt vous connaîtrez à qui vous avez à faire... Ces imbéciles, mes égaux! Allons donc!... Si de Montbars ne s'était pas montré si loyal, que dis-je? si faible, pas un d'eux n'aurait jamais songé à le trahir!... Mais quel silence! Malédiction!... Montbars m'aurait-il deviné... pris des précautions à l'avance... fait disparaître le trésor?...

Laurent, agité par un sinistre pressentiment, s'élança à son tour dans la vaste excavation désignée sous le nom de *la Salle du Trésor.*

Le spectacle qui frappa alors la vue du flibustier fut tellement étrange qu'un instant il resta atterré.

Montbars, la tête orgueilleusement rejetée en arrière, les bras croisés, arrêtait les Frères-la-Côte par la seule puissance de son regard.

Bientôt il prit la parole :

— Frères-la-Côte, dit-il, il vous faudra bien des années de dévouement et de gloire pour effacer ce moment d'égarement et d'erreur. Vous vous taisez... Vous rougissez de votre indigne trahison, de votre hideuse ingratitude! C'est bien. Je vois que vous comprenez l'énormité de votre faute, que tout sentiment de loyauté n'est pas éteint en vous. Peut-être, s'il est durable, vous tiendrai-je compte de votre repentir. Mais il faut un exemple. Que l'on m'amène le lâche qui, par son insigne perfidie, vous a conduits à l'oubli de vos serments. Que l'on arrête Laurent!

Au ton d'assurance et d'autorité avec lequel Montbars prononça ces paroles, les flibustiers hésitèrent : frappés de terreur par l'apparition si extraordinaire de leur chef, ils étaient près à lui obéir, lorsque la voix de Laurent vint leur rendre le courage.

— Amis! s'écria-t-il blême de fureur, tombez donc à genoux devant votre maître! Peut-être vous fera-t-il grâce! O trop heureux esclaves! Couvrez ses mains de larmes! embrassez la trace de ses pas!... Oui, il faut un exemple! Frères-la-Côte! mort au tyran! mort à Montbars!

Laurent, joignant l'exemple à la parole, mit l'épée à la main et s'élança sur le chef de la fli-

buste. Ses complices, rendus plus féroces encore par la faiblesse qu'ils avaient d'abord montrée, l'imitèrent en poussant des cris furieux!

Alors se passa une de ces scènes de violence sans nom, que la plume ne peut reproduire et dont un habile pinceau même ne saurait donner qu'une faible idée!

Montbars, par un geste rapide comme la pensée, avait tiré du fourreau le large coutelas suspendu à sa ceinture; puis, au lieu de se tenir sur la défensive, il s'était précipité au-devant des Frères-la-Côte.

Pendant près de deux minutes, ce fut un horrible carnage : des cris d'imprécation et de douleur, des respirations oppressées et haletantes, des râles de mourants!

La plupart des torches ayant été éteintes, une obscurité presque complète régnait dans la salle du Trésor! Incapables de diriger leurs coups avec certitude, les flibustiers neutralisaient eux-mêmes leurs efforts!

De temps en temps une voix métallique et vibrante, répétée par les échos du souterrain, la voix de Montbars, se faisait entendre. Lâches, assassins et voleurs!... disait-il. Et à chacune de ces paroles son coutelas abattait un flibustier.

Cette lutte si inégale, si disproportionnée ne pouvait se prolonger davantage : un événement des plus vulgaires y mit un terme, le coutelas de Montbars se brisa près de la poignée. Le chef de la flibuste, se baissant pour ramasser la lame, trébucha sur un cadavre et tomba par terre. Il fut aussitôt saisi, garrotté.

Pas un des Frères-la-Côte ne se sentit le courage de frapper ce redoutable et héroïque ennemi, que la fatalité avait seul vaincu : les bandits, malgré l'excitation du combat, avaient honte de leur victoire. Les torches rallumées, le calme rétabli, les flibustiers aperçurent avec un sentiment d'admiration réelle, quinze cadavres étendus sur le sol.

Un silence solennel régnait dans le souterrain. Montbars fut le premier qui le rompit :

— Ah ! si mon coutelas ne s'était pas brisé, s'écria-t-il en frémissant de colère, pas un de vous, misérables, n'aurait survécu à son crime ! Un lion succomber sous les efforts d'une meute de chiens... Comment mettre en doute la volonté de la Providence? Finissons-en... la vie m'est à charge. Avez-vous peur de me frapper en face ? Voyez, je suis attaché et dans l'impossibilité de me défendre : vous n'avez rien à craindre... qui vous retient de m'assassiner?

Laurent s'avança, et se plaçant à deux pas devant Montbars :

— C'est en vain que tu tentes de nous mettre en fureur pour nous conduire au crime, dit-il, rien ne nous fera dévier de notre devoir. Nous ne sommes pas tes ennemis personnels, nous représentons l'association de la flibuste que tu as indignement trahie! Nous sommes tes juges. Écoute l'acte d'accusation porté contre toi, et défends-toi si tu le peux, si tu l'oses.

— Moi, me défendre! vous, mes juges! répéta de Montbars avec l'expression d'un souverain mépris. Allons donc, Laurent! pour qui me prends-tu? Cesse cette comédie indigne de toi et de moi!... Ne rougis pas ainsi de ton triomphe!... Oui, je conçois que, désireux de recueillir l'héritage de ma puissance, tu affectes de respecter en moi l'autorité dont tu seras bientôt investi! Appelé à me succéder, tu ne veux pas habituer tes futurs sujets à assassiner ainsi leurs chefs... Ce serait en effet un mauvais précédent, un déplorable exemple! Ce qui m'étonne, ce que tu me croies assez vil ou assez niais pour me prêter à ta petite supercherie... pour tomber dans ce piége! Ma vie! tout le monde la connaît... Pendant vingt ans, j'ai fait trembler l'Espagnol, et gorgé d'or la flibuste...

Laurent, malgré son audace peu commune et sa rare impudence, comprit à l'attitude incertaine et troublée de ses complices, que laisser Montbars parler davantage aurait pour lui un grave danger, et il se résolut à mettre fin à cette scène.

— Montbars, lui demanda-t-il, si, éclairés par tes explications, persuadés de ton innocence, nous te rendions la liberté, quel usage en ferais-tu? quelle serait ta conduite envers nous?...

L'ancien chef de la flibuste hésita.

— Ceci est un nouveau piége que tu essayes de me tendre, Laurent, dit-il. Il me serait facile de l'éviter. Ne crains rien! je me respecte trop pour jamais descendre jusqu'au mensonge. Ma réponse sera telle que tu la désires!... Si, trop lâches pour achever votre crime, vous me laissez sortir vivant de vos mains, je vous poursuivrai tous sans trêve et sans pitié! Je demanderai votre mise en accusation aux Frères-la-Côte; je ferai exécuter la sentence portée contre vous, qui, je n'en doute pas, serait une sentence de mort. Vous avez donc tout intérêt à vous défaire de moi!...

A cette déclaration noble et hardie, un murmure d'approbation partit du groupe des flibustiers. Laurent se mordit la lèvre avec fu-

reur, et s'adressant vivement à ses complices :

— Amis, leur dit-il, vous prenez pour de la grandeur d'âme l'expression d'une haine qui ne sait se dissimuler! Montbars, exaspéré de se voir arracher le masque dont il s'était affublé jusqu'à ce jour, désespéré de retomber dans l'obscurité d'où vos suffrages trop complaisants l'avaient tiré, préfère la mort à la honte!... Faut-il donc qu'au moment où nous possédons de fabuleuses richesses, au moment où un avenir resplendissant s'ouvre devant nous, nous sacrifiions richesse, avenir, bonheur, à l'ambition froissée de cet homme?... Sachant qu'il lui serait impossible d'expliquer sa conduite, de motiver l'emploi des dix millions qu'il a gaspillés à la cour de Versailles dans des vues d'avancement personnel, de Montbars se renferme dans un dédaigneux silence! Tant pis pour lui! Nous lui avons offert un jugement : il nous refuse; nous passerons outre. Au nom du pouvoir dont vous m'avez momentanément investi à Carthagène, et que je serai heureux de rendre dès que vous n'aurez plus besoin de moi, je déclare Montbars traître à la flibuste, et, comme tel, je le condamne à être passé sur-le-champ par les armes.

A cette inique et terrible sentence, Montbars sourit d'un air satisfait.

— Ah ! dit-il tranquillement, voilà ce que je voulais !... Au moins, je ne succomberai pas sans vengeance !...

Ces paroles furent prononcées avec une telle conviction, que les Frères-la-Côte portèrent instinctivement la main à leurs armes ; ils crurent un instant que Montbars s'était débarrassé de ses liens et allait recommencer la lutte.

L'ancien boucanier sourit, et d'un air plein d'une méprisante pitié :

— Rassurez-vous, braves compagnons de Laurent, reprit-il, vos courroies de cuir sont solidement attachées ; elles entrent dans mes chairs. Ma vengeance n'est pas ce que vous pensez : pour l'accomplir, je n'ai nullement besoin de ma liberté; il me suffit de garder le silence; ma mort vous coûtera dix millions !

Ces mots de dix millions produisirent un effet inouï sur les flibustiers.

— De quels millions parles-tu, Montbars ? lui demanda l'un d'eux.

— D'un trésor dont moi seul connais l'existence, que ma mort laissera aux entrailles de la terre, que nul œil humain ne verra jamais !

— Dix millions que tu avais volés à la flibuste ! s'écria Laurent. Eh bien ! je jure Dieu et le diable, qu'en dépit de toi, je saurai bien

avoir cet or... Écoute, Montbars, poursuivit Laurent avec violence, car il venait de trouver une excellente occasion d'augmenter sa popularité auprès de ses complices, tu devais être passé par les armes, eh bien, je modifie ma sentence. Si tu te refuses à nous restituer les dix millions que tu nous as volés, je répète le mot, nous t'appliquerons la torture, puis tu seras ensuite pendu haut et court.

— Moi pendu haut et court comme un vil criminel! s'écria de Montbars avec émotion, c'est impossible! Mes amis, mes frères!... supposez moi aussi coupable que vous voudrez, je n'en suis pas moins l'homme qui pendant vingt ans vous a conduits à la victoire!... Il y a des souvenirs qui ne s'oublient pas.

— Alors parle! dirent les flibustiers, qui depuis qu'il s'agissait de dix millions n'éprouvaient plus aucune pitié pour leur ancien et noble chef.

— Si je me tais, vous exécuterez votre menace!...

— Oui... oui... oui!... nous l'exécuterons!...

Montbars parut réfléchir; puis, d'une voix calme et assurée :

— J'ai eu tort de parler, dit-il; enfin, puisque la faute est commise, je dois en supporter les

conséquences. Frères-la-Côte, voici mon dernier mot, ma dernière concession. Vous me connaissez assez pour savoir que je suis inébranlable dans mes résolutions. Je consens, puisqu'il le faut, à révéler la cachette qui renferme ces dix millions; mais je n'aurai affaire qu'à Laurent... à Laurent seul! Je vous méprise trop pour daigner entrer en explications avec vous... Retirez-vous!... Oh! vous n'avez rien à craindre... voyez... je suis bien attaché... Après tout si tu as peur, Laurent, de rester seul avec moi, parle... avoue tes craintes!...

— Mes amis, dit Laurent en s'adressant aux flibustiers, pour la dernière fois obéissez à Montbars... éloignez-vous!

Bientôt Laurent et de Montbars se trouvèrent sans témoins dans la vaste salle du Trésor : le premier des deux flibustiers avait l'air inquiet; un imperceptible sourire de triomphe et de contentement passa, fugitif comme l'éclair, sur les lèvres du second.

X

Ce fut Montbars qui le premier prit la parole.

— Sais-tu bien, Laurent, dit-il, que si un étranger à la scène qui vient de se passer nous voyait, toi et moi, en ce moment, il se tromperait grossièrement sur nos positions respectives? A ta pâleur, au tremblement convulsif de tes lèvres, à ton air inquiet et embarrassé, il te prendrait pour un coupable comparaissant devant son juge, et non pour un vainqueur en présence de sa victime.

— Puisque nous sommes seuls, répondit Laurent, à quoi bon feindre?... Oui, tu dis vrai,

Montbars! Moi, Laurent, qui jamais encore n'ai connu le remords, qui jamais n'ai hésité à renverser et à fouler aux pieds tout obstacle s'opposant à mes désirs, je me sens mal à l'aise devant ta défaite!... Puisse cet hommage rendu à ta force atténuer l'horreur de ta dernière heure! Si tu avais été un ennemi ordinaire, je n'aurais pas agi ainsi que je l'ai fait; je t'aurais loyalement combattu à armes égales en plein soleil. Il m'a fallu la conscience de mon infériorité vis-à-vis de toi pour me résoudre à recourir à la ruse, à la trahison. Cet aveu, Montbars, te dit assez que je serai impitoyable, que tu n'as plus rien à attendre de moi. Ne prolonge pas inutilement ta douloureuse agonie, tu n'y gagnerais rien... Où sont ces dix millions qui doivent te sauver de la potence?

— Laurent, répondit tranquillement Montbars, je te remercie de ton aveu; il te grandit à mes yeux et me donne l'espoir que tu sauras dignement me remplacer... que la splendeur de la flibuste ne s'obscurcira pas entre tes mains... A ton tour, tu souris d'un air de pitié. Que veux-tu? Chaque homme a ses faiblesses. La puissance de cette même flibuste qui m'assassine si lâchement aujourd'hui a été le rêve de toute ma vie, le but de tous mes efforts... Il m'est doux de

penser que mon œuvre bien-aimée ne souffrira pas de ma mort.

— Je regrette de t'arracher violemment ta dernière illusion, interrompit Laurent; tu te trompes grossièrement à mon égard! Je ne vois dans la flibuste qu'un instrument à mon ambition, pas autre chose!... La monstrueuse ingratitude que ces bandits montrent envers toi, à qui ils doivent tant, n'est pas faite pour m'inspirer l'abnégation et le dévouement!... Réjouis-toi plutôt, Montbars, du mépris qu'ils m'inspirent... Cela assure ta vengeance... Mais terminons cet inutile entretien. Voyons, ces dix millions! où sont-ils?... Il me les faut!...

— Ces dix millions, que tu n'aurais jamais trouvés, sont pour ainsi dire à portée de ta main...

— Où cela? Parle vite! s'écria Laurent dont les yeux brillèrent d'une joie cupide.

— Retire cette pile de lingots d'argent appuyée contre les parois du rocher, continua Montbars. C'est cela... très-bien! A présent, passe ton bras dans cette excavation étroite. Tu hésites! Crains-tu un piége? Non, l'orgueil l'emporte. Appuie sur un bouton de métal qui se détache sur le roc poli. Là!... voici une porte qui joue sur ses gonds et nous présente un pas-

sage!... Oh! ce n'est pas tout, un peu de patience! Que diable! ces dix millions méritaient bien les quelques précautions que j'avais prises... Entre dans ce réduit dont tu n'as jamais soupçonné l'existence : c'est l'antichambre de la salle où reposent les millions...

Laurent resta immobile.

— Montbars, répondit-il, ta position est si désespérée, les moyens que j'ai dû employer pour venir à bout de toi autorisent de ta part de telles représailles, que je ne saurais me montrer trop prudent, trop circonspect!... Un pressentiment m'avertit que tu poursuis un plan de vengeance... Il faudrait être aveugle ou insensé pour croire qu'un homme comme toi marchera au supplice en victime résignée. Je n'ai que faire d'entrer le premier dans cette grotte, dissimulée à tous les yeux avec tant d'art et d'adresse; des explications détaillées et explicites me suffiront...

A ces paroles de son ennemi, Montbars éclata de rire. Rien ne saurait donner une idée de l'expression de mépris qui se peignit sur son visage.

— Oui, Laurent, tu ne te trompes pas, s'écria-t-il, je voulais me venger, et, grâce à Dieu, j'ai réussi!... Rappelle tes complices, que je

leur montre leur jeune nouveau chef pâle et tremblant devant le vieux lion muselé et réduit à l'impuissance!... Tu seras déshonoré!... Et qui sait, si, en se repentant, à la vue de ta lâcheté, de leur crime, tes complices ne reconnaîtront pas leur faute, et ne tomberont pas à mes genoux!... Comment se peut-il, Laurent, que l'enivrement des grandeurs t'ait rendu si honteusement pusillanime, toi, jusqu'à ce jour si audacieux? Tiens, je te pardonne!... Je suis heureux! Ta bassesse me comble de joie!... Frères-la-Côte! Frères-la-Côte! accourez, poursuivit Montbars en élevant la voix, venez rassurer votre chef tremblant et éperdu!... Ah! ah! ah! que tu fais donc une sotte figure, ami Laurent!... Frères-la-Côte, des cordiaux, de l'eau fraîche... des secours!... Voici le terrible Laurent qui tombe en faiblesse!...

A cette sanglante insulte, Laurent pâlit et rougit coup sur coup; puis, se lançant vers Montbars et lui appliquant la main sur la bouche :

— Tais-toi, lui dit-il les dents serrées et d'une voix stridente, tais-toi, je suis prêt à te suivre!... montre-moi le chemin.

— Remets-toi, mon pauvre Laurent, reprit Montbars, tes jambes sont toutes tremblantes,

ton cœur bat avec une telle violence, que je l'entends rebondir dans sa poitrine. Appuie-toi sur moi... Ce pauvre Laurent, a-t-il donc eu peur !

Le flibustier porta la main à son poignard, mais la pensée des dix millions l'empêcha d'accomplir son sanglant projet. Tuer de Montbars, avant de connaître son secret, c'eût été se perdre à tout jamais auprès des Frères-la-Côte.

Il se contenta de s'assurer par un rapide coup d'œil que son ennemi était toujours solidement garrotté ; puis, frappant sur son pourpoint afin d'être sûr que de Montbars ne portait aucune arme cachée sur lui :

— Passe le premier, lui dit-il durement.

Montbars se hâta d'obéir.

Il régnait une telle obscurité dans le nouveau réduit où les deux flibustiers pénétrèrent, que Laurent, malgré la torche qu'il portait, resta un instant aveuglé par la densité des ténèbres.

— Ma foi, dit Montbars, en y réfléchissant froidement, je ne suis pas trop fâché de mourir... Je me faisais vieux... Ne me suis-je pas, pour m'être tant soit peu escrimé tout à l'heure, accablé de fatigue ?... Laisse-moi m'asseoir, Laurent ; de cette façon tu seras encore plus tranquille.

Le flibustier, sans attendre l'assentiment de son geôlier, se laissa tomber par terre, et s'appuyant le dos contre le rocher :

— Là! voilà qui est fait, reprit-il d'un ton joyeux. A présent, mon audacieux vainqueur, causons tout à notre aise.

Laurent crut entendre alors comme le bruit sec et vibrant tout à la fois d'une corde violemment cassée; puis, avant qu'il eut le temps de s'assurer du fait, Montbars s'écria :

— Un geste, un mouvement, et tu es un homme mort!

Il y avait un tel accent de vérité et de triomphe dans cette exclamation, que Laurent sentit une sueur froide couvrir ses tempes. Il comprit que Montbars n'essayait pas de lui en imposer. Il resta immobile.

— Insensé! poursuivit l'ancien chef de la flibuste, tu me tenais en ta puissance, et tu m'as laissé vivre!... Fatale imprudence!... impardonnable oubli de mon passé!... Suis-je donc un ennemi tellement à dédaigner que l'on me croie incapable d'illustrer mon agonie par un suprême effort!... Montbars ne doit tomber que foudroyé par le tonnerre!... Laurent, voici l'heure venue de te relever à mes yeux!... N'avance pas!... Un pas, te dis-je, et c'en est fait

de toi!... Nous sommes placés sur un cratère de volcan!... Le sol que nous foulons recouvre dix mille livres de poudre!... Dirige les rayons de ta torche vers moi... Vois-tu ce lien que ma main serre avec bonheur? Il est attaché à la batterie d'un mousquet placé à l'entrée de la mine... une imperceptible secousse, et toi et moi nous disparaissons, orgueilleux atomes, dans une immense trombe de flammes!...

Laurent, à cette funèbre révélation, resta d'abord comme atterré; mais bientôt, c'est une justice à lui rendre, il reprit l'assurance dont il avait manqué pour la première fois de sa vie peut-être, depuis qu'il se trouvait en présence de sa victime, et d'une voix qui ne trahissait aucune émotion :

— Bien, Montbars, répondit-il, à présent je te reconnais. Voilà des funérailles dignes de ta vie. Je ne me plains pas d'être tombé dans le piége que tu m'as tendu. Mourir avec toi est un honneur que je mérite.

— A quoi bon affecter un calme loin de ton cœur? dit Montbars. Ma sagacité l'emporte sur ta dissimulation. Ton front a beau se relever superbe, je devine les angoisses qui te torturent. Veux-tu être grand, sois naturel. Avoue que tu as peur et ne me demande pas grâce.

— Eh bien! oui, j'ai peur! s'écria Laurent; à quoi bon mentir?... Peur de cette mort obscure que personne ne connaîtra, que je ne puis éviter, qui ne me permet d'user ni de mon énergie ni de mon courage... Ah! tomber soldat sur un champ de bataille, capitaine sur son banc de quart, cela n'est rien! Mais disparaître ainsi au milieu d'une fournaise sans laisser ni trace ni vestige... c'est affreux!... Au reste, tu m'as bien jugé, Montbars, la pensée de te demander grâce ne s'est pas même présentée à mon esprit.

Laurent, vivement agité, se mit à se promener de long en large dans l'étroit réduit. Montbars, un sourire de contentement sur les lèvres, suivait ses moindres mouvements et ne le perdait pas une seule seconde de vue.

— Eh bien! s'écria bientôt Laurent en se croisant les bras, j'attends! Qui te retient d'accomplir ta menace?...

— Le respect de moi-même, lui répondit froidement Montbars. Je ne te ressemble pas, Laurent!... A toi, pour être grand, il faut les regards et les applaudissements de la foule, les excitations de l'amour-propre, l'enivrement de la lutte!... Chose singulière!... Toi, qui méprises si profondément l'humanité entière, qui affectes de ne voir dans les hommes que des in-

struments passifs de tes volontés, tu es l'esclave du premier venu ! Tu te donnes autant de mal pour briller devant un simple engagé, un obscur matelot, que s'il s'agissait d'acquérir une gloire immortelle, de transmettre ton nom à la postérité la plus reculée... Moi, c'est tout le contraire : la nature m'a doué d'un caractère complétement opposé au tien... Ce que je veux avant toute chose, c'est posséder ma propre estime. Voilà, Laurent, pourquoi nous sommes encore tous les deux vivants. Je tiens à accomplir avec calme le sacrifice que ta trahison rend nécessaire. Je ne serais pas fâché non plus d'élever, avant de mourir, mes pensées vers Dieu.

Laurent reprit sa promenade, puis, après une minute de réflexion :

— Oui, je dois en convenir, Montbars, dit-il, tu vaux mieux que moi. Je regrette à présent d'avoir engagé la lutte. Que faire? Il est trop tard. N'est-ce pas, Montbars, qu'il est trop tard?...

Cette question, adressée avec une expression d'anxiété involontaire, mais parfaitement marquée, fit sourire le chef de la flibuste.

— Penser, murmura-t-il, que si le dernier des Frères-la-Côte assistait à cet entretien, Laurent, à présent si accablé, si soumis, ne trouve-

rait que des paroles de menace et de défi !... L'honnête homme seul possède le vrai courage et est assuré de ne jamais faiblir !... Un amour-propre outré, des instincts sanguinaires, un sang impétueux peuvent parfois donner naissance à de grandes choses, oui, mais la moindre cause suffit pour paralyser les avantages que procurent ces brillants défauts; le sentiment du devoir ne trompe, lui, jamais !...

Le langage de Montbars fit briller un éclair de fureur dans les yeux de Laurent; toutefois sachant combien sa position était désespérée, et craignant, s'il se livrait à la rage qui l'animait, de s'ôter la dernière et faible chance de salut qui lui restait, ce fut avec une feinte tranquillité qu'il continua la conversation.

— Montbars, dit-il, le moment actuel me semble assez mal choisi pour une dissertation philosophique : laissons de côté récriminations et banalités, pour nous occuper seulement de ce qui nous concerne. Me promets-tu, avant d'accomplir ton projet, avant de mettre à exécution ta menace, d'attendre que je me sois expliqué?...

— Je n'ai pas encore prié, répondit Montbars; à moins donc que tu ne tentes de te servir de tes armes contre moi, tu n'as rien à craindre ! Parle !

Laurent se recueillit pendant quelques secondes :

— Montbars, dit-il, si ma conduite te donne le droit d'accuser ma moralité, rien dans mon passé ne t'autorise à mettre en doute ma parole!

— J'en conviens, Laurent. Eh bien?

— Eh bien, je te fais le serment que je ne veux essayer ni de te tromper, ni d'abuser de ta bonne foi!... que pas une des paroles que je vais prononcer ne sera en désaccord avec mes sentiments les plus intimes! Me croiras-tu?

— Oui, je te croirai!

— Jusqu'à ce jour, Montbars, je n'avais jamais connu la peur. Profondément dégoûté de la vie, cent fois je me suis jeté à tête perdue dans la mêlée avec le seul désir de me débarrasser du fardeau de l'existence! Mon nom, non pas celui de Laurent, mais le nom royal et illustre que je porte et qui appartient à l'histoire, m'assurait d'un magnifique avenir. J'ai renoncé volontairement à une position admirable; j'ai fait croire à ma mort!... Juge, pour en arriver à prendre ce parti extrême, ce que j'ai dû souffrir... Mon cœur avait reçu une blessure horrible; une de ces blessures morales qui portent en elles un germe de gangrène dont on ne

guérit jamais... A vingt-cinq ans je ne croyais plus, je n'avais plus le droit de croire à rien. Aujourd'hui, mon cœur se révolte; je sens en moi une force et des désirs nouveaux... L'ambition m'offre un but et me donne le désir de vivre... Si tu savais qui je suis, Montbars, tu ne t'étonnerais pas de ce qu'il me reste à ajouter.

— Continue, Laurent.

Le flibustier fit un léger silence, et reprit :

— Ce qu'il me faut, ce que je veux, c'est un vaste et florissant empire... des troupeaux d'esclaves... Tu souris, Montbars, oui, je sais que cette idée était la tienne, que je parais commettre un plagiat... Montbars, réfléchis donc un peu à ce que tu es toi... un simple gentilhomme.

— Ah ! interrompit Montbars, à quoi bon continuer cet entretien ? Comment espérer, Laurent, que deux ambitions courant au même but par le même chemin puissent jamais s'entendre ?... Il est impossible qu'à un moment donné, et tenté par l'occasion, l'un de nous deux ne songe, en passant auprès d'un précipice, à y pousser son rival.

— Laisse-moi poursuivre... Montbars, l'échec que tu as subi, en te montrant à quel point ton pouvoir était fragile, combien on a peu le droit

de compter sur le dévouement de la flibuste, a dû modifier tes idées, te donner à réfléchir. Je te le dis sincèrement, je regarde ta partie comme complétement perdue, et j'ajoute que cela me paraît constituer plutôt un bonheur qu'un malheur pour toi... Ton front, si audacieux dans la bataille, n'était pas fait pour porter une couronne. Redeviens ostensiblement ce que tu n'as jamais cessé d'être, un brave et noble gentilhomme. Que te faut-il? De l'or?... Tu possèdes déjà une magnifique fortune, eh bien, à cette opulence, j'ajouterai la somme que tu fixeras toi-même. Dix, quinze millions, si tu le désires. Tu deviendras l'idole de la cour de Versailles. Tu écraseras tes rivaux en naissance par un luxe effréné. Tu parviendras à toutes les dignités, à tous les honneurs!... Voyons, ce marché, ce pacte, te convient-il? Je te jure que plutôt que d'y manquer je me ferais massacrer!... Mais ne crains rien, pas un des Frères-la-Côte ici présents ne songera à s'opposer à l'accomplissement de ma volonté. Et puis, en supposant même une révolte, improbable de leur part, toi et moi réunis nous viendrions facilement à bout d'eux! Tu diras. « Jour de Dieu! » moi : « En avant! » et mettant l'épée à la main, nous les chargerions de la belle manière! Ils ne

sont plus que quinze. En moins de cinq minutes, nous en aurions fini avec eux. J'attends ta réponse.

— Si je ne tenais pas ton existence entre mes mains, dit Montbars avec calme, ta proposition, quoique je sois sans armes, aurait déjà fait éclater une lutte entre nous. Je te répondrai avec toute la modération que me donne la supériorité de ma position sur la tienne. Je ne daignerai pas même te railler sur la riche aumône et sur la jolie perspective de courtisan désœuvré que tu m'offres si généreusement!...

Laurent, — et que cette déclaration termine notre entretien, — il n'y a qu'un seul moyen de te sauver; si tu me refuses, c'en est fait de toi!... Écoute-moi donc à ton tour avec une sérieuse attention, et réfléchis bien profondément avant de te prononcer... Laurent, tu te trompes grossièrement sur mes intentions présentes. J'ai rêvé autrefois, non une couronne, mais un pouvoir absolu, une glorieuse indépendance, c'est vrai. Aujourd'hui, mes désirs ne sont plus les mêmes... J'ai résolu, ou, plutôt, j'avais résolu, car je n'appartiens pour ainsi dire plus à la terre, d'employer toutes mes forces, toutes mes facultés à illustrer le règne du roi Louis XIV, mon maître, à conquérir un

nom pur et sans tache dans l'histoire!... Veux-tu me seconder dans mes efforts, devenir mon matelot, mon second?... J'accepte ton concours!...

Du moment où tu te seras engagé vis-à-vis de moi par un serment personnel, je jetterai un voile épais sur le passé, j'aurai en toi une confiance sans bornes. Toutefois, je me hâte d'ajouter que tu resteras toujours sous mes ordres, que si tu voulais plus tard t'affranchir de mon autorité, tu n'en aurais le droit qu'en renonçant au service de la France; en un mot, que tu seras le reflet de la gloire dont je serai, moi, le rayon.

— Attends encore, Montbars, avant d'accomplir ton œuvre de mort, dit Laurent. Puisque tu es maître de ma vie, rien ne te presse! tu m'avertiras, n'est-ce pas? lorsque tu mettras le feu à la mine.

— Rassure-toi, je n'ai pas, je te le répète, prié encore. Que te semble de ma proposition?

— Oh! je t'en prie, Montbars, ne parlons plus de cela!... Je te fais des excuses; je te demande pardon de t'avoir, tout à l'heure, proposé des millions!... Tout accommodement entre nous est, je le reconnais maintenant, une chose impossible!... Les Amériques ne sont pas

assez vastes pour contenir nos deux ambitions!...

— C'est notre mutuelle sentence de mort que tu prononces?

— Oui, Montbars, notre sentence de mort! Tu peux prier!

— Et toi, Laurent?

— Moi, je le voudrais! Mais à quoi bon?

— A quoi bon, Laurent? A faire disparaître la pâleur qui couvre tes joues... la pâleur de l'effroi! Réconcilié avec Dieu, tu regarderas la mort d'un œil calme et assuré.

— Oui, c'est possible!... Merci de ton conseil, Montbars!...

Laurent s'agenouilla et resta pendant près d'un quart d'heure dans une immobilité complète.

Ce laps de temps écoulé, il se releva : un changement si complet s'était opéré dans son visage, qu'il n'était presque plus reconnaissable.

— Ah! cela me fait du bien, dit-il; encore une fois, Montbars, merci!

— J'attends que tu me donnes le signal. Es-tu prêt, Laurent?

Le flibustier, interpellé, hésita.

— Montbars, dit-il, j'éprouve une singulière admiration pour toi, je t'estime comme je ne

me croyais pas capable d'estimer un homme. Veux-tu que nous mourions amis et rivaux tout à la fois ? Je serai heureux de te serrer la main.

Laurent s'avança alors vers l'ancien chef de la flibuste qui l'arrêta par un geste énergique et impérieux.

— Laurent, lui dit-il, je vois que la prière ne t'a pas sanctifié : ton pied est déjà dans la tombe, et tu rêves encore une trahison !

— Non, Montbars, tu te trompes ! dit doucement Laurent : tu as toujours été trop sévère pour moi... Je te jure qu'après avoir touché ta main, en signe de réconciliation, je retournerai à ma place, sans essayer de te faire changer de résolution. Ce sont mes armes, peut-être, qui t'inspirent des soupçons ? Au fait, tu as le droit de suspecter ma bonne foi ; soit. Je vais jeter mes armes.

Laurent, joignant l'action à la parole, dégrafait la ceinture de cuir qui soutenait ses pistolets, lorsque Montbars, se levant vivement, vint droit à lui, et lui tendant la main :

— Laurent, lui dit-il, j'ai confiance en ta parole. Pourquoi le ciel ne nous a-t-il pas fait naître frères ! Unis par les liens du sang, nous aurions à nous deux changé la face du monde.

Laurent prit vivement dans les siennes la main de Montbars, et la serra avec un attendrissement véritable.

Un court et solennel silence eut lieu.

— Adieu, Montbars, dit Laurent, plus j'apprécie la noblesse de ton caractère, plus je comprends combien ta mort m'est indispensable : ton honnêteté finirait un jour par me gagner, et alors je deviendrais ton esclave... Cette idée révolte mon orgueil et me rend mes derniers moments faciles et doux. Encore une fois, adieu !

— Au revoir, Laurent, répondit Montbars, que Dieu, devant qui nous allons comparaître, nous pardonne !

Montbars se dirigea alors vers la place première qu'il occupait, tandis que Laurent se drapant avec grâce dans son manteau, croisa les bras et prit une pose héroïque, ainsi que faisaient les gladiateurs antiques, blessés à mort et attendant le coup fatal !

Déjà Montbars se baissait pour tirer à lui le lien communiquant à la batterie du mousquet adapté à la mine, lorsqu'à un grand bruit qu'il entendit, il s'arrêta : c'étaient les Frères-la-Côte qui, impatients de contempler les prétendus dix millions détournés de la masse commune,

par leur ancien chef, accouraient en tumulte.

— Ah! dit Montbars, à quoi bon envelopper ces malheureux dans notre catastrophe? Laurent, cours les avertir de ce qui se passe... Qu'ils s'éloignent... peut-être se repentiront-ils un jour...

— Merci de cette marque de confiance, répondit Laurent; je reviens à l'instant!

Le flibustier s'élança aussitôt à travers l'ouverture qui communiquait à la salle du Trésor.

Lorsque Laurent se présenta devant les Frères-la-Côte, ceux-ci l'accablèrent de questions : Montbars avait-il fait honneur à sa parole? livré les dix millions?

— Montbars, leur répondit Laurent, tient notre existence entre ses mains! Nous l'avons lâchement, ignoblement méconnu : sa vengeance sera terrible! Pas un de nous, s'il le veut, ne sortira vivant de l'Asile!...

Ces paroles causèrent aux Frères-la-Côte un étonnement et une émotion qui se changèrent bientôt en stupeur et en effroi, lorsque Laurent les eut mis en quelques mots au courant de ce qui se passait.

Pâles, atterrés, les misérables observaient un morne silence.

— Ne tremblez pas ainsi, reprit Laurent,

rassurez-vous! Montbars vous méprise trop pour songer à tirer vengeance de votre trahison! C'est lui qui m'envoie pour vous sauver. Partez!...

Déjà les Frères-la-Côte s'éloignaient en toute hâte, lorsque l'un d'eux, se ravisant, arrêta ses compagnons.

— Amis, leur dit-il, cette histoire de mine me paraît suspecte!... Qui nous assure que Laurent ne veut pas nous tromper!... garder pour lui seul les dix millions de Montbars!... D'abord, si toute cette histoire était vraie, comment Laurent se trouverait-il en ce moment parmi nous?... Montbars ne l'aurait point laissé partir!...

— Je me suis engagé par serment à revenir.

— Avec cela que Montbars est payé pour te croire... Écoute, Laurent, continua le Frère-la-Côte en baissant la voix, si ton intention n'est pas de nous faire tomber dans un piége, ta position est désespérée, tu ne dois donc reculer devant rien pour en sortir. Laisse-moi faire, je me charge de te tirer de ce mauvais pas!

— Explique-toi, dit sévèrement Laurent.

— Mon projet est des plus simples. Tu vas entamer à haute voix une conversation animée avec les frères; puis, pendant que Montbars,

rassuré et distrait par cette discussion, sera sans défiance et ne songera pas à une surprise, je me glisserai en rampant jusqu'à l'entrée de la grotte où il est réfugié, et je lui casserai la tête d'un coup de mousquet !...

A peine le Frère-la-Côte achevait de prononcer ces paroles, que Laurent tira son coutelas du fourreau, et d'une voix qui retentit, semblable à un rugissement, dans les profondeurs de l'Asile :

— Garde à toi, Montbars! s'écria-t-il.

— Merci, frère, répondit peu après l'ancien chef de la flibuste, je suis prêt et j'attends.

— Allons! faites passage, reprit Laurent en s'élançant sur les flibustiers qui s'écartèrent devant lui, et le laissèrent s'éloigner sans essayer de le retenir : je vous donne une demi-heure pour vous mettre à l'abri.

Cette fois, les initiés ne songèrent plus qu'à leur sûreté : en proie à une panique indescriptible, ils se sauvèrent dans toutes les directions.

— Laurent, dit Montbars, lorsque son rival fut de retour auprès de lui, tu viens d'acquérir toute mon estime... Grâce à un écho adroitement ménagé dans la grotte, je n'ai pas perdu un mot de la conversation des Frères-la-Côte... Je me hâte d'ajouter que je n'ai pas douté un seul in-

stant de ta loyauté. Tu possèdes une de ces âmes admirablement trempées, qui, une fois revenues au bien, ne peuvent plus retomber dans la fange!

A cet éloge de Montbars, Laurent rougit de plaisir : jamais aucune des victoires qu'il avait remportées sur les Espagnols ne lui avait fait éprouver une joie égale à celle que lui causa cette approbation!

Pendant la demi-heure qui suivit, les deux rivaux, plongés dans de profondes réflexions, gardèrent tous les deux un religieux silence! Ni l'un ni l'autre n'essayèrent de renouer, par des concessions qu'ils savaient être impossibles, le fil à moitié brisé de leur existence.

Ce fut Laurent qui, le premier, reprit la parole:

— Montbars, dit-il, je sens mon courage qui faiblit... mon agonie qui commence... J'aurais pu me dispenser de cet aveu, certain de trouver assez de force dans mon orgueil pour ne pas te laisser deviner mes souffrances!... Mais à quoi bon cette lutte inutile? pourquoi me priver de la douce et ineffable volupté de me montrer, ma foi, tel que je suis!... Il y a si longtemps que je me grime à plaisir, que je farde mon visage! je ne veux pas que mon manteau de comédien me serve de linceul! Ce serait souiller la majesté de

la mort, profaner ma tombe! Montbars, les Frères-la-Côte, épargnés par ta sublime clémence, sont à présent hors de ton atteinte : qui nous retient de nous élancer dans le néant?

— De comparaître devant Dieu, veux-tu dire, Laurent? Rien. Je t'ai promis d'attendre ton signal. Parle, je suis prêt et j'attends.

Laurent se recueillit pendant quelques secondes.

— C'est une mesquine nature que la mienne! dit-il en poussant un soupir. Ce que j'éprouve en ce moment m'explique toutes les erreurs, toutes les violences de mon passé. Personne ne connaîtra jamais, n'est-ce pas, Montbars, le mystère de nos derniers moments. On ignorera toujours si je suis tombé en raillant la mort ou lâchement prosterné devant elle. Eh bien! à cette heure suprême, il me semble que les regards du monde entier sont tournés vers moi. Les ténèbres de ce souterrain me paraissent peuplées d'une foule immense accourue pour contempler ma contenance, avide de savoir comment le beau, le terrible Laurent, saura aborder l'éternité! Je voudrais mourir en accomplissant une action d'éclat, m'ensevelir dans un triomphe!... Tu as pitié de moi, Montbars, n'est-ce pas?

— Non, mon frère!... Je déplore que tes puissantes facultés, ton amour pour la gloire, les précieuses qualités de ton esprit aient été annulées par un orgueil malentendu!... Il y avait en toi l'étoffe d'un grand homme!...

— Et le grand homme n'aura été qu'un misérable aventurier! Singulière analogie que présentent nos deux destinées!... Terminons, Montbars. Veux-tu m'accorder une dernière grâce... avoir pitié de ma faiblesse, me permettre, comme je te le disais tout à l'heure, de m'ensevelir dans mon triomphe?

— Je n'ai rien à te refuser, mon frère! que demandes-tu?

— Que tu me permettes de mettre le feu à la mine. Il m'est doux de penser que je tomberai invaincu, que je serai le seul auteur de ma mort!...

— Que ta volonté soit faite, Laurent!

A cette réponse de son ancien chef, Laurent frappa violemment du talon de sa botte le sol du souterrain.

— Ah! dit-il avec une expression envieuse et colère, tu l'emporteras donc sur moi jusqu'à la fin! Nos deux agonies sont volontaires, c'est vrai; mais la tienne est grandiose de calme, sublime de simplicité. Tandis que moi... moi... le

beau Laurent, le capitaine si redouté et j'ai le droit d'ajouter si redoutable, je m'agite, je frissonne, je manque de dignité !... Montbars, adieu.., adieu une dernière fois!

Laurent s'avança vers l'ancien chef de la flibuste et lui tendit les bras.

Les deux rivaux restèrent pendant près d'une demi - minute enlacés dans une fraternelle étreinte.

Les battements de leurs cœurs s'entendaient au milieu du silence solennel qui régnait dans le vaste souterrain. Cette scène ne peut se décrire. A partir de ce moment, plus une parole ne fut prononcée.

Laurent s'avança d'un pas ferme vers l'endroit où gisait à terre le lien communiquant à la batterie, le prit d'une main assurée, et regarda Montbars.

Montbars avait un doux, triste et résigné sourire sur les lèvres : un instant il parut, absorbé dans ses pensées, ne pas avoir remarqué la muette interrogation de son compagnon, puis bientôt son œil s'anima comme à l'approche de la bataille, et de cette voix qui pendant vingt ans avait fait trembler les Espagnols et conduit les flibustiers à la victoire :

— Feu ! dit-il.

Une explosion épouvantable, dont rien ne saurait donner une idée, éclata aussitôt.

Les piliers de rocher qui supportaient la voûte du souterrain s'écroulèrent avec une violence inouïe !... Une pluie de pierres obscurcit un moment la clarté du soleil ! L'Asile ne présenta plus qu'un amas de décombres et de ruines, l'image du chaos !...

XI

Pendant que cette immense catastrophe, attribuée encore aujourd'hui à un tremblement de terre, avait lieu, l'escadre des Frères-la-Côte, chargée des riches dépouilles de Carthagène, tombait au milieu de la formidable flotte anglaise, dont il a déjà été parlé.

Les beaux jours de la flibuste étaient passés; sa dernière heure allait sonner!

Deux seuls navires de l'escadre française, *la Gracieuse* et *le Jersey* avaient réussi, jusqu'au jour, à échapper aux poursuites de l'ennemi.

De Morvan, nommé capitaine du premier de ces deux navires, plutôt que de tomber au pou-

voir de l'Anglais, n'avait pas hésité à braver les fureurs de la tempête ; tandis que le reste de l'escadre était à la cape sèche, il avait conservé une partie de sa voilure. Cette manœuvre pouvait faire sombrer *la Gracieuse!* mais le gentilhomme breton préférait la mort à une captivité qui l'eût séparé sans doute à tout jamais de Fleur-des-Bois.

Le douzième jour de son appareillage de Carthagène, *la Gracieuse* se trouvait en vue de la partie sud de l'île de Saint-Domingue.

Un soleil resplendissant inondait l'horizon d'une éblouissante lumière ; depuis la veille, la tempête avait cessé de sévir. De Morvan, assis sur un banc, à l'arrière, à côté de Fleur-des-Bois, contemplait la jeune fille avec une indéfinissable expression de tendresse.

Jeanne, quoiqu'elle eût les yeux baissés, devinait et sentait peser sur elle ce long et passionné regard. L'émotion de la charmante enfant disait assez les sentiments qui l'animaient : son embarras et sa rougeur valaient le plus explicite de tous les aveux ! Jamais elle ne s'était sentie aussi heureuse.

Le cri : « Navire au vent ! » jeté par une vigie, retira de Morvan de l'espèce d'extase dans laquelle il était plongé.

Il prit une longue-vue et la dirigea vers la voile signalée.

— Oh! merci, mon Dieu! dit-il, je reconnais ce navire, c'est *le Cerf-Volant*... Nous allons donc avoir des nouvelles de Montbars !

Fleur-des-Bois murmura d'une voix tremblante le nom de Laurent.

— Sois sans inquiétude, ma bien-aimée Jeanne, lui dit de Morvan, notre bonheur est l'œuvre de Dieu, aucun événement ne saurait le détruire ! L'équipage de *la Gracieuse* connaît la trahison de l'infâme, et m'est tout dévoué. Je saurai tirer une juste et éclatante vengeance de la perfidie de ce bandit. Je te le répète, sois sans inquiétude, tu es sous la sauvegarde de mon amour et de mon courage!

— Si tu savais, mon chevalier Louis, combien j'ai soif de tranquillité et de repos, tu ne parlerais pas ainsi, lui répondit doucement Fleur-des-Bois. Toujours du sang, des luttes, des violences... cela est affreux !... Je t'en supplie, mon chevalier, prenons chasse devant *le Cerf-Volant*.

— Fuir devant Laurent ! jamais! s'écria le jeune homme avec une fureur concentrée. Pardonne-moi, Fleur-des-Bois, ma désobéissance, ajouta-t-il en serrant la main de la charmante

enfant dans les siennes, je ne reculerai devant aucun sacrifice pour satisfaire le moindre de tes caprices; mais renoncer à punir celui qui a osé t'insulter, te poursuivre de son insolent amour: cela est au-dessus de mes forces! Non! je ne le puis!... je ne le puis!...

Deux heures plus tard, *la Gracieuse,* couverte de voiles et préparée au combat, envoyait un boulet au *Cerf-Volant*, en lui faisant signe de se mettre en panne.

Le navire naguère commandé par Laurent obéit, et une embarcation, se détachant de son bord, accosta bientôt *la Gracieuse*.

L'étonnement de de Morvan et de son équipage fut extrême à la vue des cinq flibustiers qui montaient ce canot. Les misérables, les yeux hagards, l'air troublé, la contenance inquiète et craintive, paraissaient sous l'oppression d'une grande terreur morale. Il était impossible de reconnaître en eux des flibustiers.

La première question que leur adressa de Morvan se composait de deux seuls noms :

— Montbars et Laurent?...

Ils répondirent :

— Morts tous les deux!

— Morts! répéta le jeune homme avec une émotion profonde.

A cette nouvelle si imprévue, un religieux silence régna sur le pont. Les Frères-la-Côte comprenaient instinctivement que la chute de ces deux grands capitaines était la fin de la flibuste!...

Les Frères-la-Côte que la magnanimité de Montbars avait épargnés racontèrent alors le lugubre épisode qui s'était passé dans l'Asile. Ils dirent la trahison de Laurent, l'héroïque et désespérée résistance de leur ancien chef; les quinze cadavres dont il avait jonché le sol; sa prétendue résignation, puis enfin l'épouvantable et grandiose catastrophe qui avait signalé sa vengeance!...

De Morvan ne put retenir ses larmes; quant à Fleur-des-Bois, elle était d'une pâleur mortelle!

— Oh! mon chevalier Louis, s'écria-t-elle avec un élan passionné et irréfléchi, penser que si mon état de faiblesse ne t'avait retenu près de moi, tu aurais accompagné Montbars et partagé son sort!

Alain fut le seul parmi les personnes présentes à qui la fin tragique de Montbars ne causa pas un extrême regret. Le Penmarckais était doué d'un esprit essentiellement positif :

— Tiens, murmura-t-il, voilà que M. le che-

valier fait un magnifique héritage. Nous sommes riches à présent! Au fait, ça n'a pas été sans dangers et sans peine. Vais-je donc boire et manger! Je ne me sens pas de joie! Il faudra que je demande à mon maître qu'il me donne un nègre pour me servir!

Alain ne se trompait pas dans sa supposition. De Morvan, en ouvrant le pli cacheté que Montbars lui avait remis en partant pour poursuivre Laurent, trouva un testament dûment en règle, par lequel son oncle lui léguait sa magnifique habitation du Cap et un million placé sur différentes banques d'Europe.

Quelques lignes bien senties et fort touchantes qui accompagnaient ce legs magnifique, prouvaient que le héros de la flibuste aurait pu, s'il avait voulu abandonner ses ambitieux projets, jouir du calme et paisible bonheur que donne l'intimité de la famille!

Cette lettre augmenta les regrets et la douleur du jeune homme; mais il avait Fleur-des-Bois auprès de lui, l'oubli devait lui être facile!...

Une heure plus tard, *la Gracieuse* mettait le cap sur la partie française de Saint-Domingue.

En vain de Morvan proposa aux quinze flibus-

tiers initiés embarqués à bord du *Cerf-Volant*, de l'accompagner : ils refusèrent.

— Nous ne rentrerons, lui répondirent-ils, qu'après avoir pris notre revanche sur les Anglais.

— Vos beaux jours sont passés, leur dit le jeune homme : vous vous croyez encore des flibustiers, vous n'êtes plus que des pirates !

Ce mot était profondément vrai, l'amiral de Pointis avait accompli le souhait de Louis XIV, la flibuste était morte avec Montbars et Laurent ! Quelques aventuriers essayèrent en vain de la galvaniser, leurs efforts n'aboutirent qu'à des crimes inutiles, et les écumeurs de mer qui prirent par la suite le nom de flibustiers furent traités par les marines de toutes les puissances comme des bandits qu'ils étaient, c'est-à-dire poursuivis sans relâche et impitoyablement pendus !

Il y a à peine trente ans aujourd'hui que ces pâles imitateurs des grandes traditions de la flibuste désolaient encore, dans les mers des Antilles, le commerce européen. Depuis l'application de la vapeur, ces parages, jadis si dangereux, offrent une parfaite sécurité. Toutefois, le nom de Montbars n'a rien perdu de son prestige ; il n'est pas un nègre des colonies,

pas un matelot caboteur des îles, qui, en l'entendant prononcer, ne commence l'interminable série des exploits fabuleux attribués au grand homme de mer.

Montbars est devenu une légende!

A présent quelques mots pour terminer ce récit.

De Morvan, après une heureuse traversée de dix jours, arriva au Cap.

A peine débarqué, il se rendait à la somptueuse habitation dont il venait d'hériter, lorsqu'un aide de camp du gouverneur Ducasse le pria de le suivre au gouvernement.

De Morvan, accompagné de Fleur-des-Bois, s'empressa d'obéir.

Ducasse, en voyant entrer le jeune homme, s'avança vivement à sa rencontre.

— M. le comte, lui dit-il avec une solennité qui ne lui était pas habituelle, voici ce que M. l'amiral de Pointis, investi des pleins pouvoirs de Sa Majesté Louis XIV, m'a chargé de vous remettre. Je me hâte d'ajouter que cet acte de justice me cause un sincère et profond plaisir.

A peine de Morvan eut-il jeté les yeux sur un large parchemin, muni du sceau royal, que lui tendait le gouverneur, qu'il poussa une exclamation de joie et de surprise.

— Mon brevet de capitaine de frégate! s'écria-t-il. Ah! c'est trop de bonheur!

Un soupir que Fleur-des-Bois ne put retenir attira l'attention de de Morvan. Il vit Jeanne la poitrine oppressée, les yeux baignés de larmes.

— Fleur-des-Bois! ma bien-aimée maîtresse, pourquoi cette émotion? Que signifient ces pleurs? lui dit-il en l'enveloppant tout entière, s'il est permis de s'exprimer ainsi, d'un passionné regard. Qui t'empêche de partager ma joie? Je suis capitaine de frégate... Capitaine de frégate, entends-tu!... Ma gloire sera la tienne... à nous l'avenir! Mais, réponds donc, parle... explique-toi, ma bien-aimée Fleur-des-Bois! Quelle est la cause de ta tristesse?

— Ah! mon chevalier Louis, dit Jeanne d'une voix à peine intelligible et en baissant la tête d'un air confus, je suis jalouse!

— Jalouse! toi, Fleur-des-Bois!...

— Hélas! oui, mon chevalier Louis, jalouse de ta gloire!... Oh! ne te moque pas de mon ignorance, cette fois je suis sûre de ne pas me tromper. Je comprends bien toute la portée de mes paroles. L'amour de la gloire conduit à l'ambition... Rappelle-toi Montbars... et l'ambition, mon chevalier, rend le bonheur si difficile!...

A cette réponse faite avec un charme irrésistible, un nuage de tristesse obscurcit le front de de Morvan.

L'air soucieux et troublé, il resta pendant près d'une minute plongé dans une grave méditation ; enfin, paraissant prendre son parti :

— M. le gouverneur, dit-il à Ducasse en lui rendant le brevet royal, soyez assez bon, je vous en supplie, pour vous faire l'interprète auprès de Sa Majesté de mon éternelle reconnaissance. Je ne me sens pas digne de l'insigne faveur qu'elle daigne m'accorder.

— Êtes-vous fou, de Morvan? s'écria Ducasse : refuser un brevet de capitaine de frégate!... Réfléchissez...

— M. le gouverneur, ma résolution, conforme au désir de madame la comtesse de Morvan, est irrévocable.

— Qu'as-tu dit, mon chevalier! s'écria Jeanne toute palpitante, tu m'as appelée de ton nom... la comtesse de Morvan! Mon Dieu, c'est trop de bonheur!

Fleur-des-Bois, par un mouvement irréfléchi et qu'une instinctive pudeur l'empêcha d'accomplir, s'était d'abord élancée vers le jeune homme.

Elle était si belle ainsi, dans sa confusion et

dans son bonheur, que de Morvan, fasciné, ébloui, hors de lui, oublia la présence de Ducasse, et prenant la charmante enfant dans ses bras, il la tint, dans une folle étreinte, longtemps serrée contre son cœur.

Ce fut la voix de Ducasse qui rappela le jeune homme à lui-même.

Le vieux et rude marin était attendri jusqu'aux larmes.

— Comte de Morvan, dit-il, vous avez raison : je vous approuve !

Alors Ducasse, prenant un poignard, lacéra en morceaux le brevet royal !

Près d'un siècle plus tard, lorsque éclata la révolte des nègres de Saint-Domingue, la mémoire du comte et de la comtesse de Morvan était encore si vénérée et si populaire, qu'elle sauva la vie à leurs arrière-neveux !

FIN.

